A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXIV. — N° unique. 1905.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:



CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Mission du Tcheu-li Sud-Est.

Amérique.



A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXIV. — N° unique. 1905.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C[IE],

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Jubilé de l'Immaculée Conception (8 décembre 1904).

A Zi-ka-wei. — *(F. Hermand.)*

Le matin du 8 décembre, messes à toutes les heures; communions par centaines. Grand'Messe, église comble. Beaucoup de monde déjà sur tout le parcours de la procession de Zi-ka-wei à T'ou-sé-wé. Les 600 mètres de route sont joliment décorés de mâts supportant des guirlandes de feuillage, des oriflammes, des draperies en arcs, passant au-dessus de la route.

Au collège, après la messe, un peu de profane: une petite séance privée. Deux pièces: une chinoise en trois tableaux, racontant et représentant une guérison par N.-D. de Lourdes; l'autre française enlevée et chantée avec beaucoup d'entrain et d'aisance par une bande de 15 ou 16 enfants.

Dès une heure la foule se presse dans la cour de l'Orphelinat de T'ou-sé-wé. A l'entrée, un arc de triomphe d'un bel effet; devant le monument de la Sainte Vierge, entouré de riches rideaux, un grand reposoir sur une longue et large estrade en pente douce; des décorations dans toute la cour.

Le long de la route, des soldats chinois en grand uniforme font la police fort bien et nullement brutalement. L'Observatoire a mis son grand pavois de drapeaux, et sur la tour le drapeau français saluera trois fois au passage de la procession. Les gros pétards y remplaceront les coups de canons. Toute fête en Chine veut du bruit et jeudi cela n'a pas manqué. Les braves chrétiens en ont eu de quoi avoir « une face énorme ».

En tête de la procession, avec la croix et les deux acolytes, les petits tambours et clairons de T'ou-sé-wé, sous la direction du bon F. Ducoux, puis les quatre compagnies d'orphelins en armes; — les congréganistes et leurs bannières, — l'école de Zi-ka-wei, — la fanfare et le collège: tous les élèves en surplis et chapeaux de cérémonie, suivant la coutume; les bannières marchaient entre leurs deux lignes: — le Petit Séminaire; — une belle statue de N.-D. de Lourdes, portée sur un brancard fleuri par quatre « notables »; — enfin, le

clergé, tout ce qu'il y avait de Pères ou de scolastiques dans la maison. Derrière, la foule suit énorme dans un ordre presque parfait.

La procession est longue, si longue que clairons, fanfare, T'ou-sé-wé, le collège peuvent chanter ou jouer chacun de son côté sans se gêner. On chante du latin, on chante du chinois; mais on chante tout le temps.

Les païens, venus fort nombreux, se conduisent fort bien et il n'y a rien à leur dire; beaucoup se sont endimanchés: ils trouvent cela beau à voir. Les Universitaires de l'Aurore, placés à un endroit de choix, regardent avec satisfaction et déclarent franchement qu'ils n'ont point encore vu de si belle procession, même chinoise, même à Pékin!

Dans la cour de T'ou-sé-wé, à peine de la place: les hommes à droite, les femmes à gauche; tout le Seng-mou-yeu, l'orphelinat des Auxiliatrices, est là. Le Père P'é qui, les jours précédents, avait prêché un triduum pour le Jubilé, fait un très beau sermon qu'on écoute très bien. A la fin, il interroge la foule qui répond par des acclamations et il termine par une consécration à la Très-Sainte Vierge. Après quoi, on apporte le Très Saint Sacrement et on donne le Salut.

La prière pour le Pape récitée, le R. P. Recteur rappelle aux chrétiens qu'en ce jour Mgr Pâris est à Rome, auprès du St-Père et dépose à ses pieds l'hommage de ses chrétiens de Chine. Après le salut, retour de la procession dans le même ordre et avec des morceaux bien choisis et chantés avec entrain.

Tout cela a duré plus d'une heure et demie et a laissé à tous une grande impression de foi et de piété.

Le soir, petite illumination au collège ainsi qu'à T'ou-sé-wé et chez les bonnes Auxiliatrices.

A Chang-Hai. — *(F. Ducoux.)*

A Hong-Keu outre la fête religieuse, il y a eu au cercle des jeunes gens fête profane « given in celebration of the Jubilee-Feast of the Immaculate Conception of the B. V. M. » Pièce en trois actes.

Mais en général, à Chang-Hai, le jeudi n'étant pas fête chômée dans les administrations et le commerce, il était difficile de déployer une grande solennité le 8 même, aussi la fête a-t-elle été remise au dimanche.

Le dimanche, 11 décembre, j'ai assisté aux belles fêtes en l'honneur de l'Immaculée Conception dans le Lao T'ié-tsu-daong, c'est-à-dire dans l'église catholique de la ville chinoise. On l'appelle le « Lao T'ié-tsu-daong, la vieille église », parce qu'elle a été établie à Chang-hai du

temps de Zi-ko-lao ou à peu près (commencement du XVII[e] siècle).... Transformée en pagode pendant les persécutions, elle a été débarrassée de ses poussahs et rendue vers 1860 aux missionnaires qui la dédièrent à l'Immaculée Conception. C'est un monument tout chinois et disposé exactement comme les pagodes. Cette paroisse ne compte que 437 chrétiens. Mais la fête de l'Immaculée Conception, patronne de l'église, devait coïncider avec l'inauguration de la corporation des Ouvriers chrétiens et la bénédiction des Ateliers d'arts et métiers, récemment ouverts aux apprentis chrétiens. Le 11 décembre fut donc jour de grande liesse pour tout ce monde, paroissiens, ouvriers, patrons et apprentis.

Sur la demande des notables la fanfare de T'ou-sé-wé fut invitée pour donner plus d'éclat à la fête. Grande joie à l'orphelinat, tambours, clairons, musiciens apprennent leurs parties et astiquent les instruments. On avait justement reçu au commencement de la semaine une belle bannière rouge, (d'un côté, saint Joseph avec ces mots: « Fanfare Saint-Joseph »; de l'autre sainte Cécile avec ces mots: Orphelinat de T'ou-sé-wé), brodée en France par des religieuses et offerte à nos orphelins. Il était aussi arrivé le 3 décembre une belle contrebasse en mi bémol qui manquait jusque-là. A cinq heures trois quarts du matin, ouvriers et orphelins au nombre de quarante y compris les quatorze tambours et clairons, s'embarquaient sur deux grandes barques chinoises, qui accostèrent au débarcadère de Tong-ka-dou, vers huit heures et demie.

Eglise et cours d'entrée et t'ing (grandes salles de réception) sont joliment décorées: guirlandes, oriflammes, bannières, lanternes chinoises de tous genres, fleurs naturelles et artificielles, sont habilement disposées de tous côtés et font un ensemble du plus bel effet. Le grand t'ing complètement ouvert permettait d'assister aux offices des deux cours.

A la messe du matin beaucoup de communions.

Vers neuf heures, la grand'messe va commencer; pétarades répétées au dehors. Devant la porte d'entrée, la musique joue un morceau religieux. A l'intérieur, les élèves de l'école commerciale de Saint-Jean Berchmans du Lao-daong, de cent vingt à cent trente, chantent pendant l'office d'une façon vraiment remarquable pour des Chinois. Il y a foule..., l'église est archi-comble; les cours et les salles de réception regorgent aussi de spectateurs chrétiens et païens, tous respectueux et sympathiques. Après l'Evangile, sermon du P. Sen sur l'Immaculée Conception et sur le but et l'organisation de l'œuvre nouvelle. A l'Elévation un coup de canon (gros pétard) retentit, puis, au

milieu du silence et du recueillement général, les tambours battent et les clairons sonnent « Aux champs. »

Après la messe, les musiciens se rafraîchissent et donnent dans la cour du Kong-sou, devant le collège, un grand concert; le répertoire est riche et bien su. C'est un événement. Jamais musique européenne n'alla jouer là, et voici qu'on entend des Chinois, ces Orphelins de T'ou-sé-wé, dont le plus jeune, le petit triangle n'a peut-être pas dix ans! Des universitaires d'une école chinoise européenne, qui voient cela, en rougissent de honte: « Comment, disent-ils, nous de grands hommes nous ne savons pas la musique, une musique si jolie à entendre et que ces enfants pauvres et sans éducation jouent si bien! Sur-le-champ il faut s'y mettre. » Et à qui s'adresseront-ils? Au Père du Lao-daong, qui désormais fera donner le soir à ces jeunes gens des leçons de musique européenne par un Frère chinois mariste.

Tandis que les Orphelins jouent, l'heure du banquet est venue pour les membres de la corporation. De onze heures à une heure, les convives se succèdent aux tables dressées de tous côtés dans les salles et les corridors et sous les hangars. Près de cinq cents invités. Ce n'est point banal que ce riz, ces choux, ces poissons mangés avec des bâtonnets aux accents du *Populaire*, pas redoublé, avec tambours et clairons, ou d'une jolie fantaisie: *l'Etoile d'Or*.

Malgré une vilaine petite pluie la fête religieuse se poursuit. A deux heures, touchante cérémonie présidée par le Père Procureur des Missions Etrangères. D'abord, salut solennel du Saint Sacrement, puis bénédiction d'une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes, offerte par les notables pour présider aux réunions de la corporation.

Dans la cour de la salle des réunions une grotte en pierre avec bassin et jet d'eau a été préparée pour la recevoir; on l'a conduite en procession jusqu'à son rocher; elle est portée par quatre notables en grands habits de cérémonie; une quarantaine de notables en grands habits, lui font escorte, En avant la fanfare joue, les clairons sonnent, les enfants de l'école chantent un cantique chinois sur l'air de *O Marie, ô Mère chérie*, avec accompagnement de fanfare; puis, un groupe d'hommes et le clergé qui précède la statue. Une oraison pour installer la Sainte Vierge dans son nouveau domaine; puis, la procession rentre à l'église. Tout cela a été fort bien organisé et est vraiment beau. Les païens regardent dans l'admiration; ils sont nombreux et se succèdent sans cesse. Au dire des journaux chinois, les mandarins eux-mêmes seraient venus, voire même le tao-tai, incognito.

Tout à coup un mouvement dans la foule; on se bouscule presque; tous à la fois se précipitent dans l'étroit corridor qui conduit à la cour des élèves. C'est que la nouvelle circule que les petits soldats du Lao-

daong, (les élèves du Père, sous la conduite des Frères maristes chinois), qui ont paru à la procession dans leur coquet et frais uniforme blanc-foncé à galons rouges, avec ceintures brunes et bérets à pompons rouges, vont faire l'exercice pour finir, et ce n'est pas une des moindres attractions du programme de la fête. Les parents des élèves d'abord sont fiers de voir leur enfants montrer ainsi en public leurs talents; puis, tous les chrétiens et païens présents, habitués à la gaucherie et à la lourdeur des soldats chinois, sont fort curieux d'admirer la discipline, l'exactitude et la souplesse de ces jeunes recrues formées à la française avec un soin spécial par le sergent et le lieutenant du camp français. « Rassemblement », tout le monde sur deux rangs; on distribue les fusils en bois avec baïonnettes en bambou: « Numérotez-vous », puis « présentez armes », etc., « à droite par quatre », etc. Tous les commandements sont donnés en français très distinctement et énergiquement par le petit commandant, âgé de quatorze à quinze ans et exécutés avec un ensemble parfait comme par des chasseurs à pied; puis vient l'escrime à la baïonnette au grand ébahissement des spectateurs. Chaque fois que les compagnies sont en marche, la fanfare de T'ou-sé-wé joue une marche militaire.

Longtemps on se souviendra de cette fête: une petite prière pour que le souvenir en soit fécond.

A Zo-Cé. — *(F. Hennet.)*

Dès le matin du 7, les pèlerins commencèrent à affluer et à couvrir la sainte Montagne de Marie, qui a été magnifiquement ornée. Ils se pressent pour les confessions, ou par groupes ayant à leur tête un catéchiste ou un chrétien plus savant qui dirige la prière, ils font le chemin de croix par la route en lacets qui va de l'église du milieu à celle du haut. A travers les bambous on voit ces groupes agenouillés un peu partout sur le flanc de la colline.

C'était beau le jour, ce fut plus beau encore le soir venu. Dès cinq heures et demie l'illumination commence annoncée par un coup de canon. Le pavillon de Notre-Dame de Lourdes et l'église du haut sont d'un effet de lumière vraiment réussi. La statue du Sacré-Cœur et celle de saint Joseph sont aussi illuminées: Tout à coup des feux de Bengale rouges et verts s'allument. La colline sur le haut surtout ne paraît plus qu'un immense embrasement.

Pendant ce temps le petit canon de l'Observatoire tonne; les gros pétards chinois assez semblables à nos bombes de France l'accompagnent; les fusées s'élancent en l'air dans toutes les directions; les cloches sonnent à toute volée.

Cependant les chrétiens allaient et venaient heureux, joyeux mais

dociles et peu bruyants. L'ordre ne fut pas troublé un seul instant comme d'ailleurs le lendemain.

Après une heure de ce beau spectacle, on congédia la foule et bientôt la colline de Zo-cé rentra dans le calme et l'obscurité.

Le 8 décembre, dès cinq heures du matin, l'église du milieu de la montagne était pleine. Tandis que les messes allaient se succéder, les communions commençaient pour ne pas cesser jusqu'à la grand' messe... Il y en eut de trois à quatre mille; or, presque tous les pèlerins appartenaient à la seule section de Song-kiang. Les scolastiques venus de Zi-ka-wei étaient chargés du service d'ordre, faisant entrer d'un côté pour aller à la communion et sortir d'un autre, aussi tout se faisait avec grande piété et recueillement.

Peu à peu, tout ce monde redescend la colline jusqu'à l'église d'en-bas et à huit heures la procession se forme dans un ordre parfait bien qu'il y ait des milliers de personnes. Après un peloton de soldats chinois de quinze hommes environ s'avancent les bannières offertes par les chrétiens: ce sont de vrais chefs-d'œuvre de broderie. Il y en avait une trentaine; c'est assez dire que le défilé fut long et imposant. Sur le parcours les soldats tiraient des coups de fusil, une musique chinoise avec ses petits instruments en bambou ornés d'effilochures jouait les plus beaux airs de son répertoire; le canon de l'Observatoire se faisait entendre de temps en temps. Malgré ce bruit, les chrétiens, heureux de toute cette solennité, priaient avec une ferveur qui tirait des larmes et prenaient leur part aux chants liturgiques en l'honneur de la Sainte Vierge. Je ne sais pas si j'ai jamais rien vu de plus touchant On atteint le sanctuaire d'en haut; la messe avec chants; l'église, dont on avait retiré tous les bancs, était bondée et dehors il y avait foule; sermon assez court; puis, de suite, salut aussi solennel que possible.

Vers dix heures du matin pour nos chrétiens les fêtes du Jubilé étaient terminées, tandis que pour vous en France il était deux heures du matin et que vous dormiez profondément: nous étions bien arrivés les premiers aux pieds de notre bonne Mère du ciel en cette fête de son Immaculée Conception!

Les pèlerins font encore quelques prières, puis redescendent la colline, rentent dans leurs barques et font leurs préparatifs du départ.

Dans le petit canal voisin de la colline nous avons compté plus de huit cents barques; beaucoup d'autres plus grandes avaient dû rester dans de plus larges canaux à quelque distance. En disant qu'il y avait un millier de barques, on est loin d'exagérer; cela fait un beau chiffre de pèlerins, même si on ne prend comme moyenne que

cinq ou six personnes par barque, ce qui semble être une moyenne trop faible; aussi certains parlent de dix mille pèlerins.

Le soir venu les Scolastiques allèrent encore devant la statue de Marie Immaculée chanter un *Magnificat* d'action de grâces. C'était la fin d'un beau jour.

A Tsong-ming. — *(P. Le Chevalier.)*

Belle fête de l'Immaculée Conception à Notre-Dame de Seng-se-dang. Jamais, dit-on, on n'avait vu une telle foule: païens et chrétiens en étaient stupéfaits. Il faut les entendre pousser leurs exclamations!... — La veille au soir, illumination et feu d'artifice. Le clocher de l'église était surmonté d'une grande croix lumineuse faite de lanternes de couleurs. A chaque ouverture du clocher, des transparents avec guirlandes de fleurs encadrant des inscriptions à l'honneur de l'Immaculée. La façade devait être aussi illuminée jusqu'au faîte; mais nos artistes n'ayant pas pris les précautions suffisantes tout est tombé en même temps et n'a servi qu'à éclairer la cour intérieure... Pétards et fusées sans nombre...

Le lendemain, une foule énorme... Hélas! nous étions encore réduits à nos seules forces: cinq Pères seulement! Aussi que de personnes n'ont pu recevoir les sacrements! Combien même n'ont pu entendre la sainte messe, malgré les mesures prises: une messe pour les femmes seules, une autre pour les hommes. — Malgré tout, nous avons eu plus de onze cents communions. — Et la procession!... Au dire d'une étrangère, elle n'a rien vu de si beau au dehors: soixante et quelques bannières fort belles portées par les administrateurs en surplis et chapeau de cérémonie, entre deux files interminables d'hommes chantant le chapelet,... enfants de chœur très nombreux précédant un beau brancard, sur lequel était portée une statue de Notre-Dame de Lourdes. Pétarades et sonnerie des cloches tout le temps de la procession, dont le parcours, autour de l'église, était marqué par une centaine au moins de mâts vénitiens surmontés de flammes et de pavillons; reposoir à mi-chemin, devant lequel nous avons chanté le cantique de Lourdes, en tsongminois. Tout a contribué à donner à cette fête un éclat extraordinaire, auquel nos consulaires n'étaient pas accoutumés. Au retour de la procession, on donna la bénédiction du Très Saint Sacrement, et les pèlerins, heureux et fortifiés, reprirent le chemin de leurs chrétientés

La Sainte Vierge se plaît à répandre ses faveurs sur nos chrétiens si empressés de l'honorer.

Une brave femme venue en action de grâces avec toute sa famille m'a conté ainsi son cas: souffrant énormément d'une grosse tumeur

au sein, elle appela successivement trois médecins dont aucun ne parvint à la soulager. L'un d'eux au moins déclara le mal incurable. La famille songea alors à me faire appeler pour les derniers sacrements. Mais la malade voulut auparavant recourir à Notre-Dame de Lourdes et envoya chercher de l'eau de Lourdes à Notre-Dame de Seng-sé-dang. A peine eut-elle bu de cette eau que les douleurs cessèrent et qu'elle entra en convalescence; quand je la vis ensuite, elle se disait guérie; mais elle avait si mauvaise mine et si mauvaise toux que je la croyais perdue de la poitrine. Il n'en a rien été. La convalescence a été rapide: toux et mauvaise mine, tout a disparu pour faire place à une santé florissante. Toute la famille était au pèlerinage du 8 décembre pour acquitter le vœu fait à Notre-Dame.

Le *Messager du Sacré-Cœur* chinois a publié dernièrement la guérison opérée le 23 juillet à Saint-Michel et une autre obtenue en septembre dans la même chrétienté. A Lorette une autre personne m'a dit aussi avoir été guérie par Notre-Dame mais je n'ai pas de détails.

Quel dommage qu'il n'y ait pas ici un bon médecin européen, qui puisse constater en bonne et due forme, et apprécier quelques-unes des si nombreuses guérisons opérées par notre bonne Mère. Et que de grâces ne parviennent pas à notre connaissance. Les bonnes gens trouvent tout naturel que la sainte Mère leur vienne en aide et ils n'en parlent même pas.

A Haimen. — *(P. de la Sayette.)*

Le pèlerinage de Mou-yeu-dang, le 8 décembre, a été splendide. L'église était comble et la foule des pèlerins plus nombreuse que jamais.

Nous avons distribué 1700 communions. Malheureusement plusieurs centaines de pèlerins n'ont pu arriver à se confesser dans la matinée du jour de la fête, vu le nombre insuffisant des confesseurs: cinq missionnaires présents.

La dernière messe plus solennelle a été célébrée par le P. Ministre, le P. Le Pétillon. Les trois prêtres séculiers, les PP. Joseph Wang, Matthieu Tsu, Pierre Tsang prenaient part à la fête: c'est ce dernier qui a donné le sermon. Il s'est fort bien acquitté de sa tâche et on l'écoutait avec attention.

Les pèlerins sont venus de tous les districts de la section d'Haimen. Plusieurs barques avaient aussi amené des chrétiens de Tsong-ming.

La dévotion de tous ces braves gens est vraiment touchante, le nombre des confessions d'hommes est surtout consolant. A Mou-yeu-dang, je crois qu'il dépasse celui des femmes, ce qui ne se voit guère ailleurs.

J'ai vu aussi des païens faire une offrande à la Madone en jetant leur obole dans les troncs placés à la porte de l'église.

Ces belles manifestations sont excellentes pour nos chrétiens qui y puisent un renouveau de foi et de ferveur. Elles en imposent aux païens qui en face d'une si nombreuse réunion de chrétiens apprennent par là à estimer un peu la religion du vrai Dieu.

Au Sou-tcheou. — *(P. Platel.)*

Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, le P. Vong a ouvert au culte sa nouvelle église de Lily, dédiée à saint Joseph. C'est une grande église dans le style chinois, avec un sanctuaire bâti à l'européenne, et derrière le sanctuaire une tour pour la cloche. On arrive à l'église par un triple escalier de neuf marches en granit; elle est soutenue à l'extérieur par quatre monolithes en granit haut de seize pieds, et à l'intérieur par quatre belles colonnes en bois. C'est un vaisseau (y compris le sanctuaire et le clocher) de soixante-quatorze pieds et demi de profondeur; sur quarante-deux de large à l'intérieur des murs; la hauteur est de trente-cinq pieds jusqu'au plafond; de la base au clocher, cinquante-cinq pieds; l'intérieur est orné de seize grandes inscriptions horizontales vernies ou dorées, ce que les Chinois appellent *pien*, et aussi de huit inscriptions verticales, également vernies ou dorées; celles-ci renferment deux à deux des sentences rythmées qui se complètent, ce sont donc quatre paires de *tei*. Deux choses surtout font le mérite de toutes ces inscriptions: l'une, c'est que tous les caractères en ont été tracés par la main habile du P. Vong; l'autre que la dépense a été tout entière payée par ses amis, presque toute par ses amis païens; or ces inscriptions coûtent fort cher, il y en a dont le prix est de quarante piastres.

L'autel est l'ancien autel de la chapelle domestique de Zi-ka-wei; il cadre si bien avec les bâtisses, qu'on dirait qu'il a été fait pour l'église de Lily. Enfin, il y a un beau chemin de croix, œuvre des ouvriers de T'ou-sé-wé; au-dessous de chaque station on peut lire une pièce de vers exposant l'historique de chaque station; les vers ont été composés par le Père; vous savez qu'il est toujours, non seulement artiste en grands caractères, mais aussi musicien et poète.

Les amis païens n'ont pas borné leurs générosités aux inscriptions; ils ont encore versé près de deux mille cinq cents francs pour construire un beau débarcadère en granit qui donne accès à l'église sur les bords du canal, et environ deux cent cinquante francs pour les ornements qui décoraient l'église le jour de la fête.

Donc, le 8 décembre il y avait foule; le Père a célébré la messe et distribué de nombreuses communions, malgré la maladie grave

qui l'avait privé de la sainte messe pendant plus de vingt jours (les autres Pères du voisinage n'avaient pas pu venir l'aider, puisque chacun d'eux avait sa fête patronale), et pour mon compte, je regrettais bien de n'être pas auprès de lui. La cérémonie du matin n'était que le commencement de la fête; à midi, le Père donnait à ses amis, presque tous païens, un grand repas de soixante couverts, à la manière chinoise, dix tables de six convives; le soir, de nouveau un grand repas pour les mandarins civils et militaires et pour les autorités locales, en tout douze couverts. Le Père ne s'est pas assis à ces tables, mais selon le protocole, il a fait seulement une apparition au milieu du repas, servant lui-même à chaque convive un peu de vin.

Toute la journée il y a eu musique; deux troupes de musiciens alternaient presque sans interruption, et les chants accompagnaient souvent la musique.

Le soir grande illumination; l'église à l'intérieur était resplendissante de lumières, mais les portes en étaient fermées, on ne pouvait admirer que de dehors. La façade comme la maison qui est à étage, et le clocher surtout étaient en feu, les habitants de ce gros bourg n'avaient jamais rien vu de si beau.

Pour être complet, il faut ajouter que l'église a été bâtie avec des aumônes données par le P. Ma et d'autres amis chrétiens du P. Vong; dans quelques mois le Père va bâtir le catéchuménat des hommes, c'est une aumône de trois mille piastres (environ 7,500 fr.) venue d'un autre bienfaiteur chrétien, le *Heu-zen-sen* dont vous connaissez la générosité. Le catéchuménat des femmes et l'école des filles sont bâtis depuis l'année dernière.

D'ailleurs, le district du P. Vong, qui comprend les deux sous-préfectures de Oukiang et de Tsenza, au sud de Sou-tcheou, donne les plus belles espérances. Il y a six ans, dans ces deux sous-préfectures, il n'y avait pas un seul chrétien; actuellement nous y comptons cent soixante néophytes baptisés, et près de deux mille catéchumènes.

Ces derniers jours le Père a eu la consolation de baptiser vingt-huit catéchumènes; je leur expliquais la doctrine quatre fois par jour, le reste du temps ils étudiaient les prières, prenant leur repas et passant la nuit, tant bien que mal, dans notre petite maison. Le mandarin de l'endroit, le Ta-ou-t'in est venu me saluer, et bien entendu je lui ai rendu sa visite en cérémonie.

Au Kouo-yang. — *(P. Dannic.)*

Chang-houo est un village de 200 habitants, dont 120 baptisés et 80 catéchumènes. Pas un seul païen. Le village est consacré à l'Immaculée Conception : c'est pourquoi j'y ai passé le 8 décembre.

Donc, le 6 des Ides de décembre, pendant que dans l'insigne basilique du Vatican, Pie X, assisté de notre évêque, Mgr Paris, et de bien d'autres prélats tant du Levant que du Couchant, pendant qu'à Lourdes, pendant qu'à Zosé, l'élite et aussi le commun des prêtres et des fidèles célébraient à l'envi celle que les Chinois appellent « la Sainte Mère sans péché originel », pendant que partout il n'était question que de Congrès mariaux et d'expositions mariales, moi aussi je déployais à Tchang-houo toute la pompe dont je suis capable. A vrai dire, ma pompe fut modeste. Pour église, une masure en terre couverte de chaume, d'une quinzaine de mètres de long, quatre ou cinq de large. Il y a bien deux portes basses, mais pas de fenêtres. Le toit, presque à hauteur de mon bras, craint la flamme de mes bouts de cierge. Pour autel, une table ordinaire de deux francs au plus. Pour décor, rien qu'une image de l'Immaculée Conception. « C'est simple, pas trop chargé », répond ironiquement mon Ministre, qui n'y peut mais, quand je lui demande quelque subside pour un peu plus d'ornementation. Je défie aucune vieille catacombe de Rome d'avoir été ni plus sombre ni plus sépulcrale que ma basilique de Tchang-houo, qui n'est même pas à moi, car elle ne m'est prêtée que pour dix ans, dont six écoulés. Dans quatre ans, ce sera donc l'expulsion avec toutes ses horreurs, si cela plaît à mes fabriciens qui en sont les légitimes propriétaires.

Quoi qu'il en soit de ce formidable avenir, ne nous occupons aujourd'hui que du jubilé de l'Immaculée Conception. Il y eut un triduum préparatoire. Puis le 8 décembre, le grand jour étant arrivé, on suspendit au moins quatre mètres d'étoffe rouge à la petite porte qu'on est convenu d'appeler le « grand portail ». Les catéchumènes des environs et de quatre ou cinq lieues à la ronde, où il y en a près de 2,000, m'arrivent tout endimanchés au nombre de 3 ou 400; pour cinq ou six francs de pétards, pétarade qui dura bien dix minutes; la susdite basilique étant trop étroite pour une telle affluence, on improvise un autel en plein air; le soleil lui-même se mêle de la fête, répandant sur toute l'assemblée douce chaleur et franche gaieté; j'administre douze baptêmes d'adultes et dix baptêmes de petits enfants pour honorer la Sainte Vierge sans péché originel; grand' messe basse avec encens, dix cierges, six bougies, trois servants et quatre enfants de chœur, tout de rouge habillés; où il y eut quatre-vingt-cinq communions.

Jamais, au grand jamais, même quand l'évêque vint, les hommes ni surtout les femmes n'avaient vu rien de si mirobolant. On chanta aussi je ne sais quel cantique à la Sainte Vierge. La seule impression qui m'en est restée, c'est que les cœurs, d'unisson avec les voix, va-

laient infiniment mieux que tous ces faussets éraillés détonnant à qui mieux mieux sur une chanterelle vraiment lamentable.

Il va de soi qu'il y eut un sermon digne des circonstances. Entre autres choses plus belles les unes que les autres, je leur dis que j'allais écrire à l'évêque, au Supérieur et au Ministre pour les prier de remplacer la catacombe actuelle par une église plus digne de l'Immaculée Conception. Je suppliai la Sainte Vierge de plaider ma cause qui est aussi la sienne, en ce petit coin de terre où facilement, si elle m'aidait, elle pourrait avoir une petite paroisse de quatre mille fidèles, presque tous simples, bons et modestes. Vingt fois au moins je répétai l'expression chinoise : « Pa-pou-té », qui veut dire « Plaise à Dieu ou à la Sainte Vierge !... » — Pa-pou-té, plaise à l'Immaculée Conception que j'aie une aumône de trois cents francs pour acheter l'emplacement définitif d'une église ; — Plaise à l'Immaculée Conception de me fournir une aumône de mille francs pour lui construire une église et une autre aumône de deux cents francs pour la décorer ! — Plaise au R. P. Supérieur de m'envoyer un beau tableau de l'Immaculée Conception pour cette future belle église ! — Plaise à Dieu qu'au prochain jubilé de l'Immaculée Conception, dans cinquante ans, et les généreux bienfaiteurs qui nous auront fait l'aumône, et nous autres, pauvres gens du Kouo-yang, qui en aurons bénéficié, nous soyons tous en paradis ! — Pa-pou-té, etc., etc.

A Dang-mou-ghiao. — (*P. Lamoureux.*)

Nous venons de terminer de bonnes et belles fêtes à Notre-Dame de Lourdes, patronne de Dang-mou-ghiao. Je dis « des fêtes », car la cérémonie d'aujourd'hui a été précédée d'un triduum pour préparer nos chrétiens à gagner l'indulgence du Jubilé. Chaque jour, malgré le mauvais temps, ils sont venus en grand nombre assister à la Sainte Messe et entendre le Père Yu célébrer les gloires de Marie. Hier, confessions pendant une grande partie de la journée. Ce matin, dès cinq heures, il y avait déjà beaucoup de monde auprès des confessionnaux ; les Pères de la section du P'ou-tong tous réunis suffisaient à peine à entendre toutes les personnes désireuses de s'approcher de la Sainte Table. On a compté plus de neuf cents communions pendant tous ces jours.

C'était sans doute la meilleure manière de fêter Notre-Dame, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Cependant les chrétiens n'ont pas trouvé que ce fût suffisant pour témoigner leur amour et leur reconnaissance à leur Vénérée Patronne. Ils ont accepté avec empressement le projet de lui offrir une couronne et de proclamer ainsi Marie leur Reine et

ils ont voulu contribuer en grande partie à l'achat de la couronne et aux frais de la fête.

Cette couronne, assez semblable à celle de Lourdes, artistement dessinée par un scolastique de Zi-ka-wei, a été exécutée à Chang-hai. Elle est en argent doré, incrusté de nombreuses pierreries. Aussi nos chrétiens étaient-ils heureux et fiers, quand ce matin ils ont pu la contempler de près, portée processionnellement dans l'église, au chant des Litanies de la Sainte Vierge.

Le cortège arrivé devant le maître-autel, le P. Ministre a bénit la couronne, puis, s'adressant aux milliers de chrétiens de Dang-mou-ghiao et des districts du P'ou-tong, qui remplissaient l'église, il a expliqué le sens de la cérémonie et commenté la parole du *Magnificat : Beatam me dicent omnes generationes.*

Aussitôt après a commencé la messe solennelle avec diacre et sous-diacre suivie avec un grand recueillement.

Le soir après le Chemin de Croix, salut solennel du Très Saint Sacrement pour clôturer cette belle fête qui a été sans doute très agréable à la Reine du ciel et qui ne manquera pas d'attirer sur nos chrétiens de nouvelles bénédictions. Puisse bientôt toute cette contrée et toute la Chine devenir un nouveau royaume de Marie !

En route pour la Chine.

Extraits du journal de bord du P. de Geloës, octobre-novembre 1904.

4 octobre.

A onze heures nous nous embarquions à Marseille sur le paquebot anglais *China* de la *Peninsular and Oriental Steam Navigation Company.* Six personnes et un chinois, trois douzaines de paquets et rien n'est perdu ; tout est là au bon moment à bord du *China.*

C'est votre serviteur qui est *excitator* et qui réveille Pères et Frères à cinq heures. A cinq heures et demie première messe dite par moi ; à six heures et quart messe de la Communauté par notre Père Supérieur.... Nous avons fait connaissance de deux charmants prêtres irlandais, — dont l'un, aumônier militaire se rendant en Egypte, est très distingué, — l'autre se rend comme missionnaire à Hong-kong. Ils nous ont tous les deux demandé de pouvoir profiter de notre cabine et de notre autel, ce qui fait que nous avons le bonheur d'avoir quatre messes à bord.

Le commandant a été et est très bien pour nous. Il a mis le salon des secondes à notre disposition pour la messe dominicale dite à dix

heures trois quarts pour les domestiques, dont un grand nombre sont catholiques. Au moins trente personnes étaient là ; il y en avait dans l'escalier et les couloirs. C'était vraiment touchant et consolant de prier au milieu de ces braves gens. F. Ferrand a joué un petit air sur sa guitare, — puis a chanté avec F. Hennet un cantique à la Sainte Vierge. L'auditoire a été ravi.

Le temps est superbe, le navire marche on ne peut mieux ; aujourd'hui nous filons seize nœuds à l'heure.

11 octobre.

Port-Saïd, depuis 1889, a beaucoup plus de maisons, mais c'est bien resté la ville assez sale que j'ai connue et ses habitants n'ont guère changé non plus ; item pour les indigènes tous, *salva charitate*, voleurs, criards, assommants... A peine le pied à terre, nous sommes entourés d'une nuée de braves gens, — quoique plus noirs que nos souliers, — nous faisant force déclarations d'amour pour la France, surtout pour son argent. « Vive France ! Aimons Français ; — prenez-moi timbres,.. cartes,.. cannes,.. chapeaux, ombrelles, » etc.

Nous avons été visiter l'église catholique desservie par de bons petits Pères Capucins italiens, ayant quelques français avec eux, deux au moins avec qui nous avons parlé ; ils nous ont engagés à venir dire la messe demain, ce que nous ferons volontiers.

En jouant aux échecs, j'ai fait connaissance d'un Anglais -- directeur de travaux en Mandchourie — et qui s'y trouvait au moment de la révolte des Boxeurs. Il a été très frappé, m'a-t-il dit, de ce que tous les ministres protestants — aussi bien allemands, qu'anglais, écossais, etc. — ont tous décampé à la première alerte avec un mouvement d'ensemble.... merveilleux, — tandis que les missionnaires catholiques, Pères et Sœurs, sont restés et, selon qu'ils avaient dit, ont été massacrés avec leurs fidèles. Quelque chose qui frappait et édifiait encore beaucoup mon Anglais là-bas, c'était la pauvreté, la joie, et cependant la franche hospitalité des Pères missionnaires.

13 octobre.

Golfe de Suez. — Nous entrions hier à quatre heures du soir dans le fameux canal creusé par le grand Français. Pas très gaie, cette traversée, — petit désert de sable à droite et sable du désert à gauche ; — mais ce qui est beau, c'est le lever du soleil donnant à ces sables des teintes de toutes les couleurs : roses, violettes, etc., etc. et même rouges. A neuf heures nous entrions dans le golfe de Suez, dont la vue est vraiment imposante. Là, la mer n'est pas bleue, mais verte, d'un vert idéal, semblable à la plus belle émeraude ; — du côté

COLLECTION de la BIBLIOTHÈQUE

des EXERCICES de saint IGNACE

Le but de la présente *Collection* est principalement de faire connaître peu à peu tout ce qui intéresse l'étude et l'histoire des *Exercices spirituels* de saint Ignace.

Notre intention n'est pourtant pas d'exclure des travaux d'un caractère pratique, susceptibles d'aider les promoteurs et directeurs d'*Œuvres de Retraites,* telles qu'il en existe de nos jours. Notre désir serait bien plutôt de les seconder dans une large mesure.

Le nombre des souscripteurs ayant répondu au premier appel nous permet de préciser les conditions de la publication.

On souscrit d'avance, par mandat ou bon de poste, à la série de 20 feuilles ou de 320 pages : c'est à quoi équivaudront les opuscules successifs, publiés chaque année. Le prix de la série est fixée à fr. 3,25 pour la Belgique, à 4 fr. pour l'Union postale.

Les souscripteurs ne s'engagent que pour une série à la fois. Ils sont priés de nous avertir à temps, s'ils ne veulent pas recevoir la série suivante.

Les opuscules séparés se vendront au prix qu'exigera leur importance. Il ne sera fait de remise que pour les brochures demandées en nombre et en vue de la propagande. Cette commande devra être notifiée dans les huit jours qui suivront l'apparition de l'opuscule.

Le prix d'une série parue ne pourra pas être inférieur au total des prix particuliers; à moins qu'on n'ait souscrit d'avance.

Les auteurs de la *Collection* recevront avec reconnaissance toutes les communications propres à favoriser leur tâche.

H. WATRIGANT, P. DEBUCHY.

S'adresser à M. DEBUCHY, *3, rue des Augustins, Enghien (Belgique).*

de l'Afrique, les montagnes arides, éclairées par un beau soleil qui leur donne un aspect à la fois ravissant et imposant. — C'est alors, comme toujours, pour les vieux voyageurs, l'occasion de montrer le ou les ravins par lesquels les Hébreux sont descendus et d'affirmer qu'on se trouve plus ou moins à l'endroit où un plongeur a découvert une roue du char de Pharaon au cœur endurci. — Puis, nous avons aperçu ou du moins cru apercevoir le Sinaï. Vraiment, en face de ces plages arides, et en constatant la chaleur, on est presque tenté d'excuser le pauvre Moïse d'avoir cravaché deux fois son rocher.

Petit à petit, nous faisons plus ample connaissance avec nos compagnons de route, — vraiment tous charmants et respectueux pour nous. Quelque chose, qui nous frappe, c'est cette déclaration première que nous font tous les protestants qui nous abordent : « Oh ! nous admirons les missionnaires catholiques, leur détachement, leur vie chaste, et la science de beaucoup d'entre eux. »

Avec nous il y a plusieurs Français, bons catholiques sous tous les rapports, puis quelques Portugais, — l'un d'eux, capitaine du port de Macao. C'est triste de voir l'effet produit sur ces derniers par la vue de prêtres indignes de leur vocation ; alors ces messieurs s'éloignent de toute pratique religieuse, tout en professant une profonde admiration pour les autres religieux et surtout pour les Pères du Saint-Esprit des Missions de l'Afrique. — Nous avons fait la connaissance d'une charmante famille française : M. Rey, ingénieur, allant à Nouméa, avec sa femme et quatre enfants de cinq à douze ans, deux garçons et deux filles. Les enfants, entendant que nous partions pour les missions de Chine, ont été chercher beaucoup de leurs petits jouets pour les donner au P. Poirier, demandant de les distribuer aux petites chinoises chrétiennes. J'ai fait aussi connaissance d'un de nos cuisiniers, Ariégeois de naissance, venu comme marmiton passer six mois à Margate l'an dernier ; il nous amène deux autres cuisiniers. L'un est parisien pur sang, bon garçon, ne demandant pas mieux que d'aimer le bon Dieu et de prier, mais ayant perdu son chapelet, — le P. Poirier lui en donne un ; — l'autre est un petit Breton, et un bon, de Tréguier... il était au pays lors du fameux pardon...

16 dimanche.

Notre Père Supérieur a voulu dire la messe de paroisse à dix heures et demie ; il y avait moins de monde que dimanche dernier, et pourtant nous étions mieux ; nous avions encore un salon de deuxième classe, mais à un étage supérieur, aussi tous les sabords étaient ouverts.

17 Aden.

Les descriptions d'Aden ! Vous en avez eu des collections... Les ro-

chers d'Aden!... Cette végétation ébouriffante des pays tropicaux qui brille à Aden d'une façon incomparable par son absence complète... Et puis les célèbres citernes d'Aden construites d'une façon si savante qu'il ne s'y perd aucune des gouttes d'eau de la pluie qui tombe ici tous les sept ans...

19 octobre.

Un tout petit restant de mousson de Sud-Ouest et de longues ondulations d'environ deux mètres de haut, donnent à notre beau navire un majestueux et lent petit balancement de tangage.

Une bonne partie du personnel est demi-sang indien et portugais, et bon catholique. Aussi le commandant est-il heureux que nous disions, le dimanche, la messe tard, à l'heure où ils sont le plus libres. Ces braves gens sont tout simplement de vrais descendants des premières et des plus anciennes familles du Portugal; quelques-uns ont trois ou quatre noms illustres; ils s'appellent de Gama, de Albuquerque, etc...

20 octobre.

Ce matin, causant avec un Ecossais, nous commençons à parler sport,... puis il me demande si j'appartiens à un ordre, et quel ordre. « Jésuite », dis-je, et il fait un bond! — Je ne puis m'empêcher d'éclater de rire et d'insister: « On dirait que vous les détestez; et que vous ont-ils fait? — Ah! oui, reprend-il avec un profond soupir, je n'aime pas cette congrégation en général — mais j'en aime certains membres en particulier, vous par exemple — (trop flatté, cher Monsieur) — et je viens de lire un ouvrage très savant sur la Réforme, qui était nécessaire en Angleterre, mais j'ai été frappé de lire là que le clergé et tous les ordres devaient être réformés, sauf les Jésuites. » — Je n'ai pu savoir la cause qui fait que ce monsieur n'aime pas cet ordre, en général... quant à la cause qui le rend content de parler avec moi en particulier... c'est que je ne sais guère parler un peu convenablement que de courses et cabrioles!

23 octobre.

Nous quittions le « *China* », steamer de 9000 tonnes pour le *Chusan*, vieux bateau de 3500 tonnes, et voici que nous avons la chance de faire avec ce bon *Chusan* son voyage *record* comme nombre de passagers; nous sommes quatre-vingt-dix, et jamais il n'avait eu plus de vingt et quelques. Donc indulgence pour le service.

Mon Ecossais, Mac-Donald, est revenu sur la question Jésuite, et puis sur les Saintes Ecritures; rien que cela. L'ouvrage où il est dit que le clergé, sauf les Jésuites, avait besoin de réforme, est *Vatican*

Letters, de la *Historic Society of Scotland.* Figurez-vous que ce brave Highlander me demande ce que je pense des controverses allemandes au sujet des Ecritures, sur Daniel... sur Tobie... sur les Psaumes,.. sur Isaïe... qu'enseigne l'Eglise catholique à ce sujet?... Mon homme déteste les Allemands, et comme auteurs anglais aime surtout Schmid, Dreiver...

C'est magnifique l'arrivée à Colombo. Mes chers compagnons raconteront l'impression produite par cette belle végétation, ce beau ciel... le beau bleu de la mer et comme un joli nid, bleu, blanc et rose, Colombo se détachant sur le ciel, la mer et les arbres verts... Voilà une ville vivante; ça grouille ici la population et tous ces noirs grands et petits, ça a un air gai, content, heureux...

Une grand'messe allait commencer... L'église paroissiale était pleine, et c'était édifiant de voir la tenue respectueuse de toute cette population où l'élément « pur sang » européen faisait — je crois — tout à fait défaut. Les Pères Oblats ne s'appartiennent guère le dimanche! La population catholique est très nombreuse et même de plus en plus nombreuse. Il y aurait 16,000 catholiques dans la paroisse de la ville et 15,000 dans celle des faubourgs.

25 octobre.

Longue conversation avec le capitaine. Son navire c'est son enfant, — et alors c'est au moins un des meilleurs du monde, — comme dans l'histoire de Papa Hibou avec ses fils, petits chéris mignons Hiboux. « C'est vrai, c'est vrai, il n'est pas neuf le *Chusan*, mais comme il tient bien la mer! Au mois d'août, dans les mers de Chine, il a eu deux typhons pour sa part, et rien n'y a été endommagé — Ah! que de services, l'Observatoire de Zi-ka-wei a rendus pendant ce mois d'août; le télégraphe, les télégrammes marchaient tous les jours dans toutes les directions.

28 octobre, Pinang.

Des religieuses montent à bord, sont-elles catholiques?... Pas de doute, car elles parlent français. Nous allons à elles. Et je les vois s'épanouir de joie en s'entendant aborder en français par un religieux en soutane. C'est une Mère Visitatrice de l'ordre de Saint-Maur, Mère de Sainte-Anatoline qui, accompagnée de plusieurs autres saintes Mères, vient avec nous à Singapour...

29 octobre.

Mère de Sainte-Anatoline demande que je puisse dire la messe au couvent de Singapore où nous découvrons que se trouve la Mère de

sainte Ombline avec qui j'avais en 1887 fait le voyage de Marseille à Singapour. Cette sainte âme m'avait promis de prier pour ma conversion. Elle a tenu parole, hein ?

Notre Père Supérieur a promis de dire la messe à bord pour tout le personnel demi-sang portugais ; — ici comme sur le *China* nous avons comme « servants » les descendants du dessus du panier de la société portugaise, et pour faire le bonheur de ces braves gens, ils auront leur messe à quatre heures du matin.

A trois heures le *Chusan* était en vue de Singapore ; — nous naviguions entre ces ravissantes petites taupinières de verdure — les palétuviers poussant dans la mer même — puis des bananiers — des cocotiers — des palmiers, etc. Le chenal par lequel on arrive n'est pas creux, aussi la mer n'y a pas ce beau bleu spécial, mais quand même, c'est ravissant de se promener ainsi au milieu de cette luxuriante végétation aux teintes variées... Et puis, ça sentait la Chine... Et puis nous marchons sur la piste de saint François-Xavier !

A cinq heures nous étions amarrés au quai de Singapore. Je constate qu'il y a surtout du côté du port bien plus de maisons qu'en 1889 ; mais Singapore a bien exactement le même aspect, la même odeur mauvaise, la même grouillante population chinoise...

A la Procure des Missions Etrangères le P. Couvreur et le P. Gex nous attendent à bras ouverts. Dîner à la française, vin français. On parle Missions, influence française, respect général pour le Missionnaire catholique, P. Couvreur toujours invité à toutes les grandes fêtes, et, au milieu de dames en grande toilette, devant l'évêque protestant, c'est à lui, Père missionnaire catholique, qu'on demande de bénir la table, et tous les convives, protestants et francs-maçons, de faire le signe de la croix à l'appel de la bénédiction du Bon Dieu : *Benedic, Domine...*

Dimanche, 30 octobre.

Singapore — Ce matin à quatre heures, notre P. Supérieur célébrait la sainte Messe dans la salle des Premières ; les braves Portugais qui avaient travaillé la veille jusqu'à onze heures, étaient debout ce matin à trois heures et demie, et vingt-cinq assistaient pieusement à la messe, pour leur plus grand bonheur personnel et la grande consolation du célébrant. A six heures je disais la messe de communauté dans la belle église des Sœurs. Pauvres et chères bonnes Sœurs ! Souvent elles ne peuvent avoir la sainte Messe le dimanche !... Après la messe tandis que Mère Visitatrice et Mère sainte Ombline nous servaient le chocolat, je demande à cette dernière si elle se souvient avoir voyagé en janvier 1887 sur l'*Iraouaddy* en même temps qu'un pékin

remuant du nom de Paul de G***. Elle m'examine et me dit : « Oh ! oui ; et ce Paul de G***, ce serait-vous ? — Oui, ma Mère, pour vous servir. — Oh ! mon Père, que vous avez changé ! » Si vous saviez quelle joie j'ai éprouvée ! Enfin on me dit que j'ai changé ! ce n'est pas trop tôt. Et puis nous nous promettons de bien continuer à prier les uns pour les autres...

31 octobre.

Notre personnel portugais est si bien disposé que nous leur avons proposé un Triduum, après leur avoir expliqué ce que c'est. Le Père Supérieur m'a dit : « C'est vous qui parlerez. » Ma foi, avec ces braves gens-là, ça me fait un très grand plaisir, je croirai avoir affaire avec mes braves pompiers de jadis. Ils ont accepté avec joie ; nous commencerons, 1er novembre, puis le 2 et le 3 ; messe et instruction à quatre heures du matin.

J'ai fait mon petit discours en anglais. Mme la Stewardess, brave Irlandaise, me l'a corrigé et fait réciter. Ah ! ce n'est pas long : « Le Bon Dieu nous a créés pour... etc. Et comment agir autrement puis qu'il est si bon... »

L'après-midi j'ai joué aux échecs avec notre brave Commandant. Il me gagne deux parties, et il en est si heureux que j'en profite pour obtenir toutes les permissions possibles pour son personnel. Et puis je lui gagne la troisième partie.

1er novembre.

Ce matin donc à quatre heures, P. Poirier disait la sainte Messe dans la salle à manger ; je répondais et j'ai fait mon petit sermon. Aujourd'hui, *Homo creatus est ;* demain, *oportet mori ;* le troisième jour, le ciel. Trente-cinq braves gens étaient là. Cela a un caractère spécial : — cette salle à manger, étroite et basse, éclairée par deux pauvres cierges, car à cette heure l'électricité ne marche pas, — enfin ce public noir à la figure expressive et intéressante...

2 novembre.

Journée mouvementée ; seul j'ai pu dire la sainte Messe, parlant sept minutes sur « la mort » à nos édifiants trente-cinq noirs. Combien viendront se confesser et communier demain ?

3 novembre.

Journée encore un peu plus mouvementée. Hier soir, après le souper — à neuf heures — un brave Portugais, Fernandez (prononcé Fernandèche) de Gama est venu me demander si je veux bien entendre des

confessions dans la cabine où le capitaine a ses affaires, dans le fond, à l'arrière, au-dessus de l'hélice. « Hum! mais avec plaisir. » Et douze braves gens sont venus se confesser. Dame! nous étions secoués! Une fois je me suis demandé si l'estomac déclancherait. Mais non; c'était trop réconfortant pour moi. Quand je disais à ces gaillards que le Bon Dieu est bon, ils se mettaient à pleurer à chaudes larmes, et, que voulez-vous? j'en faisais autant.

Ce matin donc pour la clôture du Triduum, à la messe, communion de nos quatre Frères Scolastiques et aussi de douze Portugais.

4 novembre.

P. X. prétend que saint François Xavier recommandait de ne pas voyager *in tantum quantum possibile* pendant la fameuse mousson et que ce conseil a du bon. Elle nous secoue toujours la fameuse mousson; il a fallu mettre les contre-forts pour les bouteilles et les verres. Mais le *Chusan* tient très bien la mer! Jugez un peu, s'il ne la tenait pas! deux cents quatre-vingts nœuds de filés; mais avec le *China* nous en filions trois cents quatre-vingt-quatorze!

5 novembre.

Hier donc à midi nous étions devant le ravissant port d'Hong-kong. Tous les amiraux et contre-amiraux ont conté l'arrivée à Hong-kong, à travers cette masse de petites îles et à travers ces curieuses petites barques chinoises dont la population naît, vit et meurt sur mer: ça en vaut la peine. Avec notre petit vapeur qui nous amenait du *Chusan* à quai j'ai cru plusieurs fois que nous allions « chambarder » une de ces jonques et il n'en était rien. C'est vraiment drôle de voir dans ces barques — enfants de toutes les tailles et de tous les sexes, Papa et Maman, tout cela ramant, remuant, faisant quelque chose. Presque toujours on voit la Maman, qui godille à l'arrière, avec un petit paquet rond fixé par une large bande sur le dos. Vite on sait ce que c'est: car on aperçoit deux petits pieds roses qui sortent de ce paquet....

A la Procure des Missions Etrangères, bien à son aise, devant une bonne table et sur le plancher des vaches, on remet la fameuse Mâouss-oûne sur le tapis, on fait son procès et celui des typhons, etc. Et finalement, nous sommes heureux de n'avoir eu que ce que nous avons eu.

Il y a quelque temps un typhon passe à Hué, renverse et démolit tout; une masse de fer de 2500 kilos est projetée à 150 mètres.

Quand le P. Froc annonce un typhon pour Hong-kong, tous les navires à vapeur se mettent de suite sous pression; et parfois, bien qu'ils travaillent à toute vapeur pour soulager leurs ancres, leurs chaînes

se cassent. Alors c'est une salade épouvantable. Quant aux petites barques, elles disparaissent par centaines, et depuis quelques années, quand un typhon est annoncé, de petits vapeurs vont remorquer ces petites coquilles pour les amener dans un bassin spécial pour elles.

Tandis que nous faisons l'ascension du Pic qui domine Hong-kong, deux Pères des Missions Etrangères viennent à nous, ravis de rencontrer des Jésuites de France. Ils sont dans un sanatorium et maison d'études des mieux placés. L'un d'eux, le P. d'Arcy, est de Poitiers, très ami de nos Pères et de plusieurs de nos novices et juvénistes.

En route pour Chang-Hai !

5 novembre.

Au luncheon nous avons notre Docteur à notre table. Depuis Colombo, il était souffrant et gardait la chambre. Nous causons gaiement avec lui ; il se trouve que c'est un grand ami du P. de Causans, qu'il a connu à Hadzor. Son père était le docteur du 3e an, et lui, personnellement, a connu aussi le P. Dorr et plusieurs jeunes Pères des plus charmants et des plus aimables. L'après-midi, nous jouons plusieurs parties de palets couronnés avec les passagers jeunes et les midshipmen, dont nous devenons de plus en plus les amis.

6 novembre, dimanche.

Hier soir, après le dîner, douze nouveaux Portugais demandent à se confesser et ce matin ces braves gens communiaient à la messe de quatre heures.

7 novembre.

Hier soir, un brave Portugais, qui longtemps veilleur de nuit, changeait maintenant son poste de nuit pour un de jour, est venu se confesser ; il a communié à ma messe à cinq heures et demie. Ce soir, le personnel est venu demander une messe d'adieu pour demain matin à quatre heures, ce qui est accordé. Plusieurs viennent encore se confesser.

8 novembre.

A quatre heures, messe pour l'édifiant personnel du bord ; pour que nos jeunes Frères aient des airs épanouis, ils ont dormi jusqu'à six heures, et à six heures et demie, je leur disais la messe, la dernière à bord, car voici Chang-haï....

A l'Orphelinat de T'ou-sé-wé.

Extraits de lettres du P. de Lapparent à sa famille.

15 août 1904.

ICI nous avons perdu pour quelque temps notre vieil infirmier de soixante dix-huit ans. L'autre jour, on l'entend pousser des cris épouvantables; il était étendu sur le sol de la chapelle sans pouvoir faire autre chose que gémir: « Je suis brisé. » Il l'était bien en effet: il avait voulu chasser une chauve-souris, était monté sur une fenêtre, d'où il était tombé et s'était cassé le col du fémur. Il souffrait beaucoup. Nous l'avons envoyé à Chang-Hai, pas en brouette ou en voiture, cela l'aurait achevé, mais en panier, un de ces grands paniers dont se servent nos pêcheurs chrétiens pour porter leurs mourants à l'église afin qu'ils reçoivent l'Extrême-Onction. Cela ressemble à un grand berceau aux bords peu élevés, ou plutôt à un van pour cribler le grain. Suspendu à deux cordes passées dans un bambou, un homme devant, un autre derrière, qui marchent en criant: « I-hoh! » pour rythmer la cadence, on dit que c'est le plus doux des véhicules. Sur le bambou on avait mis un grand drap blanc qui retombait sur les côtés du panier et faisait tente, précaution non inutile par cette température de 35° à l'ombre. Un autre frère suivait, muni d'une théière, pour le cas où il aurait fallu lui donner à boire en route. C'est ainsi qu'il a fait ses huit kilomètres en panier, lui qui, quelques jours auparavant, les avait faits à pied aller et retour. On va le soigner de son mieux: il en a soigné tant d'autres, c'est bien le moins qu'il ait son tour.

C'est d'ailleurs l'époque des accidents, paraît-il. Un des bateliers de Monseigneur vient d'avoir la jambe cassée. Comment? ils étaient plusieurs à porter un *escalier;* les autres ont lâché sans crier gare, l'escalier lui est tombé sur une jambe. Un *escalier*, m'a-t-on dit: cela veut dire une *échelle.* Ici mes interlocuteurs parlent plus ou moins bien le français, et nous ne sommes pas difficiles sur le choix des expressions et des tournures; on s'y fait et on se comprend. On supprime les conjugaisons le plus possible; on parle comme les nègres. Exemple: « Pourquoi ne m'avez-vous pas averti? » se prononce à T'ou-sé-wé: « Pourquoi vous ne pas dire moi? »

... On parle de projets de chemin de fer par ici; il y en a déjà quelques tronçons çà et là, et ils ont grand succès. Pour moi, je crains que cela ne nuise un peu à notre calme et à notre solitude, et que cela ne nous conduise à votre vie enfiévrée d'Europe où l'on n'a pas le temps d'avoir de pensées profondes et recueillies. C'est plus com-

mode pour la vie matérielle, mais la vie de l'âme y perd et le bonheur n'est pas augmenté. Voici déjà des poteaux télégraphiques qui se dressent depuis trois ou quatre semaines au milieu de nos bambous, de notre riz et de notre coton; leurs fils mystérieux portent *les nouvelles* je ne sais où, c'est la vie électrique qui commence pour la Chine: Nous, nous tâchons de lui porter surtout *la Bonne Nouvelle,* et cela réussit, Dieu merci. Si nous étions plus nombreux, la moisson serait magnifique.

20 septembre 1904.

Nos petits enfants ne sont pas brillants; je ne sais pas à quoi cela tient, l'infirmerie ne désemplit pas, tandis que l'an dernier à pareille époque elle était à peu près vide. Ce sont les « gros pieds », le « souo », la typhoïde, la pleurésie. Le consolant c'est de voir comme ils meurent bien, avec quelle foi et quelle acceptation de la volonté de Dieu! Il y en a un grand qui semblait vouloir mourir d'une pleurésie; nous avons fait une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes; le troisième jour beaucoup de mieux; vers la fin il avait repris appétit et bonne mine. Puis il y a eu rechute et il a repris une figure de mourant. Alors, nouvelle neuvaine, aujourd'hui, troisième jour, encore du mieux; le danger semble s'éloigner de nouveau. Mais lui qui, au commencement, ne semblait pas du tout désirer mourir, est maintenant si bien préparé qu'il ne pense plus qu'au ciel. Il dit: « J'aime bien mieux mourir maintenant, c'est plus sûr; plus tard on ne sait pas comment je tournerai ».... Et il attend avec calme la volonté de Dieu. Il m'a chargé aujourd'hui de dire à sa mère, une païenne, qu'il faut qu'elle se fasse chrétienne. S'il meurt, ce sera une perte pour l'imprimerie, c'est déjà un bon compositeur. Il a fait demander pardon à tous ses camarades de l'atelier et à moi pour toutes les fautes qu'il a pu commettre envers eux et envers moi.

Il y avait aussi le petit Yang-Ah-mao. Je ne sais pas ce qu'il avait comme maladie, mais il ne pouvait plus manger ni prendre des remèdes, il vomissait tout ce qu'il prenait. Cependant, il n'avait pas l'air bien malade. Un matin à trois heures, voilà le séminariste qui frappe à ma porte (J'ai maintenant un séminariste qui couche auprès de l'infirmerie, depuis que le vieil infirmier a la jombe cassée.) J'avoue à ma honte, qu'à ce moment, je dormais profondément. « Qu'est-ce qu'il y a? » Il me répond en latin (car il croit que je comprends mieux le latin que le chinois): « Yang-Ah-mao non est *bonus.* » Il voulait dire « non est *bene* », mais l'émotion excuse sa faute, et je suis habitué à deviner plutôt qu'à comprendre. Je vais à l'infirmerie; là, il y avait le petit Yang-ah-mao qui semblait dormir profondément d'un bon sommeil

réparateur. Alors pourquoi m'appeler ? C'était un domestique ignorant qui l'avait cru mourant, parce qu'il avait essayé de lui tâter le pouls et n'avait pas pu « trouver son pouls ». Je lui tâte le pouls : seulement un petit reste de fièvre. Je dis au domestique : « Mais, il n'y a rien de grave. — Pardon, reprend le domestique, il peut mourir dans quelques heures, il n'a plus de pouls », et ce disant, le domestique lui tâte le pouls devant moi et répète : « Il n'a plus de pouls. » — Rien d'étonnant, le domestique cherchait au milieu de l'avant-bras, près du coude ! Enfin, je me dis : « Après tout il s'y connaît peut-être mieux que moi, c'est plus sûr, donnons-lui l'Extrême-Onction. » Mais pour que ce soit valide il faut au moins que l'enfant désire la recevoir ou ait désiré la recevoir avant de s'endormir. On le réveille. « Ah-mao ! L'Extrême-Onction, tu veux ? » Il répond : « Je veux » et se rendort. Alors je lui ai donné l'Extrême-Onction. Etait-il vraiment mourant ou non ? En tout cas il ne pouvait rien prendre depuis trois jours. Maintenant il est sur pied et court par toute la maison.

31 septembre 1904.

Le maître d'école qui se croyait enragé et qui ne voulait plus entendre le son des cloches, est revenu tout à fait guéri de sa maladie imaginaire; mais, ce mois de septembre, le voilà repris d'un autre mal, quelque chose d'indescriptible dans l'estomac. Je crois qu'il avait simplement besoin d'une purgation; mais il n'a pas voulu, parce que cela l'aurait forcé à se lever, or, on lui avait dit que, puisqu'il était malade, il fallait rester étendu sur son lit. Ensuite un ami lui a suggéré que l'air du pays, qui l'avait remis de la rage, le remettrait peut-être encore de la gastralgie, et il m'a demandé à repartir, ce à quoi j'ai consenti de bon cœur. Mais je ne puis plus garder un homme ayant tant d'imagination, d'ailleurs lui-même semble prendre goût à rester chez lui, car il m'a écrit ce qui suit, ou plutôt, ce n'est pas lui qui a écrit, il m'a fait écrire par son oncle : « Père, grand homme, vieux grand-père ! Mon neveu, déjà depuis deux ans à T'ou-sé-wé, ne sait comment vous remercier de vos bienfaits, dont il ne peut compter le nombre. Un peu malade, il est chez lui ; son estomac est enflé, sa figure est enflée, ses mains tremblent ; dans les pieds il n'a pas de force, il ne peut se tenir debout. Le médecin dit que sa maladie est humidité et refroidissement : c'est difficile de guérir cela d'un seul coup. Donc, il vous demande d'inviter un autre maître, ce sera mieux. Si non, il faut attendre que mon neveu soit guéri, donnez-lui un peu de repos. Et vous, soyez en paix. » J'accepte bien vite sa proposition, et je lui fais répondre, avec force compliments, que je tâcherai de me passer de lui et que je vais « inviter » un autre maître.

1 décembre 1904.

Mon infirmier est revenu encore mieux portant qu'avant; il boite à peine d'une jambe et il pourra bientôt reprendre ses grandes marches à pied.

4 janvier 1905.

L'imprimeur, dont vous me demandez des nouvelles, est mort splendidement. Je souhaite à beaucoup de bons chrétiens de mourir ainsi, dans de pareils sentiments de pénitence, de confiance, d'acceptation de la volonté divine. Quant à Yang-Ah-mao, il est tout à fait remis sur pied, il a retrouvé son pouls normal et il court partout, il court même trop, car je l'ai vu se promener en contrebande dans une partie de la maison, où nos petits enfants n'ont pas la permission d'aller. Il m'a fallu le gronder pas bien fort, tout au moins lui faire les gros yeux....

19 janvier 1905.

Nous achevons d'imprimer ici un petit dictionnaire de poche pour le dialecte de Chang-hai. Je surveille les épreuves, c'est une manière pratique de continuer mes études de chinois. Je voudrais avoir le temps de devenir un lettré, mais le temps me manque, il faut courir au plus pressé, l'éducation et l'instruction des enfants, le bon ordre, etc....; tout cela pour le bien de la Chine, le service et la gloire de Dieu. Je me borne seulement à apprendre le strict nécessaire pour parler et comprendre les choses courantes, ce qui d'ailleurs n'est pas bien difficile, vu la simplicité extrême de la langue parlée; on n'a qu'à joindre les mots les uns aux autres sans se préoccuper de la grammaire qui n'existe pas. Il faut faire aussi attention à l'accent, si l'on veut être compris clairement des « étrangers », c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas habitués à vous entendre parler. — Voici ce qui m'arrive souvent au parloir. Je suis en présence d'un orphelin qui me connaît et est habitué à mon langage, et d'un de ses parents venu pour le voir, lequel ne me connaît pas. — J'adresse la parole au parent; celui-ci se tourne vers l'orphelin d'un air inquiet et lui dit: « Qu'est-ce que le Père me dit? » L'orphelin répète exactement, mot pour mot, la phrase que je viens de dire, mais avec quelques petites nuances dans la voix et cela suffit, pour que le parent comprenne clairement; donc, ma phrase était correcte, il n'y manquait que l'accent. D'ailleurs, la réciproque a lieu quelquefois; quand le parent parle, je regarde l'orphelin qui me répète la même phrase, lentement et en l'accommodant à mon oreille. Et quand il n'y a pas d'orphelin comme truchement? Je ne sais comment cela se fait, mais on finit

tout de même par se comprendre, chacun y mettant du sien. — Ce qui est amusant, c'est que plusieurs phrases se disent exactement de même en chinois et en français. Exemple. « Il est là, se dit en chinois de par ici : « I lep la », c'est bien à peu près la même chose. Plus souvent il y a des mots qui se ressemblent en chinois et en français mais qui n'ont pas du tout le même sens ; par exemple : « Veuillot », veut dire « Je n'en veux pas » ; « Sadovva » veut dire « es-tu fatigué ? » etc...., et aussi « Salaud » veut dire « pourquoi ? » Tout cela est à retenir.

Une difficulté, c'est que la conjonction *et* doit être accolée au premier membre de la phrase et non au second. En français, dans la phrase « il faut éviter le péché *et* pratiquer la vertu », on s'arrête pour respirer avant de prononcer *et* ; en chinois on ne doit s'arrêter qu'après. « Il faut éviter le péché *et* — pratiquer la vertu. » Mais au fait, tout cela est bien peu pratique pour vous, seulement cela doit vous intéresser en vertu de l'esprit de famille.

Je vous quitte pour aller donner une leçon à de grands étudiants païens, qui m'ont prié de m'occuper d'eux pendant les vacances ; car ce sont les vacances en ce moment.

4 février 1905.

Je vous écris sur de beau papier pour lettres de Bonne Année, c'est un cadeau qu'on m'a envoyé de France avec d'autres objets « pour les orphelins » ; ils ne sauraient utiliser ce papier, pas fait pour leurs pinceaux et leur encre. Il leur faut du papier qui boive, autrement, entre autres inconvénients, si leur encre n'était absorbée immédiatement par le papier, elle serait effacée par leur main et par leur manche. Car ils écrivent de droite à gauche et par colonnes de haut en bas. Cela irait bien pour la première colonne, mais quand il faudrait commencer la seconde, ils effaceraient le bas de la première... D'ailleurs vous n'avez qu'à essayer. De plus ils écrivent fort peu de lettres. Donc servons-nous de ce papier de Bonne Année, justement c'est aujourd'hui le jour de l'an. Il y a eu ce matin et hier les visites ordinaires, les salutations, les compliments, les distributions de prix et de friandises ; on est tout à la joie, vos bonbons et vos jouets ont les honneurs de la journée. Actuellement ce sont les pétards qui font leur tapage, on fait, pour s'amuser, l'assaut d'une forteresse improvisée dans la cour de récréation. — Demain grande promenade, après-demain loterie (encore avec vos jouets) et ensuite l'on reprendra le travail pour douze lunes entières.

Je vous avais parlé d'un petit idiot que j'avais admis par mégarde. Voyant l'impossibilité absolue de l'instruire, après essais infructueux à l'école des sourds-muets, je me suis décidé à baptiser ce petit in-

nocent. Maintenant il peut mourir quand il voudra et vivre où il voudra, c'est un chrétien qui appartient à l'Eglise et dont l'âme innocente trouvera le chemin du ciel quand elle aura quitté ce corps informe. Mais pendant le baptême, il avait vraiment l'air de comprendre ce que je faisais, il se prêtait très bien à toutes les cérémonies, et quand j'ai versé l'eau sur sa tête, il se tenait très bien au-dessus des fonts baptismaux, il semblait tout heureux et avait l'air de dire : « Versez, versez encore. » Je l'ai nommé Zacharie.

Voilà l'assaut fini, je pense, les pétards se taisent, j'espère qu'il n'y a pas de blessés.

Dernières nouvelles. — Oui, tout s'est bien passé, sauf deux qui ont pris la chose trop au sérieux; il y a eu lutte corps à corps, chacun tirant l'autre par la tresse, on a eu de la peine à les séparer et à les conduire dans ma chambre, où j'ai dû leur faire un petit sermon sur la douceur et sur les bonnes manières.

10 mars 1905.

On voudrait pouvoir causer plus souvent et plus longuement avec les siens. Mais cette correspondance, c'est une récréation, et je n'ai pas le temps de me récréer souvent ainsi. Tant à faire ! Je n'aurai jamais de loisir, car dès que je vois venir un peu de temps libre je trouve en même temps quelque nouvelle chose importante à faire, comme par exemple de m'occuper des enfants, de leur instruction de leur éducation, de causer avec nos anciens, établis en famille, pour les stimuler, les pousser du bien au mieux... Et tant de païens dans le voisinage qu'il faudrait pouvoir attaquer !

J'ai reçu hier la visite de plusieurs compatriotes de passage à Chang-hai. C'est tout drôle de voir ainsi des gens qui ont quitté la France depuis si peu de temps. Ici je vis tellement au milieu des Chinois, que je suis comme d'un autre monde ; le courant d'idées n'est pas le même, je ne songe qu'aux affaires de la Mission, aux moyens d'être utile à toutes ces âmes dont j'ai la responsabilité : je ne suis plus du tout à la politique, à la vie sportive et distrayante de nos visiteurs !

Vu aussi le médecin de la municipalité française de Chang-hai. Car Chang-hai a bien quatre administrations ou municipalités : l'administration chinoise du faubourg de Tong-ka-dou, l'administration chinoise de la ville murée, l'administration française de la concession française (Yang-kin-pang), l'administration internationale de la concession internationale... mais cela ne vous intéresse sans doute pas beaucoup ni moi non plus.

27 avril 1905

Vous m'avez demandé si nous avons besoin de la Mission : 1° de

voiles pour mettre devant le Saint Sacrement exposé. Réponse : « non, c'est très rare. » 2° de chapes ? Réponse : « oui, cela sert assez souvent. » Il n'y a pas de vêpres par ici, ce n'est pas connu, mais il y a le salut du Très Saint Sacrement, par exemple, quand le Père reste plusieurs jours de suite dans la même chrétienté, et peut, par conséquent, garder le Saint Sacrement dans son église pendant le temps de son séjour.

Ainsi, le jour de Pâques, c'est-à-dire il y a quelques jours, vos petits enfants ont fait une grande promenade et profité de la présence du Père dans une chrétienté à dix kilomètres d'ici pour aller assister au salut dans l'après-midi de Pâques : vingt kilomètres aller et retour, trente-six lis, c'est beaucoup, quand on n'est pas habitué, surtout pour les petits. On est parti avec tambours et clairons pour se donner du cœur. Beau temps, pas de soleil. On avait déjeuné vers dix heures et demie au lieu de midi, on avait récité le chapelet le matin, afin de pouvoir rentrer un peu plus tard. On n'a mis que deux heures et demie pour aller. — Dans les villages, au bruit du passage des orphelins, les hommes accouraient, les chiens se taisaient devant un si grand nombre ; chrétiens et païens voulaient voir ces enfants si bien élevés, si bien nourris, ayant de si bonnes manières, appartenant à la religion du Maître du ciel, si bien qu'à la chrétienté, but de l'excursion, il y avait 2,000 curieux. On avait préparé du thé et des boulettes de riz enveloppées dans des feuilles de roseaux. Alors le Père a donné le salut, les orphelins ont chanté et montré leur piété. On a goûté, on a remercié le Père et l'on est reparti. Il était temps : la pluie menaçait depuis plusieurs heures — c'est la saison de la pluie — et je priais pour obtenir un miracle contraire à celui de sainte Scholastique, ou du moins pour que la pluie ne tombât pas trop longtemps avant le retour. J'ai été exaucé, la pluie n'est tombée qu'une heure avant T'ou-sé-wé, et alors elle n'a eu que des avantages : cela a forcé tout le monde à marcher bon pas, et a fait qu'on n'est pas rentré en retard. Tout le monde marchait bravement, glissant, tombant dans ces sentiers un peu argileux avec pas un caillou ; on a trouvé trois brouettes, qui ont consenti à ramener, quoique le chemin fût glissant, dix-huit des plus petits (six par brouette !) et tout le monde est rentré en bon ordre et avec ensemble pour la prière du soir.

Je craignais des rhumes, des courbatures, aussi j'ai eu soin de leur dire au retour : « Défense d'être malade ! Si on est malade, on sera puni ! » et pas un n'a été malade. Quelle bonne journée, comme on a bien dormi la nuit suivante ! Le lendemain au réveil, les souliers en étoffe et en papier n'étaient pas encore bien secs, et la plupart des enfants n'ont pas de souliers de rechange, de même pas de bas ; mais

on s'habitue à cela comme à beaucoup d'autres choses et on ne s'en est pas porté plus mal. —

11 mai 1905.

Je deviens, je crois, casanier; cela me fait l'effet presque d'un voyage quand je vais d'ici à Zi-ka-wei, promenade de cinq à six cents mètres seulement. Quand je dépasse Zi-ka-wei, alors c'est un vrai voyage au long cours, par exemple, vendredi dernier que je suis allé à trois lis (deux kilomètres) d'ici pour assister aux « exercices de printemps » d'un grand collège chinois païen qui m'avait invité. — Vrai voyage en effet qui m'a transporté plus loin que je n'étais en réalité, car je me serais cru en Europe, tellement ce collège diffère du genre chinois classique; ils se sont mis aux nouvelles modes, aux nouvelles méthodes, ils parlent anglais autant que chinois. Quand j'arrive on me dit: « Ticket please. » L'immense pelouse genre anglais qui est devant le Collège (bâti autrefois par des Américains, et maintenant dirigé par des Chinois aidés de deux ou trois professeurs américains), est couverte de monde rangé en bel ordre, assis sur de jolis petits sièges de bois verni, autour d'un immense cercle, ressemblant à la piste d'un cirque. L'ordre est parfait, la police est faite par les élèves eux-mêmes, tous en uniforme européen (sauf la tresse); les uns ont des sabres d'officiers avec dragonnes d'or; les autres ont un brassard avec une croix rouge (ambulanciers); ils se font des signaux à l'aide de sifflets et de petits drapeaux.

Rien de chinois dans tout cela, que les tresses et les tables à thé plantées de distance en distance pour ceux qui ont soif.

D'ailleurs à côté du thé il y a non pas du riz, mais des petits pains d'un sou. J'ai assisté à toute une série d'exercices de gymnastique, de sauts, de courses à pied, accompagnés de musique militaire anglaise, fifres, tambours, et grosse-caisse. Remarque: celui qui dirige la musique tourne le dos aux musiciens et regarde le public en battant la mesure, pas difficile à battre d'ailleurs, ce ne sont que des marches très simples sur l'air de « l'enfant qui n'a qu'un œil », ou autre air analogue.

Je me demandais si j'étais en France, au concours de gymnastique des patronages, ou en Angleterre, ou aux Etats-Unis. —

Enfin comme je partais, j'ai été rappelé à la réalité chinoise par un des commissaires de la fête, tout à fait en costume chinois celui-là, sauf une cocarde en rubans à sa boutonnière, qui m'a invité, en parlant chinois et avec force marques de politesse, à dîner avec l'Etat-Major du Collège, des messieurs en bottes et en vêtements de soie; j'ai refusé avec le même nombre de marques de politesse et suis

rentré dans mon T'ou-sé-wé avec beaucoup d'idées sur le progrès de la Chine, sur la nouvelle civilisation à l'instar du Japon, sur l'avenir de cette civilisation où la religion et la morale sont égales à zéro. On verra. L'Eglise fait moins de tapage et dure depuis plus longtemps.

25 mai 1905.

J'ai reçu une belle caisse pleine de belles et bonnes choses... Merci de votre générosité. Les livres sont parfaits et sont bien utiles. Quelques crucifix, très bien. Les pistolets aussi. Les sifflets sont trop bruyants. Les petites toupies en métal, pas les grandes, très bien. Les flûtes très bien aussi. Les boîtes de « construction » sont moins dans les goûts de nos enfants d'ici, mais cela occupera les malades... Pour les jonchets, les enfants ont eu vite fait d'imiter le modèle et de s'en fabriquer eux-mêmes avec des petits bouts de bois... Il vaut mieux ne pas donner aux enfants les dominos. C'est ici un jeu très dangereux, car c'est un jeu qui se joue dans les cabarets, et c'est à ce jeu qu'on joue de l'argent. D'ailleurs ils ont bien d'autres jeux honnêtes : jonchets et dames, et puis ils se fabriquent eux-mêmes des échecs chinois, jeu très distingué, où l'excès n'est pas à craindre.

Nous n'avons pas de bétail. Le lait que nous prenons est du lait de bufflonne. Ces bufflonnes appartiennent à des cultivateurs du voisinage qui les élèvent comme ils peuvent dans ce pays où il n'y a pas de prairies. Ces animaux sont horribles à voir : couleur noirâtre, grandes cornes aplaties, gros corps tout difforme comme des monstres de bœufs. Leur bonheur est de séjourner dans l'eau des marais ou des canaux, comme des hippopotames ; aussi on les appelle non pas des chevaux de fleuves, mais des bœufs d'eau.

Au Siu-tcheou-fou, les catéchumènes continuent à aborder. Les protestants ont eu vent de cette récolte prête à être moissonnée, ils commencent à envahir cette région où les missionnaires sont trop peu nombreux et trop pauvres.

J'ai fait voir l'Orphelinat des Filles à deux Français, M. et Mme X*** ; justement on venait d'amener une pauvre petite créature, sauvée la veille d'un *baquet*, — lisez seau hygiénique — où sa mère voulait la noyer. Cela a montré à mes visiteurs que l'infanticide n'est pas inconnu en Chine et que l'Œuvre de la Sainte-Enfance a des raisons d'être.

22 juin 1905.

Un missionnaire des Missions-Etrangères, venant de Corée, visitait hier l'observatoire. Le P. de Moidrey l'ayant fait monter au haut de la tour, lui montre l'orphelinat de T'ou-sé-wé, et de l'autre côté du canal, perdues dans la verdure, les maisons du village chrétien, fondé

et peuplé par nos orphelins. Le visiteur étonné ne pouvait en croire ses yeux. « Comment pouvez-vous avoir un orphelinat, et des orphelins qui persévèrent ? Nous en Corée, nous avons essayé : arrivés à l'âge de treize ans, les garçons prenaient tous la fuite pour se faire mendiants. »

Dieu merci, cela ne se passe pas du tout ici comme en Corée. Les fuites sont bien rares, et ceux qui fuient, ce sont d'anciens mendiants qu'on a essayé trop tard d'accoutumer à la vie honnête. Mais tous les autres se trouvent bien heureux ici, et ils n'ont pas la moindre envie de s'en aller. Ils sentent bien que leur âme et leur corps ne seraient nulle part plus en sûreté qu'ici. Quant à ceux qui se fixent, après les années de jeunesse et d'apprentissage, au village chrétien, ce sont de bien braves pères de famille qui continuent à travailler chez nous comme ouvriers et qui pratiquent de leur mieux les vertus chrétiennes pendant leur vie. Je crois qu'il n'y en a pas un qui manque le ciel après sa mort ; ils meurent si bien, en priant et entourés de gens qui prient !

Voici par exemple Kiong-wo-siu, soixante-quatre ans, un des plus anciens, un des rares survivants du premier Orphelinat de Tsa-ka-wei, un imprimeur sur bois, d'après le vieux système. Ses enfants sont bien établis ; il y en a un qui fait de bonnes affaires dans la boucherie, à Chang-hai. Après qu'il eut reçu les derniers Sacrements, comme la mort tardait un peu, il a voulu se confesser de nouveau ; on m'a appelé pour cela. Il était admirablement disposé. Puis au moment de l'agonie, la famille m'a encore appelé pour l'assister. Mais ma présence était presque inutile, tellement il était bien entouré de voisins et de voisines priant, l'exhortant, lui montrant le crucifix. Il y avait même un voisin qui agitait une sonnette à son oreille pour attirer son attention, pour lui dire que j'étais là, pour lui suggérer la prière : « Jésus, Marie,... sauvez-moi ! » Et depuis qu'il est mort, un de ses vieux collègues de l'imprimerie —un brave homme aussi, qui ne manque jamais sa visite au Saint Sacrement à neuf heures et à trois heures pendant la suspension du travail — est venu bien souvent m'apporter des aumônes et me demander des messes pour lui.

Le vernisseur, Wang-k'i-laong, lui, n'est pas mort, mais ce sont ses enfants qui meurent vers l'âge de six, sept, huit ans. En voilà trois qui viennent de mourir en un an. Il fallait voir son air à la fois désolé et résigné quand il est venu m'annoncer la mort du troisième que j'avais été voir la veille. Il a dit au P. Moreau, en lui demandant des prières : « Il faut se conformer à la volonté de Dieu : Dieu veut m'éprouver, il veut voir si j'ai de la foi, si je saurai accepter toutes ces morts avec esprit de Foi. » Et il a dit cela en souriant, quoique le cœur bien gros.

N'y a-t-il pas de belles vertus au milieu de cette verdure qui cache le village chrétien aux yeux des hommes?

26 juin.

Maintenant il fait chaud le jour, mais les nuits sont encore très fraîches; donc jusqu'ici la chaleur n'a pas été gênante. Le mois de juin qui s'achève a été extraordinaire: pas de pluie, air très sec. Ordinairement c'est la grande époque de l'humidité où tout moisit, où tout se décolle, où les champignons poussent sur les souliers de cuir, sur les livres reliés en peau. Rien de cela ce mois-ci: ciel découvert, beau soleil, belle lune, belles étoiles. La saison humide a-t-elle été supprimée pour cette année, ou bien est-elle remise au mois prochain? C'est l'affaire du bon Dieu, nous accepterons tout de lui avec reconnaissance, la pénible humidité ou l'aimable sécheresse, comme il voudra et même, si c'est possible, nous le remercierons davantage, car l'amer vaut mieux que le doux.

Notre vieil infirmier honoraire — soixante dix-huit ans, — n'a pas peur du soleil, lui; il dit que la peau du crâne suffit pour protéger le crâne. Quand il lui arrive d'emporter une ombrelle, c'est pour s'en servir comme d'une canne. Entre Zi-ka-wei et T'ou-sé-wé, sur une petite route que je parcours si souvent, il y a un passage pénible de deux cents mètres entre deux murs, sans aucune ombre à midi, sans aucune brise rafraîchissante, à cause des murs, c'est comme un four; moi, pour y passer hier, j'avais pris mon ombrelle à double épaisseur et de plus j'avais mis un mouchoir sur mon crâne; lui, la peau de son crâne suffisait pour le protéger.

Ce n'est pas dans ce chemin qu'on irait se promener par plaisir! Il est vrai que plus loin la petite route est très agréable; elle côtoie le canal; il y a des arbres, de la brise, des acacias, des bambous et une sorte de catalpa dont l'écorce est pleine de coups de couteau et de cicatrices. C'est que de cette écorce il sort un liquide bon, disent les habitants du pays, pour guérir toute espèce de maladies, pour les yeux, pour les boutons, etc. Dans ces arbres les cigales poussent leurs cris assourdissants; sur le sol, les crabes trottent si nombreux qu'on les écrase en marchant, pendant les deux mois de juillet et d'août. En hiver, au contraire, pas un être animé, sauf les animaux raisonnables ou qui devraient l'être.

2 juillet.

Quel dimanche! La saison humide qui était en retard et qui, on l'espérait un peu, ne viendrait pas du tout, est arrivée hier soir: il pleut sans discontinuer, ou s'il ne pleut pas, c'est tout pareil; comme

il fait chaud, on est comme dans un bain de vapeur; la transpiration reste sur la peau à s'évaporer, les planchers des chambres sont tous mouillés; les grenouilles sont enchantées, les moustiques éclosent par milliers... Cela ne durera peut-être qu'un jour, ou deux ou trois jours, ou deux semaines au plus; mais aujourd'hui, dimanche, la cour est toute mouillée, on ne peut faire l'exercice militaire; il fait trop chaud pour aller à l'école, apprendre des caractères ou s'exercer au style épistolaire.

2 août.

J'écrivais ce qui précède le premier dimanche de juillet. Cette saison humide n'a pas duré, mais en revanche il est venu une très forte chaleur qui n'a pas cessé depuis un mois; c'est un été brutal, excessif, des journées brûlantes et des nuits très chaudes. Tout le monde dit qu'il y avait vingt ou trente ans qu'on n'avait vu un pareil été. L'Observatoire enregistre avec satisfaction des maximums qui mettent un peu de variété dans ses courbes. Moi, je n'en souffre pas; car, tandis qu'à Paris l'on a toujours des vêtements trop chauds, ici avec les grandes robes de mousseline on est plus à l'aise; et puis, il y a toujours ou à peu près du vent; cela me suffit pour respirer. Il y en a même trop de vent, car un beau soir, après dîner, étant comme de juste en transpiration, ce vent m'a glacé; j'ai vite été chercher mon pardessus, mais il était trop tard. Le lendemain, j'avais un peu de fièvre et je ne pouvais plus transpirer. C'est ce qu'on appelle une sueur rentrée ou refroidissement. Je suis vite allé à Zi-ka-wei me mettre entre les mains du médecin; il s'agissait de ramener la transpiration. On a essayé des couvertures de laine, puis de l'eau glacée, enfin on m'a fait boire de l'acétate d'ammoniaque qui a ramené la salutaire transpiration et maintenant tout est pour le mieux après deux jours de fièvre qui m'ont reposé de ma vie active.

15 juillet.

Il fait un beau soleil radieux et aussi bien chaud, car le thermomètre se maintient depuis longtemps au-dessus de 30° le jour. Il est vrai qu'il y a un bon vent du Sud bien rafraîchissant, pourvu qu'on se trouve dans un courant d'air. Ici, c'est le vent du Sud qui est rafraîchissant. Et puis, pendant la nuit, la température baisse jusque vers 28° ou même 25°; donc, c'est très supportable. Les cigales sont enchantées et leur cri met beaucoup d'animation dans le paysage. En somme, il fait plus chaud cette année que les deux dernières; je ne m'en porte pas plus mal, sauf que je suis couvert de bourbouilles, petites taches rouges ou petits boutons sur la peau; mais tous les

bons auteurs disent que les bourbouilles sont signes de bonne santé.

Les moustiques trouvant toujours moyen de pénétrer dans ma moustiquaire, je me suis procuré, pour les tuer, un appareil dont se servent les Chinois. Auparavant je me servais d'une bougie pour brûler les dits moustiques, mais il y avait grand danger aussi de brûler la moustiquaire. Avec l'appareil chinois rien à craindre. C'est simplement une petite lanterne en fer-blanc. Au lieu de verre il y a en face de la flamme une ouverture en forme d'entonnoir. En se couchant, on commence par chasser à grands coups d'éventail tout ce qu'on peut trouver de moustiques; puis on ferme hermétiquement la moustiquaire. Prenant la lanterne par la poignée, on applique l'orifice de l'entonnoir sur les parois de la moustiquaire où l'on voit un moustique. Celui-ci, affolé, se précipite où il peut, c'est-à-dire au fond de l'entonnoir, où il rencontre la flamme qui le brûle: nous avons de l'esprit par ici. Ce n'est pas par distraction ou par amour de la chasse que je fais cette opération; mais il suffit d'un moustique pour vous tenir éveillé la nuit, et si l'on n'a pas reposé un peu la nuit, on n'est plus bon à rien le jour suivant qu'à transpirer et à aspirer après les courants d'air. Quand je songe, que dans trois mois et demi au plus tard, nous serons vêtus de ouate au lieu de mousseline: quel pays de contrastes!

31 août.

Après un juillet très chaud, il y a eu un août presque froid à partir du 10; donc, cette année, ici, l'été a été chaud mais pas long. Il ne nous reste plus que les moustiques, car il faut bien qu'on ait toujours quelque chose à souffrir. Ceux-ci sont cette année phénoménalement nombreux; surtout depuis une dizaine de jours, c'est une véritable plaie d'Egypte le matin et le soir; ils piquent même à travers les vêtements, mais surtout quand on fait sa toilette et qu'on change de linge, alors ils se précipitent avec furie. Enfin cela passera dans quelques jours; ils deviennent moins hardis à mesure que le froid arrive.

31 août.

Aujourd'hui et hier beaucoup d'animation par ici: c'est la rentrée du collège et de l'université (« Aurore »). On voit des figures très diverses: des petits chrétiens qui viennent de l'intérieur des terres pour apprendre les livres et le latin et entrer au séminaire: ce sont les plus heureux; — des petits païens riches de Chang-hai qui viennent chez nous apprendre le français et autres belles choses; plusieurs demanderont peut-être le Baptême; — des grands païens lettrés qui viennent aussi chez nous apprendre le français, l'anglais, les mathé-

matiques, la philosophie.... Si nous ne les recevions pas, ils iraient chez les protestants ou au Japon.

15 août 1905.

Ici, c'est fête chômée, naturellement. A T'ou-sé-wé il y a eu messe solennelle, sermon par moi, communion générale; on joue toute la journée, et l'on a deux goûters, l'un à onze heures le matin (cannes à sucre), l'autre à quatre heures l'après-midi (chacun deux pommes), sans compter les trois repas ordinaires.

La statue de la Sainte Vierge est décorée.

Ce soir, à huit heures, on va illuminer, faire de la musique, chanter des cantiques, tirer des pétards, puis, on récitera la prière du soir devant la statue et l'on ira dormir. Car on dort maintenant, les grandes chaleurs de juillet sont finies, ou du moins il n'y a plus de nuits étouffantes comme il y en a eu en juillet. Le thermomètre monte encore honnêtement dans le jour, mais il descend sensiblement dans la nuit; on a de l'air, on éprouve le besoin d'avoir une couverture ou au moins un drap. Pour aujourd'hui il y a grand vent et la pluie tombe en grains; c'est qu'il y a un typhon dans les environs; nous sommes dans l'époque des typhons. Cela ne fait généralement pas grand mal par ici, cela passe à distance; quelquefois des arbres renversés. En mer, du côté de Formose, ou vers le golfe du Petchéli, c'est plus sérieux.

20 décembre 1905.

Vous me demandez comment on fait cuire le riz quotidien, j'avoue que je n'en savais rien et que j'ai dû prendre des informations pour pouvoir vous répondre. Je savais seulement qu'il figure sur la table des Chinois — et sur la mienne aussi — aux trois repas du jour. Je savais aussi qu'on le lave avant de le faire cuire, c'est une des grandes opérations dans un ménage, et cela se fait au grand air; quand on va se promener dans la campagne, il est difficile de marcher longtemps sans rencontrer des ménagères lavant le riz dans les nombreux canaux, fossés ou mares entourant leurs maisons. Ici ce sont nos hommes qui font cela, le matin dès quatre heures on vient prendre chez moi la clef de la porte qui donne sur le canal de Zo-sé, cette porte est juste en face de la cuisine; on descend un plus ou moins grand nombre de marches, suivant l'état de la marée, et on plonge dans le canal les immenses paniers qui contiennent le riz de la journée. On remue, on brasse avec les mains, on remue, et l'eau du canal entraîne toutes les poussières, insectes, etc., qui pouvaient se trouver dans le riz.

Pour le cuire : on fait chauffer de l'eau dans une marmite en fer, puis on y verse le riz et on continue à chauffer, une demi-heure environ, de façon à faire évaporer l'eau ; ni sel, ni poivre, ni beurre, ni rien. Vers la fin on couvre la marmite, de sorte que la cuisson s'achève à la vapeur, alors on a un beau riz parfumé, très blanc, un peu collant, tous les grains entiers et mous. Il n'y a plus qu'à jouer des bâtonnets. Ce n'est pas trop fade, surtout si on le mélange avec les autres plats qui sont sur la table. Un homme qui se porte bien peut en avaler (avaler, car on ne sait pas mâcher par ici) trois grands bols *affaîtés*. Pour dire qu'on est malade, on dit : « Je ne peux que deux bols... qu'un bol... ça ne coule pas ». Pendant la cuisson, si on n'a pas bien remué vers la fin, alors que l'eau est partie, le riz adhère aux parois de la marmite et forme une croûte brûlée, un gratin dont les enfants sont très friands. Nos petits enfants sont quelquefois surpris, allant en fraude à la cuisine (c'est défendu), au moment où on sert les repas, pour voler de la croûte de riz. Voilà le vrai riz. Mais il y a beaucoup de variantes, c'est comme pour les œufs. Au premier déjeuner, on a non pas ce riz sans eau, mais le riz liquide, une sorte de soupe au riz ; mais pas plus assaisonnée que l'autre. Cela « coule » mieux que le précédent. Aussi en été, quand l'appétit n'est pas très grand, on donne un peu de ce riz liquide aux repas de midi et du soir, alors ceux qui se croyaient malades, parce qu'ils ne pouvaient qu'un bol ou deux, peuvent avoir la satisfaction d'absorber leurs trois bols ou davantage. Pour ce riz liquide, on n'a pas de cuiller (sauf une grande « poche » en cuivre pour plonger dans le baquet), il faut se débrouiller avec les bâtonnets. Le riz liquide est servi dans des baquets de bois, le riz épais est servi dans des paniers. — Il y a des gens qui n'aiment pas cette belle couleur blanche ; il paraît que dans certaines familles riches on le fait fermenter avant cuisson pour qu'il ait une couleur jaune. Quelquefois on mélange avec le riz épais des légumes salés, des petits cubes de lard, etc., alors c'est un régal. Ou bien on y ajoute de la farine d'orge. Ou bien on le fait cuire en petits paquets enveloppés dans des feuilles de roseaux. Ou bien on en fait une pâte transparente. Avec la farine on fait plusieurs espèces de gâteaux ou galettes. C'est aussi avec le riz qu'on fait le vin chinois ; méthode très longue et très compliquée. Dans les pagodes on offre quelques grains de riz en sacrifice au démon à certaines heures du jour.

Enfin le riz est l'objet de beaucoup de proverbes et de locutions. Exemples : « Je ne mange pas de ton riz », pour signifier « Je ne te dois rien, ce n'est pas toi qui me nourris. » — « La bru la plus habile ne saurait cuire du riz sans riz », pour signifier qu'on ne peut

pas faire une chose si l'on n'en a pas les moyens. — Le riz est cuit », pour signifier qu'une affaire est conclue..., etc., etc.

En voilà bien assez sur un sujet si vulgaire. Mais élevons-nous de la créature au Créateur et remercions-le de nous avoir donné le riz et tant d'autres bonnes choses dont nous faisons quelquefois un si mauvais usage.

La grande Ordination.

REVENU de France depuis trois semaines, S. G. Mgr Paris a fait, le 29 avril 1905, une ordination des quatorze scolastiques et neuf séminaristes qui avaient achevé leurs études de théologie.

Prêtres jésuites : Emile Bonnay, du diocèse de Rouen; Louis Ménez, du diocèse de Quimper; Louis Van Hée, du diocèse de Gand (Belgique); Antoine Henriquez, du diocèse de Coïmbre (Portugal); Félix Maumus, du diocèse de Tarbes; François Diniz, du diocèse de Macao (Chine); Guillaume Gast, du diocèse de Cologne (Allemagne); Jean Noury, du diocèse de Saint-Brieuc; Jean-Joseph Piet, du diocèse d'Aire et Dax; Joseph Ducoux, du diocèse de Poitiers; Louis Tèteau, du diocèse de Nantes; Joseph Tsang, Mathias Tsang, Simon Zi, du Kiang-nan.

Prêtres séculiers : P. Adrien Sen; P. Agnel Tsu; P. Ensitius Sen; P. Ignace Lô; P. Lucas Yang; P. Mathias Zen; P. Philippe Wang; P. Simon Li; P. Thaddée Zi.

Tous appartiennent à la mission du Kiang-nan, sauf le P. Henriquez qui relève de celle de Macao.

Une ordination de vingt-trois prêtres à la fois, peut-être cela ne s'était-il jamais vu en Chine.

La retraite donnée aux Scolastiques par le P. Adigard, et aux Séminaristes par le P. Tabar avait commencé au soir du jour de Pâques à Tong-ka-dou, où devait avoir lieu l'ordination, car la vieille église de Zi-ka-wei était trop petite.

Les mercredi, jeudi et vendredi, 26, 27, et 28 avril, Mgr Paris avait conféré les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat.

Le samedi 29 avril avait lieu l'ordination sacerdotale devant une nombreuse assistance de chrétiens chinois. Ce furent eux qui tinrent la place des familles de nos Pères européens. Et n'est-ce pas justice puisque c'est pour eux, pour le salut de leurs âmes que nous avons fait le sacrifice de cette très douce joie de voir auprès de nous, en cette belle fête, parents et amis. ? Le Père Ducoux le disait très bien, après sa première messe, aux ouvriers et aux orphelins de T'ou-sé-wé, qui

l'entouraient par le féliciter : « Mes petits enfants, vous croyez peut-être que je suis triste, parce que, aujourd'hui, mes parents ne sont pas là, autour de moi. Mais non, c'est vous qui, ici, me tenez lieu de famille. » Ils le comprennent parfaitement, nos Chinois : j'en vis d'aucuns qui avaient les larmes aux yeux et qui priaient si bien, si bien, que l'on sentait que de ces cœurs reconnaissants, montait une double prière très fervente, et pour le nouveau prêtre, et pour ceux qui, comme ils l'écrivaient un jour à la mère d'un missionnaire, « ont fait le sacrifice de leurs fils pour faire connaître la vraie foi et ouvrir le ciel aux Chinois ».

Nos Pères chinois, eux, et le P. Diniz, étaient plus heureux : leurs parents étaient auprès d'eux, nombreux, heureux, fiers de l'honneur que Dieu leur faisait d'avoir choisi un de leurs enfants pour monter à l'autel et être l'apôtre des Chinois.

Ce fut une très touchante cérémonie, que cette ordination de vingt-trois prêtres, la plus nombreuse qui se fit jamais dans la mission et peut-être en Chine. Qui dira, qui comprendra le bonheur des élus du sacerdoce, sinon ceux qui l'ont éprouvé ? Grande aussi la joie de Monseigneur et des missionnaires, en voyant prêt à entrer en ligne ce renfort de vaillants et alertes ouvriers, qui peuvent maintenant consacrer leur temps et leur force à moissonner dans le champ du divin Maître, où la moisson jaunit, lourde et abondante. *Messis multa, operarii pauci !*

C'est aussi la joie et le bonheur de nos Chinois que je voudrais pouvoir vous faire sentir : la foi magnifique qu'ils ont en ce sacrement de l'ordre qui fait d'un homme un prêtre, le respect qu'ils ont pour le caractère sacerdotal, respect mêlé de beaucoup de confiance et de piété filiale ; la haute idée qu'ils se font du prêtre selon une belle expression recueillie ce jour des lèvres d'un chrétien : « Le prêtre, c'est un second Christ », *Alter Christus.*

Aussi, de toutes les églises et chapelles voisines, ce fut à qui aurait une première messe, le dimanche de Quasimodo. Il y en eut un peu partout à Zi-ka-wei et à Chang-hai. Le P. Henriquez célébra à l'église du Sacré-Cœur de Hong-keu, au milieu de la colonie portugaise, et y prêcha en sa langue maternelle... A Zi-ka-wei, la messe de paroisse fut dite pas le Père Simon Zi, S. J., le premier descendant du grand ministre Zi-koang-ki qui ait été appelé à l'honneur du sacerdoce. La sœur du P. Joseph Tsang, auxiliatrice, avait fait inviter son frère dans la chapelle du Seng-mou-yeu. A l'orphelinat des garçons de T'ou-sé-wé, le P. Ducoux avait été réclamé dès longtemps et à grands cris.

Au Carmel, la cérémonie fut touchante, pour la première messe du

P. Diniz, portugais, dont la famille est fixée à Chang-hai depuis de longues années. La petite chapelle était pleine de ses parents et de ses amis, le nouveau prêtre avait comme servants, son père lui-même et son frère aîné. Il les communia tout d'abord, puis sa mère, une de ses sœurs carmélites, une autre religieuse auxiliatrice, ses frères et sœurs. Les musiciens de T'ou-sé-wé dont le Père s'occupe avec tant de dévouement, chantèrent le *Veni Creator* et le *Te Deum*..

Le Séminaire inaugurait, ce même jour, un nouvel autel, donné par les prêtres séculiers, en souvenir du cinquantenaire de sa fondation, fêté l'an dernier. Monseigneur le consacra et bénit la nouvelle statue du Saint Cœur de Marie, patronne des séminaristes. Un des nouveaux prêtres y dit sa première messe.

Au dîner, à Zi-ka-wei, tous les nouveaux prêtres étaient fraternellement groupés autour de Sa Grandeur Mgr Paris.

Le collège Saint-Ignace voulut aussi prendre grande part à la fête: le mauvais temps avait empêché les élèves d'aller assister à l'ordination. Ils eurent du moins la première messe du P. Piet, un de leurs professeurs de latin. Il fallait quelque chose de plus: la plupart des nouveaux prêtres avaient passé dans ce collège quelques années comme élèves, professeurs ou surveillants. Nos petits Chinois avaient préparé une jolie séance, mais pas du tout dans le genre chinois, sauf le compliment final. Transformés en Hébreux et en Egyptiens, une quarantaine d'élèves représentèrent en une douzaine de tableaux l'histoire biblique de « Joseph ». Tableaux vivants, comme « la tunique sanglante présentée à Jacob », ou « la coupe trouvée dans le sac de Benjamin »; scènes animées et chantées en français, extraites du « Joseph de Méhul », comme « les remords de Siméon », le « triomphe de Joseph », la rencontre de « Joseph et de Jacob », dans un ensemble de jolis costumes et de jolis décors, le tout fut charmant, et plus d'un fut vraiment surpris de voir nos jeunes Chinois interpréter ces scènes avec tant d'aisance. Ici, comme ailleurs, on n'obtient rien sans mal. L'organisateur et les acteurs y avaient mis tout leur cœur!

Après la bénédiction du Saint Sacrement, les Séminaristes à leur tour, en présence de quelques invités, félicitèrent leurs aînés d'être arrivés au but de leurs désirs. La littérature chinoise et latine alternèrent à qui mieux mieux. Une poésie latine était due à l'attention délicate d'un scolastique. Joseph Zi, en vrai lettré, débita avec âme une pièce chinoise de sa composition.

Enfin tous passèrent au réfectoire du séminaire pour y prendre une dernière collation. C'était comme un repas d'adieux.

***

Les jours suivants, chacun des prêtres séculiers va dans sa famille dire une première messe dans cette église qui les a vus grandir, à cet autel où si souvent ils ont assisté le missionnaire. Puis ils reviendront pour s'embarquer tous ensemble le jeudi 11 mai, afin de rejoindre leur poste.

Le P. Firmin Sen raconte ainsi l'une de ces visites :

Le nouveau prêtre Mathias Zen a fait une petite tournée triomphante dans sa patrie Kiang-yn.

Nous sommes partis de Chang-hai de 2 courant, sur le remorqueur pour arriver à Vou-si le 3 au soir. Nous avons reçu un chaleureux accueil de la part du R. P. Speranza, ministre de la section. Bientôt les PP. Léveillé et Jacques Ling venaient pour fêter, eux aussi, le nouveau prêtre.

Le lendemain, messe solennelle ; félicitations des élèves ; salutations des chrétiens, et joie de tout le monde. La résidence elle aussi a revêtu parure de fête quand le P. Zen y rentre entouré du P. Speranza et du P. Ling. On tire force pétards ; tous les élèves réunis vont à l'église recevoir la bénédiction du P. Zen. Les PP. Mao et Chambeau arrivent à leur tour. Malgré le mauvais temps, les chrétiens sont venus en grand nombre pour admirer leur compatriote devenu prêtre. Les païens eux-mêmes, frappés de la nouvelle, sont accourus à notre résidence pour contempler le P. Zen, le voir célébrer la messe et entendre la prédication faite par le P. Ling.

Le bruit de l'arrivée d'un nouveau prêtre a pénétré jusqu'au tribunal et le sous-préfet King a envoyé sa carte pour le saluer.

Le P. Zen a dit la messe du dimanche, 7 courant, dans sa propre chrétienté de Yu-men, accompagné du P. Speranza et du missionnaire de Kiang-yn. Les proches, les amis et les voisins, chrétiens aussi bien que païens, viennent en foule le visiter. Environ cent soixante personnes prennent part au repas de joie dans sa famille. Une inscription a été suspendue dans la salle d'entrée, portant ces mots en chinois : Au premier Prêtre de Yu-men. Séminariste pendant une dizaine d'années, il atteint enfin son but ; que tout le monde soit converti par lui : c'est ce que nous désirons.

***

Tous ceux qui ont pris part à ces fêtes en garderont le souvenir. Pour les heureux élus elles sont l'aurore d'une fête qui ne doit pas finir et qui se renouvellera tous les jours de leur vie. *Ad multos annos !*

Nouvelles du Scolasticat.

Quelques illustres Visiteurs

Le 14 novembre 1904, *le duc des Abruzzes*, commandant du croiseur italien *Liguria*, a visité les établissements de Zi-ka-wei. Le duc des Abruzzes, fils de l'ancien roi d'Espagne Amédée, est l'explorateur du Pôle Nord, vers lequel il s'avance avec la *Stella polare*. — Le 22, réception au Consulat général de France, en l'honneur du duc des Abruzzes. Parmi les invités, on remarquait: les consuls, les autorités chinoises (tao-tai,...) et l'ancien gouverneur Wang-tche-tchoen, MM. Pavlof, général Dessinat, etc.

Le 24 novembre, après midi, les philosophes du Séminaire de Zi-ka-wei étaient admis à visiter le croiseur italien *Marco Polo*. Ils furent reçus avec une amabilité parfaite. Le 1er décembre, le commandant et quatre officiers du même croiseur dînaient à Zi-ka-wei avant de visiter les établissements de la Mission. (P. Durand.)

Visite du vice-roi de Nanking à Zi-ka-wei.

Le vice-roi du Kiang-nan Sud-Est Tcheou-fou est depuis quelques jours à Chang-hai. Mardi dernier, 29 novembre 1904, se promenant aux environs de Zi-ka-wei, avec une nombreuse escorte de mandarins de tous grades, il aperçut au loin la tour de l'Observatoire. — « Qu'est-ce cela? demanda-t-il. — Ce sont les établissements des missionnaires catholiques, lui répondit le tao-tai de Chang-hai, c'est l'observatoire d'où l'on nous annonce la pluie et le beau temps... et l'heure exacte chaque jour; c'est « l'Aurore », université chinoise, où les lettrés commencent à affluer de toutes parts, pour apprendre les sciences européennes; ce sont des « Orphelinats » où l'on recueille des centaines de pauvres enfants abandonnés. — Mais je veux voir cela, dit le grand homme, qui connaissait déjà de réputation l'Observatoire et « l'Aurore. » — Aussitôt le sous-préfet de Chang-hai est envoyé au R. P. Recteur pour annoncer Son Excellence. Le R. P. Recteur recevait précisément ce jour-là à dîner M. de Cazenave, ancien élève de Vaugirard, condisciple de Mgr Paris et du P. Lorando dans ce collège, maintenant remplissant un poste important à la légation française à Pékin (il vient immédiatement après le ministre de France à Pékin). Ce Monsieur assura le P. Recteur que le vice-roi de Nanking était certainement de tous les grands mandarins de l'empire, le plus favorable aux Européens et le plus au courant des méthodes européennes. Le R. P. Boucher a à peine le temps de revêtir ses habits de cérémonie et déjà Son Excellence est à la porte. Rien n'est préparé pour recevoir le grand homme mais c'est une visite sans cérémonie,

Le vénérable vieillard à barbe blanche (il a de soixante-cinq à soixante-huit ans) se montre excessivement affable, simple et bon. Rien de l'arrogance et de la duplicité des autres mandarins. « Sa manière de faire est vraiment patriarcale, » nous disait ensuite le P. Recteur. Il visite avec intérêt l'Observatoire et se fait expliquer les différents instruments .. mais le temps presse, il ne dispose que d'une heure, car on l'attend à l'arsenal chinois qu'il doit inspecter. On le conduit à T'ou-sé-wé, où la bonne mine des enfants lui plaît, il leur adresse paternellement la parole : « Travaillez bien, soyez bien obéissants, je reviendrai vous voir. » Il admire les beaux tableaux qu'on lui montre à l'atelier de peinture... l'imprimerie n'excite pas moins son étonnement. Quand il sort des ateliers, tous les enfants sont sous les armes, les tambours battent, les clairons sonnent « aux champs » et « la Casquette » : « Présentez armes ! » Il passe lentement avec sa pléiade de mandarins, au milieu des enfants faisant la haie. Il est ému et esquisse à plusieurs reprises un salut militaire... « C'est bien, c'est bien, répète-t-il, soyez bons, je reviendrai vous voir. »

Maintenant, à l' « Aurore ». Son Excellence avait déjà demandé plusieurs fois à visiter cette école. Le directeur, le P. Ma, se présente ; c'est un ancien ami du vice-roi, avec lequel il a vécu autrefois et traité d'égal à égal, alors que l'un et l'autre avaient la dignité de tao-tai. « Ah ! comment c'est toi, mon pauvre « Ma », dit le grand homme, comme tu as vieilli ! Ta barbe est toute blanche, je ne t'aurais pas reconnu. — Il y a plus de vingt ans, que nous ne nous sommes vus, Excellence. — Ah ! c'est vrai, les années passent rapidement. » On visite l'Université, on lui explique ce qui s'y fait. — « Mais c'est très bien tout cela, dit-il au P. Ma, il faudra que tu m'écrives un rapport détaillé de tout ce qui se passe ici : observatoire, université, orphelinats, etc... Je le lirai attentivement ; car je veux vous protéger et contribuer, moi aussi, pour ma part à ces magnifiques œuvres... et au R. P. Recteur... — Avez-vous en ce moment des procès, des affaires ? — Excellence, tout va très bien sous votre sage gouvernement, nous n'avons actuellement aucune affaire. — Eh bien ! quand vous en aurez, écrivez-moi immédiatement... et je vous donnerai satisfaction le plus promptement possible. »

Voilà comment, il y a quatre jours, nous recevions d'une façon tout à fait inattendue, la visite de notre vice-roi. Cela pourra peut-être avoir des conséquences pour l' « Aurore » qui a besoin de subsides pour s'agrandir.

8 janvier. Le rapport que le vice-roi avait demandé sur nos œuvres a été envoyé et a dû lui plaire, car il y a deux jours le R. P. Recteur

a reçu la photographie du « Grand-Homme » avec une lettre de compliments. On fera agrandir la photographie à T'ou-sé-wé et d'après cela on peindra un tableau que l'on enverra au vice-roi. (P. Durand).

Le général Lefebvre à Zi-ka-wei. *(Décembre 1904.)*

Ce matin à midi moins vingt, le général Lefebvre (de passage à Chang-hai) se présentait accompagné d'un aide-de-camp, à notre résidence... et annonçait au R. P. Recteur qu'il venait lui demander à dîner. Comme il était trop tard pour qu'on pût préparer un repas spécial, le général prit place au milieu de nous au réfectoire, et partagea notre modeste dîner, auquel on n'ajouta que le café en l'honneur de notre hôte illustre. — Le but de la visite du général était de voir notre Université et de passer en revue les quatre compagnies, formées par le sergent français. — Pendant vingt-cinq minutes, les élèves commandés par le sergent manœuvrèrent, et le général fut enchanté de leur discipline et de leur bonne tenue. Il les félicita chaudement, il les engagea à continuer ces exercices militaires et à étudier avec ardeur toutes les sciences qu'on leur enseigne ici, afin de devenir des hommes capables de travailler puissamment à relever la Chine et à la placer au niveau du Japon et des puissances européennes. — Tous nos étudiants ont été contents et honorés de la visite du grand homme de France.

Vingt-cinq ans de Chine.

Aujourd'hui 6 août, nous avons fêté les PP. Moreau, Schérer, Prinzen, Petillon et Bortolazzi, qui sont débarqués à Chang-hai, il y a vingt-cinq ans. Après le dîner de midi, petite fête de famille à la salle de récréation : chants, poésies, etc..., on raconte les exploits de chacun des jubilaires pendant ces vingt-cinq ans de mission. — Cela est pour les jeunes un encouragement à faire comme eux ! — Le P. Schérer (allemand) est vraiment populaire parmi les Allemands, la plupart protestants, de Chang-Haï. C'est le même Père qui a été décoré par l'empereur d'Allemagne, il y a dix-huit mois, pour services rendus aux troupes comme aumônier pendant l'occupation. Ce fait a été cité au Reichstag et a contribué à la rentrée des Jésuites en Allemagne... La colonie allemande de Chang-Haï, ayant appris qu'on allait fêter le P. Schérer à Zi-ka-wei, a voulu profiter de l'occasion pour renouveler au Père, ses marques d'estime et de sympathie. Ils nous ont même devancés en cela, car la fête fixée pour le 19 juillet, ayant été remise au 9 août sans qu'ils en eussent été informés, c'est les 18 et 19 juillet qu'arrivèrent les félicitations, les souhaits et les témoignages d'affectueux respect. Le consul allemand de Chang-Haï et l'amiral allemand actuellement à Ou-song, vinrent en personne à Zi-ka-wei, dans la soi-

rée du 19 pour saluer le Père et le féliciter. Le directeur d'un journal allemand protestant de Chang-Haï, publiait dans son numéro du 19, un long article sur la vie et les œuvres du Père, tout à sa louange.... Le même M. Finck envoyait au Père Schérer un magnifique bouquet de fleurs naturelles, au nom de toute la colonie allemande de Chang-Haï. Aujourd'hui même, nouveau télégramme du consul allemand. Le P. Schérer vient de m'en donner le texte que je transcis ici : « P. Schérer. Zi-ka-wei. A vous et aux quatre autres Pères qui, depuis vingt-cinq ans, ont travaillé si fructueusement pour le bien de la Chine, le consulat général allemand envoie ses plus cordiales félicitations. » Dr Knappe. »

Vous voyez que les Allemands, même protestants de Chang-Haï ne sont pas précisément hostiles.

Quelques Status. — *(P. Bastard.)*

3 septembre. — Il y a huit jours que nous avons eu notre *Status* chinois. Voici quelques-uns des changements. Le grand Père Charles Baumert devient recteur de Zi-ka-wei. L'ancien, le bon Père Boucher, l'apôtre du Siu-tcheou-fou, reprend après six ans sa vieille besogne et son vieux rêve d'aller ouvrir des pays encore en friche. Le voilà parti de nouveau dans le Nord, entre le Siu-tcheou-fou et la mer, dans le pays de Hai-tcheou où il n'y a encore point eu de missionnaires. Son nouveau district sur la frontière du Chang-tong ne compte que neuf chrétiens, dont sept sont absents.... En revanche, c'est un pays de brigands; mais ce n'est pas pour lui faire peur; il va y travailler ferme, et, Dieu aidant, dans quelques années, ce sera une belle moisson à récolter comme au Siu-tcheou-fou. La ville de Hai-tcheou semble un peu convoitée par les Allemands qui y ont fait une descente cette année et sondé la baie. Voudraient-ils s'y établir comme à Kiao-tcheou? *L'Echo* du 3 août annonçait : « Le préfet de Hai-tcheou, Wang-yao, vient d'être destitué de sa charge pour le punir d'avoir témérairement annoncé que les Allemands ont arboré des drapeaux, voulant occuper ces pays-là. »

Le plus proche voisin du P. Boucher est le P. de Geloës, qui a quitté Nang-king et s'en va vicaire du P. Thomas, ministre à Yao-wan. Le P. Richard, sa géographie terminée à l'impression, y retourne aussi, ainsi que le P. Chevalier-Chantepie. Par contre, le P. Crochet quitte le Nord et s'en va dans la section de Ou-ho (Se-tcheou au Ngan-hoei, ouvrir lui aussi un nouveau district.

A Zi-ka-wei, le P. Tobar s'en va à Tsang-ka-leu, la grande filature des bords du Wang-Pou en face de Yang-king-pang, à la place du R. P. Baumert. Le P. Payen monte dans la chaire du dogme du matin

et de l'Ecriture Sainte; au programme, les Sacrements. Le P. Adigard reste au dogme du soir et à la morale, mais passe sa charge de Père spirituel au bon P. L. Platel qui va mettre au service de la jeunesse scolastique l'expérience de sa longue vie apostolique si méritante. Le P. Ooms vient second du P. de Lapparent à l'orphelinat.

A Chang-haï, un vice-supérieur, à la tête des quatre maisons: c'est le P. Rodet venant du Ngan-hoei. Le P. Lorando reste Procureur de la mission. Le P. Bartolazzi de Tsing-pou devient ministre à Tong-ka-dou, d'où le P. Deffond part pour la Sou-tseu.

Un facteur d'orgues.

(Zi-ka-wei, 22 juin 1905, du P. Menez.)

Le P. Maumus est parti aujourd'hui faire diacre à Tong-ka-dou, la cathédrale, qui est sa paroisse de cœur, sans doute parce que c'est là qu'il a fait ses débuts de facteur d'orgues, et que l'orgue de la dite cathédrale est son premier-né. L'orgue existait avant lui, mais était en fort mauvais état depuis longues années, et attendait un habile homme pour lui rendre la voix, et l'enrichir de quelques jeux. Maintenant, l'instrument en remontrerait à n'importe lequel de vos orgues de province, voire même à plusieurs de la capitale... L'orgue de Zi-ka-wei (œuvre du Révérend Père, celui-là, tout entier), fait bonne figure aussi dans nos cérémonies. Après cela l'auteur a tiré l'échelle, pour ce qui est des orgues; mais les harmoniums ne se comptent plus. Avant longtemps toute notre mission n'en connaîtra pas d'autres que ceux de la fabrique de Zi-ka-wei. J'espère que, même pour les orgues, le dernier mot n'est pas dit. Notre grande église de Zi-ka-wei, qu'on va commencer ces jours-ci, en réclamera un évidemment. Et à qui? Elle n'aura pas le choix.

Aux prises avec la langue chinoise.

Zi-ka-wei, 2 avril 1905: du F. Guimbretière.

Il faut bien distinguer dans cette langue trois éléments: la prononciation, la phrase parlée, la phrase écrite. La prononciation varie beaucoup de province à province. Elle peut aller jusqu'à l'incompréhensible. Les scolastiques du Tché-li ne comprennent pas ceux du Kiang-nan. Ils parlent français ou latin. Il est vrai, qu'autour de Chang-haï, nous avons la prononciation d'un dialecte et non du chinois mandarin, prononciation, qui, avec des changements plus ou moins profonds, est celle de la Chine entière.

La phrase parlée diffère aussi de province à province, mais moins cependant que la prononciation. Evidemment dans le dialecte de Chang-haï cette différence est considérable; autrement, ce ne serait

plus un dialecte. Quant à la phrase écrite, à ce que l'on appelle le style, elle est immuable comme le Céleste Empire! Elle ne progresse ni ne recule. C'est du figé sur parchemin.

Les lettrés seuls comprennent ce fameux style. Jusqu'ici tous les livres étaient publiés en style. Donc, impossibilité radicale de faire arriver une idée jusqu'au peuple, si ce n'est de vive voix.

Les sermons et les catéchismes se font, il va sans dire, en langage ou phrases parlées. Seules les prières sont en style; c'est aussi incompréhensible aux braves gens, que le latin des Psaumes, aux religieuses qui chantent Matines. Au missionnaire d'expliquer. Pourquoi ne pas écrire les prières en langage vulgaire, demandera un philosophe, qui veut toujours le pourquoi des choses? Pourquoi? C'est que la dignité de la prière serait compromise. Comment! vous oseriez parler à Dieu, à la Sainte Vierge, aux Anges et aux Saints, comme vous parlez au paysan, au marchand, ou brouettier, avec les mêmes termes, les mêmes tournures de phrases? C'est à bouleverser l'âme du chrétien chinois le moins fervent! Le style le plus relevé, le moins compréhensible, voilà qui est bien, qui est respectueux!

Mais pour pouvoir expliquer aux autres, les prières, il faut les entendre soi-même. Le nouvel arrivé, soit scolastique soit Père, dispose d'un an pour s'initier à l'étude de la langue chinoise. Cette année n'est pas destinée à nous apprendre précisément à parler, mais à *lire* le chinois. C'est un travail ardu, mais nécessaire. Maintenant, la besogne est heureusement un peu mâchée. Nous avons, comme chacun sait, un excellent professeur qui nous explique agréablement un remarquable auteur. Notre professeur, le R. P. Recteur lui-même a publié un ouvrage dont les éditions se succèdent. Il a pour titre: *La Boussole du langage mandarin.* Guidés par l'auteur de la *Boussole,* qu'avons-nous à craindre? Aussi nous sommes fort tranquilles et à l'aise.

Notre auteur de classe, le P. Zottoli, est peut-être, dans la nouvelle Compagnie, celui qui a le mieux possédé la langue chinoise.

Quelqu'un, non des Nôtres, l'appelait dans une Préface « le prince des sinologues ». Son cours de littérature chinoise, en cinq forts volumes in-octavo d'environ 800 pages — à part le deuxième qui n'en a guère que 600 — est le fruit de trente années d'intelligent et persévérant travail. Non composé pour les sinologues européens, — qui l'achètent quand même, — mais pour les Néo-Missionnaires, l'ouvrage entier se vend 125 francs.

Il a une grande valeur d'exactitude; c'est une traduction latine des meilleurs auteurs, serrant le texte de très près, et enrichie d'excellentes notes, malheureusement trop rares, sur le génie de la langue et sa grammaire encore à composer. Voici le plan de cette œuvre de

maître : Cinq volumes, pour cinq classes, en cinq années. Le premier volume destiné aux débutants comprend les 214 fameuses clefs, — trousseau colossal, qui ne vous ouvre que votre dictionnaire, — puis, des instructions familières de mandarins au peuple, de petites narrations, des extraits de comédies, en langage ou petit style. Le tout est assez facile à comprendre, et par conséquent de nulle valeur aux yeux des lettrés. Mais à nous, c'est nécessaire pour sermons et catéchismes. Le second volume destiné à la classe inférieure, comprend les Quatre Livres chinois. Ce sont les classiques du Céleste Empire. Ils forment l'esprit chinois depuis deux mille ans : jugez. Les quatre Evangiles ne sont pas plus connus et plus fameux en Europe que ces Quatre Livres en Chine. Les voici dans l'ordre où on les explique ordinairement : Le *Ta-hio*, ou la grande Etude ; le *Tchong-yong*, ou l'invariable Milieu ; le *Luen-yu* ou Stances de K'ong-fou-tse, enfin le *Mong-tse*, ou livre de Mong-tse. Ce dernier philosophe, émule de K'ong-fou-tse, lui est supérieur au dire de beaucoup. Il est personnel, a des idées, de l'enthousiasme même. K'ong-fou-tse aurait surtout recueilli les pensées de philosophes plus anciens, les aurait fait siennes, classées, écrites. Quoi qu'il en soit, il est certain que Mong-tse enthousiasme de jeunes lettrés chinois, comme Corneille, tel rhétoricien. Certains élèves de l' « Aurore » en raffolaient.

Comme nous devons aller vite, les néo-missionnaires commencent les Quatre Livres, environ quatre ou cinq mois après leur arrivée. La grande Etude, ou Ta-hio, leur semble la suprême platitude. On a beau aimer les choses de Chine à cause des âmes chinoises, on est obligé d'avouer que c'est vraiment de l'ennuyeux sublimé. C'est un peu dur et décevant. Voilà cinq mois déjà qu'on traverse un vrai désert d'idées, sous une pluie diluvienne de caractères ! Mais il faut passer par là, avant d'arriver au Mong-tse. On se résigne. Le second volume du P. Zottoli n'est pas tout expliqué, et déjà l'année scolaire a pris fin. Un examen d'un quart d'heure, intéressant par sa brièveté, couronne nos travaux. On nous demande de lire, d'expliquer, d'écrire des caractères. Cependant sur ce dernier article les examinateurs sont indulgents. Ecrire les caractères, c'est un aide mémoire ; quant à la calligraphie, on y renonce en bloc.

S'ils ne sont déjà partis, les Pères s'en vont alors en district, légers dans leur bagage de littérature chinoise, mais, en retour, chargés d'un encombrant vestiaire de robes de printemps, d'été, d'automne, d'hiver, des bleues, des blanches, des violettes, des jaunes. Et tout cela sera usé, avant que le Père n'ait eû le temps de devenir lettré. Cependant il continuera de son mieux, malgré mille occupations et mille tracas.

A Zi-ka-wei, les scolastiques continueront aussi. Qu'ils soient pro-

fesseurs, surveillants ou théologiens, deux examens chinois les attendent chaque année. A chacun, ils doivent présenter quatre-vingts pages de l'auteur.

Avec les classiques chinois le P. Zottoli finit son second volume. Le troisième occupera l'année de la media schola. Il contient les livres canoniques, poèmes, annales, mémorial des Rites, livres des Mutations, et autres choses encore. Avec le quatrième volume on entre dans la classe supérieure. Ce sont les humanités. On s'initie au style de rhéteur, à la prose choisie, au genre épistolaire, à l'art si difficile, si tiré, si obscur mais si goûté, des allusions littéraires. Enfin pour la classe de rhétorique reste le cinquième volume. Il comprend une partie oratoire, une autre poétique. On y traite de la manière de composer, tant ancienne que moderne, de la poésie, du style des Inscriptions. Tel est en abrégé le magnifique ouvrage du P. Zottoli.

Malheureusement le latin n'en est pas simple. Il rend difficile à comprendre une traduction fort exacte, mais portant souvent sur des textes obscurs. Les meilleurs dictionnaires latins sont alors utiles. Quiconque suivrait ce cours, pas à pas et jusqu'au bout, pourrait peut-être, s'il est aidé d'assez de facilité et d'un excellent correcteur chinois, arriver à bien comprendre tout genre de composition chinoise, sinon à composer lui-même en cette langue. Pareil résultat n'est pas peu, étant donné la difficulté du style chinois. Nos supérieurs voudraient bien qu'un plus grand nombre pût y atteindre, afin d'avoir de l'influence sur les influents, les lettrés. L'influence de l'homme de lettres, en Chine, est en effet considérable. Il est honoré du peuple, respecté sinon redouté des mandarins, dont il ne dépend qu'indirectement. Aussi pour arriver à conquérir les grades littéraires, les chinois font des efforts inouïs; on voit des vieillards de soixante et même de quatre-vingts ans, qui ont toujours étudié et toujours échoué, se présenter fidèlement au soir de leur vie, comme à vingt ans, à la porte de la redoutable salle d'examens. Les jeunes n'en rient pas. Ils comprennent cette tenacité qui finit souvent par triompher des examinateurs.

Quand un Chinois obtient un degré, fût-ce celui de simple bachelier, quel honneur pour la famille, quel triomphe dans le pays! C'est une réjouissance publique. Mais que dire si c'est une licence, un doctorat, une entrée dans l'académie? En Europe, on ne peut se faire idée de la joie, non seulement de la famille, mais des voisins. C'est qu'ils ont désormais un protecteur. En Chine, la littérature mène aux plus hautes dignités, le lettré est regardé comme un homme supérieur, capable d'être général d'armée, aussi bien que mandarin. Le lettré a aussi entrée au tribunal. Quel secours n'est pas un tel ami, en cas de procès, et pour toute sorte d'affaire? Le chinois païen voit en lui

l'être indispensable, car lui seul peut faire des contrats, puisque lui seul connaît les caractères et sait les écrire. Mais il est difficile, je ne dis pas aux Européens, la chose est évidente, mais aux Chinois eux-mêmes de conquérir les grades. A défaut d'argent ou d'influence quelconque sur les examinateurs, il faut une bonne intelligence, une excellente mémoire, un travail opiniâtre pendant des années. La composition en excellent style chinois est un prodige de difficultés vaincues. Or, depuis la dynastie des Ming, c'est surtout au brillant fil d'or de cette composition qu'est suspendue la couronne du lauréat. A peine un candidat sur vingt pourra la décrocher. Ceux qui sont refusés se vengent parfois sottement, mais sérieusement. Au Nord de notre Mission, quelques licenciés refusés firent courir le bruit dans le pays, que la cause de leur échec était un pont magnifique dressé sur une rivière. Ce pont trop lourd écrasait le dragon du bonheur qui vivait dans le fleuve. C'était une calamité publique que ces échecs aux examens. Le mandarin prit la chose au sérieux. Il fit détruire le splendide ouvrage. Maintenant il faut passer la rivière dans un bac!

Et nous, pauvres Européens, à quoi aboutissons-nous dans nos études du chinois? Eh bien, que personne ne s'effraye. Tous ceux qui sont venus en Chine à un âge un peu trop avancé, ont appris suffisamment pour se tirer d'affaire dans leur œuvre d'apostolat près des pauvres. Au reste, jamais un chrétien chinois ne rira d'un Père qui parle mal sa langue. L'écorcherait-il encore plus, que le chrétien gardera un sérieux imperturbable, et ne regrettera qu'une chose, de ne pas comprendre. C'est qu'on a grande idée du respect dû au missionnaire et qu'on comprend fort bien qu'un Européen parle mal chinois. Le contraire ravit d'admiration. Parler comme les mandarins et les lettrés est plus difficile. Le R. P. Recteur nous disait l'autre jour qu'un Père avait demandé neuf ans de suite, dans la neuvaine à saint François Xavier, de pouvoir parler aux mandarins, en leur style relevé et sans interprète. Il était exaucé. Tout missionnaire connaît assez de caractères pour tenir en règle les registres de ses chrétiens et catéchumènes. Au reste, il a toujours comme secrétaire, un maître chinois. Celui-ci écrira les lettres aux mandarins. Le Père se rendra compte si la copie ne trahit pas la dictée. C'est là un minimum auquel, m'a-t-on dit, tout le monde parvient.

Les plus jeunes venus en Chine sont plus favorisés. Ils ont l'avantage d'avoir plus de temps et de jouir de la souplesse de leur mémoire. S'ils ont des dispositions, ils pourront facilement aller plus loin. C'est ainsi que certains Pères sont arrivés à bien posséder leur chinois. Alors ils ont lu beaucoup, composé des Variétés sinologiques, traduit des ouvrages en langues européennes, composé des dictionnai-

res et autres œuvres utiles. Jusqu'ici cependant aucun Européen de la Nouvelle Compagnie ne s'est aventuré à publier en style chinois. Ne serait-ce pas que c'est moralement impossible? Quant à nos Pères chinois, ils écrivent un peu. Ils ont un journal, un *Messager du Sacré-Cœur*, ont déjà fait de nombreuses traductions de livres européens. C'est ainsi que nous avons une excellente traduction de Rodriguez. Elle est d'un bachelier chinois de la Province de Champagne. Il est, m'a-t-on dit, le seul gradé, qui soit maintenant dans la Compagnie.

L'avenir, le désir de répandre les idées et les sciences européennes réserve peut-être au style chinois le sort malheureux qu'ont dû subir les vers latins en France. Il en sera certainement ainsi, dans plusieurs vingtaines d'années, si les idées des réformistes triomphent. Déjà les journalistes de Chang-hai n'écrivent plus en style; trop peu les comprendraient, et ils veulent répandre leurs idées. Quoi que vaillent ces dernières, si la méthode triomphe, elle pourra un jour faciliter la propagation du vrai. La vérité arrivera aux âmes, non pas seulement par l'unique parole du trop rare missionnaire, mais par la voix multiple de la plume.

De plus il semble que des jeunes gens chinois n'ont pas le temps de mener de front et l'étude du style et l'étude des langues et sciences d'Europe. Il faudra opter; le désir du nouveau et aussi du lucre plus facile, fera sacrifier la littérature antique. En attendant, ces pauvres jeunes gens n'ont guère le temps de penser. Leur éducation est au profit de la mémoire, au dépens de l'intelligence et de l'initiative. C'est du reste exactement ce qu'a voulu la dynastie des Ming en établissant les examens littéraires avec leurs conséquences: empêcher les jeunes de machiner du nouveau. Elle n'a que trop bien réussi sur des natures facilement passives mais non dépourvues de talents.

Mentalité chinoise ancienne et moderne.

(Novembre 1905, du P. Guimbretière.)

C'est le milieu, le juste milieu qu'il faut tenir en tout. Or Confucius dit qu'il est peu d'hommes qui puissent s'y tenir. En cela il a raison comme du reste sur beaucoup d'autres points.

Et puisque j'en suis à K'ong-fou-tse, je le trouve philosophe peu spéculatif, peu profond mais excellent moraliste utilitaire. Si la Chine a connu la demi-civilisation, alors que l'Occident restait barbare, c'est à ce sage qu'elle le doit en grande partie. Malheureusement on a abusé de ses doctrines, de ses méthodes: aujourd'hui il vaudrait mieux pour la Chine que tout cela restât dans le préhistorique. La littérature chinoise, surtout affaire de convention, suppose une mémoire phénoménale, un travail perpétuel de l'enfance à l'âge mûr. Depuis des siècles

que la littérature mène à tous les honneurs et à tous les emplois, les mieux doués des Chinois visent à devenir lettrés et ne prennent pas le temps de penser. Aussi un peuple non dépourvu de talents naturels n'a fourni aucun homme à idées. De là l'état stagnant de la mentalité chinoise depuis deux mille ans.

Peut-être sommes-nous aujourd'hui à la veille d'une révolution dans les esprits. Par suite des contacts avec les Européens, contacts désormais nécessaires, les idées de plusieurs ont changé, ils préconisent les méthodes d'Occident soit pour l'art d'enseigner, soit pour celui de gouverner.

Déjà on a supprimé beaucoup de choses. Les anciens examens périssent des premiers dans la tourmente ; ce n'est qu'un début, car nous avons déjà ici de jeunes révolutionnaires qui semblent prêts à tout, même à lancer une bombe. Le vice-roi de Tche-li, le premier ministre de l'Empire, a failli périr récemment d'un éclat d'un semblable projectile.

De plus, nous sommes très près du Japon ; pas mal de jeunes Chinois y vont étudier. La dernière guerre a montré à la race jaune qu'elle était une énergie, latente encore, il est vrai, mais non moins puissante pour l'avenir et avec laquelle l'Europe aurait à compter, si l'on savait user de cette énergie. Aussi de jeunes Japonais se sont mis à l'œuvre avec l'ardeur qui caractérise leur tempérament ; ils étudient la Chine et veulent l'élever à leur niveau. Les jeunes Chinois sont moins bouillants, aussi bien doués du côté de l'esprit, de la finesse de caractère. Ils ont autant et plus de franchise. La probité du marchand chinois est reconnue, non autant celle du Japonais.

Au point de vue instruction, voilà de jeunes Chinois dans tous les grands Etats d'Occident, et même en Belgique, sans parler de l'Amérique.

Il semble que nos écoles vont se remplir de sujets de plus en plus nombreux et choisis. N'ayant pas assez de professeurs, on fait un choix pour l'Université surtout. Un sévère examen d'admission en élimine les deux tiers cette année.

Tout récemment le grand collège chinois de Chang-hai, directement sous la dépendance de la cour de Pékin, a demandé deux professeurs des Nôtres. Le F. Henry et le P. Perrin y enseignent le français.

Voici donc un peu renouées les relations entre lettrés et missionnaires. Veuillez prier quelquefois pour que les fruits de cette union promis au XVIIe siècle mûrissent enfin.

Une messe chez les Petites Sœurs.

(Zi-ka-wei, 20 mars 1905, du P. Richard.)

J'étais hier à Tong-ka-dou chez les Petites Sœurs. On leur a donné une vieille maison, ne tenant pas debout et d'un désordre à vous dépiter — sans méchanceté. Eh bien, c'est propre, et l'affreux grenier où j'ai dit la messe était plein de bonnes femmes presque propres et qu'on n'entendait pas trop causer, grâce aux chants des Petites Sœurs à faire envie aux Dames Auxiliatrices d'à côté de nous. Tout ce monde a communié; et je croyais avoir fini, quand mon servant me fait signe qu'il y a encore une grande nappe blanche perdue dans ces vieilles têtes branlantes. J'y vais avec le bon Dieu. On les avait portées jusque-là ces vieilles reliques. Et quand je suis arrivé au bout de la nappe, il restait encore accroupie près de ces pauvresses une toute Petite Sœur qui tenait un tout petit bout de nappe, modeste comme un ange et qui, la dernière, après toutes ses chères vieilles servies, attendait le bon Dieu. Et je ne dis pas que je n'ai pas eu les yeux humides... Que dites-vous de la manière de cette Petite Sœur de faire monter les âmes vers Dieu ?

A Hong-keu. — *(P. Ancel, 6 avril 1904.)*

Hier j'ai été à Hong-keu, paroisse de Chang-hai, sur la concession américaine, et là j'ai visité le collège Saint-François Xavier dirigé autrefois par nos Pères et maintenant par les Frères Maristes. Ils ont actuellement quatre cent trente-sept élèves. On y étudie l'anglais, le français et le chinois, mais la langue anglaise y prédomine beaucoup; c'est la langue du commerce et par suite les Chinois la préfèrent à la langue française; pour la même raison Chang-hai et ses environs s'anglicisent de plus en plus. Ces Frères Maristes sont à peu près tous Français, et ils ne demanderaient qu'à enseigner leur langue; mais il faut s'accommoder aux désirs des parents, sinon les écoles protestantes sont là pour la concurrence.

Le F. Directeur m'a parlé de notre « Aurore » et dit que l'Evêque de Ning-Po était très heureux de cet essai.

Tous ces quartiers des concessions européennes, il n'y a guère plus de vingt ans, n'étaient que des rizières et maintenant tout est couvert de belles constructions. Les vieux magasins chinois tombent avec leur saleté pour faire place à d'élégantes vitrines. Les rues évidemment regorgent d'Européens qui ont plutôt l'air étonné de nous voir habillés à la chinoise. Au retour sur la route de Zi-ka-wei, encombrement de brouettes et de voitures; hommes, femmes, enfants portaient tous quelque rameau à la main, quelque branche de pêcher; ils revenaient d'une procession diabolique, de la procession du printemps.

Le collège Saint-Ignace.

État du collège.

NOTRE collège Saint-Ignace de Zi-ka-wei va admirablement. Il compte près de trois cents élèves, dont quatre-vingt-dix païens. Les PP. Pigot et Kenelly y enseignent l'anglais, les PP. Haouisée et Henry, le français; le P. Tsang et moi, le latin à ceux qui désirent ensuite entrer au séminaire. — Tous les matins, en plus de ma théologie, j'ai donc à faire une heure de classe à quatorze élèves chinois: ce dont je suis d'ailleurs fort satisfait. Cela occupe mes loisirs et est pour moi un bon exercice de chinois parlé. — (P. Durand.)

Impressions d'un professeur-surveillant.

(Zi-ka-wei, 7 mars 1905, du F. Gabriel Maujay.)

Faire de la phrase: C'est un peu mon *status*, comme vous le savez. J'ai une dizaine de grands élèves du collège, dont deux jeunes mariés: l'un Fr. Sen et l'autre Wang dont j'ignore encore le prénom, attendu qu'il ne rentre qu'aujourd'hui, écourtant même, je trouve, sa lune de miel pour revenir étudier le français et l'anglais. Je fais donc à cette honorable dizaine trois classes de français par semaine où précisément je fais des phrases et j'en corrige. C'est pour moi une agréable diversion à l'étude peu variée des caractères. Songez, mon Père, si vous étiez condamné à faire pendant un an entier des bâtons dans tous les sens comme ceux dont se composent nos caractères. Il n'y a pas là matière à plaisanter! — Ma classe de français me procure surtout l'avantage d'être en relations avec des jeunes gens (de grands enfants) que j'observe, auxquels j'essaye de donner quelques idées en même temps que je redresse leurs phrases de français. Tous comptent cinq et six ans de français et dix-huit ans d'âge au moins; ils ont donc été longtemps en contact avec les Pères et doivent avoir acquis à peu près le développement intellectuel qu'ils étaient susceptibles de recevoir. Aussi j'essaye de les juger à ces deux points de vue. J'ai déjà rencontré spécialement en quelques-uns une grande délicatesse de sentiments et en tous beaucoup de distinction dans les manières, une piété sincère, et une véritable affection pour les Pères. Le P. Recteur me faisait remarquer que c'était comme en France; je trouve que c'est mieux si je juge par ce que j'ai vu autrefois à mes côtés.

Pour les idées ils n'en ont pas beaucoup, leurs connaissances sont rudimentaires. Ils ont bien l'esprit vif, spontané, mais pas habitué à la réflexion. C'est le fruit de la première éducation chinoise, cette lenteur ou plutôt cette incapacité de raisonnement. Que voulez-vous, tou-

te la formation chinoise consiste à agencer les traits des caractères contenus dans les quatre livres (Se-Chou). C'est un travail de manœuvre, dirait notre professeur de physique de jadis, il n'y a pas place pour la réflexion. — Mais je me console et m'édifie en voyant leur foi, leur piété, la droiture de leur conscience.

Le soir, le tableau change, je suis au dortoir, trente-cinq païens grands et moyens viennent de se coucher et s'endorment. Quel esprit, quel cœur vit en ces pauvres enfants? Je me le demande. A les voir se coucher si modestement, si tranquillement, je me dis, mais ce sont les enfants du bon Dieu. Et pourtant non, sur le nombre pas un n'est baptisé; y en a-t-il qui songent à l'être? J'en compte deux qui désirent vivement le baptême et ces deux-là font ma joie; mais encore pour eux que de difficultés d'ici qu'ils soient libres de leurs actes et qu'ils puissent appartenir au bon Dieu. Les autres, après avoir passé un peu de temps dans notre collège, que deviendront-ils? Quelle éternité auront-ils après leur vie? Je pense à tout cela quand ils dorment à côté de moi. Je les ai là si près et peut-être qu'un jour nous serons si loin et pour l'éternité. Pauvres enfants, comme je les aime en songeant à cela. Comme je voudrais qu'ils m'appartiennent tous, ils sont si dociles, je les donnerais sans difficulté au bon Dieu. Mais je suis condamné au silence, au silence absolu; les parents sont là; les enfants aussi doivent être mis en garde contre la propagation directe de la Foi que nous pourrions leur faire.

L'exemple de leurs camarades et un petit cours de morale naturelle sont toute la prédication qu'ils reçoivent. La première surtout, je crois, est efficace. L'un d'entre eux disait l'autre jour au Fr. Henry: « les chrétiens, toujours à prier, mon Père, les païens s'amuser, s'amuser »; parce que les païens ont étude ou récréation pendant les exercices de piété assez nombreux des chrétiens. Puis, c'est l'un de mes deux qui désirent le baptême, qui dit au P. Vanara au sujet de la mort d'un de leurs camarades survenue pendant les vacances: « Ah! vous êtes plus heureux que nous, mon Père. »

Ce grand qui est mort rapidement pendant les vacances du nouvel an ne nous a laissé aucune inquiétude sur le salut de son âme. Il est mort avec le baptême de désir. Pendant tout le mois de mai l'an dernier il apportait les plus belles fleurs pour le mois de Marie et écrivait sans cesse à la Sainte Vierge de courts billets où il demandait le baptême. Ah! si tous étaient inspirés de faire de même; je le demande tous les soirs à la Sainte Vierge, puisqu'il ne nous est laissé que nos désirs et nos prières. Agissons par là. Priez donc pour mes païens du dortoir, mon Père, vous pouvez être missionnaire de Chine, à Jersey par là. Ayez pitié de mes « pauvres païens », comme me

disait ce second qui désire le baptême dans mon dortoir. Je lui demandais ce que feraient les païens pendant la retraite des élèves. « Nous resterons en étude, nous pauvres païens, » me dit-il. Le mystère d'amour du bon Dieu est toujours là qui nous excite, pourquoi ne suis-je pas l'un d'entre eux? Je compte donc sur vos prières spéciales, mon Père, il faut en sauver au bon Dieu, un bon nombre de ces jeunes âmes par Marie *Auxilium Christianorum.* Je les reconnaîtrai au ciel et je vous les montrerai.

Vous avez là, mon Révérend Père, ce qui fait ma vie et la remplit de joie. Je ne vois pas qu'elle soit autre dans la suite, lors surtout des années proprement dites de l'apostolat, celles qui font rêver si fort là-bas en France et que l'on vient vivre ici de toute son âme. Je m'y prépare dans le demi-calme de Zi-ka-wei, où le temps passe si vite!

Adieu, mon Révérend et bien cher Père, priez pour que le bon Dieu puisse tirer tout le parti qu'il pourra de ce mauvais instrument qu'on a envoyé en Chine et auquel vous avez encore la bonté de vous intéresser.

Nos élèves chinois. — *(Du F. Roberfroid, 1905)*

Demain, les élèves du collège représenteront en tableau plusieurs scènes du célèbre opéra de *Joseph.* Avec un peu d'exercice, les Chinois sont capables de tout, même de chanter sur un théâtre. Petits, ils ont la voix agréable et aussi jolie que les jeunes Européens. Ce n'est que plus tard, lorsqu'ils ont déjà crié leurs leçons quelques années de suite qu'ils finissent par la gâter et la rendre rauque en lui donnant un timbre de voix cassée. Mais ils ont une qualité bien plus précieuse.

Sans doute, fin comme il est, attaché de plus à ses mœurs, à son pays, ayant lui aussi, comme tout autre homme, un brin et même deux d'amour-propre, le Chinois n'aime pas qu'on le méprise et qu'on le traite de trop haut. Il ressent très vivement une injure ou, comme on dit en Chine, une « perte de face. » Alors, il est comme fâché, il boude, il vous fuit ou s'approchera de vous sans beaucoup d'affection. Et des Européens diront : « ils n'ont pas beaucoup de cœur, ces Chinois-là! »

Pourtant, après quelques années au Collège, depuis bientôt un an, je n'y suis plus et n'y mets plus jamais le pied. Or, mes élèves sont loin d'avoir oublié leur ancien maître. Chaque fois qu'ils en ont l'occasion, ils ne manquent pas de venir me saluer. Si un ancien me rencontre au milieu de la rue, en pleine ville de Chang-hai, il accourra à moi pour me dire bonjour ou me donner quelques nouvelles. Pendant les dernières vacances, plusieurs sont venus d'assez loin et par un temps glacial, et uniquement pour me visiter. Inutile de dire que, les

jours de vacances, ma chambre ne désemplit pas. Qu'ai-je fait pour ces enfants? Rien ou presque rien. J'ai été le professeur de quelques-uns, le surveillant des autres et n'ai jamais manqué de les punir quand ils le méritaient, évitant cependant de les traiter de haut; mais ils savent que je les aime. Cela suffit et ils en sont reconnaissants. Le 19 mars, c'était ma fête; j'ai reçu une trentaine de lettres en latin, en chinois ou en français. Plusieurs de ces lettres sont écrites au nom de deux ou trois. Il y eut plusieurs compliments signés de groupes plus nombreux encore. Voilà nos élèves chinois.

Gymnastique et exercices militaires. — *(Du F. Hermand, oct. 1905.)*

Le collège de Zi-ka-wei se met à emboiter le pas au mouvement progressiste de toutes les écoles de Chine. Le voilà qui se lance dans la gymnastique et l'exercice militaire, sous la direction d'un sergent et d'un caporal français. Pour cela les élèves revêtent un uniforme européen, toile kaki à liseré bleu, galons bleus, bande bleue à la casquette. La robe chinoise qu'ils portent en dehors des heures de gymnastique n'est pas commode pour l'exercice. Puis, toutes les écoles ont maintenant leur uniforme. L' « Aurore » est sévère: noir avec liseré rouge.

Avez-vous entendu parler de l'attentat à la bombe tenté à la gare de Péking contre les grands mandarins, députés en Europe, au moment de leur départ? C'est la Chine qui s'ouvre aux bonnes doctrines anarchistes de l'Europe. Les grands hommes ont eu fort peur et hésitent à repartir. On les attend pourtant avec grande impatience à Chang-hai. Dès le jour de l'attentat, les trente écoles supérieures de Chang-hai ont télégraphié à ces mandarins leurs félicitations collectives pour avoir échappé: l' « Aurore » y a été de sa dépêche particulière et a reçu une réponse pour elle seule, dont les élèves sont très fiers.

Puis, on a organisé une grande revue, manifestation des écoles, pour le passage des grands hommes à Chang-hai. L' « Aurore » et le collège de Zi-ka-wei iront drapeaux en tête (1). Chaque école a deux drapeaux: le drapeau chinois, jaune à dragon; et le drapeau de l'école. Pour les Chinois, le plus beau est celui de l' « Aurore » qui leur parle aux yeux dans son langage cabalistique. Celui du collège est un peu trop de goût européen.

1. Le drapeau du collège de Zi-ka-wei est: *d'or aux deux fasces d'azur, chargées chacune de deux caractères d'or.* — Le drapeau de l' « Aurore » est: *de sable, aux bâton et quatre demi-bâtons d'argent rangés en fasces, un, deux et deux, mal ordonnés.*

L' « Aurore ».

(Zi-ka wei, 16 septembre 1905, du P. Durand.)

L' « AURORE » est reconstituée. Après plusieurs mois de négociations avec des notables influents de Chang-hai, tous païens, on est parvenu à une entente parfaite. L'œuvre semble donc rétablie sur des bases beaucoup plus solides que précédemment. — Nous avons la direction entière des études et plusieurs professeurs, ainsi que le R. P. Recteur de Zi-ka-wei, font partie du Comité d'administration. — Un grand lettré de Chang-hai, docteur et académicien, patronne l'école de son influence et de son argent.

Ce M. Tsang est un homme fort riche, très considéré des Chinois, et ami des chrétiens, qu'il emploie de préférence aux autres pour gérer ses affaires. Quand il y a six mois, M. Ma, directeur de l' « Aurore », ferma l'école, M. Tsang fut navré, et accepta, peu de temps après, de prendre la direction et la charge d'une nouvelle « Aurore ». Il y eut des pourparlers avec cinq autres notables de Chang-hai, et, au mois de juillet, le contrat fut signé entre le R. P. Recteur de Zi-ka-wei et le P. Perrin, d'un côté..., et les six notables de l'autre. On leur laisse l'administration matérielle. Toutes les questions importantes sont réglées par un Comité mixte. Le P. Perrin est préfet des études et mène parfaitement son monde. L'Administrateur de l' «Aurore », représentant de M. Tsang, est un licencié chinois, nommé M. Hao...; c'est un très brave homme, très ferme pour la discipline et s'entendant parfaitement avec le P. Perrin.

Le nom d' « Aurore » est conservé; l'ouverture des cours est fixée au 1er septembre, à Zi-ka-wei, dans le même local que précédemment.

Le vice-roi de Nankin, que Mgr Paris est allé visiter dernièrement, recommande instamment à Sa Grandeur l'ouverture de cette école, sur laquelle il fonde de grandes espérances.... « Que cette université de Zi-ka-wei, répéta-t-il plusieurs fois, soit l' « Aurore » des collèges de Chine. »

Pour ce semestre-ci, afin de pouvoir établir plus facilement de bonnes traditions, on a résolu de n'accepter qu'un nombre restreint d'élèves.

***

25 août. — Trois lundis de suite on a eu compositions chinoises pour les candidats: ils se sont présentés cent trente-cinq. On n'en voulait que quarante. On a fait un triage sérieux, très sérieux, qui a amené même l'élimination d'un certain nombre de bacheliers. Mais la plupart étant des candidats de valeur, il a fallu être plus large et fina-

lement on a reçu cinquante-deux élèves vraiment intelligents. On compte les pousser ferme; cette année, l'enseignement sera surtout pour le français. Un peu de mathématiques, d'histoire et de géographie. Il y a bon espoir que cela va marcher.

***

3 septembre. — L' « Aurore » est donc rentrée: sur les cinquante-deux élèves reçus, une douzaine ne se sont pas présentés; on n'a donc que les quarante élèves désirés. Tous les jours, il revient de nouvelles demandes impitoyablement refusées. Tous nos élèves sont internes; ils ont l'air braves gens, bons enfants, intelligents, travailleurs. Mais tout est à recommencer, car il n'y en a que cinq qui parlent le français. A cause de cela, l'enseignement sera donné pour l'instant en chinois.

Durant les deux premiers semestres la principale étude va être celle du français, deux heures de classe par jour; tout l'enseignement devant ensuite se donner en français.

La présentation le jour de la rentrée s'est faite très solennellement.

Voici les noms des professeurs: le P. *Perrin*, préfet des études et professeur de français, de sciences, de géographie, etc...; — P. *Schérer*, professeur de français, d'anglais, de sciences, etc...; — P. Laurent *Li*, professeur de philosophie; — P. Simon *Zi*, professeur d'histoire; — P. *Hermand*, professeur de dessin; — P. de *Vibraye*, professeur de musique. — Le sergent *Diore*, qui commande le poste du camp français, vient comme autrefois, plusieurs fois par semaine, commander les exercices militaires.

***

Après quatre années d'études préparatoires, qui aboutissent à des examens équivalents aux baccalauréats ès-lettres et ès-sciences français, on espère pouvoir aborder les études spéciales, et ouvrir des facultés de *droit* et de *médecine*... et une école des « Arts et Métiers ».

Que Notre-Seigneur daigne bénir cette œuvre! Il semble vraiment que l'avenir de la Chine soit dans les écoles. — Les vieux examens chinois viennent d'être supprimés par un décret de ce mois-ci. C'est une révolution pour le monde des vieux lettrés chinois. De tous côtés, le gouvernement et les particuliers ouvrent des écoles pour l'enseignement des sciences européennes...; mais la pénurie d'hommes capables est grande, les professeurs manquent. — Aussi c'est le moment pour les missionnaires, partout où ils le peuvent, de se mettre à la tête du mouvement. Il leur en reviendra des avantages considérables pour leur apostolat auprès du peuple. — Dans quinze ou vingt ans, la

Chine sera comme le Japon, où le bien est si difficile à faire, à moins que les missionnaires n'aient formé une partie des hommes influents d'alors. — Une petite prière pour notre chère Chine et les *Universités* catholiques dans ce vaste empire.

Nous donnons à titre de document le règlement complet de l' « Aurore ».

Règlement de l' « Aurore ».

I. — BUT ET CONSTITUTION DE L'ÉCOLE.

1. — Le but principal de l'Ecole est de faciliter aux étudiants chinois l'acquisition des connaissances de l'enseignement secondaire et supérieur sans qu'ils aient besoin de traverser les mers et de séjourner en Europe ou en Amérique. Du reste, il ne doit pas être question de religion.

L'enseignement donné par des professeurs européens sera exactement le même que celui des collèges et Universités d'Europe ou d'Amérique; mais il sera adapté aux exigences des programmes officiels chinois.

Ce qui est en dehors de la sphère des études, comme le matériel et le soin des élèves est confié a des Lettrés du pays.

Quant au Comité directeur, il est mixte, tant pour faciliter ainsi les justes réclamations des élèves que pour maintenir ce qui, dans les programmes des Collèges d'Europe, est considéré comme indispensable au succès des études.

2. — L'enseignement du cours préparatoire correspond à celui des classes inférieures de l'enseignement secondaire en Europe; celui du cours supérieur aux programmes chinois pour les écoles dites moyenne et supérieure (tchong-teng et hao-teng). Ils prépareront ainsi les élèves à pouvoir suivre les cours des Universités (Ta-hio). D'ailleurs, on a l'intention d'ouvrir une Faculté de Droit et une Faculté de Médecine, et, en s'entendant avec des ingénieurs étrangers, on espère y ajouter une Ecole d'Arts et Métiers où l'enseignement pratique se joindrait à l'enseignement théorique des sciences.

II. — ENSEIGNEMENT. TEMPS D'ÉTUDE.

1. — Programme.

Partie littéraire. — *a)* Logique. Cosmologie. Physiologie. Morale. Psychologie. Droit naturel et international. Economie politique. *b)* Rhétorique. Littérature (Théorie et histoire). Vue d'ensemble des littératures étrangères, anciennes et modernes.

Sciences mathématiques. — Arithmétique théorique et pratique. Algèbre raisonnée et calcul algébrique. Calcul logarithmique. Géométrie plane et dans l'espace. Sections coniques. Lever de plans. Trigonométrie plane et sphérique. Géométrie descriptive. Epures. Cosmographie. Principes d'Astronomie. Mécanique théorique et appliquée. Géométrie analytique. Calcul différentiel et intégral.

Sciences naturelles. — Physique. Chimie. Zoologie. Botanique. Géologie.

Histoire. — Histoire de la Chine et de l'Asie. Résumé des histoires ancien-

ne et moderne d'Europe. Formation des divers Etats modernes. Gouvernement.

Géographie. — Géographie détaillée de la Chine. Géographie générale physique et politique. Géographie commerciale. Géographie militaire.

Dessin. — Dessin graphique. Dessin d'agrément. Académie. Paysage.

Gymnastique. — Gymnastique d'assouplissement. Escrime. Exercices militaires.

Musique. — Musique vocale et instrumentale.

Langues étrangères. — Langues vivantes *a)* obligatoires: français et anglais. *b)* facultatives: allemand et japonais. Langues mortes facultatives: latin et grec.

2. — Le cours régulier est de quatre ans. Si toutefois à la fin du troisième semestre un élève subissait avec succès l'examen d'admission à la troisième année, il serait par là-même dispensé du quatrième semestre. De même, à la fin du septième semestre l'examen passé avec satisfaction donnera droit à un certificat de fin d'études.

3. — L'enseignement sera donné exclusivement en chinois durant les deux premiers semestres. La seconde année, on commencera progressivement à habituer les élèves à recevoir l'enseignement en français. L'enseignement, à partir de la troisième année, sera donné en français. Toutefois les livres de cours de cette année seront publiés en trois langues: chinois, français et anglais. Nous voulons, en effet, que nos élèves connaissent bien cette triple terminologie, soient à même d'étudier ou d'enseigner dans l'une ou l'autre de ces trois langues.

4. — Aucun élève ne sera admis en troisième ou quatrième année s'il n'a subi avec succès les examens préalables. On observera la même règle, mais avec plus de largeur, pour les quatre premiers semestres: (la différence des programmes y étant moins tranchée, un élève en retard pourra plus aisément suppléer au déficit.)

5. — Vu l'insuffisance du local et la difficulté pour les candidats de satisfaire aux exigences du programme, il semble impossible qu'à la rentrée prochaine on puisse ouvrir les classes de troisième et de quatrième année. Peut-être même, devra-t-on se borner aux deux premiers semestres. Mais à chaque nouveau semestre, on ouvrira la classe immédiatement supérieure.

III. — TEMPS D'ÉTUDE. JOURS DE CONGÉ.

1. — L'année est divisée en deux semestres scolaires.

2. — Jours de congé: vacances d'été, vacances du nouvel an, dimanches, fêtes nationales, naissance de Confucius, fêtes civiles et religieuses (chrétiennes).

On ne peut quitter l'Ecole pour les vacances d'été ou du nouvel an avant la date fixée.

IV. — TABLEAU DES MATIÈRES D'ENSEIGNEMENT.

Horaire pour chaque semaine.

(COURS PRÉPARATOIRE.)

1er SEMESTRE.	2e SEMESTRE.
Langues: français, 12 h.	id.
Mathématiques: arithmétique, 5 h.	Arith., algèbre, géométrie, 5 h.
Géographie: notions générales, 2 h.	Géographie politique, 2 h.

Philosophie : logique, 1 h.	Cosmologie, 1 h.
Histoire : histoire ancienne de l'Asie et de la Grèce, 2 h.	Histoire romaine, 2 h.
Sciences naturelles,	id.
Dessin : académie, 2 h.	id.
Musique : musique vocale, 2 h.	id.
Gymnastique : assouplissement, 3 h.	id.

Durant les deux premiers semestres, pour ne pas oublier ce qu'ils ont appris, les élèves qui ont déjà étudié l'anglais auront trois classes par semaine.

3e SEMESTRE.	4e SEMESTRE.
Langues : français, 9 h., anglais, 3 h.	Français, 8 h., anglais, 5 h.
Arithmétique : alg., géom., 4 h.	Algèbre, géométrie, 3 h.
Géographie de la Chine, 2 h.	Géographie commerciale, 3 h.
Physiologie, 1 h.	Economie politique, 1 h.
Histoire romaine, 2 h.	Histoire moderne, 2 h.
Sciences expérimentales, 1 h.	Physique, 1 h.
Dessin linéaire, 3 h.	Paysages : êtres animés, 2 h.
Harmonium, 2 h.	id.
Escrime, 3 h.	id.

(COURS SUPÉRIEUR.)

5e SEMESTRE.	6e SEMESTRE.
Langues : français, 6 h., anglais, 6 h.	Littérature française, 2 h., anglaise 4 h.
Algèbre, trigonométrie, 5 h.	Sections coniques, descrip., épures, cosmographie, 5 h.
Géographie militaire, 1 h.	Géographie de la Chine, 1 h.
Droit naturel, 2 h.	Droit international, 2 h.
Histoire moderne, 2 h.	id.
Physique, 3 h., chimie, 3 h.	id.
Dessin : épures, 2 h.	Dessin de machines, 2 h.
Musique instrumentale, 2 h.	id.
Exercices militaires, 3 h.	id.

Cours facultatifs d'allemand, de japonais, de latin et de grec : trois classes de trois quarts d'heure par semaine.

7e SEMESTRE.	8e SEMESTRE.
Cours de littérature.	*Cours de sciences.*
Rhétorique : hist. de la Phil., 2 h	id.
Philosophie : (répétition), 3 h.	id.
Hist. et géog. : (répétition), 1 h.	id.
Physique, 3 h., chimie, 3 h.	id.
Français, 1 h., anglais, 1 h.	id.
Auteurs : français, 2 h., anglais, 2 h.	Zoologie, botanique, géologie, 3 h.
Mathém. : rép., facultative de la troisième année, 5 h.	Cours spécial de mathématique, 6 h.
Dessin d'agrément, 2 h.	Dessin linéaire, 2 h.
Musique, 2 h., gymnastique, 3 h.	id.

Cours facultatifs d'allemand, de japonais, de latin et de grec : trois classes de trois quarts d'heure par semaine.

V. — ADMISSION. PENSION.

1. — On n'admet temporairement que 60 à 80 élèves.

2. — Les candidats doivent témoigner d'une bonne conduite, posséder parfaitement la littérature chinoise et jouir d'une bonne santé.

On ne reçoit que les jeunes gens de 16 à 22 ans.

3. — Une fois admis à l'école, il est interdit de se présenter aux anciens examens (de baccalauréat, etc...)

4. — L'école ne reçoit que des internes. La pension est de 100 piastres par an, y compris l'uniforme militaire et autres menus frais. Chaque semestre, elle doit être payée d'avance.

VI. — EXAMENS. RÉCOMPENSES. PUNITIONS.

1. — Outre les examens semestriels et certains examens de circonstance, il y a tous les quinze jours une composition. — Chaque mois, on affichera le résultat des compositions, des points obtenus en classe, ainsi que le nombre des devoirs omis et des absences de la classe.

2. — A la fin de l'année, des récompenses seront distribuées à ceux qui se seront fait remarquer par leur bonne conduite et leur assiduité.

3. — Ceux qui dans leurs devoirs et les épreuves des examens auront obtenu le maximum des points recevront soit un simple certificat à la fin du cours préparatoire, soit un certificat de fin d'études après l'examen de quatrième année.

4. — Tout élève qui violera les règlements en matière légère ou s'absentera fréquemment de la classe, sera d'abord averti; en cas de récidive, il aurait son nom inscrit au tableau des réprimandes. Il serait renvoyé s'il commettait une faute grave.

VII. — RÈGLEMENT DE LA CLASSE.

1. — On entre en classe et on en sort au son de la cloche.

2. — On doit entrer avant les maîtres et ne sortir qu'après eux. A leur arrivée et à leur départ, on se lève en signe de respect.

3. — Chacun doit s'asseoir à la place qui lui a été assignée.

4. — Durant l'explication, personne ne peut interrompre le professeur.

5. — On se lève pour poser une question et pour répondre.

6. — Les élèves ne peuvent parler entre eux.

7. — Pour cracher et se moucher il faut se servir d'un mouchoir.

8. — On ne peut apporter que les livres et les objets nécessaires.

9. — Un mois après l'ouverture des classes, chaque division se choisira un bidelle et un sous-bidelle chargés des rangs.

10. — On désignera à tour de rôle, en suivant l'ordre des places, deux élèves, (qu'on nommera « Ediles »); ils devront, avant la première classe et après la dernière, épousseter la classe et y mettre tout en ordre; ils devront aussi avertir le professeur lorsque quelque élève n'aura pas fait son devoir et informer l'administration des objets perdus ou à réparer.

11. — Les cahiers de présence en classe sont visés chaque jour par chacun des professeurs, puis remis à l'administrateur.

L'élève qui, pour affaires, demande congé et obtient de l'administrateur

permission de s'absenter de la classe devra, à son retour, recevoir de lui un billet d'admission qu'il présentera au professeur.

12. — On ne sort pas avant la fin de la classe; on n'y entre que pour remplir l'office d'édile.

13. — Les élèves doivent saluer un visiteur que le maître lui-même saluerait.

VIII. — RÈGLEMENT DU DORTOIR.

1. — L'heure du lever et du coucher varie suivant les saisons.

2. — A l'étude et au dortoir, les places sont données par l'administrateur au commencement de chaque semestre.

3. — Tous les jours l'administrateur fait une fois l'appel à l'endroit désigné.

4. — Un mois après la rentrée de chaque semestre, les élèves d'une même chambre se choisissent un bidelle. Il doit veiller à l'ordre et à la propreté, transmettre aux élèves les avis de l'Administrateur, informer celui-ci ou les professeurs des désirs exprimés par les élèves, veiller à l'observation du Règlement. Il garde la clef et, au moment du coucher, doit s'occuper de la lampe. Quand un élève est malade, il avertit l'Administrateur et le médecin qu'il introduit au temps fixé.

5. — Les élèves d'une même chambre doivent s'aider mutuellement.

6. — On range et met en ordre le lit, les habits, etc... au temps et lieu indiqués.

7. — Ne pas se moucher et cracher par terre: se servir des crachoirs.

8. — Chaque matin, à tour de rôle, un élève balayera le dortoir. Le bidelle veillera à ce que la porte reste fermée à clef et ne l'ouvrira qu'au moment du coucher. Si quelqu'un devait y entrer, il préviendrait l'Administrateur et le bidelle.

9. — A l'étude, on ne doit pas causer sans nécessité ni troubler ceux qui étudient. Tous les jours, un élève, à tour de rôle, balayera l'étude, et, le soir, le bidelle en fermera la porte à clef.

10. — Après le coucher on éteint toutes les lampes et le silence doit être gardé.

11. — En dehors de la literie il n'est pas permis d'avoir plus de trois malles; il faut qu'elles puissent se placer sous le lit.

12. — La couleur blanche est préférable pour la moustiquaire, le matelas, les draps de lit.

13. — En outre des livres, atlas et autres livres de classe, ne pas apporter de romans et autres brochures.

14. — Ne pas apporter de vase de nuit.

15. — L'Administrateur a droit d'inspecter tout ce qu'on apporte à l'Ecole.

16. — Les noms des élèves inscrits sur des fiches sont placés dans un tableau près de la porte. Lorsque quelqu'un part en congé il porte sa fiche à l'Administrateur. Au retour il va la reprendre et il la remet à l'endroit ordinaire.

17. — Celui qui sort en congé doit rentrer avant le souper, si les affaires devaient le retenir plus longtemps, il en préviendrait l'Administrateur; en tout cas, il doit être de retour avant la fermeture de la porte de l'Ecole et ne peut passer la nuit dehors. Toutefois, si sa famille était proche, et qu'il désirât y passer la nuit, il devrait au préalable en demander la permission et être rentré à l'Ecole pour la 1re classe du lendemain.

18. — Aucun étranger ne peut coucher à l'Ecole.

19. — Durant les vacances d'été et du nouvel an, on ne laissera dans l'établissement aucun des objets qu'on y avait apportés. Toutefois, les élèves qu'une trop longue distance empêcherait de rentrer dans leur famille pourraient rester à l'Ecole avec l'assentiment de l'Administrateur. Mais aucun cours ne leur serait fait.

IX. — RÈGLEMENT DU RÉFECTOIRE.

1. — Au son de la cloche on se réunit au Réfectoir, où il ne faut pas arriver plus de trois minutes en retard. 2. — On sert deux portions à chaque élève. On ne prend les bâtonnets que lorsque tout le monde est assis. 3. — Les élèves se servent eux-mêmes. 4. — Durant les repas, il est défendu de causer et de cracher d'une manière indécente. 5. — Les os et autres débris ne doivent pas être jetés par terre. 6. — Il convient de manger lentement. Chaque repas doit durer plus de dix minutes. 7. — Les remarques des élèves sur la nourriture seront communiquées à l'Administrateur par le bidelle seul. 8. — Même durant les grandes chaleurs, il faut garder la chemise.

X. RÈGLEMENTS DIVERS.

1. — Jusqu'à une distance de cinq pas, on doit se tenir debout quand on rencontre un fonctionnaire de l'Ecole. 2. — C'est au parloir seulement que l'on reçoit la visite de ses parents et amis. 3. — Sauf au temps et lieu de récréation, le maintien doit être plein de gravité. 4. — Les habits, le chapeau, les souliers seront simples, mais propres, et la tenue convenable. Ceux qui porteraient un chapeau européen ne pourront le garder durant la classe. 5. — Si un domestique tombe dans quelque faute on peut en avertir l'Administrateur qui, seul, a droit de les reprendre. 6. — On doit prendre soin du matériel de l'établissement, et après s'être servi d'un objet, le remettre à sa place. On est responsable de tout dégât, même involontaire. 7. — Défense de salir les murs, d'abîmer les fleurs ou les arbres, de cracher partout. 8. — Il est mieux de ne pas fumer. Ceux qui ne pourraient se défaire de cette habitude devront aller fumer dans une salle de récréation. 9. — Dans les lavabos, les salles de bain, les cabinets, on évitera ce qui pourrait choquer les autres. 10. — Les jeux sont défendus dans les salles de musique durant le temps des leçons.

XI. — RÈGLEMENT SUPPLÉMENTAIRE CONCERNANT LES VISITEURS.

1. — Pour visiter l'établissement il faut la permission d'un fonctionnaire; il conduira lui-même le visiteur. 2. — Celui qui visite une classe ne peut y rester longtemps, et il y est interdit de causer, rire, fumer ou cracher. — On ne peut entrer dans une classe à l'heure des explications qu'accompagné de l'Administrateur; il est aussi défendu d'appeler alors un élève au dehors pour s'entretenir avec lui. 3. — Une permission spéciale serait requise pour prolonger la visite au delà d'une demi-heure. 4. — Ceux qui sont étrangers aux questions scolaires ne sont pas admis à visiter l'Ecole. 5. — Les enfants et les domestiques ne peuvent entrer dans les classes.

La corporation du Lao-daong.

(Janvier 1905, du P. Durand.)

QUAND le P. Sen-gni, directeur de l'orphelinat de T'ou-sé-wé avant le P. de Lapparent, a été nommé curé de l'église catholique chinoise de Chang-hai, il y a dix-huit mois, le désir des Supérieurs était qu'il essayât d'établir au Lao-daong des œuvres depuis longtemps reconnues nécessaires. Le bon Père chinois, encore plein d'ardeur et d'activité malgré ses soixante-six ans, se mit à l'œuvre. Il s'agissait de grouper dans une corporation, reconnue officiellement par les mandarins et jouissant de privilèges spéciaux, les ouvriers chinois chrétiens de diverses professions travaillant ou faisant le commerce à Chang-hai (ville chinoise et ville européenne). Perdus au milieu de la foule des païens et des Européens, il était bien difficile de les atteindre. Aussi beaucoup d'entre eux négligeaient leurs devoirs religieux. De plus vous n'êtes pas sans savoir que la corporation règne partout en Chine. Si l'on n'en fait pas partie, on ne réussira guère dans son commerce et l'on aura difficultés sur difficultés, d'où nécessité pour nos commerçants et ouvriers chrétiens de faire partie de corporations où il y a des coutumes dangereuses ou incompatibles avec leur Foi: fêtes païennes, superstitions, indemnités et cotisations à verser pour les Pagodes, etc.

Après de nombreuses démarches auprès des autorités mandarinales compétentes, le P. Sen-gni a enfin obtenu toutes les autorisations nécessaires, et sa corporation chrétienne est approuvée sur le même pied que les corporations païennes, voire même avec quelques avantages en plus.

Voici la traduction du règlement officiel:

RÈGLEMENT.

1. — Les membres de l'Association doivent aller à l'église, en corps, cinq fois par an: aux quatre grandes fêtes et le jour de la Commémoraison des Morts. La fête du Patronage de saint Joseph n'est pas d'obligation.

2. — Les apprentis, à la fin de leur apprentissage, n'auront d'autres dépenses à faire que celles du banquet de remerciement à leurs patrons.

3. — Les patrons ne se contenteront pas d'apprendre leur métier aux apprentis; ils doivent encore les exciter au bien et les détourner du mal.

Ils traiteront leurs inférieurs avec douceur, et se garderont de tout procédé trop dur.

4. — Les jours de jeûne et d'abstinence seront fidèlement gardés par tous, ouvriers et apprentis, sans aucune excuse.

5. — Un apprenti, qui, vers la fin de son apprentissage, voudrait laisser son métier et en essayer un autre, sera passible d'une amende (ou punition). — Si cependant, il y a une raison vraiment suffisante, les notables pourront délibérer de cette affaire avec le patron et l'ouvrier en question.

6. — Celui qui attirera à lui les ouvriers d'un autre ou lui enlèvera ses apprentis sera soumis à une amende.

7. — Les associés qui déshonoreront la religion, en n'observant pas ses préceptes, seront réprimandés, d'après les circonstances, par le Père Missionnaire du Lao-daong, les notables ou le patron.

8. — Ceux des associés, qui seraient une cause de trouble au dehors, seront aussi avertis et reprimandés, dès que l'on en aura connaissance.

9. — Les prix pour les divers métiers seront ceux des ateliers de même espèce à Chang-hai. Il ne sera permis à personne de les augmenter ou diminuer à son gré.

10. — Les cotisations des associés seront toutes payées régulièrement au secrétaire de l'œuvre, qui tiendra compte des paiements et délivrera des reçus. Cet argent servira aux dépenses communes. Quant aux contributions exigées pour chaque boutique, des règlements spéciaux les régleront.

11. — Le livre des comptes sera montré quatre fois par an à celui des notables en charge d'administrateur cette année-là. Celui-ci avisera au moyen de faire fructifier l'argent en caisse.

12. — Quand une affaire arrivera dans une boutique, il faudra d'abord en avertir le patron. Si celui-ci ne peut l'arranger, on pourra en donner avis au secrétaire général de l'œuvre. Pour une affaire peu importante inutile de recourir aux notables.

Etablissement de l'Association fédérative d'Arts et Métiers à Chang-hai le 5 de la 11e lune de la 30e année de Koang-siu, 11 décembre 1904.

A cette première œuvre le Père en ajouta une autre. Trop souvent les parents chrétiens des environs de Chang-hai sont réduits à mettre leurs enfants en apprentissage chez des patrons païens, car les règlement de nos orphelinats ne permettent pas de les recevoir dans nos ateliers; d'où une situation pleine de périls pour ces pauvres petits chrétiens, obligés de vivre de la vie païenne de leurs maîtres. Pour remédier à ce mal, le Père, aidé de ses notables chrétiens (chrétiens riches et influents de Chang-hai qui ont mis des fonds en commun

pour fonder une société), a ouvert des ateliers chrétiens (menuiserie, ébénisterie, sculpture sur bois, chaussures européennes, habillements, coiffures, etc...), où l'on n'admet que des apprentis chrétiens. Il pourra bientôt en recevoir cent. Ces enfants auront une formation très sérieuse. Après avoir travaillé tout le jour sous la direction d'excellents maîtres, le soir (surtout en hiver de six à sept heures) et le dimanche, ils étudient ce qu'un bon commerçant ou artisan doit savoir : lecture, écriture, calcul, tenue des livres, dessin, etc.... Pendant les récréations, ils font l'exercice militaire. Ils ont un costume semi-européen, noir avec bande jaune (dans le goût chinois)... sur leur casquette, on lit en lettres jaunes : Zi-yeh Kong-gni hoh-daong (école de la société : l'Union fait la force). Zi-yeh (l'union fait la force) est le nom de la société, la marque de fabrique.

Ces deux œuvres ont commencé officiellement et se sont affirmées au grand jour, le 11 décembre, en la belle fête de l'Immaculée Conception qui les bénira et les protégera. A cette date, il y avait quatre cents ouvriers et dix-huit apprentis inscrits.

4 janvier 1905. — Le P. Sen-gni compte maintenant plus de six cents ouvriers inscrits dans sa corporation. Depuis le 11 décembre, il y a eu plus de deux cents inscriptions. Les apprentis sont maintenant vingt-deux, et après le 1er de l'an chinois, la rentrée s'annonce bien. Immédiatement après la fête d'inauguration du 11 décembre, dont tous les journaux chinois païens de Chang-hai ont parlé, les directeurs des ateliers chrétiens (le « Zi-yeh »), ont reçu une commande de meubles pour l'Impératrice de Péking. J'ai vu, jeudi dernier, les chaises, fauteuils, tables, etc... de luxe, en beau bois bien travaillé, qu'on emballait pour expédier le lendemain. C'est « Yuen-hiu-kiai » lui-même, le célèbre vice-roi du « Tché-li », qui a choisi nos ateliers pour faire exécuter la commande dont il est chargé. Travailler pour l'impératrice, ce n'est pas une petite réclame. Le bon P. Sen-gni ne sait comment remercier saint Joseph de cette bonne fortune. Cela attirera sûrement du travail et des pratiques à l'œuvre naissante.

Les notables chrétiens du Père sont admirables de dévouement. Les plus jeunes sont venus au lendemain de la fête remercier le R. P. Recteur, de leur avoir accordé la fanfare de T'ou-sé-wé, qui a eu un succès colossal. Un des plus âgés, jouissant d'une assez belle fortune, disait ces jours-ci au Père : « A vous, Père, les œuvres ; à moi l'argent », c'est-à-dire, marchez de l'avant, Père, ne craignez pas de fonder des œuvres pour le bien des chrétiens pauvres de Chang-hai ; je me charge de la question d'argent, je paierai tout ce qu'il faudra.

A travers le Kiang-sou.

Espérances. — Prononciation. — *(Du P. Allain.)*

Nan-king, 29 décembre 1904.

A Nan-king rien de nouveau. J'ai renvoyé mes catéchumènes et huit nouveaux chrétiens lundi, après la fête. Puissent ces néophytes persévérer, et les autres nous venir avec un cœur sincère! C'est une chrétienté à fonder, dans un pays tout païen. Mes prédécesseurs y ont travaillé beaucoup. Est-ce le fondement de l'édifice que nous jetons enfin avec ces quelques baptêmes? Le P. Debrix avait déjà admis quelques vieux; voici une génération plus forte qui vient. Priez pour qu'elle aboutisse. Nous reprendrons le catéchuménat le 16 de la 1re lune (20 fév. 1905) et j'espère moi-même aller là-bas souvent désormais. J'y ai été une fois, vers la mi-novembre, à travers les montagnes. Le pays me plaît et ces campagnards sont de rudes et de braves gens; par malheur, beaucoup viennent du Hou-pé et du Ho-nan et sont à peine fixés à Yuen-Chan et dans les environs.

Je vous raconterai plus tard une expédition en cette région-là. Ou plutôt que ne venez-vous la faire avec moi et parler mandarin? Car nous parlons mandarin à Nan-king, non le rude et barbare du nord, mais l'adouci, le moelleux de l'ancienne capitale. Je m'y exerce tous les jours patiemment, mais pas toujours avec succès. L'autre jour, un élève me vient: « Père, permettez-moi d'aller peigner mes poux. » Je croyais qu'il me demandait d'aller acheter des pinceaux. Or, il y était allé la semaine précédente. Et moi de l'envoyer promener. Il insiste en m'expliquant qu'il ne s'agissait pas d'acheter ses (*pi*) pour écrire des caractères (sié tse — ici *sé* tse, le son i disparaissant à peu près) mais d'aller dehors peigner (*pi*) ses poux (ici *se* tse). Quand il m'a parlé de bêtes dans les cheveux, j'ai réfléchi un instant et me suis dit: « Quelles qu'elles soient, je puis lui accorder cette faveur. » Et lui de partir content. C'est une aventure entre mille. Mais aucune fois jusqu'ici, je ne me suis laissé déconcerter. Pour le langage, comme pour l'attitude à garder en face des païens, — ne jamais se laisser impressionner — autrement dans le premier cas, l'on perd la face — dans le deuxième on se fâche et il peut arriver des mésaventures. Il m'est arrivé un dimanche de ne pouvoir continuer mon sermon, — j'ai demandé la feuille qui était à la sacristie. Pendant ce temps j'expliquais aux chrétiens combien j'avais de peine à parler leur noble langage. Puis je lisais tant bien que mal ce que j'avais écrit. L'important pour moi était de dominer l'impression. La fois suivante elle serait revenue plus forte. Maintenant je prêche de mémoire toujours

mais sans difficulté. J'ai même pu interrompre il y a huit jours pour admonester des voisines qui arrivaient au milieu du sermon. Vous voyez que je fais un misérable missionnaire, mais je ne puis davantage. A nos âges, la mémoire et la vivacité pour comprendre ne sont plus comme chez vous, jeunesse d'avenir, souple et prompte. Profitez bien de vos premiers printemps.

Un élève de l' « Aurore ». — *(Du P. Platel au P. Schérer.)*

Sou-tseu, 9 décembre 1904.

Avant-hier, j'ai reçu la visite de Kiang-tsin-kia, élève de l' « Aurore », venu dans sa famille pour la maladie de sa mère. Par deux fois déjà il avait essayé de me trouver, après quoi je lui avais fait porter ma carte pour le saluer. Quel charmant jeune homme! On voit qu'il est affectionné aux Pères; il est très simple et très aimable. Hier je lui ai rendu sa visite; il m'a reçu beaucoup mieux que je ne l'avais reçu moi-même. Il m'a dit que vous (1) viendriez à Sou-tseu pendant les vacances; on voit qu'il se fera une vraie fête de vous recevoir.

Son père est académicien et son oncle l'était aussi; il avait été hio-tai (examinateur impérial); mais il est mort. Son père ira l'année prochaine à Péking voir l'Empereur et ensuite il aura une place de Tao-tai.

Yao-wan en 1904. — *(Du P. Richard.)*

Un grand pays plat avec quelques pâtés de collines jetés d'ici de là. D'immenses champs bordés de hameaux perdus dans la verdure, avec tous les jours de soleil, des lacs de tous les côtés. Oui des lacs. « Là-bas quel est ce lac? — Mais, spirituel Père, il n'y en a pas. — Et là-bas, celui-ci? — I-yang (de même) ».

C'est le pays des mirages. Ce qui n'est pas un mirage par exemple, c'est la procession continuelle qui se fait de tous les villages vers la Maison du Maître du ciel. Mais comme on ne peut se centupler il faut faire des conditions draconiennes pour l'entrée du ciel. Je voudrais vous y voir, vous, avec ces pauvres gens, déjà instruits et vous suppliant à genoux, des heures, de leur donner le baptême. On pleure et il faut les mettre à la porte presque à coups de triques. — Amène-moi ton père, ta mère, tes sœurs, tes frères. — Les voilà. — Amène-moi tes cousins, tes oncles, toute la famille. — Amène-moi tout ton village. — Le voilà. » Acculé, que faire? Pas assez de temps pour s'occuper de tout ce monde; pas assez de place dans le misérable hangar qui sert de chapelle pour les loger une fois par mois; pas

1. Un des Pères professeurs de « l' Aurore ».

assez de catéchistes instruits pour s'occuper d'eux et les instruire; pas assez de maîtres d'école pour les enfants; pas assez de place dans la paille qui leur sert de lit pour les écoliers; pas assez d'argent pour joindre les deux bouts. On est dans de beaux draps, n'est-ce pas? De fait, je ne sais pas comment on s'en tire. Mais je sais bien qu'au bout de cinq ans, après avoir commencé par 0 chrétien, on peut en avoir — et c'est le cas du P. Thomas à P'i-tcheou, — sept cents magnifiquement instruits, avec église, presbytère, école, catéchuménat. Le malheur est que l'église est à peine finie qu'elle est déjà trop petite: et c'est encore le cas du P. Thomas. On crie misère et d'hommes et d'argent. Et l'on a peut-être tort. Mais la moisson est si belle! Faudra-t-il la perdre?

Travaux de consolidation. — *(Du P. Richard.)*

Yao-wan, 9 décembre 1904.

Le bien qui se fait dans ce pays est considérable: le bien qui se ferait avec plus d'hommes et de ressources bien plus considérable encore. Le P. Thomas établit solidement ici ce qu'il avait établi au P'i-tcheou, l'œuvre des catéchistes. Pour la fondation et la consolidation des chrétientés, c'est l'œuvre capitale avec celle des écoles. Nous avons déjà ici plus de cinquante garçons et trente ou quarante filles, sans parler des écoles tenues par les catéchistes dans les chrétientés voisines. Chaque dimanche les catéchistes amènent leurs bandes. Il nous en vient jusque d'au delà de Chou-yang. Cela, en attendant les chefs de chrétientés, qui tôt au tard remplaceront les catéchistes dans cette fonction. L'ouvrage ne manque pas. Le P. Thomas est continuellement en courses: c'est fatigant, mais nécessaire. Je m'en tire comme je puis pendant son absence. Tous les jours je fais le catéchisme deux ou trois fois. J'entends aussi les confessions.

On vous a dit sans doute que la question de Chou-yang était définitivement réglée. Nous y avons une maison. Les tchai-jen (satellites) en avaient emporté portes et fenêtres. Ils ont dû rendre le bien mal acquis. Maintenant les meubles sont transportés dans la nouvelle maison, les murs d'enceinte finis, et un Père peut s'y établir l'an prochain. La besogne sera dure mais promet de magnifiques résultats. Tant de gens y sont ya-fou-tés (opprimés) par les gros bonnets des environs! Ce n'est pas d'ici qu'on peut s'occuper de leurs affaires. Même de là-bas, il ne sera pas facile de discerner les loups des moutons. Et c'est un pays de brigands, tout comme ici du reste. Encore ces jours derniers, cinq individus ont été tués à quatre ou cinq lis d'ci.

Vous avez eu, je pense, de bien belles fêtes là-bas pour l'Imma-

culée Conception. Ici, c'est plus modeste. Il faut d'abord enfoncer dans la tête de ces pauvres gens la doctrine nécessaire. Les fêtes viendront plus tard. Nous les verrons, je l'espère, du haut du ciel.

Une fête de Noël. — *(Du P. Richard.)*

Yao-wan, 4 janvier 1905.

Dans la maison nous arrivent de six cents à sept cents chrétiens pour Noël. Mais où vont-ils coucher? Je n'en sais rien, me répond mon vénérable Père ministre. Mais enfin vous n'avez que quatre affreuses paillottes et il ne peut en tenir plus de vingt-cinq dans chaque, et encore en se serrant comme des sardines. — Oh! cela, je ne m'en occupe pas; ils se débrouilleront bien. — De fait, ils dormaient si bien à onze heures et demie qu'il a fallu renoncer à en réveiller pour la messe de minuit quelques-uns qui ont assisté le lendemain à la messe de huit heures. — Où ont-ils couché? je n'en sais rien, mais ils se sont couchés et ont bien dormi.

Et le lendemain, par bandes de chrétientés, ils envahissaient notre étroit corridor pour venir nous saluer après la messe. Plus d'un tableau a été dérangé, plus d'un clou a été arraché dans la presse. La chaux des murs a disparu en plus d'un endroit. Mais enfin il n'y a pas eu de carreaux de cassés. C'est bien quelque chose.

Il nous en était venu jusque d'une journée de marche au Nord du Kan-yn. De Haï-tcheou, de Chon-yang, de Kao-yeou, c'est par bandes de cinquante et plus qu'ils étaient venus. Et notre salle qui ne peut guère en tenir plus d'une trentaine! Jusque par derrière nos fauteuils, ils se pressaient à s'étouffer et à nous étouffer avec eux. Et durant près de trois heures le défilé a continué. Ils entraient par une porte et sortaient par l'autre. Les catéchistes à coup de bras et de gosier s'escrimaient à mettre un peu d'ordre dans cette foule, mais sans grand résultat, il faut bien l'avouer.

Mais comment cette foule a-t-elle tenu dans le misérable hangar qui nous sert d'église? D'abord les femmes ne sont pas venues à la messe de minuit. Et le matin, ils se remplaçaient de messe à messe, ou même ceux qui avaient assisté à la messe de minuit n'assistaient pas à celles du matin.

Dans le Soei-ning hien, le P. Crochet lui aussi n'a plus de place dans son église. C'est la même chose dans toute la section où d'ici trois ou quatre ans il y aurait de quoi occuper vingt ou trente Pères.

Actuellement nous avons plus de cinquante garçons dans notre école sans compter ceux dont s'occupent les catéchistes dans les diverses chrétientés. Et nous en aurions bien plus si nous avions de quoi les nourrir.

Le P. Crochet vous racontera, je pense, comment en nous quittant lundi, il trouva sur son chemin un pauvre petit abandonné, n'ayant plus qu'un souffle de vie. Il s'est hâté de gagner le lit de l'ancien Hoang-ho où se trouvent toujours quelques flaques d'eau. Puis il l'a remis sur sa brouette, et le pauvre petit montait au ciel quelques instants après l'arrivée du Père à Soei-ning.

Histoire de deux vieux. — *(Du P. Crochet.)*

Soei-ning, 4 février 1905.

Vous désirez avoir des nouvelles de ma petite chrétienté. Grâce à Dieu elle se développe peu à peu. La dernière année apostolique m'a donné cent vingt-deux baptêmes d'adultes, et j'espère cette année en avoir encore une centaine, ce qui portera le nombre total de mes chrétiens à plus de six cents. C'est quelque chose là où je n'ai trouvé il y a six ans qu'une quarantaine de convertis : la bonne semence n'a donc pas été tout à fait stérile, cependant elle a produit des fruits beaucoup moins abondants que dans les autres districts du Siu-tcheou-fou. C'est par Soei-ning pourtant qu'a commencé l'évangélisation de toute cette préfecture et maintenant c'est Soei-ning qui donne le moins : à quoi cela tient-il ? Au lieu de chercher à donner des raisons plus ou moins convaincantes, il est peut-être plus simple et plus vrai de dire : l'Esprit souffle où il veut.

Voulez-vous faire connaissance avec l'un ou l'autre de mes néophytes ? Tenez, voici Jacques Siu, surnommé la « Bonté native » avec son petit-fils Joseph, un de mes bons élèves et mon meilleur répondant de messe. Jacques a été un dur à cuire. La plupart des membres de la famille étaient baptisés depuis longtemps déjà, mais lui, malgré ses soixante-dix ans, remettait toujours à plus tard. Il habite près de la ville et souvent je le rencontrais sur la grande route invariablement armé d'un panier et d'une petite pelle : un cultivateur qui sait vivre ne sort pas plus sans cela qu'un bon bourgeois chez nous sans sa canne et son chapeau. C'est pour faire disparaître les traces qu'ont laissées de leur passage bœufs, chevaux, voire même voyageurs. N'allez pas vous imaginer que ce soit souci de la propreté, mais le vieux a des terres à fumer et il ne laisse rien perdre. Donc quand je rencontrais mon bonhomme je ne manquais pas de le sermonner : « Vieil endurci, va ! alors tu veux de gaîté de cœur aller brûler en enfer, tandis que toute ta famille s'en ira jouir en Paradis. — Ce n'est pas cela, Père, mais comment voulez-vous qu'à mon âge et *n'ayant pas de caractères dans le ventre* (c'est ainsi que les Chinois expriment qu'ils ne sont pas lettrés), j'arrive à apprendre la doctrine et les prières ? — Triste excuse, lui répliquais-je, ruse du diable qui

ne veut pas te lâcher: le bon Dieu ne t'en demandera pas plus que tu ne pourras en apprendre; du reste il n'en faut pas savoir tant pour sauver son âme et je n'ai jamais prétendu faire de toi un docteur en théologie. » Enfin l'année dernière le vieux se décida à venir au catéchuménat. De fait, ce fut dur de se mettre sur les bancs comme un écolier. Il fallut bien quatre jours pour que la main arrivât à tracer le signe de la croix avec quelque assurance. Avouons que ça ne manque pas d'être un peu compliqué. D'après un ancien usage, qui date sans doute des premiers missionnaires qui ont évangélisé le Kiang-nan, le grand signe de croix est précédé de trois petites croix formées avec le pouce sur le front, la bouche et le cœur, en disant: « Que par le signe de la sainte croix — Dieu Notre-Seigneur — nous délivre de nos ennemis. Au nom du Père, etc. » Ajoutez que les noms des trois personnes de la sainte Trinité ont été figurés du latin: Pa-té-lé pour *Patris*, Fei-lio pour *Filii* et Se-pei-li-two-san-two pour *Spiritus santi:* c'est un peu comme qui dirait de l'hébreu pour nos braves campagnards. Aussi ce que mon septuagénaire s'embrouillait dans toute cette littérature! N'importe; il était venu, il se piqua d'aller jusqu'au bout coûte que coûte et il y mit tellement de bonne volonté qu'il finit par être en mesure de recevoir le baptême. Il a été décidé que pour prière du matin et du soir il réciterait une dizaine de chapelet; le dimanche et les jours de fête il fera tout le tour de la sainte Couronne qu'il terminera par un acte de contrition. Ne lui en demandez pas davantage, ce serait demander l'impossible. Du reste, ne croyez-vous pas que si mon vieux Jacques est fidèle à ces pratiques le bon Dieu fera miséricorde à cet ouvrier de la onzième heure, âme simple et droite comme on en rencontre plus que vous ne supposez peut-être, étant donnée l'opinion plutôt défavorable qu'on s'est faite en Europe sur nos Célestiaux.

Puisque j'ai commencé à vous présenter les doyens de ma chrétienté voyez-vous cet autre vieux qui se traîne dans mon jardin, ne pouvant plus marcher que péniblement à l'aide d'un bâton? Lui, c'est le Sublimé Corrosif qui l'a converti. Cela vous semble étrange, n'est-ce pas? Il en est pourtant ainsi. Ecoutez plutôt. Sans avoir aucune prétention à exercer la médecine il est certaines maladies très communes parmi nos Chinois pour lesquelles au moyen de quelques remèdes simples et infaillibles on se fait vite une réputation de docteur: quinine contre la fièvre, sulfate de zinc pour les yeux, onguent de la Mère pour les clous, eau sublimée pour les plaies, etc. — les plaies, Dieu sait si nos indigènes en sont couverts, et quelles plaies! — Or donc, un jour mon portier me présente un vieux mendiant dont le dos était hideusement labouré par un affreux chancre. Ces braves gens

s'imaginent aisément que nous avons le don des miracles ou tout au moins que nous possédons de merveilleuses panacées qui peuvent guérir n'importe quoi instantanément, comme cette brave femme qui me demandait un jour une emplâtre à coller dans le dos de son pauvre fils affligé de folie. « Mais, mon brave, dis-je à mon mendiant, c'est un traitement de plusieurs mois pendant lesquels il va te falloir entretenir des compresses d'eau sublimée sur ces chairs pourries. Où demeures-tu ? — Nulle part. — Comment, nulle part ? — Vieux maître — c'est le nom que nous donnent généralement les païens *lao sien cheng*, — je suis originaire de la province du Chan-tong. A vingt et quelques années j'ai quitté mon pays et depuis je roule ma bosse sans jamais être rentré au foyer paternel. Quand mon père et ma mère sont-ils morts ? Je n'en sais rien. J'ai connu des jours assez heureux. J'étais fort : on m'estimait comme journalier, et on rétribuait honnêtement mon travail. Quant à faire des économies, je n'y ai jamais songé. La vieillesse est venue et quand mes bras ont refusé de me fournir mon pain quotidien, je suis allé le mendier de porte en porte, couchant le soir là où on voulait bien me donner un abri. Mais maintenant j'ai soixante-seize ans et cette maudite plaie au dos, si vous ne la guérissez, va être pour moi la mort. » Le récit du bonhomme m'avait touché et je ne demandais pas mieux que de lui donner de l'eau sublimée et même du coton pour faire des compresses, mais qui les lui appliquerait et qui les lui changerait, ces compresses ? Je lui proposai donc de le recueillir à la mission et de me charger de lui pendant son traitement. Je vous laisse à penser si ma proposition fut acceptée avec joie. Je renonce à vous dire dans quel état étaient les haillons qui le couvraient ; je lui fournis quelques habits de rechange et le traitement commença. Cela fut long, très long. J'avais peur de ne pas en venir à bout. Cependant petit à petit les chairs se reformèrent, mais la plaie ne fut complètement cicatrisée qu'au bout de trois bons mois. Pendant ce temps, un catéchiste et moi avions entrepris l'instruction religieuse de Lao Wang, traduisez « Vieux Roi », nom qui ne manque pas de prétention, n'est-ce pas ? Roi et plus fortuné qu'un roi, il le fut le jour de son baptême. Oh ! ce jour-là, vous n'auriez plus reconnu ce pauvre éclopé qui quelques mois auparavant venait me prier de lui remettre le dos à neuf. Il se tenait presque droit, tout fier dans sa belle robe de coton bleu achetée pour lui chez le fripier du coin et une vieille paire de bottes de satin que j'avais mise au rebut. Vous comprenez qu'après avoir tant fait pour le corps et pour l'âme de mon vieux Lao Wang, je n'ai pas eu le cœur de le congédier : ç'eût été le jeter sur le pavé et l'exposer à mourir de besoins peut-être. Ah ! si nous avions les petites Sœurs des Pauvres !

Elles ont bien depuis l'année dernière une maison à Shang-hai, mais c'est trop loin et qu'est-ce qu'une maison pout toute la Mission ? Il en faudrait dans chaque préfecture. En attendant cet heureux temps que verront peut-être nos successeurs, le « Vieux Roi » continue à manger mon riz : je suis bien pauvre pourtant, mais la Providence y pourvoira. Du reste, Lao Wang cherche à se rendre utile : il chauffe la marmite, sonne la cloche pour les repas, et il n'est pas sur terre de plus heureux mortel. Oh ! *inscrutabilia !* Sans mes cures au sublimé il n'aurait pas pensé à venir à la Mission. Je ne l'aurais jamais connu et l'Eglise compterait un fidèle de moins. J'aurais à vous raconter bien d'autres traits se rattachant à ce grand mystère de la prédestination, mais ma lettre est déjà bien longue. Ce sera pour la prochaine fois. En attendant n'oubliez pas dans vos bonnes prières, votre frère tout dévoué en N. S.

P. S. — Je n'avais pas encore expédié ma lettre qu'on est venu implorer ma pitié pour un octogénaire qui se trouve lui aussi sans feu ni lieu. Quand je dis octogénaire, c'est peut-être nonagénaire qu'il faudrait dire ; lui-même ne sait pas au juste d'où il en est : ça doit être, pense-t-il, entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix, si ce n'est même au-delà. Il était tailleur de son métier ; il est veuf depuis longtemps ; il a bien une fille mariée à quelque distance d'ici, mais elle ne s'occupe pas de lui. Depuis qu'il ne peut plus travailler, un de ses anciens apprentis par reconnaissance pour son vieux maître s'était chargé de lui, mais le bonhomme devient encombrant : il ne peut presque plus marcher, ses pauvres membres sont ankylosés, il est à peu près sourd, et il est à prévoir que le jour n'est pas éloigné où il faudra lui acheter un cercueil : grave question pour son bienfaiteur, car si le vieux meurt chez lui, il sera obligé à des dépenses assez considérables. On lui jettera la pierre s'il ne fait pas à celui qui lui a appris son métier des funérailles convenables et lui-même n'est pas riche. Bref, il m'a supplié de le débarrasser d'un fardeau devenu trop lourd. Franchement, dites-moi, auriez-vous eu le cœur d'abandonner cette pauvre âme entre les mains des païens au moment où elle va entrer dans son éternité, lorsqu'il sera si facile une fois chez moi de lui ouvrir les portes du Paradis ? *Tchou-i-tao* (c'est son nom), malgré son âge et ses infirmités mange encore son bol de riz à chaque repas et mon pauvre budget va en être grevé d'autant, mais j'ai compté encore une fois sur la Providence et j'ai recueilli le pauvre vieux tailleur qui va faire un compagnon pour mon « Vieux Roi. » Tous les deux s'aident à allumer leurs pipes comme de vieilles connaissances. Ils vont couler des jours heureux dans la maison du bon Dieu qui leur avait réservé de manger leur pain blanc à la fin de leur carrière.

Peut-être voudriez-vous savoir à ce propos si les Chinois n'ont aucune institution pour soulager la vieillesse, eux qui se piquent d'avoir tant de respect pour le grand âge. Dans presque toutes les villes il y a de fait, un dépôt d'argent, ou des terres, quelquefois des maisons de location dont le revenu est destiné à venir en aide aux vieillards indigents et sans soutien. Mais ces fonds sont généralement très mal gérés par des gens qui en accaparent la meilleure part. Par exemple, dans la sous-préfecture de Soei-ning, d'où je vous écris, on distribue chaque mois 50,000 sapèques — soit cent trente ou cent quarante francs — entre cent soixante et quelques vieillards, et la distribution une fois faite, on ne s'occupe pas autrement d'eux. Evidemment que cette modique somme est loin de suffire à leur subsistance : ils en sont donc réduits à mendier. Mais quand ces pauvres vieux et vieilles ne peuvent plus mendier ? Ils se tirent d'affaire comme ils peuvent : l'œuvre se charge seulement de fournir un cercueil à la mort... Mais si je ne m'arrête voilà un *P. S.* qui menace de devenir aussi long que ma lettre.

L'infanticide. — *(Du P. Crochet au P. Ducoux.)*

Soei-ning, 10 mai 1905.

Dans ma dernière lettre je vous parlais de quelques bons vieux, ouvriers de la onzième heure, que Notre-Seigneur avait appelés à sa vigne moins pour y travailler que pour y recevoir un salaire qui ressemble fort à une récompense gratuite. Aujourd'hui je vais vous entretenir d'autres prédestinés, choisis, ceux-là, à l'aurore même de la vie par le Père de famille pour aller jouir dans son Paradis, avant qu'ils n'aient connu les misères de ce monde. Il s'agit des enfants jetés à la voirie par leurs parents et assez heureux pour qu'un missionnaire ou quelque chrétien vienne à passer par là assez à temps, car, hélas ! il est souvent trop tard. C'est ainsi qu'il n'y a pas très longtemps, je rencontrai un pauvre petit corps terriblement mutilé : des chiens avaient dévoré une partie de la tête et des membres. Les gens passaient auprès avec la plus complète indifférence, tant le cas est fréquent. Si j'étais arrivé quelques heures plus tôt, j'aurais pu sans doute envoyer un ange de plus au Ciel.

Dit-on encore en France que l'Infanticide est une invention des missionnaires pour se créer des fonds aux dépens de la naïveté des catholiques d'Europe ? Plusieurs ouvrages ont du reste fait bonne justice de cette calomnie. Avez-vous lu en particulier l'*Infanticide en Chine* du P. Palâtre ? — Voici quelques faits qui pourront trouver leur place dans une nouvelle édition.

Je revenais d'une course quand, avant de rentrer en ville par la

porte d'Est, j'aperçois une enfant toute nue, couchée sur un morceau de natte, près du fossé qui entoure les remparts. Un groupe d'individus était là à côté faisant la causette sans faire la moindre attention à la pauvre petite créature. Quand je m'approchai un petit garçon qui m'avait suivi me dit, avec un sourire macabre sur les lèvres : « Curieux comme la petite à la vie dure : voilà deux jours et deux nuits qu'elle est là et elle vit encore. » Pour moi le fait ne me parut pas seulement curieux, mais bien providentiel. Comment une enfant qui venait de naître, avait-elle pu résister si longtemps exposée sans vêtement au froid des nuits de septembre et aux ardeurs d'un soleil encore très chaud ici à cette époque ? et puis pas un chien n'était-il donc passé par-là ? J'étais à dix minutes à peine de la mission : je crus cependant plus prudent d'administrer le baptême sur place en puisant avec la main un peu d'eau dans le fossé, puis je fis transporter la petite Térèse — c'est le nom que je venais de lui donner — à l'église, où j'eus le temps encore de lui suppléer les cérémonies et de lui donner la confirmation. Je crus même un moment que les soins que lui prodiguèrent les Présentandines allaient la faire revivre, mais non, elle avait trop souffert et le lendemain elle prenait son vol vers le Ciel.

A quelques jours de là, du haut des remparts où il se promenait, un chrétien aperçut quelque chose remuer en bas dans les roseaux sur le bord d'une pièce d'eau. Il descend, écarte les roseaux et découvre une enfant qu'il s'empresse de recueillir et de m'apporter : elle ne survécut que peu de temps au baptême que je lui administrai.

Le lendemain ou le surlendemain c'est mon porteur d'eau qui baptisait sur place une autre enfant exposée près d'un tombeau : un chien lui avait dévoré une partie du visage, mais elle respirait encore.

Mon cuisinier était moins heureux : en revenant de chez lui, il vit aussi sur le bord de la route un enfant abandonné, mais, hélas ! ce n'était plus qu'un cadavre sur lequel les corbeaux n'allaient pas tarder à s'abattre.

Au 1er Janvier j'étais allé à Yao-wan souhaiter la bonne année à notre Père Ministre. En revenant sur ma brouette j'aperçois un paquet d'où émergeaient deux petits pieds. J'ouvre le paquet : aux petits pieds succédaient un petit corps qui respirait, mais avec peine. Pas d'eau dans les environs, pas d'habitations non plus. J'emporte l'enfant sur ma brouette et je presse le pas de mon brouettier, priant Dieu de ne pas permettre que le pauvre petit expire avant d'avoir été régénéré. Au bout d'un quart d'heure environ nous rencontrons une flaque d'eau : l'enfant était sauvé : son âme pouvait partir pour un monde meilleur.

Chaque missionnaire pourrait dresser une longue liste de faits sem-

blables. Ces quelques traits suffiront, je pense, à prouver que l'infanticide en Chine est bien une triste réalité.

Sans doute en pays civilisés et chrétiens, il se trouve aussi des mères assez dénaturées pour exposer leurs enfants à la mort ou même leur enlever elles-mêmes la vie qu'elles viennent de leur donner, mais c'est presque toujours pour cacher un crime, et, en tout cas ces faits sont rares et quand ils viennent à la connaissance du public, ils ne manquent jamais d'exciter la plus vive indignation. Ici, au contraire, et c'est là ce qui crée un état de choses tout à fait spécial, l'infanticide est passé dans les mœurs : quand un enfant gêne, quand c'est une fille qui a vu le jour au lieu d'un garçon qu'on attendait, on s'en débarrasse en le jetant à la voirie sans que personne ne s'en formalise. Il est un cas où l'enfant, garçon ou fille, ne trouve presque jamais grâce devant ses parents, c'est quand il est atteint quelque temps après sa naissance d'une maladie qui fait craindre pour ses jours : d'après un préjugé superstitieux, les parents craindraient de s'attirer tous les malheurs si l'enfant mourait sous leur toit ; ils s'empressent de le jeter hors de chez eux, n'importe où, le plus ordinairement pourtant près d'un tombeau dans les endroits réservés à la sépulture des pauvres. Est-ce un garçon premier-né ? Le père, qui tient tant à avoir de la postérité, se voyant frustré dans ses espérances, se venge d'une manière sauvage sur cette innocente victime. Avant de l'abandonner aux chiens, il lui fait subir toutes sortes de mauvais traitements, dont le plus usité est de lui enfoncer une fourche dans le ventre. Là encore la superstition se mêle à la cruauté. Pour accomplir cet acte barbare, le père s'est préalablement revêtu d'une robe de toile blanche : si le sang qui jaillit de la blessure atteint ce vêtement et y laisse des taches rouges c'est qu'un autre garçon viendra prendre la place de celui-ci. En apprenant ce qu'il en a coûté à son aîné de ne pas vouloir vivre il en sera sans doute effrayé et ne voudra pas par une mort prématurée s'exposer aux mêmes supplices. Voyez quelles inepties, le diable invente pour torturer le genre humain.

Je vous quitte pour aller faire le catéchisme à un groupe de catéchumènes que j'ai ici depuis quelques jours. Pendant l'instruction de mes néophytes je ne manque jamais d'exciter leur zèle pour le baptême des enfants des infidèles en danger de mort : s'ils voulaient s'industrier que d'âmes ils pourraient envoyer au Ciel !

Un incendie. — *(Du P. Crochet.)*

Soei-ning, 10 mai 1905.

Remerciez avec moi la Sainte Vierge : sans sa protection mon église serait réduite en cendres. Jeudi soir mon sacristain jeta une allu-

mette, dont le feu n'était pas éteint, sous un meuble de ma sacristie et le lendemain matin, quand je fus ouvrir les portes, le meuble avec tout son contenu avait disparu, le plancher brûlait et le feu avait déjà atteint une poutre. Tapis, coussins, cierges, encensoir et beaucoup d'autres objets ont été absolument perdus : il n'en reste rien : j'estime la perte à plus de soixante piastres : c'est beaucoup pour mon pauvre budget. Mais encore heureux d'en être quitte à ce compte-là !

La propagation de l'Évangile au Siu-tcheou-fou (1903-1904).

(Relation du P. Gain à Mgr Paris.)

La partie du Siu-tcheou-fou, qui forme la section occidentale, comprend actuellement cinq sous-préfectures divisées en sept districts, ayant chacun un Père à leur tête. Le chiffre global des baptêmes a été cette année de 1,478, dont 836 donnés à des adultes sains et bien instruits. Le total de nos chrétiens est de 7,433, avec 27,716 catéchumènes inscrits. Je dis « inscrits », car si nous comptions tous ceux qui se présentent et nous harcèlent pour être reçus, je crois que le chiffre atteindrait facilement cent mille. Nos néophytes et catéchumènes sont dispersés dans 295 villages, qui sont autant de chrétientés en formation : une cinquantaine à peine ont une chapelle ou un local suffisamment décent pour qu'on puisse y célébrer la messe.

Les Pères de la Section ont entendu, dans le courant de l'année, environ 23,000 confessions, tant annuelles que de dévotion, préparé 3,116 personnes à la Confirmation, qui leur a été administrée solennellement par Votre Grandeur, bénit 22 mariages, fait 406 sermons et 3,234 catéchismes.

L'œuvre des écoles, tant internes qu'externes, l'œuvre des œuvres, celle à laquelle les Pères donnent, avant tout, leur temps, leurs ressources, leurs forces, leur cœur, trouvera ailleurs un rapport spécial qui nous dispense d'en parler ici.

J'en dis autant des catéchuménats fermés, par lesquels ont passé 413 hommes et 482 femmes.

Voilà donc où en est le résultat de nos travaux apostoliques au 1er juillet 1904 (1).

Comment se fait-il qu'avec une telle masse de catéchumènes nous ayons si peu de baptêmes ? Comment se fait-il que nous refusions de recevoir tous les catéchumènes qui se présentent ? Ne sommes-nous pas venus en Chine pour convertir et baptiser *tous* les païens ?

Hélas ! c'est le gros crève-cœur du missionnaire de ne pouvoir réaliser le rêve de toute sa vie : sauver, sinon tous les Chinois, du moins ceux dont il a charge d'âme.

1. L'année apostolique dans la mission du Kiang-nan commence le 1er juillet.

D'abord, comme saint Paul, chacun de nous peut, avec la modestie qui lui convient, répondre : « Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour évangéliser. » (I Cor., I, 17.)

« Passer les mers, sauver une âme et mourir », disait le chevalier apôtre. C'est beau, c'est héroïque, mais ce n'est pas évangéliser. Baptiser cent mille chrétiens, se donner beaucoup de peine pour cela, c'est encore plus beau, plus méritoire. Mais ce n'est pas, à proprement parler, évangéliser.

Parcourir beaucoup de pays, souffrir la faim, la soif, les fatigues, le martyre même, c'est digne d'envie, mais ce n'est pas encore évangéliser.

Qu'est-ce donc qu'évangéliser ? C'est répandre la bonne nouvelle de Jésus-Christ Rédempteur, de telle manière que nos travaux portent des fruits et que ces fruits demeurent : *Ego elegi vos, et posui vos, ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* Évangéliser, en un mot, c'est fonder des chrétientés qui se perpétuent et se développent, sous les yeux et par la grâce de Dieu, jusqu'à la fin des siècles.

Pour faire des chrétiens, il faut d'abord des catéchumènes, c'est-à-dire des païens, qui renoncent publiquement à leurs superstitions et à leurs vices et embrassent sincèrement la foi et la morale chrétiennes.

Longtemps on a semé, en répandant à travers les villes et les campagnes du Siu-tcheou-fou, de bonnes paroles et de bons livres. Et longtemps les pêcheurs fatigués revinrent en disant, dans leur relation annuelle : « Monseigneur, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. » Il a fallu un miracle, qui est venu d'un Carmel quelconque ou d'ailleurs. Personne n'est venu aux missionnaires de ceux qu'ils appelaient, et ils n'avaient jamais vu ni entrevu ceux qui sont venus à eux, d'abord en petit nombre, puis en foules toujours croissantes, si bien que ne pouvant tirer le filet, qui menaçait de se rompre, ils firent signe à d'autres qui vinrent et qui, comme eux, se virent bientôt encombrés et obligés de rejeter les petits poissons pour ne garder que les gros.

J'appelle petits poissons ceux qui viennent isolément, ou par groupe de deux ou trois familles dispersées par opposition avec les villages entiers, ou groupes compacts de trente, cinquante, quatre-vingts familles, qui se déclarent catéchumènes en bloc, ouvertement et bravant tout.

Sans doute nous sommes venus pour tous et nous nous devons à tous, surtout aux petits et aux déshérités de ce monde. Mais la raison ne doit pas se séparer de la foi, et notre Bienheureux Père Ignace nous recommande de dépenser nos forces et notre zèle « *Ubi majus*

Dei obsequium et animarum auxilium speratur, là où il y aura plus à faire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. »

Nos forces et nos ressources étant limitées, nous sommes contraints de faire un choix. A nous de faire ce choix, dans l'esprit de saint Ignace, de façon à produire les fruits et les plus grands, et les plus nombreux, et les plus durables.

Voilà pourquoi — ce qui semblerait d'abord illogique, cruel, contraire à l'Evangile — nous nous montrons si difficiles à recevoir les catéchumènes qui se présentent.

Il faut bien se dire aussi que, parmi les foules qui viennent à nous, il en est peu, très peu qui viennent « uniquement pour le royaume des Cieux ». Même parmi ceux qui semblent les meilleurs, il y a toujours du déchet, comme du temps de Notre-Seigneur.... « *Durus est hic sermo... — Et abiit tristis...* Les uns trouvent la doctrine trop sévère, d'autres, n'ayant pas trouvé ce qu'ils espéraient, s'en revinrent tristes. » Cependant, règle générale, quand le filet a été bien lancé, avec toutes les précautions requises, sur un bon groupe, même des moins préparés extérieurement, on finit par en retirer quelques bons poissons, c'est-à-dire d'excellents chrétiens. Le tout est de bien lancer le filet. Comment faire cette délicate opération ?

D'abord pas de précipitation. Il est entendu qu'on ne reçoit point et qu'on n'inscrit point comme catéchumènes les familles, et *a fortiori* les personnes isolées, mais il ne faut jamais les rebuter ni les décourager. — « Je suis désolé, mes bons amis, de ne pouvoir vous recevoir. Mais voyez, je suis si occupé, j'ai si peu de catéchistes à ma disposition qu'il m'est impossible de m'occuper de vous et de vous procurer un maître, quand vous êtes si peu nombreux. Il y a des villages de vingt et trente familles qui attendent un maître depuis des mois ; comment vous en donnerais-je un, à vous si peu nombreux ? Retournez vous entendre avec vos voisins, avec le chef de votre village ; et quand vous m'apporterez une liste convenable, nous en reparlerons. »

— Père, disent quelques-uns, nous ne sommes qu'à cinq ou six lis de telle école chrétienne, nous allons nous y faire inscrire et nous viendrons à la messe avec eux.

— Non, ce n'est pas possible. Vous ne pouvez de si loin aller *tous les jours* à l'école, et le maître ne saurait vous instruire. A chaque village son école. Ingéniez-vous et trouvez le nombre suffisant d'adeptes pour en installer une chez vous.

Voici donc une députation bien en règle, représentée par une demi-douzaine de vieilles barbes, vous apportant sur un papier rouge la liste de trente, quarante, etc., familles, toutes du même village. Pour pénétrer jusqu'à vous, ils ont dû trimer et parlementer à la porte pendant

plusieurs semaines. A nous d'avoir des catéchistes désintéressés ou des portiers sûrs, qui prennent quelques informations avant d'introduire ces députations, qui leur disent qu'on ne se fait point chrétien pour un procès, pour une affaire, etc., etc., et surtout qui n'exigent ou ne reçoivent aucun pot-de-vin pour introduire les députés auprès du Père.

Quand la députation qui se présente vous inspire des doutes sur sa moralité ou sa sincérité, faites-lui dire que pour aujourd'hui vous êtes trop occupé et qu'ils veuillent bien revenir dans huit ou quinze jours. Même si vous les recevez en votre présence, dès la première fois qu'ils se présentent, tout en les recevant gracieusement, par quelques paroles graves et brèves, dites-leur de bien préparer le local de l'école, mais que pour cette fois vous n'avez pas de maître à leur donner. Et congédiez-les poliment, avec l'espoir d'avoir plus tard un catéchiste, si vous pouvez en trouver un de disponible.

Vous ferez en sorte, sans jamais décourager personne, d'être d'autant plus lent à leur donner un catéchiste qu'ils insistent davantage pour l'avoir immédiatement. Cette insistance insolite ne me dit rien qui vaille et sent terriblement le brigand menacé de prison, ou des complices trop compromis, ou un procès quelconque à l'horizon. Les Chinois, honnêtes gens, ne sont jamais si pressés.

Enfin, vous avez pris en dessous toutes vos informations auprès des chrétiens voisins du village ou autrement. Il n'y a ni brigand, ni voleur, ni brasseur d'affaires, ni faiseur de procès parmi ceux qui frappent à votre porte depuis deux ou trois mois. Alors vous leur fixez un jour pour venir inviter un catéchiste. D'ici là, qu'ils nettoyent l'école, l'entourent d'un petit enclos, etc., et préparent un petit festin pour l'arrivée du catéchiste, qu'ils doivent venir chercher en char, ou du moins avec une monture. Cela relève l'autorité du maître aux yeux des païens et des catéchumènes et compromet ceux-ci pour la bonne cause devant tout le pays.

Très peu de catéchistes sont aptes à ouvrir efficacement un nouveau village à la Religion. Faute de mieux, tâchez d'employer un homme simple, obéissant, respectueux, craignant Dieu, ayant conscience de l'importante mission qui lui est confiée et ayant à cœur de réussir plus par ses bons exemples que par ses longs discours. Toutes choses égales d'ailleurs, un néophyte et un moins lettré réussiront mieux dans nos campagnes du Siu-tcheou-fou qu'un vieux chrétien ou un bachelier. C'est un fait d'expérience : le vieux chrétien ne croit pas à la sincérité des nouveaux ; et les paysans n'ont point confiance dans leur compatriote lettré plus ou moins orgueilleux. Dès qu'il aura fait connaissance avec la population : vieillards, jeunes gens, élèves, le catéchiste devra s'occuper le plus tôt possible de leur apprendre les prières, en

commençant par le signe de la croix. Des catéchistes se sont annihilés parce qu'ils ont, au commencement, perdu un temps précieux à parler de choses étrangères à la religion. Qu'il se montre aimable, complaisant, poli, avenant pour tous, peu exigeant pour la nourriture, et qu'il gagne avant tout le cœur des vieux, qui font la loi dans le village, et des enfants qui la font à la maison et mettent de l'entrain à l'école.

L'école du village est absolument indispensable pour dégrossir les gens et les préparer, les grands pour le catéchuménat fermé, les jeunes pour l'école centrale du district, où ils ne sont reçus qu'après avoir assidument pendant douze mois assisté aux prières du matin et du soir, et y avoir acquis en fait d'instruction religieuse ce qui est requis, selon l'âge et la condition.

Sauf les cas de nécessité, nous ne baptisons aucun catéchumène, de l'un ou l'autre sexe, ayant atteint l'âge de raison, s'il n'a été pensionnaire au catéchuménat ou à l'école. Les vieillards eux-mêmes, qui n'ont plus de mémoire, en tirent un grand profit, en suivant les exercices de la communauté.

Mais qu'est-ce donc que ce catéchuménat fermé ? C'est en somme une vraie retraite fermée, et les exercices en diffèrent peu. C'est moins une préparation directe au baptême, qu'un essai sérieux de la vie chrétienne, et une formation en vue de la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Le sujet doit rompre entièrement avec toute relation extérieure, manger et coucher dans la maison. Cette vie séparée devrait généralement durer trente jours, rarement moins de vingt. Le nombre des retraitants ne doit guère dépasser vingt. Car pour bien faire, chacun d'eux doit venir chaque jour à tour de rôle chez le Père réciter sa leçon, recevoir les avis, les explications, les encouragements, dont il a personnellement besoin. Il faut pour les occuper que tous, chaque jour, sauf le dimanche, récitent une leçon de mémoire, et la seule sanction est que ce soit le Père lui-même qui marque chaque fois l'endroit sur le livre d'un chacun. Les catéchistes, faute d'autorité ou d'énergie, sont incapables de l'obtenir eux seuls régulièrement.

Le Père fait lui-même le plus souvent qu'il le peut le catéchisme, soit à l'église, soit dans une salle, soit en commun, soit par groupes, soit avec ou sans images. On procède surtout par questions habilement posées pour que la réponse soit facile ; on fait répéter souvent, sans trop prolonger l'exercice. Il ne faut guère dépasser vingt minutes, ou tout au plus une demi-heure, à chaque fois, quitte à en faire cinq et six fois par jour, si nos forces le permettent. Les catéchismes faits par le Père en personne, sont les bons, les vrais, les durables. Ceux des catéchistes ou des vierges ne sont que des préparations ou

des répétitions, non moins indispensables. Le programme comporte toutes les grandes vérités, les articles du *Credo*, les commandements de Dieu et de l'Eglise, ainsi que les sacrements, il faut bien s'assurer de chacun qu'il a retenu l'essentiel.

Ces quelques notes sur le recrutement, le choix, l'instruction de nos néophytes feront comprendre pourquoi, malgré le nombre considérable de catéchumènes, des Pères zélés, instruits, diligents parviennent en somme à donner si peu de baptêmes en une année. Telles que nos œuvres sont organisées au Siu-tcheou-fou, tout marchant pour le mieux, le maximum de baptêmes d'adultes, *élèves et catéchumènes bien instruits*, qu'un Père puisse atteindre dans les cinq ou six mois de l'année, pendant lesquels il lui est permis de se livrer exclusivement à cet apostolat, ne peut guère dépasser le chiffre de deux cents. Et de fait cette année-ci, aucun de nous n'a été à même d'atteindre ce maximum.

La conclusion à tirer, c'est que si l'on veut voir augmenter chez nous le nombre des baptisés, il n'y a qu'à augmenter le nombre des Pères et des districts. Avec des hommes et des ressources, si le bon Dieu daigne nous bénir et nous conserver la paix, la mine si riche de catéchumènes, donnera d'autant plus de baptêmes sérieux et durables, que plus nombreux seront les ouvriers pour l'exploiter. *Rogate ergo Dominum ut mittat operarios!...*

L'Œuvre de la Sainte-Enfance au Siu-tcheou-fou en 1903-1904.

(Relation du P. Gain à Mgr Paris.)

L'œuvre de la Sainte-Enfance a produit encore chez nous, pendant cette année apostolique, des fruits bien consolants. Il y a d'abord 558 baptêmes d'enfants. Sur ce nombre, 75 seulement étaient nés de parents *restés* païens, et ils sont partis droit pour le ciel. Environ 330 de ces baptêmes ont été administrés aux enfants de nos catéchumènes, en même temps que leur père ou leur mère étaient eux-mêmes reçus dans le sein de la Sainte Eglise, après les épreuves et l'instruction convenables. Ce sont les agnelets de la bergerie, âgés au plus de sept ou huit ans, qui ne peuvent encore être séparés de leur mère, et qui ne coûtent d'autre travail au missionnaire que la patience et la condescendance pendant l'instruction des parents. Sans parler des cris et des ébats bruyants des petits Chinois pendant les instructions et les catéchismes, que de fois, au milieu d'un examen bien commencé, le Père voit tout à coup l'attention de la jeune mère distraite par le poupon, qui se réveille dans ses bras, et qu'il faut satisfaire avant tout! Et quand vient le jour du baptême, pauvre mère, qui veut être toute à sa dévotion, et qui voit et entend le bébé

de deux ou trois ans, qui crie, tempête, veut partir, tire sa mère par les jupons, refuse de se laisser approcher par le prêtre. C'est long, c'est fatigant, mais généralement tout finit bien. L'enfant, baptisé bon gré mal gré, se retire joyeux et triomphant avec une belle médaille au cou, et des bonbons plein les mains, trônant dans les bras de sa mère émue et fière, spectacle qui console le missionnaire de bien des ennuis.

Mais s'il faut parler des consolations du missionnaire, c'est lorsqu'il baptise les écoliers de huit à quinze ans, nourrissons aussi de la Sainte-Enfance. Nés dans le paganisme, ils suivent leurs parents quand ceux-ci se déclarent catéchumènes.

Quand Notre-Seigneur parcourait la Galilée, les foules couraient après lui et le bon Maître guérissait tous les malades, il ne reculait même pas devant un miracle, pour procurer à ses auditeurs le pain matériel, aussi bien que le spirituel. Autant que nous le pouvons, nous aussi, nous distribuons l'un et l'autre pain; mais le miracle ne se fait pas en Chine; c'est le petit sou de France qui le produit. Nous faisons donc venir ces chers enfants à l'école et leur donnons deux repas par jour, composés d'un pain grossier fait avec la farine de haricots et de sorgho, coûtant environ trente sapèques, c'est-à-dire dix centimes par jour. Nos bambins sont satisfaits et consentent à recevoir la pâture de l'âme, qu'en retour nous donnons aussi abondante que possible, et sans compter. Ce ne sont plus deux repas, mais bien cinq et six par jour, c'est-à-dire cinq ou six catéchismes, avec ou sans images, à l'église, à l'école, par groupes, en particulier, que le Père est heureux de leur servir lui-même. Nos petits paysans, bouviers, bergers, etc., trouvent ordinairement cette nouvelle nourriture difficile à digérer. Que de fois il faut leur mâcher et remâcher la doctrine du Dieu *un*, trine, créateur, rédempteur, etc. Il faut souvent des mois pour la faire pénétrer dans ces intelligences grossières, terrestres et frustes. Mais lorsqu'ils ont compris qu'ils ont une âme immortelle, lorsqu'on leur dit de choisir entre les deux routes qui conduisent au ciel ou en enfer; quand ils ont une fois saisi que pour aller au ciel, il faut absolument avoir reçu le baptême, alors la scène change : « Père! Père! baptisez-moi — A quoi bon? — Père! je ne veux pas aller en enfer, moi. — Eh! bien, va au ciel. — Oui, mais je ne peux pas, sans le baptême. — Pourquoi cela? ne sais-tu pas tes prières et la doctrine? — Oui, mais cela ne suffit pas. — Conduis-toi bien. — Cela ne suffit pas. — Comment cela ne suffit pas? — Non! il faut le baptême. — Pourquoi cela? — Pour effacer les péchés. — Comment! si petit tu as des péchés? — Oui, j'ai le péché originel et bien d'autres avec... Père, je vous en supplie à genoux, je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez

donné le baptême. — Oh! mais pas si vite. Combien peut-on recevoir le baptême de fois dans sa vie? — Une seule, et c'est nécessaire. — Oui, mais y es-tu bien préparé? — Père, questionnez-moi; je suis prêt. — Et après que tu seras baptisé, que feras-tu? — J'observerai les commandements de Dieu et de l'Église, et je sauverai mon âme. — Tu dis cela, mais quand tu seras chez toi, tu feras comme autrefois, tout ce que font les païens. — Non, Père, je vous le promets; plutôt mourir! — Mon pauvre enfant, tu parles bien, mais ignores-tu que ton père et ta mère sont encore païens, comment pourras-tu observer les règles, à la maison? — Père, ils ont renoncé aux superstitions, et ils viennent à la messe. — Oui, mais ils ne sont pas encore baptisés, et tu ne peux l'être avant eux. — Leur mémoire est rebelle, Père, et ils sont trop occupés. — Alors, tu veux toi, que ton âme aille au ciel, et celle de tes parents en enfer? — Oh! non, je les instruirai moi-même, dès que vous m'aurez baptisé, et je vous promets de vous les amener. — Tiens, mon garçon, je te prends au mot. Lève-toi. Je te donne congé. Va chez toi instruire ton père, ta mère, tes sœurs, ton frère aîné, et quand ils sauront tous les dix prières, tu reviendras. — Et alors, Père, vous me baptiserez? — Nous verrons. — Père, c'est bien mieux de me baptiser d'abord, si j'allais mourir auparavant?... »

Et l'enfant de pleurer, de se précipiter à genoux, et de protester qu'il ne se relèvera pas avant que le Père lui ait au moins promis de le baptiser avec tel ou tel à la prochaine fête. C'est à fendre l'âme du missionnaire le plus endurci. Mais le missionnaire est trop sûr de son coup et se garde bien de laisser échapper une si belle occasion de prendre dans le même filet un enfant si fervent, si bien préparé, et toute la famille avec lui. Cette scène s'est répétée maintes fois cette année. Cent cinquante enfants, garçons et filles, ont été baptisés après avoir été aussi bien préparés que les enfants de France à la Première Communion et à la manière de se bien confesser. De fait, l'usage est de donner à ces enfants la Sainte Communion aussitôt après le baptême. Quand seront-ils mieux préparés à ce grand acte, qu'on leur a aussi très longuement expliqué? Quand seront-ils plus purs?

Mais, ne l'oublions pas, aucun de ces enfants n'a été baptisé avant son père *ou* sa mère. Il serait trop dur d'exiger les deux, car la bonne volonté ne suffit pas toujours pour les rendre aptes au baptême. Il faut du temps pour apprendre, à eux aussi, les prières, la doctrine, et les commandements. Donc nous demandons pour garantie que *toute* la famille prie et fréquente l'église, mais nous donnons le baptême aux enfants capables, dès que le père *ou* la mère le reçoivent.

Et c'est ainsi que le sou de la Sainte-Enfance nous aide à fonder de solides chrétientés composées de familles foncièrement pieuses,

dont l'exemple entraîne les voisins, et propage notre Sainte Religion, comme une traînée de poudre.

Enlevez-nous le sou de la Sainte-Enfance, et nous sommes forcés de fermer nos écoles. Et sans écoles, en Chine comme en France, comment faire ou conserver des chrétiens?

L. GAIN, S. J.

Progrès et pénurie. — *(Du P. L. Gain.)*

T'ai-tao-leou, 27 novembre 1904.

Le Révérend Père Supérieur poursuit tout doucement sa visite de notre farwest. Malgré les cahots du char, les courses presque quotidiennes, la visite des écoles, les longues réceptions des néophytes et catéchumènes de vingt à trente villages par district, les séances non moins longues au confessionnal, sa santé se soutient et est même meilleure qu'à son départ de Chang-hai. Mais, entre autres, il nous donne de beaux exemples d'énergie, de patience et de zèle apostolique. Mon rôle de *socius* consiste surtout à veiller à ce qu'on ne le tue pas. Non pas que j'aie peur des brigands, qui nous laissent assez tranquilles. C'est plutôt les bonnes gens, que je crains, et qui finiraient par le faire périr, si on les laissait faire.

Sa Révérence constate de grands progrès, depuis sa dernière visite, qui date de trois ans et demi : les districts ont été divisés, le nombre des Pères a doublé ; mais la besogne, la bonne besogne pour chacun, reste la même, c'est-à-dire débordante, et au-dessus de nos forces. Comment arriver à préparer sérieusement au baptême tant de païens qui viennent à nous ? Nous sommes obligés de serrer le frein, et d'enrayer le mouvement. Ce qui doit surtout serrer le cœur de notre bon Père Supérieur, comme celui de tous les missionnaires qui travaillent dans cette partie privilégiée de la vigne du Seigneur, c'est de ne pouvoir suffire à l'instruction de nos dix mille, vingt mille catéchumènes, qui demain seraient cent mille et plus, si nous avions assez de ressources pour les recevoir, et assez de bras pour leur ouvrir les portes du Ciel. *Pueri petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* Ce n'est pas dix districts, qu'il faudrait au Siu-tcheou-fou, mais *trente* avec un missionnaire et un vicaire pouvant tour à tour tenir le poste central et visiter sans relâche les trente et quarante villages possédant une école chrétienne, qui en dépendraient. Pour tenir ces postes centraux, il faut des hommes ; et pour installer ces mêmes postes comprenant église, résidence, écoles et catéchuménats fermés des deux sexes, il faut des piastres...

Hélas ! en lisant naguère les mauvaises nouvelles, qui nous viennent de France, le cœur navré de voir Notre-Seigneur chassé de tant de

couvents et de tant d'écoles, où Il était si bien servi : est-il possible, me disais-je, que de nos jours nous voyons s'accomplir le mot de l'Apocalypse, terrible pour la chère France, consolant pour la Chine nouvelle. *Movebo candelabrum...*

Mais qui sauvera la Chine, la Chine ouverte à toutes les doctrines, et mûre pour l'Evangile, oui, qui la sauvera, si la France ne lui envoie des missionnaires? *Mitte, Domine,* quos *missurus es!* Nous voici en Avent, c'est le temps de l'espérance. La France et la Chine ont plus que jamais besoin du divin Libérateur. Ah! puissions-nous bientôt voir l'Orient et l'Occident debout et chantant:

Noël! Noël! voici le Rédempteur!

Journée de gloire pour les chrétiens [1]. — *(Lettre du P. Gain au F. Lieu.)*

Siu-tcheou-fou, 12 janvier 1905.

Je ne veux pas laisser se terminer cette journée, sans vous dire un mot de la manière dont a été reçu le portrait de Li-han-tchang, porté aujourd'hui à son fils, tao-t'ai de Siu-tcheou-fou. On peut dire que cette journée a été pour notre Mission, dans la grande cité du Kiang-sou septentrional, ce que les Anglais appellent un *glorious day.*

C'est le 9 de la 12me lune qui est l'anniversaire de la naissance de S. E. Li-king-tchou, second fils de l'ex-vice-roi, peut-être le plus jeune Intendant de la Chine, car il n'a que trente-huit ans.

Le 1er janvier notre tao-t'ai étant venu, avec le préfet Tchang et le sous-préfet Yuen, nous souhaiter la bonne année européenne, il avait admiré et fait admirer à ses compagnons l'estompe, représentant les deux vieux frères illustres, qui se trouve dans notre salon, faite par un de vos apprentis Zi-fou-tsing. J'en profitai pour dire à S. E. que dans quelques jours, je comptais lui offrir un tableau, encore mieux réussi que celui-là. Il ouvrit de grands yeux étonnés, et je le laissai dans l'ignorance, après avoir piqué sa curiosité.

Quelques jours après, je fis savoir à notre tao-t'ai, que j'aurais un présent à lui offrir, à l'occasion de son jour natal, et m'informai s'il pourrait le recevoir le 5 de la 12me lune. Le tao-t'ai prit des informations sur ce que je voulais lui offrir, et me fit dire que le 5 et le 6 étaient jours de deuil pour la cour, et qu'il me priait de remettre au 7.

C'est donc aujourd'hui que, par un soleil splendide, à deux heures de l'après-midi votre magnifique tableau, dont le cadre tout doré est le moindre mérite, a été porté au Ya-men du Siu-tcheou-Tao. Je

1. Le P. Gain avait fait exécuter a T'ou sé-wé d'après une photographie un grand portrait de Li-hang-tchang, frère du fameux Li-hong-tchang, et père du tao-t'ai actuel du Siu-tcheou-fou. Dans cette lettre il raconte au F. Lieu, directeur des ateliers de peintures de T'ou-sé-wé, la remise du portrait au Tao-t'ai.

l'avais fait dresser sur un brancard tout couvert de draperies de soie, porté par quatre hommes et soutenu par deux autres avec globule. Des chrétiens à pied et à cheval l'escortaient avec chapeaux de cérémonies, et je suivais moi-même en chaise et en habits de cérémonie. Le tao-t'ai m'avait prévenu qu'il recevrait le précieux tableau à deux heures et demie. Mais dès une heure de l'après-midi des troupes, cavaliers et fantassins, arrivaient dans notre rue, et bientôt des mandarins de tout grade envahirent notre cour. Deux commandants de cavalerie spécialement délégués par S. E. Li tao-t'ai pénétraient jusqu'à moi et me disaient que toutes les troupes de la cité et tous les mandarins civils et militaires étaient mobilisés pour recevoir avec les honneurs dus à un vice-roi, le portrait du père de leur Chef hiérarchique. Quand tout fut prêt, le portrait, du salon décoré, fut porté par deux chrétiens globulés sur le brancard, resté à l'extérieur, trop grand pour pénétrer chez nous. Au signal de trois coups de canons, les pétards éclatent dedans et dehors, les clairons sonnent, les trompettes retentissent, accompagnées de deux fanfares chinoises, et le défilé commence. Des cavaliers rouges, jaunes, bleus, verts, dans leurs plus beaux atours ouvrent la marche, bannières déployées — puis les fantassins, puis les officiers précédés de leur parasol rouge, puis le tableau, et enfin votre serviteur fermant la marche, mais escorté et suivi de centaines et de milliers de curieux. — Le cortège, au lieu de se rendre directement au Ya-men du tao-t'ai, a fait un grand détour par les principales rues de la ville, et souvent était arrêté par l'encombrement de la voie. Enfin à trois heures, on arrivait au magnifique ya-men du tao-t'ai. Les fanfares, les clairons, les pétards, et toute la bastringue éclatent de plus belle, — les cours immenses sont envahies, — tous les cavaliers à pied et tous les fantassins rangés sur plusieurs rangs présentent les armes. Après la seconde porte je vois plus de trente mandarins en grande tenue, splendidement alignés, et je traverse tout cela à la suite du portrait, devant lequel tous muets ouvrent des yeux presque aussi grands que la bouche.

A la troisième porte, ma chaise s'arrête, le portrait seul pénètre. On m'a dit qu'il a été porté avec grande révérence par les gens du tao-t'ai dans la salle d'honneur, et après que le tao-t'ai eut fait une prostration à l'image de son père... tout ému, il est venu à ma rencontre, et m'a introduit dans le salon fleuri. Là il m'a offert le thé à moi seul, et après quelques mots échangés, il m'a prié de l'accompagner dans une salle voisine, où se trouvait une table richement servie à l'européenne avec vins, desserts, etc. Bientôt le préfet Tch'ang, et les sous-préfets seuls sont venus nous y rejoindre et on a goûté un

peu de tout ce qui était servi. Le tao-t'ai, peu causeur, d'un caractère timide, paraissait ravi...

Quand je suis sorti, tous les mandarins, plus de trente, attendaient toujours en rangs dans la cour, et les troupes étaient encore sous les armes. Il était plus de quatre heures quand je suis rentré à la maison, où m'attendaient les Pères Le Bayon et Chevallier-Chantepie, bien guéri et sortant de retraite juste pour jouir de ce spectacle peu banal.

Voilà, cher frère Lieu, comment vos tableaux prêchent au Siu-tcheou-fou la gloire de notre sainte Religion.

Priez pour que tout cela tourne à la plus grande gloire de Dieu et au salut du plus grand nombre d'âmes.

Voulez-vous, cher Frère, avoir la bonté d'offrir mes vœux de bonne année à votre excellent Père Ministre et à toute sa chère communauté, et en même temps au bon Père Ma de l' « Aurore », qui m'avait procuré la photographie qui a servi à faire le portrait de Li-han-tchang, en lui communiquant les détails de cette lettre.

Un accès de fièvre. — *(Du P. Bondon au P. Bonay.)*

Tsiang-léou, 11 avril 1905.

Soyez mon interprète auprès des Pères ordonnés avec vous et demandez-leur un memento pour les chrétiens et catéchumènes du T'ang-chan. J'aurais écrit avec plaisir un petit mot à plusieurs d'entre eux, mais juste pour la première fois de cette année apostolique, j'ai été pris d'un accès de fièvre dimanche dernier. Vingt-cinq baptêmes donnés et cent quarante confessions entendues le samedi m'avaient bien fatigué, aussi j'aurais mieux fait de me dispenser du sermon et du catéchisme et surtout de recevoir les salutations des nombreux chrétiens et catéchumènes après la messe du dimanche. Pour me reposer, je n'ai pu trouver rien de mieux que de me sauver à quarante lis d'ici dire une messe, et vous comprendrez que ce changement de fatigue était encore préférable quand vous saurez que j'ai ici épidémie de rougeole, des écoles et des catéchuménats bondés, surtout celui des femmes au nombre de cinquante, plus du double qu'il ne faut pour bien faire. C'est un essai pour répondre à un désir du R. P. Supérieur. Quelle patience il faut avoir; pendant le catéchisme il y en a toujours deux ou trois qui courent après leurs bébés!

Je viens de finir de bâtir dix grands kien pour mon église provisoire et en ce moment je fais creuser deux puits artésiens. Dans quelques jours on construira mon mur d'enceinte et ensuite la porterie. Le district ne fait que commencer; c'est sa seconde année, et il y a

déjà de l'ouvrage pour trois ou quatre Pères robustes et ne craignant pas leur peine.

N'oubliez pas au saint Autel les chrétiens et catéchumènes du T'ang-chan non plus que leurs pen-t'ang, tous ont grand besoin de prières. J'aurais été heureux de vous demander votre bénédiction, les saints anges me la porteront.

Vous rappelez-vous les jouets que vous m'avez fait envoyer par le F. Durand, ils m'ont permis de gagner tout le village : papas, mamans et enfants et toute leur parenté et ont fait de nombreux catéchumènes. Je m'étais promis de vous écrire tout cela, mais il faut pardonner beaucoup à un pen-t'ang qui voudrait que le jour eût vingt-quatre heures sans aucune nuit. C'était au premier de l'an chinois.

P. S. Le P. Boudon est guéri de sa fièvre mais pas de son zèle dévorant. J'ai béni dans sa nouvelle chapelle provisoire les Rameaux et un Chemin de croix... Venez, venez vite et nombreux voir les moissons blanches, qui attendent des bras. (L. Gain.)

Mort d'un catéchiste dévoué. — *(Du P. de Bodman.)*

Fong-hien.

Vous vous rappelez sans doute encore le vieux catéchiste Ou-kin-chan. Je vous envoie aujourd'hui ses suffrages en vous demandant une prière pour ce bon serviteur. Trop âgé pour aller au loin, il me servait depuis cinq ans aux environs de Tchao-tchoang. Cette région ne comptait qu'une chrétienté à mon arrivée, elle en compte maintenant dix, dont six ont été fondées, deux autres relevées et consolidées par Ou-kin-chan. Bien que très pauvre, même dans son extérieur, et peu lettré, il était universellement respecté. Il est mort en combattant. Je l'avais mis au mois de juillet dernier dans une nouvelle chrétienté, en butte, depuis six mois, à la plus violente et hypocrite persécution de la part des notables soutenus par le mandarin. Il soutint et édifia les catéchumènes ; mais la lutte épuisa ses forces ; il tomba bientôt malade. A peine remis, et se traînant difficilement, il accompagnait encore ses catéchumènes en brouette, dans les différentes démarches nécessitées par la lutte. Dans la dernière visite qu'il me fit, il me dit avec foi : « Dieu est tout-puissant, si Lui veut cette chrétienté, le diable ne saurait l'en empêcher. »

Je l'exhortai plusieurs fois à se ménager ; enfin, frappé de l'altération de ses traits, je l'obligeai à aller se reposer dans l'école de Tchao-tchoang. Quelques jours après j'y étais appelé pour l'extrême-onction. Le malade avait déjà perdu plusieurs fois connaissance. Quand j'arrivai, il me reconnut et pleura de joie. Il reçut tous les sacrements en pleine connaissance et avec recueillement. C'est la première fois que

je pleurais à une extrême-onction. J'avais grand' peine à proférer les paroles du rituel; l'émotion m'étouffait.... Quelques jours plus tard j'apprenais sa mort. Il a rendu le dernier soupir dans l'école, entouré de ses chers chrétiens.

En lui je perds mon bras droit dans toute cette contrée. Mais j'ai confiance qu'il prie pour nous. Déjà les affaires de Lieou ta-leou (c'est le nom de sa dernière chrétienté) ont pris meilleure tournure et font espérer une solution prochaine. Les catéchumènes se sont trempés dans la lutte et auront bien mérité leur baptême au printemps prochain.

Vie chrétienne sérieuse. — *(Du P. Bastard au F. Bonay.)*

Ma-tsin, le 26 janvier 1905.

Il y a longtemps que je me propose de vous parler de mon district, auquel vous voulez bien vous intéresser. De fait, en toute simplicité, il le mérite. Jusqu'à présent, les écoles et les catéchuménats, auxquels venaient s'ajouter les courses aux chrétientés éloignées, m'ont enlevé le temps et le goût de la littérature. Avec quatre ou cinq catéchismes par jour, des baptêmes de temps en temps, l'administration spirituelle et temporelle de cent cinquante à deux cents *bouches*, comme on dit en chinois, sans compter les rudes journées des dimanches où les centaines de confessions précèdent le sermon de la messe, suivie elle-même de mille petites histoires de tout genre, il faudrait une conviction robuste pour s'atteler à la correspondance. On ne chôme pas ici, grâce à Dieu, et le terrain semble fertile. J'ai déjà enregistré 90 baptêmes; et le printemps m'en donnera bien le double, au minimum. Les catéchumènes des deux sexes s'annoncent nombreux et les écoles vont regorger d'élèves.

Mais ces baptisés présents et futurs sont-ils sérieux? Voici quelques données qui vous permettront d'asseoir votre jugement. Je reviens d'une tournée dans l'ouest de mon district à une trentaine de lis de Ma-tsin. C'est le quartier où j'ai le plus de jeunes chrétientés. Dimanche dernier j'avais promis d'y aller mardi pour y dire la messe mercredi et jeudi. Donc mardi, en dépit du froid et d'un vent carabiné, je me mets en marche, faisant une grande partie de la route à pied pour moins grelotter sous la bâche de ma charrette. Les chrétiens avaient tout préparé et poussé l'attention jusqu'à allumer une bûche encore verte au beau milieu de l'école. Ce sont de bonnes gens vraiment que mes chrétiens de Yang-tsai-yuen. A peine avais-je commencé à m'enfumer qu'ils se présentèrent, les hommes d'abord, puis les femmes, pour faire les salutations d'usage. Et si vous voyiez comme tout ce monde-là est à la fois confiant et respectueux envers le

Père! En dernier lieu, arrive le grand-père de l'administrateur, un vieux de quatre-vingt-un ans accompagné de son arrière-petit-fils: quatre générations de baptisés depuis quatre ans. Ses quatre jambes ont eu beau faire diligence, elles arrivent après le train; mais ça ne l'empêche pas de faire la prostration au Père. Par égard pour le grand âge, je le fais asseoir sur un banc près du feu; et là, nous causons du vieux temps et des jours plus rapprochés de la confirmation. — « Est-ce que tu es allé à la confirmation l'an dernier? — Si, j'y suis allé? Deux fois encore! — C'est une fois de trop, vieil oncle. — Mais c'est que la première fois Monseigneur n'arrivant pas, je revins après deux jours d'attente. Mon petit-fils, mieux avisé, attendit un jour de plus. Le lendemain il revenait confirmé, et le surlendemain je repartais avec mes béquilles; et cette fois-là, je réussis. — Ainsi, à quatre-vingts ans tu as fait environ cent-vingt lis pour recevoir la confirmation. Eh! bien, vieil oncle, cela compte pour le ciel. Mais au moins, tu n'oublies pas la prière du matin et du soir? — Père, tous les jours je viens à la prière du soir à l'école. Le matin, je me permets quelquefois de prier tout seul chez moi. — Va, cela compte quand même.

De fait, hommes et femmes prient tous les jours dans cette chrétienté-là. Et c'est le meilleur critérium pour juger de la foi des nouveaux chrétiens. Aussi, quand je parlai des superstitions, il n'y eut qu'une voix pour protester qu'ils n'en faisaient plus depuis qu'ils ont commencé d'apprendre la doctrine. Il y a à Yang-tsai-yuen près de quarante baptisés y compris les enfants. J'en confessai vingt le mardi soir, après les y avoir préparés par un catéchisme. Le lendemain matin la neige n'empêcha pas des chrétiens de faire cinq ou six lis pour venir assister à la messe. Quant à ceux du village, aucun n'eût voulu y manquer. Aussi j'eus plus à féliciter qu'à gronder dans la petite exhortation que je leur adressai.

Et ce qui prouve en leur faveur, c'est qu'ils n'ont ni querelles ni procès. Ils sont au mieux avec leurs voisins païens, si bien que c'est chez le richard d'à côté qu'on nourrit mes mules.

Quant au Père, ils tiennent à honneur de le bien traiter. Une cotisation fournit aux frais du souper et du déjeuner. Est-ce leur faute à eux si l'ail et la sauce trop forte en vinaigre ne vont guère mieux à mon estomac qu'à mon palais? Demandez à mon catéchiste et à mon cocher si les restes de ces deux festins n'étaient pas à faire perdre le libre arbitre.

Après les adieux, où l'on me promit une dizaine de catéchumènes pour le 15 de la 1re lune, je partis pour une chrétienté voisine qui porte le nom plantureux de Teou-fou-yng, camp du fromage de hari-

cots. Même accueil filialement respectueux des chrétiens et des chrétiennes. Il y a là un administrateur aisé, qui prend son rôle à cœur. C'est lui qui fait les frais : bûche, plats à l'ail et au vinaigre pour les hommes, paille et son pour les mules, tout est fourni par lui. L'école a été bâtie sur son aire moyennant un faible secours fourni par le Père. C'est chez lui que les baptisés récitent les prières que dirigent sa femme et sa bru. C'est lui et ses fils qui me servent. Mais si les cœurs sont chauds, l'école ne l'est guère. J'eus beau me couvrir de toutes mes couvertures et de tous mes habits, sans oublier mon imperméable, je n'eus point chaud cette nuit. Et je ne m'expliquais pas le vent glacial qui soufflait sur mon lit resserré entre trois murs, loin des portes et fenêtres. En me levant, je trouvai sous mon lit une couche d'un demi-pied de neige poussée par le vent du nord à travers les pierres sans ciment qui forment la base des murs. Tout s'expliquait ainsi. — A peine levé, je trouve le vieil administrateur qui venait m'apporter de la braise dans une chaufferette. Son fils m'apporte de l'eau bouillante, où je trempe ma serviette avec peine. Un quart-d'heure après la même serviette était raide comme une plaque de tôle. Pas étonnant si j'eus l'onglée durant la messe. La burette à l'eau était gelée. Mais, grâce à Dieu, le précieux sang resta liquide. J'avoue que mon allocution fut courte et que les gestes consistèrent surtout à me frotter les mains.

Je partis vers midi, bien emmitouflé dans ma charrette bâchée. On me conduisit par les chemins et à travers champs. Et nous arrivâmes sans encombres. En route, je faisais mes plans pour le printemps prochain : que de messes dans les chrétientés, tandis que le P. Chevallier-Chantepie, désormais bien rétabli et presque rompu au roulement de la maison, tiendrait les écoles et les catéchuménats ! Saute, Perrette. J'apprends en arrivant que le P. Chevallier-Chantepie va quitter Ma-tsin pour Yao-wan, où le départ du P. Richard a fait un trop grand vide. Sans rancune, Père Richard ; mais c'est égal....

Au pays des brigands. — *(Du P. Beaugendre au P. Barbotin.)*

Heou-tchoang, le 15 janvier 1905.

Un mot de notre pays de brigands vous ferait-il plaisir ? Voici.... Toujours, comme par le passé, meurtres et brigandages et cependant le mandarin en met en cage des dizaines et des dizaines..., ça n'y fait rien, ils ont ça dans le sang. Il y a quelques jours, le sous-préfet de T'ang-chan était allé voir, le soir, le Père Bondon incognito. En s'en retournant, les bons brigands l'ont soulagé de son pardessus et de sa bourse, soit quatre cents piastres... Hein ? Comment la trouvez-vous celle-là ?

J'ai été volé deux fois. La seconde fois je pourrais dire brigandé, puisque les trois ou quatre gredins ont fait jouer le chien de leurs fusils, quand on a voulu les poursuivre. J'étais absent aux deux fois. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, la moisson s'annonce belle. Il y a quelques jours, je passais une soirée avec le P. de Bodman, au Coucou chanteur (Tai-to-lo, à cause de l'horloge). Le cher Père m'en a raconté de façon à enthousiasmer les plus incrédules, j'allais dire, des scolastiques, mais je me garde bien de le dire, certes. Il vient de prendre possession d'une grande pagode aux nombreux diables grimaceurs, tous, devenus poussière de nouveau! Puis des catéchumènes, des catéchumènes! Il pense avoir quatre cents baptêmes cette année! Qu'aurait dit le chevalier apôtre d'une telle moisson? Ça n'est plus le « passer les mers, sauver une âme et mourir ».... C'est sauver des milliers, *by and by*, et pas mourir. Hier, j'étais chez le P. Bondon, c'est la même chose, il m'a dit qu'il aurait plus de trois cents baptêmes, déjà il en a cent cinquante!

J'étais allé à la grande foire de T'ang-chan, pour acheter une mule et j'ai parcouru la ville à pied avec un officier et de gros marchands catéchumènes du P. Bondon. Pas un mot malsonnant; mais bien, en général, figures sympathiques. Puis, je suis allé au jardin d'horticulture. On m'a offert une cargaison d'arbustes à fleurs et à fruit: « Suan lao hongs », pommiers, cerisiers, « Mou-kou-shous », etc., etc., toujours avec mon officier, son ordonnance et les amis... Les cochers des PP. Bondon et de Bodman ont, avec la lune que vous savez par devant et par derrière, le chapeau de cérémonie. Si le cher frère fleuriste de Zi-ka-wei nous vient un jour par ici, bien que ce soit une plaine de sable, on peut encore avoir un joli jardin que l'on arpente après dîner; ça remplace la cigarette... Mais, vous allez dire: et que faites-vous, vous?.... Ce qu'un vieux peut faire dans un vieux pays, le Poutong du Siu-tcheou. Je complète les familles et baptise surtout des femmes et des enfants de douze à quinze ans. J'en ai cinquante-quatre depuis les vacances; j'aurai, j'espère, la centaine pour les vacances. Le P. Bizeul dirait: P. Bondon, quel lapin! Sa tour est construite en plein champ, quand on entend la fusillade dans les environs, il arpente son champ, puis il s'en va dormir de nouveau. On ne le moleste pas. Par son audace et ses voyages de nuit, passant, de temps à autre, au milieu d'une bande de brigands qui alors se rangent des deux côtés de la route, il a conquis leur sympathie. Pour nos pays, il faut être jeune: les scolastiques, voilà l'espoir.

Voyage d'agrément. — Auberges. — Installation. — *(Du P. E. Zi.)*

T'ong-chang, 19 octobre 1904.

Vous m'avez recommandé de ne pas oublier de vous raconter les plaisirs de notre voyage pour nous rendre à nos districts.

Nous nous sommes embarqués le 5 septembre, neuf Pères et cinq séminaristes. Le lendemain, vers dix heures du soir, nous arrivions à Tchen-kiang; mais à cause de nos bagages à retirer nous n'entrions au presbytère qu'à minuit et demie. Le 7, on fait des achats et on se prépare au départ en barque. Le 8, après-midi, nous quittions Tchen-kiang après nous être séparés en trois bandes. Les Pères du Siu-tcheou-fou occidental se partagent dans deux barques; le P. Beaugendre et le P. Lieou sont dans la plus petite; le P. Bondon, le P. Chevallier-Chantepie et votre serviteur dans une grande barque qui peut contenir trois cents tan (hectolitres) de riz, mais est vieille et malpropre. Comme équipage, huit matelots et deux femmes. Le P. Chevallier-Chantepie loge à l'arrière dans une petite chambre; le P. Bondon et votre serviteur dans le salon; le séminariste Kiong avec un domestique à l'avant de la barque. Nous pouvons heureusement dire la messe tous les jours. Le 20 septembre seulement nous atteignions Yao-wan après douze jours d'une traversée, que tous les Pères ont trouvée pénible. D'abord tout le temps vent contraire. Puis les PP. Bondon et Lieou ont été indisposés trois jours; le P. Chevallier-Chantepie a souffert de la diarrhée pendant quatre jours. A mi-route le P. Beaugendre a été pris par la dyssenterie et n'a pu se remettre qu'à P'ei-hien, en mangeant du raisin. Moi seul me portais bien, mais ma chambre était, je crois, le refuge de toutes les punaises; impossible de dormir. Cela valait toutes les disciplines, et la bonne Providence a jugé mon lot suffisant.

De Yao-wan à la ville de Siu-tcheou-fou il y a cent quatre-vingts lis que j'ai faits en brouette en deux jours de voyage.

Parti le 12 septembre de Yao-wan, j'ai passé la nuit au bourg nommé Pa-i-tsi (bourg de la huitième station officielle), dans une auberge du nom de Tsi-yen-yn (auberge de la collection des savants), auberge des plus pauvres que j'ai jamais trouvées. Elle consiste en trois grandes chambres, sans portes ni fenêtres et malpropres.

Le patron vient tout de suite m'offrir un vase d'eau chaude pour me laver la figure; il ne le dépose pas sur une table mais à terre, c'est, paraît-il, la coutume du pays et même des bonnes familles de par ici. Il faut donc se courber à terre pour pouvoir se laver. Dans le vase un morceau de toile presque noire de saleté. Après cette cérémonie, je donne le menu de mon repas. Le souper terminé, le patron

vient pour que je règle mon compte. En plus de la nourriture, ce n'est pas cher, seize sapèques par nuit; dont huit sapèques pour le lit et huit sapèques pour le service qu'on appelle ici Fang-hou-tsien (prix de chambre et de lumière). On y ajoute généralement quelques sapèques de pourboire. L'auberge fournit le lit vide, sans moustiquaire et sans couvertures. Qui veut une couverture, fort sale d'ailleurs, doit payer dix sapèques en plus. Mais généralement on apporte la couverture et les objets dont on a besoin. Des quatre lits qui sont là, mes deux brouettiers en prennent deux; mon compagnon de route, un chrétien loué à Yao-wan, occupe le troisième; je laisse le quatrième vide, par crainte des punaises, et je préfère pour cette nuit-là me coucher sur la brouette elle-même, car les brouettes de ce pays ne sont pas comme celles de Chang-hai; elles n'ont pas de séparation au milieu et sont plates. Dès l'aube on peut partir sans rien dire à personne.

Le patron me raconte qu'il y a sept mois le Tao-tai de Siu-tcheou-fou avait aussi logé chez lui. Sur un mur de la salle on lit cette inscription parallèle: « Du lac et de la mer les hôtes viennent ici parler de commerce; les nobles et les mandarins y viennent aussi traiter de l'administration. » Puis une inscription horizontale: « La fontaine est éloignée, aussi la route est-elle longue. »

***

Comme vous le savez, je n'ai ni église, ni presbytère. Tout est à faire. J'ai six chambres comme église provisoire. La petite sacristie servait au missionnaire qui voulait passer ici la nuit.

Le 9 octobre quand le R. P. Gain a eu la bonté de venir m'installer là où doit être mon centre, douze familles sont venues déclarer leur désir de devenir chrétiennes. Pour l'instant on compte dans mon nouveau district, six cent vingt-deux néophytes et deux mille quatre cent cinquante et un catéchumènes. Pas d'église pour les contenir, à plus forte raison, pas de catéchuménat où les instruire. D'ailleurs je n'ai pas les aides nécessaires. Je n'ai que deux Sie-cheng (catéchistes et trois domestiques à ma disposition.

Je loge actuellement dans une petite chambre en paille, sans table, ni vaisselle, ni cuisine.

Plusieurs masures ont été achetées pour préparer un emplacement; on est en train de les abattre: quelle poussière! Plusieurs vieilles femmes ne veulent pas quitter assez promptement les maisons achetées par nous, d'où des difficultés. A Chang-hai, avec de l'argent on peut se procurer n'importe quel objet; ici même avec de l'argent on a grand'peine à se procurer le nécessaire. Le proverbe chinois dit: « Je

n'ai que peu de briques; pour bois je n'ai absolument rien. » Même avec de l'argent j'en suis là.

Le centre actuel du mouvement des conversions se trouve près de ma future résidence, à quinze lis d'ici. Là on peut espérer la conversion de treize villages; mais le temps me manque pour m'en occuper suffisamment.

Domestiques et Catéchistes. — *(Du P. E. Zi.)*

T'ong-chang, 30 novembre.

Je voudrais vous entretenir de l'administration matérielle d'une résidence et d'un district dans notre section; car je ne sais si à Chang-hai on peut s'en faire facilement une idée.

Parlons d'abord de ma résidence. Pour l'instant j'ai trois maîtres et trois domestiques. Chacun des maîtres, c'est-à-dire le procureur, le catéchiste et le maître d'école, gagne pour son salaire mille sapèques (2 fr. 50) par mois; sa nourriture est la même que celle de nos élèves et de nos domestiques. Repas deux fois par jour, mais bien pauvre puisque à part les quatre grandes fêtes de l'année, on n'y sert jamais ni viande, ni poisson, ni œufs. Leur siao-tsai (légumes) ne coûte qu'une sapèque (un quart de centime environ) par repas pour chacun. Avec trente ou quarante sapèques (deux sous) on peut donc nourrir pendant toute sa journée un des habitants de notre résidence. Ce n'est certainement pas cher, et on aura peine à croire à Chang-hai que ce soit possible Nos domestiques reçoivent comme salaire cinq cents sapèques (un franc vingt-cinq) par mois; ils travaillent toute la journée et mieux encore que ceux de Chang-hai. Quand on envoie quelqu'un faire une course à soixante-dix, quatre-vingts et même cent lis de distance, on doit lui donner soixante-dix, quatre-vingts ou cent sapèques, c'est-à-dire une sapèque par li, et il doit se nourrir avec cela; le messager recevant ces soixante-dix sapèques pour sa course, trouvera le moyen d'économiser encore sur le prix de la nourriture pour mettre de côté quelques sapèques de plus.

Voulez-vous maintenant des détails sur mon district? J'ai actuellement dispersées dans mon district quatorze écoles externes qui seront le noyau de futures chrétientés. Chaque école a un catéchiste dont le salaire est aussi de mille sapèques par mois. Pour sa nourriture, deux manières de faire: parfois les catéchumènes le nourrissent, parfois ils se cotisent pour lui donner quinze cents sapèques par mois à charge de pourvoir lui-même à sa nourriture. En plus, ils lui donnent encore à peu près cent sapèques pour frais de voyage quand il doit venir assister à la messe du dimanche, car la résidence du Père ne l'héberge pas.

L'office du catéchiste est de former les catéchumènes. Pendant la journée, il donne l'enseignement aux enfants; le soir il réunit tous les hommes à l'école, leur fait réciter publiquement les prières du soir et leur adresse quelques bonnes paroles. Sur une feuille imprimée donnée par le missionnaire pour cet usage, il marque chaque jour le nom de ceux qui assistent à cette récitation publique, et à la fin du mois il rend compte de cette réunion au missionnaire. Le samedi soir ou le dimanche matin, le catéchiste de chaque village conduit son groupe de catéchumènes à l'église pour la messe; souvent on vient ainsi de trente et de quarante lis de distance, apportant avec soi tout ce qui est nécessaire, car on ne trouve pas à manger à la résidence du Père. Après la messe, chaque groupe vient à son tour saluer le missionnaire et recevoir de lui des conseils et des avis. Pour tous les Pères de cette région, ainsi absorbés toute la journée par ces visites, le dimanche est un vrai jour de jeûne, mais c'est aussi le jour où ils font le plus pour le bien des catéchumènes et des chrétiens.

Inondation et désastres dans l'île de T'song-ming.

Récit du P. Le Chevallier.

Chang-hai, 6 septembre 1905.

Le 1er et le 2 septembre dernier, une haute marée extraordinaire coïncidant avec un typhon qui poussait les eaux vers le rivage, a inondé les rives des concessions de Chang-hai dans la nuit du vendredi au samedi. Le champ de courses a été transformé en un lac. Sur la concession française le Bund et la rue du Consulat ont particulièrement souffert. Les sous-sol de l'*Hôtel des Colonies*, ont été inondés; de même à notre procure. A Zi-ka-wei nous avons été fort secoués et beaucoup de ravages dans toute la région.

Les bords du Yang-tsé et du Wang-pou ont partout souffert.

Les îles qui se trouvent à l'embouchure du fleuve ont été en grande partie inondées. « Wang-souo a presque complètement disparu sous les eaux; sur dix mille habitants, environ trois mille ont été noyés.

A T'song-ming les désastres sont également très grands. Le district du P. Le Chevallier a été particulièrement éprouvé; le Père lui-même a failli périr.

Le P. Le Chevalier est en ce moment à Chang-hai, où il est venu demander des aumônes pour secourir les malheureux insulaires; des milliers ont été noyés mais un plus grand nombre restent sans vêtements, sans nourriture. Ce sera la misère noire pendant huit mois jusqu'à la prochaine récolte. Le Père a écrit dans les journaux français et anglais; catholiques et protestants ont été touchés et donnent généreusement pour secourir les T'songminois.

Voici la relation de l'inondation, d'après le P. Le Chevallier lui-même :

« Pour la troisième fois la bonne Providence vient de m'arracher à un péril de mort imminent. Une première fois, un chien enragé s'est contenté de mordre le parapluie que je tenais à la main ; une seconde fois, naufrage dans le Wang-pou, comme vous le savez. Cette fois, elle m'a arraché, à la lettre, au double danger de me noyer et d'être écrasé. — Ce que je vais vous conter est épouvantable ; jamais je n'ai vu pareil désastre.

» Me trouvant le 1er septembre dans la chrétienté de « Lorette », dont la chapelle a été construite il y a 7 ans, et qui compte deux cent soixante baptisés, je fus subitement éveillé vers une heure et demie après minuit, par les cris des gens qui appelaient au secours. Sans me rendre compte de ce qui se passait, je me levai pour allumer ma lampe et ne fus pas peu surpris de me trouver dans l'eau jusqu'à la cheville ; cette eau entrait par les trous d'une muraille mal faite. La pensée d'un raz-de-marée me vint de suite à l'esprit. Les larmes aux yeux, je suppliai Notre-Dame de Lourdes, dont l'image était dans ma chambre, en faveur de nos pauvres insulaires, dont beaucoup se trouvaient déjà sous l'eau, le terrain de la chapelle étant assez élevé. Je mis sur la table les objets qui étaient déjà dans l'eau ; mais il ne me vint même pas à la pensée que nous étions menacés nous-mêmes. — Quand j'ouvris la porte pour me rendre compte des choses, l'eau se précipita avec fureur dans l'appartement ; la pluie et le vent faisaient rage. Vite je pris la clef du tabernacle pour sauver le Très Saint Sacrement. De toute la force de mes poumons, je criai au gardien de la chapelle de m'en apporter la clef ; mais la peur le tenait tellement qu'il se contenta de répondre en gémissant : « Qui donc pourrait aller vous la porter ? » Je pensai à briser une vitre et à passer par la fenêtre ; mais comment l'escalader ? Heureusement mes cris attirèrent un catéchiste et le maître d'école qui se dévoua pour aller prendre la clef. Dans l'obscurité, je pus prendre la sainte custode, que je suspendis sur ma poitrine. J'étais trempé jusqu'aux os ; aussi, rentré chez moi, je changeai de chemise. Avec moi, entrèrent le maître d'école, le catéchiste et deux couleuvres qui ne voulaient pas se noyer et qu'on tua séance tenante ; puis, nous procédâmes au sauvetage des objets en superposant des tables et des bancs, car l'eau montait toujours avec une rapidité effrayante. Bientôt une partie du mur nord cédait sous la violence du vent et des flots, et le reste menaçait très fort. Vite nous nous transportâmes avec les bagages dans le réfectoire protégé par une simple cloison. A peine y étions-nous que toute la muraille tombait. Quelques instants après, la cloison cédait à son tour. Catéchiste et

maître d'école de me prier de sortir, parce que nous n'étions plus en sûreté. — Mais, le serions-nous davantage dehors ? Sans point d'appui, nous serions certainement emportés par les vagues, comme l'ont été hélas ! tant de malheureux. — « Mieux vaut, leur dis-je, nous installer dans l'angle encore intact de l'appartement. » — Sur ce, ma lampe s'éteint et tous mes efforts pour la rallumer furent inutiles. — Sortons, Père, sortons. — Dehors, le danger étant évident, j'hésitais encore quand, avec le bruit d'un coup de foudre, la chapelle tombait tout d'une pièce, laissant debout, chose étrange, mon appartement, qui ne faisait qu'un corps de bâtiment avec elle et dont un mur s'était déjà écroulé. — « Vite, Père, sortons ; plus de temps à perdre. » — On commença par prendre une table, sur laquelle nous comptions monter ; elle fut immédiatement emportée par le flot. Le nécessaire, contenant les saintes Huiles, l'eau baptismale et autres objets pour les sacrements, ont le même sort. — Où aller ? Tous trois, nous n'avions pour vêtements qu'une simple chemise et un caleçon de toile de coton ; ni bas, ni souliers, rien, et nous étions sans abri. Mais il était bien question de cela vraiment. L'autre catéchiste, qui était resté dans son appartement, jusqu'à la chute de la chapelle, avec de pauvres gens, dont la cabane était tombée et qui s'étaient réfugiés chez nous, se précipita dehors du coup, court vêtu comme nous, me criant, des sanglots dans la voix : « Confessez-nous, Père, confessez-nous. » — Puis, comme nous ne savions où aller, « réfugions-nous sur la charpente de la chapelle, ajouta-t-il ; c'est là que nous serons le plus en sûreté. » — Il avait raison ; là nous étions dans l'eau, il est vrai, aussi bien qu'ailleurs mais cette charpente consolidée par des masses de briques et de tuiles ne pouvait pas facilement être emportée. — Nous nous y installâmes le moins mal possible, et peu après mon appartement tombait à son tour. Les païens eux-mêmes ont trouvé le fait extraordinaire. La bonne Providence semble avoir pris à cœur de nous sauver la vie : nous étions plongés dans un profond sommeil, elle nous a fait réveiller par les malheureux voisins venus se réfugier chez nous ; — quand j'eus sauvé le Très Saint Sacrement, c'est le mur nord de ma chambre, qui cédait seul, puis la seconde cloison ; puis, comme nous ne sortions pas, la chapelle tout entière ; — puis, obscurité complète qui nous força enfin à partir ; — à peine en sûreté, tout tombait.

Nous criâmes alors aux dix personnes, qui étaient dans l'appartement des catéchistes et dans la demeure du gardien de venir au plus vite nous rejoindre, ces bâtiments pouvaient avoir le sort des autres. Une femme seule nous écouta ; les autres se contentaient de gémir et de se lamenter. Il fallut procéder à leur sauvetage.

Deux catéchistes s'y dévouèrent, ayant de l'eau jusqu'au cou. On

installa tout ce monde sur la charpente à nos côtés... Nous étions cinq, protégés contre un vent terrible et une pluie glaciale par une couverture apportée par mon catéchiste, laquelle, sans nous empêcher d'être mouillés formait pourtant un abri très appréciable. On trouva deux autres ouvertures qui rendirent le même service aux autres personnes. Il y avait là quatre enfants, qui, ne comprenant pas la gravité de la situation, ne faisaient que pleurer et se plaindre, qui d'avoir mal au ventre, qui d'avoir froid, d'avoir faim. Une jeune femme se demandait avec anxiété ce qu'était devenu son mari avec deux de ses enfants. Dès qu'on put apercevoir quelque chose, nous vîmes que les maisons de nos voisins avaient disparu. Devant nous, les vagues emportaient avec fureur des meubles, des animaux, des maisons sur lesquelles étaient souvent cramponnés des individus, qui furent presque tous sauvés; puis des cercueils et des cadavres sans nombre. Deux porcs sont venus se réfugier à mes pieds.

Vers neuf heures du matin, il ne pleuvait plus que par ondées, et l'eau avait quelque peu baissé. Nous avisâmes alors à sortir d'une situation qui ne pouvait durer, en fabriquant un radeau au moyen de deux gouttières en bois, sur lesquelles nous plaçâmes les portes de la chapelle et de ma chambre. Malheureusement, pas de corde pour fixer le tout, on ne trouva qu'une corde de paille à moitié pourrie: faute de mieux on s'en servit, et avec des bambous en guise d'avirons, moi, mes deux catéchistes et le maître d'école, nous nous lançâmes sur le frêle esquif, confiants surtout en la bonne Providence. Le vent et les vagues étaient tels que malgré nos efforts réunis et voyageant à travers champs, nous ne pouvions nous diriger. Pour comble d'infortune, les portes non liées se disloquèrent; moi et un catéchiste, nous faillîmes faire le plongeon. Le catéchiste appela alors au secours et quatre ou cinq jeunes néophytes se jetèrent à la nage et nous amenèrent charitablement dans leurs familles, où ils nous hébergèrent de leur mieux, nous prêtant des vêtements, nous cédant leurs lits pour la nuit, nous traitant le moins mal possible, en pareille occurrence, car pas plus que nous ils n'avaient été épargnés: deux familles avaient eu leurs maisons abattues; les autres, plus ou moins avariées. Tous étaient très occupés à sauver au plus tôt les céréales plongées dans l'eau dans leurs pauvres cabanes. Pour nous, nous ne pouvions oublier nos compagnons d'infortune; le radeau réparé et fortement ficelé refit plusieurs voyages pour ravitailler les gens et les rapatrier.

Ne pouvant m'occuper autrement (je n'avais même pas un chapelet) j'écoutais les nouvelles. Près de la demeure qui nous donnait l'hospitalité, quatre cadavres étaient venus s'échouer: un homme, une femme, et deux enfants. La femme était notre plus proche voisine à

« Lorette » Malade de la poitrine, elle avait été emportée avec sa cabane et on l'avait trouvée morte encore couchée sur son grabat. Deux enfants venaient d'être recueillis vivants par un néophyte voisin. Tout à côté, j'aperçus une nouvelle convertie, échouée sur un tertre; peu après, son fils aîné nous l'amenait. D'une famille de six personnes, trois avaient disparu, les autres étaient parvenus à se hisser sur le faîte de leur cabane, et le flot les avait transportés jusque-là. — Un brave homme, administrateur de la chrétienté, envoya un radeau au secours de deux femmes entraînées par le courant sur un tombeau; il les avait découvertes en allant prendre des nouvelles de sa fille sur le sort de laquelle il n'était pas sans inquiétude. — Quant aux animaux domestiques, chèvres, porcs, poules, etc. On ne les comptait pas; les chèvres n'étaient plus recueillies, tellement elles étaient nombreuses.

Pour dîner nous eûmes pour trois une tasse de riz dur avec quelques filets de poisson salé. M'eût-on servi des ortolans rôtis, il m'eût été impossible de manger. Le triste spectacle que j'avais sous les yeux m'avait enlevé tout appétit. Le soir venu, nous passâmes en radeau chez le maître d'école qui me céda son lit et passa la nuit sur deux tables, avec un voisin dont la maison était démolie. J'avais en outre pour compagnons de chambre un défunt dans son cercueil et un porc. — Le lendemain, dimanche, il n'y avait pas à penser à dire la Sainte Messe; j'eus du moins la consolation de communier, ainsi que la veille, grâce aux Saintes Espèces que je portais sur moi. La veille au soir, j'avais acheté du maïs; mes deux catéchistes durent le moudre eux-mêmes et l'un d'eux, plus intrépide, alla seul en radeau ravitailler les gens exilés sur le terrain de la chapelle et dont le nombre s'était accru de plusieurs nouveaux réfugiés. — Enfin vers dix heures, une dizaine d'hommes vigoureux envoyés les uns par le père d'un catéchiste, les autres par l'architecte de Saint-Barthélemy, arrivaient à notre recherche. Partout, on nous croyait écrasés ou noyés. Aussi avaient-ils l'ordre, dans le cas où nous serions morts de rechercher nos cadavres, et de porter le mien au Kong-sou (résidence) central. Nous partîmes sur deux radeaux; en chemin, nous rencontrâmes de pauvres chrétiens recueillis par des voisins charitables, qui nous crient avoir tout perdu ce qu'il nous est facile de constater, hélas! Nous rencontrâmes aussi des quantités de cadavres. Près de la digue impériale, une pauvre femme, dont la maison était démolie, nous dit, les larmes aux yeux, qu'elle avait perdu deux enfants, ce qui de jour ne serait sans doute pas arrivé; car sa maison touche presque la digue; de nuit, ils n'ont pas su s'orienter et se sont noyés.

Beaucoup de chrétiens et de païens nous attendaient sur la digue, où nous arrivâmes vers une heure ou deux après midi, et tous nous

témoignèrent la plus vive sympathie. Les administrateurs de Saint-Barthélemy, l'architecte, le père d'un catéchiste étaient là... vous dire leur joie!... l'architecte ne put dire un mot, suffoqué par l'émotion, il ne put que sangloter, c'est mon compagnon d'infortune dans le naufrage du Wang-pou. Le long de la digue, une foule de malheureux à la recherche de parents disparus. Que de cadavres arrêtés là! C'est horrible! — Nous nous rendons à Saint-Barthélemy, nous y sommes comme sur un îlot, de tout côté de l'eau, mais c'est un endroit sûr. — La croix du clocher a été abattue sur la sacristie. « Notre-Dame de Bon Conseil » a également perdu la croix de sa façade, son mât de pavillon et a eu sa cuisine à moitié détruite. « Notre-Dame des Anges » a eu également la cuisine fort avariée. Pas d'autres nouvelles ce jour-là! Nombreux sont les témoignages d'affection des chrétientés, qui envoient des exprès aux informations. Pour rassurer les environs, on hisse au haut du clocher un grand pavillon annonçant à tous ma présence. Vers le soir, le père du plus jeune de mes catéchistes et deux parents viennent avec des bambous et un paquet d'habits dans l'intention de l'ensevelir et de transporter son cadavre. Jugez de leur joie de le retrouver en parfaite santé!

Le 5 septembre, les courriers de Job commencent à venir: « Père, j'ai perdu trois enfants. » — « Père, j'ai perdu une petite fille de dix ans. » — « Sept personnes de mortes dans ma famille, ma mère, trois enfants, deux belles-sœurs et un neveu. J'ai cru ma femme morte aussi; elle venait, le matin même, de donner le jour à deux jumeaux. Elle a été emportée sur une petite claie de roseau. Grâce à Dieu, on l'a repêchée vivante près de la digue au moyen d'une corde, à huit lis de ma demeure. » — A Saint-Thaddée, près de la chapelle, une mère et ses deux enfants restés sous les décombres de leur cabane; une autre écrasée. Pas de nouvelles précises et sûres des chrétientés les plus exposées: « Mère admirable », « Sainte Famille », « Notre-Dame de la Merci ». Tous disent que dans ces chrétientés le nombre des victimes est incalculable. Quant à « Lorette », il est une chose frappante, c'est que, depuis la mer jusqu'à la digue, sur une bande très étroite, la plus grande partie des maisons a été détruite, tandis que à droite et à gauche, sauf sur les bords de l'île où le désastre a été général, elles ont relativement beaucoup moins souffert. Tout en regrettant profondément la destruction de la chapelle de Lorette, je remercie le Bon Dieu de m'avoir fait participer aux souffrances de nos insulaires, pour m'apprendre à mieux compatir à leurs misères.

Si j'avais été ailleurs, ma compassion eût pu être plus ou moins platonique, il n'en peut être ainsi maintenant; j'étais au milieu d'eux souffrant avec eux.

Leur misère, qui la décrira? Des masses de gens, les riches comme les pauvres, n'ont plus rien, ni moissons, ni meubles, ni vêtements, ni de quoi manger. Les céréales, les animaux domestiques, les provisions, tout a été emporté par le flot. Au sud, près du bourg de Tsi-yao, un voisin me disait que depuis la rive jusqu'à trois lis à l'intérieur tout a disparu; *a fortiori* au Nord. De plus, les moissons si belles d'apparence sont perdues dans ces mêmes quartiers, condamnées qu'elles sont à pourrir dans l'eau qui ne peut s'écouler d'ici à de longs jours. Et alors comment vivre? C'est le désespoir. — Qu'ont-ils pour boisson? C'est horrible rien que d'y penser! Il n'y a dans l'île d'autre eau que celle des canaux qui sert à tous les usages domestiques; c'est là qu'on lave le riz et toute la nourriture, c'est dans cette eau qu'on cuit les aliments, et c'est cette eau qui sert de boisson. Or actuellement, l'eau qui couvre le pays et celle des canaux sont de niveau, et là-dedans pourrissent des milliers de cadavres d'hommes et d'animaux; l'odeur en est infecte, *teste experientia*, et n'y eût-il en enfer que cette odeur abominable, ce serait un supplice atroce... et il n'y a pas d'autre eau à boire.

C'est ce qui explique des scènes qui passeraient pour sauvages auprès de gens peu au courant des choses. Les insulaires protégés par la digue ont beaucoup moins souffert que les autres; le flot s'est brisé contre cette digue et si les terres sont inondées, on conserve pourtant l'espoir que les moissons seront sauvées en partie.

Ceux qui sont au-delà de la digue voudraient pour que l'eau s'écoulât plus vite couper cette digue, ceux de l'intérieur n'y tiennent pas bien entendu. — Aussi on battait le tam-tam de jour et de nuit, et des foules de gens en armes gardaient cette digue. On a essayé de la couper vers un bourg et l'eau s'est précipitée vers l'intérieur; mais aussitôt les cris: « aux armes! on ouvre la digue! » ont retenti, le tam-tam a battu le tocsin, la digue a été promptement refermée. Que c'est triste! Pauvres gens! On ne peut donner tort ni aux uns, ni aux autres. C'est vraiment la lutte pour la vie.

7 septembre. — Aucune nouvelle encore du fond de l'île, c'est la partie la plus exposée. Par ailleurs, on sait déjà que nous avons quatre chapelles détruites, sans compter celles qui ont plus ou moins souffert. — Nous devons avoir plus de cent chrétiens morts, d'après les données reçues jusqu'ici. La population de l'île (d'après le Père Havret) serait d'un million et plus; le nombre des chrétiens est à peine de douze mille. On peut donc conclure à peu près certainement qu'il est mort plusieurs milliers de païens, c'est-à-dire au moins dix mille personnes.

Les autres missionnaires de l'île ont été aussi très éprouvés.

Nouvelles indulgences. Nouveau continent. — *(Du P. de la Sayette.)*

Hai-men, 22 avril 1905.

Monseigneur Paris a rapporté de Rome une insigne faveur de Sa Sainteté Pie X, complétant le privilège déjà accordé à Mou-yen-dang par le Souverain Pontife de sainte mémoire Léon XIII. Celui-ci avait accordé à notre cher Sanctuaire Hai-menois l'indulgence plénière pour tout le mois de mai. Son successeur Pie X accorda une indulgence plénière pour la Fête du Patronage de la très sainte Vierge et nommément pour la Fête de Notre-Dame Auxiliatrice, quand celle-ci se trouve transférée en dehors du mois de mai, par suite d'occurrence avec quelque autre solennité privilégiée ou de rite supérieur. Ces faveurs donneront certainement un nouvel essor à la piété des fidèles envers Notre-Dame Auxiliatrice vénérée au Sanctuaire de Hai-men. Il me serait bien doux de vous y voir venir en pèlerinage. Je n'ose espérer ce bonheur pour le moment; car, je ne suppose pas que le règlement des études de Zi-ka-wei laisse une pareille latitude, même aux nouveaux prêtres.

J'ai célébré la fête de Pâques à « Mou-yen-dang », l'assistance se composait d'un millier de fidèles environ. Le matin même de la solennité je n'ai pu suffire à la besogne des confessions. Deux cents chrétiens au moins ont pu s'approcher de la Sainte Table.

Dimanche prochain, je vais inaugurer en compagnie de mes deux voisins, les prêtres séculiers Joseph Wang et Matthieu Tsu, une nouvelle église construite dans mon district et dédiée à l'évangéliste saint Matthieu. Par suite des alluvions du fleuve dans ces parages, le noyau primordial de cette chrétienté s'est considérablement développé. Chaque année, recevant l'appoint de nouveaux immigrants venus d'ailleurs pour cultiver ces nouvelles terres, la chrétienté de Saint-Matthieu à Fen-bi-so est devenue déjà ou va devenir certainement bientôt la plus nombreuse de tout mon district. Elle compte actuellement quatre cents fidèles. Et jusqu'à présent toute l'église se composait de deux chambres petites et trop modestes : une servait de sanctuaire, l'autre contenait tant bien que mal les premiers arrivés. Beaucoup de paroissiens devaient assister de dehors aux offices. La nouvelle église pourra contenir environ de six à huit cents fidèles. C'est un événement et un monument pour cette contrée quasi nouvellement sortie des flots, île de Fen-bi-so devenue continent parce que les divers chenaux qui la séparaient des rives voisines se sont obstrués. Et là où naguère encore naviguaient les barques du Kiang, s'étendent maintenant de vastes plaines où mûrit le coton. C'est en effet ce genre de récolte qui convient le mieux à la nature de ces

terrains fraîchement émergés. L'aspect en est assez typique, mais peu pittoresque. Extrême platitude. Absence complète d'arbres ou arbustes. Sorte de plaine immense et verdoyante où surgissent les demeures de chaume nombreuses, assez régulièrement alignées et ressemblant à des tentes au milieu d'un désert.

Je recommande particulièrement à vos prières mon ministère apostolique du mois de mai. J'espère que cette tournée me donnera quelques baptêmes d'adultes. Mes deux catéchuménats ouverts, cette année, ont reçu environ quatre-vingts personnes. Ce serait bien, si je pouvais en baptiser la moitié pendant ce semestre. Demandez, s'il vous plaît, cette grâce avec moi à Notre-Seigneur et à sa Très Sainte Mère.

A travers le Ngan-hoei.

Réflexions en voyage. — *(Du P. E. Rouxel.)*

Ou-hou, 24 octobre 1904.

ME voici bloqué depuis trois jours à Chou-tcheng dans le Liu-tcheou-fou par la pluie, je profite de ce loisir forcé pour penser à vous, et pour vous écrire : n'est-ce pas gentil ? Mais que vous dire ? Vous narrer mon voyage à cheval depuis Ou-hou, avec station à Yun-tsao, chez le P. Grillo ; à Han-chen, chez le P. Doré ; à Tchao-hien, chez le P. Frin ; à Liu-tcheou-fou, chez le P. Twrdy, enfin à Chou-tcheng, chez le P. Lo, un confrère chinois originaire de Haimen ? Cela fait bien des lis parcourus ; mais cela ne vous intéresserait nullement, le parcours s'étant accompli sans incident notable, et au milieu d'une population généralement bienveillante. Déjà pourtant dans les grands centres, ou les ports turbulents comme Ou-hou, il y a beaucoup de mauvaises rumeurs et de placards contre les Européens en général et les missionnaires catholiques en particulier : le diable ne se trompe jamais dans son objectif.

Malgré tout, je n'ai pu parvenir à concevoir une inquiétude sérieuse. Tant que les mandarins ne poussent pas directement ou permissivement au désordre, il n'y a pas sérieusement à craindre. Cependant il faut bien avouer que l'effet de la levée des puissances européennes contre les Boxeurs, est déjà bien amoindri, et il faudrait bien peu de chose pour mettre de nouveau le feu aux poudres. La guerre russo-japonaise et la marche en avant des Japonais a fortement amoindri le prestige des Européens au profit des jaunes, et quelle que soit l'issue de cette lutte gigantesque, les conditions de notre séjour en Chine en seront sûrement modifiées. Un grand mou-

vement s'est produit dans les idées de la classe dirigeante, mouvement encore assez confus et incohérent dans ses plans et ses résultats, mais qui se développera fatalement. La leçon donnée par les Japonais ne sera pas perdue, et l'on peut dire que déjà ils sont les grands instructeurs et les grands agitateurs de la Chine, qui est, ils ne le cachent pas, leur réserve suprême. Il est à craindre que sous leur inspiration, la législation tracassière qui régit le Japon ne soit petit à petit copiée par la Chine, et dans ce cas on peut s'attendre à bien des surprises.

A mon sens la Chine n'a rien à gagner à suivre le Japon dans ses expériences audacieuses; mais que voulez-vous, on n'empêchera jamais les Asiatiques de nous préférer des Jaunes, dussent-ils d'ailleurs en souffrir plus tard. Qu'on en plaisante ou non, il y a une querelle de race là-dessous.

D'autre part, il va sans dire que la rupture de la France avec le Vatican ne passe pas inapercue par ici. La démonstration énergique faite habilement au profit des Pères Franciscains du Hou-pé, et qui s'est encore terminée à l'honneur de la France et du Protectorat, ne sera bientôt plus possible, quand les Chinois auront eu le temps de se ressaisir et de mieux comprendre la portée de la persécution religieuse qui sévit en France.

En attendant, nous sommes et nous resterons sous la garde de Dieu. Nos œuvres progressent toujours, surtout dans le Siu-tcheou-fou et le Ngan-hoei; et pour ne parler que de ce que je sais d'expérience, dans ma section, depuis trois ans quatre nouveaux postes ont été fondés et marchent. On se garde de baptiser trop vite, car on s'en repentirait; mais on s'organise, on prépare les catéchumènes, et à leur temps, les baptêmes viendront. Dire que tout cela se fait sans peine ni fatigue, ce serait mentir; et ce serait également déplorable, car les œuvres de Dieu doivent reposer sur le sacrifice; mais pourtant c'est grande consolation de voir que le règne de Notre-Seigneur s'étend petit à petit. Quand on compte les millions de païens au milieu desquels on vit et passe, on n'a guère la tentation de s'enorgueillir de cent trente-huit mille chrétiens de notre Kiang-nan. Nos pauvres supérieurs ont chaque année un difficile problème à résoudre, pour fournir les nouveaux postes en hommes et en argent; et je les plains de tout mon cœur; ce qui ne m'empêche pas d'être parmi les grands quémandeurs.

6 novembre. — Je reprends la plume après mon retour à Ou-hou. J'ai brusqué mon départ de chez le P. Lo; malgré la pluie je me suis mis en route, mais quelle route! un pied de boue à peu près partout. Heureusement, mes chevaux et mes porteurs ont bon caractère. En somme, retour pénible, et guignon sur toute la ligne. A l'aller, ç'a été

beau; il faut bien quelques épreuves pour gagner les âmes. A mon arrivée à Liu-tcheou, j'apprends que le P. Twrdy est absent, et probablement bloqué lui-même par le mauvais temps. Malheureusement, il a mis sous clef ce qui est nécessaire pour dire la Sainte Messe. Je me console en pensant qu'un steamer va pouvoir me ramener en deux jours, avec escale à T'chao-hien. Hélas! à quatre lis du port nous allons échouer sur une digue à fleur d'eau. Adieu la belle soirée rêvée en compagnie du P. Frin. Je ne le vois qu'un instant, le lendemain samedi, après le renflouement de mon petit sabot. Enfin, disais-je, cette fois, c'est fini. Demain, je serai à Wu-hou pour la Saint-Alphonse avec nos chers Frères.

A six heures du soir, nouvel échouage à soixante lis de la maison. Cette fois c'est fini: je ne dirai pas même la messe le dimanche. J'arrive pourtant, mais à trois heures de l'après-midi. J'aurais presque eu autant d'avantage à revenir à cheval, au lieu de me faire ramener mes bêtes par le catéchiste et mon domestique.

A mon retour, comme toujours, beaucoup de travail en retard. Je vais me mettre à mes catéchuménats: je compte en faire quatre avant Noël, deux de femmes et deux d'hommes.

Un peuple reconnaissant. — *(Du P. Twrdy.)*

Liu-tcheou-fou, 25 avril 1905.

Les notables d'ici avaient depuis longtemps décidé d'organiser une fête pour l'entrée dans ma soixantième année qui tombait à la fin de mars. Ils lancèrent donc des invitations aux quatre coins de l'horizon. Aussi toutes les autorités civiles et militaires, avec toutes les personnes marquantes et la presque totalité de la ville et de la campagne, sans oublier les chrétiens et les catéchumènes, ainsi que les voisins et les fournisseurs sont-ils tous venus me présenter leurs souhaits de fête.

Un naufrage dans le Yang-tse-kiang. — *(Du P. J. Frin.)*

Yun-tsao, 25 février 1905.

Hier je revenais de Ou-hou, d'où le barquier levait l'ancre vers huit heures trois quarts du matin. Nous descendions le Kiang de Ou-hou à Yu-ki-ko, c'est-à-dire que nous allions dans la direction N. N. E. et malheureusement le vent très fort venait du N. N. E., vent debout par conséquent, et plus nous allions, plus il devenait violent. Pendant qu'on tirait la cordelle en côtoyant la rive droite ça allait encore, mais aussitôt qu'il fallut passer le Kiang, c'est-à-dire quitter la rive droite et mettre le cap sur le N. O., notre barquette fut terriblement secouée.

Nous avions mis environ trois heures pour faire les trente lis qui séparent Ou-hou de Yu-ki-ko. Il nous fallut plus d'une heure pour traverser. L'eau embarquait dans notre frêle esquif parmi les vagues moutonnantes du milieu du Kiang. Cette traversée fut une heure d'angoisse et de véritable danger, où chaque vague menaçait de nous faire descendre à pic au fond du fleuve. Notre patron, peut-être pour échapper à ce danger, alla se jeter dans un autre beaucoup plus grand en prenant la direction S. O. Il se jeta à la côte, et, s'il ne fut pas complètement brisé du premier coup, la vague ne tarda pas à le désemparer. Siu-tchoang, dès le second choc, était sauté à terre, pleurant et criant comme le frère du patron, jeune homme de vingt et un ans, qui naviguait seulement depuis deux ou trois mois et connaissait à peine les plus élémentaires des manœuvres. Il n'en est pas moins vrai que ce furent Siu-tchoang et ce jeune homme qui me sauvèrent en me tirant chacun par un bras, après que j'eus mis le pied sur le sol en sautant par l'arrière de la barque! Je fus sauvé, mais tout était resté dans la barque qui ne tarda pas à s'emplir d'eau. Tout fut inondé et ballotté comme épaves. Siu-tchoang ramassait les épaves et moi je les gardai. Une caisse en peau, où j'avais toutes nos plus précieuses choses, se brisa en tombant au fond de la barque. Celle-ci, toujours ballottée par les vagues, se renversa complètement. J'emportais cent cinquante-huit piastres dans cette caisse. Pas retrouvé une seule! — Après deux heures de recherches, nous prîmes une barque à Yu-ki-ko, d'où nous partîmes pour Yun-tsao, où nous arrivions hier au soir, vers sept heures. — Aujourd'hui entendu plus de quarante confessions. Ce soir, pris une bonne dose de quinine. Il y a un peu de fièvre. Demain je repars pour Tchao-hien. Aujourd'hui la neige et un vent violent. Remercions Dieu!

Nos écoles. — *(P. Bizeul.)*

Fan-tchang.

Nous avons tous un nombre respectable de catéchumènes. La Chine n'est plus comme autrefois. Si, dans les sphères gouvernementales, l'étranger préoccupe toujours et représente à l'imagination diplomatique ou politique le péril européen, devant le peuple nous faisons assez bonne figure; ce n'est pas du tout périlleux ou déshonorant de venir à nous Aussi bien ne manquons-nous pas d'ouvrage. Mais il faut longtemps pour instruire son monde. Il est relativement facile d'avoir beaucoup de noms sur des listes, mais singulièrement laborieux d'avoir des âmes préparées au baptême. Les Chinois croient en s'offrant à nous que notre culte est analogue à celui qu'ils ont eu pour leurs poussahs; culte extérieur, superficiel, tout enfantin et peu

coûteux à la nature. C'est donc un grand miracle de la grâce que la transformation de ces cœurs de chair foncièrement matérialisés. Les enfants croient sincèrement tout ce qu'on veut avec une souplesse merveilleuse. Les petites filles sont surtout d'une formation facile et elles prennent immédiatement les plis que les vierges leur donnent. On se croirait en entrant dans leurs petites communautés chez nos bonnes religieuses qui empêchent les suppôts du diable de dormir. Tout ce petit monde prie à ravir. Il faut entendre les prières chinoises! Cette psalmodie est vraiment ravissante. Les écoles sont ainsi le plus ferme fondement de nos chrétientés. Aussi quand les parents resteraient un peu trop païens, parce qu'ils sont trop vieux pour bien se transformer, il faut leur pardonner beaucoup et user d'une immense patience en raison des enfants qu'ils nous amènent et qui commenceront la lignée des vrais chrétiens.

L'apostolat auprès des païens.

Section de Ngan-king. — Relation du P. Lémour à Mgr Paris.

Le mouvement de conversions que je signalais dans ma relation de l'année dernière s'est maintenu. La glace est définitivement brisée, et il s'écoule peu de semaines que je n'inscrive quelques familles sur nos registres. Un tout autre sentiment a fait place à la désolation que me causait jadis la stérilité de mon ministère et l'inutilité apparente de ma vie. J'en suis venu à souhaiter un temps d'arrêt dans la progression du nombre de mes catéchumènes. Ce n'est pas tout d'accepter de nouvelles recrues, il faut les surveiller, les suivre de près, les former à la vie et aux mœurs chrétiennes. Le païen vit parfois longtemps encore dans le catéchumène et son adhésion à la religion nouvelle ne lui ôte pas du jour au lendemain sa vieille peau de loup. Sa transformation est le fruit d'un travail de longue haleine, auquel ne suffisent pas les forces d'un seul homme, pressé par ailleurs d'occupations de toute nature et souvent très éloigné de ses nouvelles ouailles.

Les excursions, les visites à domicile ne font voir que la surface des choses, et, comme elles ne peuvent se prolonger, elles ne servent que très peu à l'instruction chrétienne. C'est l'affaire du catéchuménat. Cette année, j'en ai ouvert six, dont chacun a compté de cinquante à soixante présences. Quelque pénible que soit pour le missionnaire cette période d'exercice, il s'y plaît et s'y livre de toute son âme. Ce sont ses semailles : il jette à pleines mains, dans une terre vierge, le grain qui germera pour s'épanouir en luxuriantes moissons.

Rien de plus édifiant que le zèle de ces braves gens à apprendre les prières et à écouter les longs catéchismes qu'on leur fait tous les jours, à quatre ou cinq reprises, pendant une heure chaque fois. L'in-

telligence des jeunes, souple encore, arrive sans effort à retenir la leçon; mais, à côté d'eux, assis sur les mêmes bancs, de vieux barbons, de soixante ans et plus, s'escriment péniblement à graver cinq ou six mots par jour dans leur broussailleuse mémoire.

La salle de catéchuménat, placée sous ma fenêtre, s'emplit d'un bourdonnement de ruche. Comme toutes les prières se chantent, du matin au soir, je suis enveloppé d'un murmure assourdissant de voix humaines, qui montent de degré en degré comme un chant de fakir. Il est difficile de se faire une solitude au milieu de ce bruit monotone, scandé par les volants des machines et les lourds pilons de la monnaie voisine qui impriment sur les sous de cuivre l'effigie du dragon impérial. Tout a sa besogne, le catéchumène s'abstrait sans peine et s'exalte au milieu de ce brouhaha; on en voit penchés sur leur livre, les yeux fermés, le cou tendu, les veines gonflées, la face congestionnée, répétant des heures entières les quelques phrases qu'on leur a assignées pour tâche. Parfois, fatigués du tumulte et de l'atmosphère imprégnée de fumée de tabac, ils sortent un instant au jardin, sans cesser dans leur marche, de redire à voix haute ce qu'ils ont appris. Dans tous les recoins, le long des allées de bambous, les bribes de *Pater* et d'*Ave* se mêlent au souffle de la brise, jetant au vieux paganisme des formules qui l'étonnent, et dont son esprit, hélas! ne perçoit pas le sens.

Ces cours de religion ne sauraient, chaque fois, durer plus de dix ou quinze jours, car, outre que ces élèves d'un nouveau genre ont chez eux des occupations qui réclament le marchand à son comptoir, l'ouvrier à ses outils, le laboureur à sa charrue, la fatigue s'empare bientôt de ces esprits brouillés depuis longtemps avec l'étude, ou qui n'ont même jamais eu le loisir d'assister aux doctes leçons d'un magister de village. Le catéchumène vient volontiers passer chez nous la période d'instruction, il s'en retourne avec plus de plaisir encore. Mais il y a alors quelque chose de changé en lui. On lui a ouvert des horizons sur l'origine et la fin de tout, et son intelligence admet sans discussion des doctrines qui lui paraissent si conformes à la raison et au bon sens. Dès lors, il tâche de mettre sa conduite d'accord avec sa foi nouvelle. Ce changement est quelquefois brusque, comme un coup de foudre; ordinairement, la grâce opère comme la nature et mène le nouvel adepte d'étape en étape, de métamorphose en métamorphose jusqu'au plein épanouissement de la vie chrétienne. Mais, dans tous les cas, se réalise ce fait admis comme vérité parmi les mandarins, que la religion catholique transforme le cœur. Voilà le secret de l'hostilité contre elle: c'est l'éternel antagonisme de la vérité contre l'erreur. Et, ce qui est tout à l'honneur de notre sainte religion, une preuve indé-

niable de sa divinité, c'est que, dans cet ordre d'idées, on ne confond jamais le protestantisme avec nous. Ce dernier n'est considéré que comme un vernis superficiel qui n'entame nullement les parties vives, et qu'il suffit de gratter légèrement pour retrouver l'ancien tronc païen. En pourrait-il être autrement quand la liberté des communes superstitions et un éclectisme dangereux entre les pratiques du vieux culte païen sont tolérés et admis? Ne nous étonnons donc pas de voir des protestants s'infiltrer dans des carrières fermées aux catholiques, entrer comme agents dans des entreprises mandarinales, comme professeurs dans les écoles et universités de l'Etat. Faciles à marier le culte de Bouddha à celui du Christ, à vénérer la tablette de Confucius comme la croix du Sauveur, ils n'inspirent aucune alarme aux tenants de la vieille religion de l'empire.

Nos catéchumènes, rendus au grand air, s'en retournent chez eux et se font apôtres à leur tour dans le cercle intime de la famille, et souvent par delà les limites du foyer domestique. Ils emportent leur catéchisme et leur livre de prières et continuent à domicile l'étude commencée à la mission.

Au mois de janvier dernier faisait partie du catéchuménat un brave homme aussi pauvre d'esprit que d'écus. Rien dans sa mine et dans son accoutrement ne laissait soupçonner un ancien chevalier du pinceau, un disciple fervent de Confucius, plus de dix fois fruit sec au baccalauréat. Il avait trouvé sa véritable voie; pendant quinze jours, il étudia avec une ardeur féroce. Son zèle ne se ralentit pas après son départ. Un jour toute la population de son district fut convoquée officiellement à la corvée annuelle de la réfection de la digue fluviale. Il travailla dur comme tout le monde. A midi, le dîner lestement absorbé, un temps de repos. Les groupes se forment, et chacun de vaquer à son occupation favorite; l'un joue aux cartes, d'autres devisent, d'autres fument en silence le long calumet de bambou. Mon lettré, retiré à l'écart, exhibe son livre de prières et se met à chanter sur le rythme ordinaire. Des jeunes gens l'entourent lui demandant ce qu'il étudie. Il répond sans forfanterie: chacun prend son plaisir où il le trouve, vous le demandez au jeu ou à la pipe, moi à la religion. Un protestant lui arrache son livre des mains et, devant sa résistance, le roule à terre d'un coup de pied, puis lui applique le genoux sur le flanc avec une telle brutalité qu'il lui casse une côte. Vainement des voisins s'interposent et protestent qu'on ne peut ainsi maltraiter un vieillard malade et inoffensif; mais la brute ne s'acharne pas moins sur sa victime. Incapable de se relever, le catéchumène se fait transporter dans sa demeure, où il reste plus de huit jours entre la vie et la mort. Jamais il ne me pria de poursuivre son agresseur, mais il ne

laissa passer aucun jour sans m'envoyer un courrier pour me supplier de lui conférer le baptême. Les voisins admiraient sa résignation et se demandaient ce que pouvait être ce baptême dont le seul désir faisait oublier à un Chinois le devoir sacré de la vengeance. Il se remit pourtant et continua son apostolat en expliquant à qui veut l'entendre les prières dont il comprend le sens.

Le vieux Yang n'est pas le seul à faire acte de zèle. Tout dernièrement dans une chevauchée apostolique, à travers un pays où je ne connaissais aucune famille chrétienne, mon oreille fut frappée par une jolie voix chantant une mélodie familière. A mesure que j'approchais d'un taillis, je pus percevoir plus distinctement les mots de l'*Ave Maria*, qu'une jeune fille psalmodiait en gardant son bœuf. C'était une enfant de catéchumènes que je n'avais jamais vue. Fiancée dès le bas âge à un païen, elle avait appris à prier dans les rares intervalles de ses visites à sa mère. Inutile de dire la douce consolation que de telles surprises causent au missionnaire. Sa parole s'est diffusée à son insu comme le parfum des fleurs que le vent pousse aux lointaines plages. Il a, sans le savoir, donné aux choses une voix pour louer le bon Dieu, animé d'un souffle surnaturel cette nature morte, dans des régions où jamais le hasard n'avait conduit ses pas. Là où, depuis l'origine des choses, la louange, la seule qui touche le cœur du Maître, était muette, elle retentit maintenant sur des lèvres qui semblaient condamnées à l'ignorer toujours.

Encore un trait, et j'aurai fini; c'est l'histoire d'un voleur de paradis que je veux vous conter. Cinq ans déjà passés, je reçus à l'essai dans la religion un vieux renard nommé Wang-yu-kang, dont la mine futée ne me rassurait pas outre mesure. Le teint était d'un fumeur d'opium, et malgré ses soixante-douze ans, il vous avait une de ces manières de pincer la narine et de clignoter des yeux qui me tenait en défiance. Il va de soi que lui et son introducteur jurèrent leurs grands dieux que le candidat était un parangon de vertus. Quatre années de suite, mon homme fut fidèle au catéchuménat, et, comme il était intelligent, quelque peu lettré, il fut bientôt très ferré sur la doctrine. Pendant toutes les instructions, il buvait avidement mes paroles, les approuvait par des signes d'adhésion et souvent par des réflexions à haute voix qui dénotaient un homme convaincu. Parfois le sommeil l'envahissait. Quoi de surprenant, pensais-je, à cet âge? Mais c'était bien réellement la crise d'opium qui survenait et que des boulettes du funeste poison, secrètement absorbées, ne conjuraient pas complètement. Il avait prié ses voisins de le tirer alors par la manche, et, réveillé en sursaut, il se frappait le front d'un coup vigoureux qui excitait l'hilarité générale.

Cette année il fut fidèle comme de coutume au rendez-vous de mars. « Yu-kang, mon vieux, lui dis-je, tu m'as trompé jusqu'ici, tu fumes l'opium, je ne veux plus de toi ; parmi les gens de ton espèce il n'y a pas un honnête homme. — C'est vrai, Père, je vous ai trompé, je fume, je suis un vaurien, mais ne me chassez pas, je veux sauver mon âme. Je me corrigerai pour être digne de recevoir le baptême. Je n'en ai plus pour longtemps et je ne veux pas aller en enfer. » Pouvais-je lui tenir rigueur devant cet aveu fait d'un air suppliant et bonhomme ? Je le gardai. Dès le second jour, je le vis plus accablé que jamais au moment de la crise. Il résistait de toutes ses forces, se donnait sur la figure des soufflets retentissants et se traitait tout haut de stupide vieille tête. Bientôt il s'absenta des instructions et un de ses parents m'avertit qu'il s'était couché sans prendre de nourriture. Ça ne va pas, Père, me dit-il quand j'allai le voir, je crois que c'est fini. Mais il montrait une telle résignation que je ne crus pas au danger. Le quatrième jour il y eut aggravation et je lui demandai s'il désirait le baptême. Si je le désire, si je le désire, mais je ne désire que ça. Depuis cinq ans je viens au catéchuménat, faisant, malgré mon âge, mes trente lis à pied ; je m'enferme ici quinze jours durant, plus assidu à l'étude qu'un enfant de douze ans. Ce n'est pas pour mon plaisir, j'ai soixante-dix-sept ans, j'ai beaucoup de péchés et je veux être chrétien pour les voir effacés. Baptisez-moi vite, Père, une fois cette faveur obtenue, ou bien je guérirai, ou bien du moins ma conscience sera tranquille et ma mort plus douce.

Je convoquai au dortoir tous les catéchumènes parmi lesquels se trouvaient le fils et le petit-fils du malade. Lorsque je l'interrogeai sur sa foi aux dogmes catholiques, il me répondit avec une conviction ardente : « Oh ! oui, Père, je crois qu'il y a un Dieu qui m'a créé et qui veille sur moi. Sans Lui, pourrait-il y avoir des hommes sur la terre ? Son fils est descendu du ciel pour nous sauver ; ah ! qu'il nous a aimés et comme il a souffert pour nous, pour expier nos crimes ! — L'aimes-tu, Wang-yu-kang ? Oui, Père, de tout mon cœur et je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas aimé plus tôt. Comment ne l'aimerais-je pas ? Il est mort pour moi, pour m'arracher aux flammes de l'enfer et m'ouvrir le ciel. Moi, je ne méritais certainement pas son amour, car j'ai commis tant de péchés ! Tout ce que vous pouvez imaginer, Père, je l'ai fait, » et il détaillait une humble confession qui lui arrachait des larmes. « En dehors de cela, ajouta-t-il comme conclusion, je n'ai rien fait d'extraordinaire. Je ne savais pas, Père, que le bon Dieu fût si bon et qu'il m'eût tant aimé, je ne savais pas, sinon je ne l'aurais jamais offensé de la sorte. — Te repens-tu, Wang-yu-kang ? » Des sanglots furent sa réponse. « Que le bon Dieu me pardonne, disait-il d'une voix entre-

coupée, et que Notre-Seigneur efface par son sang ce que je ne puis effacer par mes larmes. » Et s'adressant aux catéchumènes réunis, « Priez pour moi, leur dit-il, et ne m'imitez pas. » Jamais je n'avais été témoin d'une scène si touchante et de si admirables dispositions. Ainsi devait pleurer Madeleine quand le Sauveur eut touché son âme d'un trait de sa grâce et inondé son cœur des flots brûlants de son amour. — Au milieu de l'émotion générale, j'administrai les sacrements de baptême et de confirmation, pendant que le malade implorait la miséricorde de Dieu et le pardon de ses fautes.

La cérémonie terminée il parut radieux et on ne put l'empêcher de se jeter à bas du lit pour me remercier et me faire la prostration. Son fils et son petit-fils le placèrent sur une civière et l'emportèrent chez lui, à cinq lieues de Ngan-king. Avant son départ il me fit promettre d'aller lui donner l'extrême-onction si la maladie s'aggravait. Quatre jours plus tard on m'appelait en hâte et je partais sur-le-champ. A mon arrivée je trouvai le malade dans un délire qui durait depuis quatre heures. Je lui pris la tête et l'appelai par son nom. Au grand étonnement de tous ceux qui le voyaient sans connaissance, presque sans un signe de vie depuis des heures, le son de ma voix lui fit ouvrir les yeux; il sembla sourire et murmura distinctement: « C'est vous, Père, merci, récitez les six prières, » et sa bouche tâchait d'articuler des sons qui n'avaient d'écho qu'au fond de son âme et dans le cœur de Dieu. Tandis que je l'exhortais à la contrition, il secouait la tête, levait les yeux au ciel et remuait les bras comme pour se battre la poitrine. Je l'administrai sans connaissance apparente, au milieu d'une foule de païens, ses parents et ses amis qui cernaient le lit, se hissaient à toutes les ouvertures et obstruaient portes et fenêtres pour voir la cérémonie. A la fin je fis constater que les yeux et le cœur étaient intacts, pour couper court à l'odieuse calomnie qui présente le sacrement comme un acte d'indigne mutilation. Après avoir donné l'indulgence de la bonne mort et tous les secours de la religion, je me disposai à sortir. Une vénérable vieille à cheveux blancs, la femme du moribond s'était tenue immobile et assise, le visage tout en larmes, au chevet du lit. Elle me remercia avec effusion sans bouger de sa chaise. « Père, me dit-elle, tout émue, comme je suis heureuse de vous parler; depuis longtemps je désirais vous connaître, mon mari vous aimait tant et disait tant de bien de vous. Depuis son retour de la mission jusqu'au commencement de son délire, il ne cessait de répéter votre nom. Il était tout changé, Père, depuis son entrée dans la religion catholique Il s'était corrigé de ses défauts, sauf de son opium auquel il ne pouvait renoncer tout à fait sans compromettre sa vie. Son plaisir était d'étudier vos livres et de prier tous les jours devant cette image. J'aurais

voulu comme lui aller faire le catéchuménat à Ngan-king, mais, paralysée depuis plus de dix ans, je ne puis plus quitter cette chambre. Quand je savais que vous deviez passer à cheval pour aller à Lao-fen-tou, je me faisais placer sur le seuil de la maison ou porter sur le petit tertre au bord du chemin. Vous ne me remarquiez pas, Père, mais je vous voyais et j'étais bien heureuse! Maintenant mon pauvre homme va me quitter. Il m'a dit qu'avec son baptême, il ira en paradis. Je veux un jour l'y rejoindre; vous me baptiserez aussi, n'est-ce pas? — Pauvre femme, que Dieu exauce tes vœux et aide ton âme si droite à prendre le chemin du ciel. »

Wang-yu-kang mourut au milieu de la nuit sans avoir repris connaissance. Nous fîmes l'office des morts le jour même, suivi de pompeuses funérailles devant une foule recueillie de chrétiens et de païens. *Beati qui in Domino moriuntur !*

La Sainte-Enfance dans la section de Ngan-king.

Relation du P. Lémour à Mgr Paris.

Les œuvres de la Sainte-Enfance sont toujours florissantes dans la section comme et plus que par le passé. Nos feuilles de ministère portent à l'actif plusieurs centaines d'enfants moribonds baptisés. J'ignore combien, dans les districts des autres Pères, sont morts après le baptême, mais dans celui de Ngan-king, que j'administre, je sais que plus de cent sur cent onze sont montés au ciel. Belle moisson de petits anges qui seront là-haut nos protecteurs. La plupart de ces privilégiés sont des enfants de cette ville même, fils ou filles d'ouvriers, de marchands, de mandarins. La directrice de mon orphelinat s'est fait une excellente réputation, et aucun médecin n'est consulté plus qu'elle, spécialement pour les maladies d'enfants. Elle en guérit beaucoup; cela se dit dans les Yamen entre mandarines et peu à peu la confiance se répand avec la renommée. De nombreuses femmes ne veulent pas d'autre médecin pour leurs enfants. Aussi presque tous les jours des chaises viennent la prendre à l'orphelinat pour la porter aux quatre coins de la ville pour opérer des cures. Ceux qui doivent mourir y gagnent beaucoup plus que la santé du corps, la vie d'éternel bonheur parmi les anges du paradis. Mais quelle surprise plus tard pour tant de riches mandarins, attachés seulement aux biens et aux honneurs de ce monde, de voir au jugement dernier, parmi les rangs de ces chrétiens qu'ils ignorent ou qu'ils haïssent, des enfants issus de leur sang, rangés parmi les phalanges d'élus. Mystère de prédestination qui fait le triage du bon et du mauvais grain selon un plan qui déconcerte nos calculs.

L'orphelinat de Ngan-king compte encore une soixantaine de petites

filles, reliquat des années précédentes. Cette année j'en ai donné ou fiancé une dizaine. Il nous est très difficile de les faire adopter par les familles. A peine une mère chinoise consent-elle à élever ses propres filles : comment accepterait-elle d'en élever venues d'ailleurs ? Elle le ferait volontiers si on lui permettait de faire de cette fille adoptive la femme de son fils ; mais cela est inadmissible. La seule combinaison qu'on puisse proposer, encore s'y résout-on difficilement, c'est de donner de ces filles adoptives à deux familles qui ont des enfants, à charge de faire des fiançailles mutuelles. Ce système m'a réussi en partie cette année, et j'espère avec le temps écouler de la sorte toutes mes orphelines.

La modicité de mes ressources de la Sainte-Enfance, qui m'entraîne chaque année à de lourdes dettes, m'avait fait prendre la résolution de ne plus accueillir d'autres enfants. Mais le moyen de tenir rigoureusement une telle résolution quand les parents viennent vous solliciter d'accepter les leurs avec des larmes et des supplications sans fin, et devant votre refus s'en vont à toutes jambes, déposant à votre porte le pauvre petit être chaudement emmailloté ? Aurait-on le courage de le laisser mourir comme un petit chien ? C'est dans de telles conditions que j'ai recueilli cette année une dizaine de nouvelles orphelines. Maltraitées dès leur entrée dans la vie, ces petites créatures succombent de moitié à peu près, la première année. Nos recrues de cette année se sont toutes, sauf une, rattachées à la vie, et semblent décidées à reculer le plus loin possible la date de leur entrée en paradis. C'est pour l'an prochain une nouvelle dette en perspective, mais Dieu nous donnera encore le moyen de procurer quelques grains de riz à ces petites bouches affamées, qui le paieront plus tard du tribut de leurs louanges.

Ah ! ne comparons pas l'orphelinat de Ngan-king à ces grands et beaux établissements de Zi-ka-wei et autres lieux, où les enfants recueillies vivent dans une abondance relative, bien nourries, bien vêtues, bien logées. Chez nous tout est modeste, c'est l'étable de Bethléem. Notre maison beaucoup trop étroite, sans jardin, sans cours, sans dépendances, entasse les orphelines dans le minimum d'espace. Nos enfants sont vêtues des livrées de la misère, trop heureuses quand les vieilles nippes usées des européens de Chang-hai, le rebut des rebuts, nous permet de renouveler un peu la garde-robe. Quant à la nourriture, le riz et les légumes de notre jardin en font la base sans que la viande ou le poisson paraissent sur la table plus souvent qu'aux grandes fêtes. Le poisson paraîtra désormais plus souvent, une bonne famille que j'ai aidée s'étant engagée à m'en fournir huit cents ou mille livres par an. Ce sera l'extra des festins de l'orphelinat.

La plus belle partie de l'œuvre de la Sainte-Enfance, je veux parler de ces enfants des deux sexes qui peuplent nos écoles, enfants de païens qui se préparent au baptême, cette partie, dis-je, est on ne peut plus florissante. Partout nos écoles regorgent de monde. Ici j'ai compté à moi seul plus de quatre-vingt-dix enfants, garçons ou filles, assistant aux classes pendant l'année entière, sans parler d'une trentaine qui ont séjourné moins longtemps. C'est l'espoir, c'est l'avenir. Là se forment les futures colonnes de nos chrétientés, là s'infuse l'esprit chrétien, la ferveur religieuse qui donnera à nos centres la *forma gregis.* Aussi avec quel zèle nous cultivons tous cette intéressante partie de notre population chrétienne. Comme la poule réunit ses poussins sous son aile, ainsi nous choyons ces jeunes âmes que nous venons de régénérer par le baptême, ou qui le seront sous peu. Il faut voir l'entrain de ce petit monde à l'église, en récréation et au réfectoire! Là encore il faudrait beaucoup plus d'argent qu'il ne nous en est fourni, et faute d'écus de nombreux enfants de catéchumènes ne peuvent séjourner aux écoles que fort peu de temps.

L'œuvre des écoles est florissante aussi dans les autres districts. Mais chacun des Pères vous a mis au courant de ses œuvres dans sa relation particulière; inutile de m'étendre davantage, et qu'il me suffise d'avoir mis Votre Grandeur au courant de l'état de l'œuvre de la Sainte-Enfance chez moi.

Une tournée apostolique. — *(P. Barraud.)*

T'ai-hou-hien, 10 novembre 1904.

Votre bonne lettre accompagnée d'un gracieux envoi de médailles, images et chapelets, est venue me surprendre très agréablement dans ma belle chrétienté du Sacré-Cœur, à quarante lis de T'ai-hou-hien. Il est inutile de vous dire combien je vous suis reconnaissant; ou plutôt, ma reconnaissance est en proportion de ma pauvreté, qui est grande (mais dont je ne me plains pas).

Et pour vous la témoigner, je ne veux pas tarder davantage à vous envoyer une lettre qui sera, peut-être, longue, et souvent interrompue, mais certainement écrite avec un vrai plaisir. Vous êtes tellement indulgent que je suis sûr de vous intéresser par le simple récit de ma dernière expédition apostolique dans les montagnes. Je ne vous ferai grâce d'aucun détail, et vous connaîtrez à fond la manière dont j'ai passé ces quatre ou cinq jours, comme si vous aviez été mon compagnon de voyage.

Donc, la veille de la Toussaint, je célèbre la Sainte Messe de grand matin, je prends à la hâte un frugal déjeuner rehaussé par une copieuse tasse de café, et nous voilà partis. Pas un nuage au ciel; toute

la pluie est tombée ces huit jours derniers; nous allons faire un magnifique voyage.

A cette heure matinale, la ville est endormie, les portes sont closes, les boutiques hermétiquement fermées, et rien n'interrompt le silence que le monotone cahin-caha des paniers de mes porteurs, et le bruit des pas de ma mule sur le pavé irrégulier. Nous marchons à vive allure; car il nous reste à parcourir une route longue et difficile; quatre-vingt-dix lis dans la montagne. Par bonheur, à l'extrémité des remparts, la vieille porte rouillée va s'ouvrir, et nous l'entendons grincer sur ses gonds avec fureur. En un instant, nous sommes de plein pied dans la campagne, et l'air frais du matin nous donne un regain de vie et d'ardeur. Pendant plus de deux kilomètres, nous marchons dans le sable fin et mouvant; nous sommes dans l'ancien lit du torrent à l'endroit, où s'étendait une large nappe d'eau, trois jours auparavant. A peine l'avons-nous quitté, que nous entrons dans les sentiers montagneux; à droite, à gauche, par devant, un inextricable enchevêtrement de collines, de vallons, de sommets pointus, de cols arrondis: tout un monde nouveau, grandiose, pittoresque et gracieux tour à tour.

Bientôt, nous rejoignons le torrent que nous avions un instant quitté, et il sera presque jusqu'à la fin notre inséparable compagnon; et nous ne lui dirons au revoir que pour en rencontrer un autre moins large dans ses rives, mais plus fougueux dans son cours.

Dans les vallées, quelques rares habitants commencent à apparaître: la fumée qui s'élève, par-ci par-là, des pauvres maisonnettes se mêle peu à peu au léger brouillard suspendu au flanc des montagnes. Cependant, c'est encore la solitude et le silence; c'est aussi le moment le plus délicieux de la journée pour le missionnaire qui termine ses prières dans une action de grâces à la vue de cette belle nature.

De tous côtés, de petits ruisseaux grossis par les dernières pluies descendent, en murmurant, des sommets voisins; mais, sauf deux ou trois plus bruyants, leur murmure est discret, et ils semblent joyeux de se perdre dans le lit sablonneux du grand torrent.

Nous sommes en route depuis une heure; le sentier étroit creusé dans le roc suit une corniche suspendue au-dessus des eaux; on éprouve un petit frisson où il y a de la crainte et de la satisfaction, en se disant: « Si ma mule fait un faux pas, je vais accomplir une chute héroïque. » Trente à quarante mètres à certains endroits. On se fait vite à cette pensée, et les corniches suivantes vous laissent indifférents.

A quinze lis de la ville, une petite halte pour prendre le thé. Nous entrons dans la maison d'un vieux chrétien, ancien catéchiste du vénéré P. Goulven. Toute sa famille est baptisée. « Eh bien! vieux maître

(Lao-sieu-cheng), ta santé est-elle un peu meilleure, et pourras-tu venir bientôt aider le Père à prêcher la doctrine ? » Un sourire poli, mais un peu triste se dessine sous sa moustache aux poils raides. « Je crains que non, Père, répond-il en toussotant trois ou quatre fois ; » et nous parlons de ses petites affaires, de sa nombreuse famille. J'en profite pour lui donner quelques conseils et l'encourager à souffrir pour le bon Dieu. Il écoute mes paroles avec déférence, les traits du visage sont impassibles, et les deux petits yeux en amande clignotent doucement. Je sais qu'il est heureux de me voir ; mais s'il ne l'était pas, son maintien et l'expression de son visage resteraient les mêmes. Singulière race de ces vieux chinois qui semblent toujours regarder en dedans ! !

Notre voyage se continue, sans incident notable ; deux fois nous passons les torrents secondaires sur de légers radeaux en bambous, pendant qu'un de mes hommes se met à l'eau et conduit la mule par les endroits moins profonds.

Le soleil s'élève maintenant à l'horizon ; et il est prudent de se défendre contre ses rayons brûlants par une large coiffure de paille ou de bambou ; la chaleur n'est pourtant pas excessive, ce qui me permet de mettre pied à terre, et de faire ainsi une bonne partie du chemin. Je jouis, plus à mon aise des scènes variées et des paysages qui se succèdent à chaque détour du sentier ; je déchiffre curieusement les noms des divinités grotesques dont les autels se dressent à tout instant, sur les bords du chemin : ici, ce sont les statues (homme et femme) des divinités protectrices des moissons : là, c'est le dieu de la richesse ; plus loin, le dieu de la longévité ; puis, la déesse Koan-iu, entourée d'un essaim de petits bébés en papier ou en bois ; le dieu des bœufs, le dieu des chevaux, etc., etc., tout un panthéon. Presque toujours à l'intérieur de la niche enfumée, devant la face rebondie du Poussah, se consume lentement une mèche odorante, enroulée en forme de chapeau chinois ; et quelquefois une pauvre femme, agenouillée sur la pierre dure, fait des prostrations, frappe le sol du front, et chantonne la lente mélopée de ses prières.

De temps à autre on peut voir, non loin du chemin, des tombeaux plus soignés où dorment les vieux ancêtres d'une riche famille ; et aux abords des villages,des arcs de triomphe élevés presque toujours en l'honneur des veuves qui sont restées fidèles à leur premier mari jusqu'à la mort.

Il est presque midi quand nous arrivons à la modeste, oh ! très modeste hôtellerie où nous allons prendre notre repas. Sur le point d'y entrer, nous rencontrons une longue théorie de musiciens, de pleureurs et de pleureuses, escortant un cercueil, avec force simagrées et

cérémonies : hommes et femmes portant, pour la plupart, une large écharpe d'une toile blanche grossière ; les proches parents du défunt sont habillés de la même étoffe des pieds à la tête ; un jeune homme conduit la marche funèbre ; il tient à la main un petit étendard de couleurs voyantes, pour indiquer à l'âme le chemin qui conduit à sa dernière demeure, et l'empêcher de s'égarer en route, ou de prendre un sentier de traverse. Le petit étendard sera ensuite fixé sur le tumulus, afin que le Koei, l'âme errante, au cours de ses promenades nocturnes, ait un point de repère pour retrouver son gîte. Pauvres païens ! qui leur enlèvera le bandeau des yeux, et les délivrera de ces superstitions qui font de leur vie un esclavage et un tourment, et les couvrent d'ignominie jusque dans leur tombeau.

« Le Père est venu, s'exclame l'hôtelier, en multipliant les saluts et les sourires. — Oui, vieille planche ; sers-nous vite et bien. » — Tout le monde s'empresse ; on essuie les tables avec un torchon d'aspect vénérable ; les hôtes me cèdent la première place ; les regards se fixent sur moi avec une sympathique curiosité, et le silence se fait comme par enchantement. — « Père, me dit un petit vieillard au regard fûté, avez-vous un bon remède ? » — Je le regarde ; sa mine me plaît ; il sourit à demi, la tête penchée, le dos courbé ; sa tresse grisonnante, et grosse comme une queue de rat pend sur le côté gauche. — « Et quelle est ta maladie, vieux grand'-père ? » Il n'avait pas pensé à cette question ; il passe trois doigts sur son crâne chauve, pour se rappeler de quel malaise il souffre, puis, finit par me dire : « J'ai un peu mal au ventre. — Je m'en doutais, grand-oncle, et j'ai justement ici, dans mon sac de voyage un io (remède) comme on en voit peu. Tu as une fameuse chance que j'aie fait dernièrement le voyage de Ou-hou ; c'est là que je me le suis procuré. Tiens, regarde et prends. » — Tous les yeux sont grand ouverts sur nous ; et je lui donne un io quelconque, qu'il avale, séance tenante, en faisant un comique effort. Chose étonnante, presque au même moment, la plupart des assistants se sentent pris d'un malaise analogue à celui du vieillard, et je dois user de feinte, pour ne pas distribuer d'un coup tous mes remèdes.

Jusqu'à la chrétienté où je me rends, il reste à faire quarante lis. Je comptais les faire sans fatigue et sans incident, mais au premier petit torrent que je traverse, ma monture s'enfonce dans le sable mouvant jusqu'au poitrail ; nous la saisissons avec peine sur la rive opposée où nous l'aidons à gravir ; j'étais passé sur le pont de planches, fort heureusement.

Cette expérience nous montrait qu'il ne fallait pas songer à traverser le torrent principal ; nous voici donc condamnés à le contourner ; et nous nous y résignons. Mais la route souvent coupée par les eaux,

s'allonge, s'allonge indéfiniment, et c'est à la nuit noire que nous approchons du terme de notre voyage. Les catéchumènes, inquiets de ce retard, étaient venus à notre rencontre, avec des lanternes et des torches.

« Père, ne vous est-il pas arrivé d'accidents en route?

— Mais non, mes amis, tout va bien. C'est ma mule qui, en nous faussant compagnie, est cause de ce retard. »

De fait, quelque quinze lis auparavant, effrayée à la vue d'un ruisseau plein d'eau qu'il lui fallait franchir d'un bond, la méchante bête, par un brusque écart en arrière, m'avait échappé, et avait repris, au grand galop, le chemin de T'ai-hou. Pendant qu'un de mes porteurs courait à sa poursuite, je me promenais sur le bord du torrent; en cet endroit, deux des sommets les plus élevés se dressent à pic au-dessus de la belle vallée, et les eaux, sur leur large lit moelleux, coulent sans bruit. Le site est sauvage; seul, un petit village, à demi caché sous les grands arbres, au pied d'une colline cultivée, donne un aspect de vie au paysage. Je m'amusai quelque temps à suivre les ébats des petits poissons dans les eaux limpides, que faisaient briller de nuances diverses, les rayons du soleil couchant; en regardant du côté du village, je pouvais apercevoir les têtes curieuses et ébouriffées de trois ou quatre *chérubins chinois* qui cherchaient à se dissimuler derrière les troncs des sapins. Un artiste eût trouvé dans cet ensemble un motif ravissant de peinture ou de poésie.

Nous voici, non sans quelque peine, arrivés à la chrétienté de « *Tous les Saints* » fondée, comme presque toutes les chrétientés du district par l'héroïque Père Goulven. Demain est la fête patronale; aussi ne suis-je pas étonné d'y trouver dès ce soir un bon nombre de catéchumènes. Nous récitons ensemble une courte prière; je leur octroie la bénédiction ordinaire, par l'aspersion de l'eau bénite, et leur donne rendez-vous pour le lendemain matin.

Ce fut une très belle fête de la Toussaint, à Mi-to-se. Je me levai de grand matin, et me rendis sur la petite colline située en face de notre maison: le ciel était d'une clarté transparente; quelques étoiles y brillaient encore; les montagnes se détachaient nettement sur l'horizon d'un bleu mystérieux; le grand arbre sous lequel j'étais assis, était immobile et silencieux comme les tombes nombreuses qui se dressaient de toutes parts, sur la colline. Bientôt, je pus voir un certain nombre de catéchumènes descendre les rudes sentiers des montagnes environnantes, puis franchir les deux torrents profonds à la jonction desquels est bâti le marché de Mi-to-se. Point de ponts sur ces cours d'eau; point de bacs, ni de radeaux: il faut passer à gué; ce jour-là, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps.

A six heures et demie, la clochette se fait entendre pour la prière du matin. C'est plaisir d'écouter ces pauvres gens réciter avec un ensemble édifiant ces prières prolongées. Une bonne partie d'entre eux les savent par cœur; la raison est qu'ils viennent pour la plupart, chaque dimanche, les réciter sous la présidence du catéchiste. Jusqu'où ira cette belle ferveur? Ils sont bien loin du Père et trop abandonnés à eux-mêmes.

Je ne pus m'empêcher de les féliciter et de les encourager, au début de la petite allocution que je leur fis avant la messe, non sans émotion, je l'avoue.

C'est maintenant l'heure de la grand' messe; les pétards donnent le signal; on entonne avec âme les prières de la Messe et tout se passe avec la pompe et la solennité que nous sommes capables de déployer.

Ne vous imaginez pas, cher Frère, que ce soit comme dans une cathédrale de France. Sur l'autel nous n'avons que deux chandeliers et *quatre* cierges; au lieu d'un chœur superbe et de vitraux d'or, un mur plat auquel s'appuie un autel formé de trois planches; les voûtes élancées y sont remplacées par une charpente percée à jour où passent la pluie et le vent; un vieux catéchiste y tient lieu de la double couronne des enfants de chœur aux riches ceintures et aux habits brodés d'or ou d'étoffe précieuse; mais c'est le même Dieu que nous adorons; le Dieu que nos Pères adorèrent dans les catacombes, avant de lui élever des temples somptueux. Plus tard, quand la Chine sera chrétienne, cathédrales et flèches surgiront du sol, et qui sait? Peut-être l'art chinois, aujourd'hui bizarre et tourmenté, trouvera-t-il, sous l'influence de la religion, des inspirations sublimes, pour célébrer la gloire, la puissance et la bonté de notre Dieu. Pour le moment, ce grand Dieu se contente de notre humble petit Bethléem de Mi-to-se, et, jusqu'à ce que de généreux bienfaiteurs nous permettent de lui offir une plus riche demeure, nous aurions mauvaise grâce à être plus exigeants que Lui.

Pendant les moments les plus solennels du Saint Sacrifice, j'entends les élèves païens de l'école voisine, chanter à tue-tête les ridicules préceptes de leur grand Sage; mais bientôt, la voix de mes chrétiens l'emporte, et à l'instant où je distribue la Sainte Communion, un religieux silence s'est établi, et l'on n'entend plus que ces mots d'espérance: « *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit...* » La messe achevée, je leur explique à nouveau un point de doctrine et les invite à célébrer le lendemain la « Fête des Morts ». Puis, chacun salue le Père, et se retire, le cœur joyeux, pour prendre un léger repas. En Chine, on mange vite et beaucoup. Ils ne tardèrent pas à revenir, les uns après les autres, la mine toute réjouie, et le visage un peu enluminé. Ne

fallait-il pas fêter tous les Saints du Ciel par un repas plus copieux et quelques rasades supplémentaires? Je profitai de leurs bonnes dispositions pour les exhorter à apprendre les prières, et à tous je posai l'éternelle question: « Ton fils est-il à l'école de T'ai-hou? Ta femme est-elle allée au catéchuménat? » J'eus quelques bonnes réponses et plusieurs, je le sais par l'expérience de l'an dernier, me tiendront parole. Mais, en vérité, faire cent vingt ou cent trente lis dans la montagne, passer plusieurs fois à gué des torrents toujours plus ou moins dangereux, demeurer près d'un mois à l'école, n'est-ce pas un grand effort pour de pauvres femmes ignorantes et craintives?

Au milieu de ces braves gens, tous désireux de voir le Père, pour lui demander conseils et remèdes, la journée passa vite et joyeuse. Je leur tins force discours pieux; nous récitâmes ensemble force prières, et il me semble que les Saints du Ciel durent jeter sur cette chrétienté naissante, au soir de cette fête patronale, un regard d'indulgence et de complaisance.

Le lendemain, commémoraison de tous les Fidèles défunts. Cette fête des Morts va au cœur de tout Chinois. Le culte des parents vivants ou défunts est, en effet, le point fondamental dans la religion de ce peuple à mentalité étrange, et beaucoup, sinon la plupart de ses superstitions, y prennent naissance ou s'y rattachent par un côté ou par un autre.

Mon servant de messe, pendant la cérémonie, était un jeune chrétien, récemment baptisé, et tout plein de sa ferveur première. Simple cultivateur, ni riche, ni pauvre, il s'est appliqué avec tant de soins à l'étude de la prière et de la doctrine, qu'il est actuellement le plus instruit des chrétiens de T'ai-hou. Il a toujours sur lui quelque livre de prières, et c'est curieux de le voir, au bout de son sillon, ouvrir ce livre pour en apprendre une ou deux lignes qu'il récite et répète, pendant que son grand buffle, d'un pas lent, tête levée, œil songeur, creuse un nouveau sillon.

Je ne fus pas peu surpris, il y a une huitaine, quand ce jeune homme vint me trouver à T'ai-hou, et me dit: « Père, j'ai appris seul les prières du servant de messe; mais je ne sais pas très bien les cérémonies. Voulez-vous m'exercer? »

Je le remis entre les mains de mon Séminariste; et il s'acquitte maintenant à merveille de cet office qu'il est fier de remplir. S'il correspond à la grâce du bon Dieu, je ne doute pas qu'il ne soit, un jour, l'une des colonnes du futur district de Mi-to-se.

La cérémonie des Morts achevée, j'employai le reste de ce jour et la journée suivante à visiter à domicile les plus rapprochés de mes catéchumènes et de mes chrétiens. Cette visite est très utile, soit pour

constater qu'il n'y a point d'images superstitieuses dans la maison, soit pour encourager, pour consoler, pour bénir, soit même pour se taire simplement connaître du reste de la famille, des femmes et des enfants.

Au nord, de l'autre côté du grand torrent, plus avant dans la montagne, je fus particulièrement bien reçu par un bon vieux patriarche, baptisé, cette année, à la fête de Pâques. Il voulut lui-même me conduire au milieu des eaux encore profondes, et m'indiquer, en marchant devant ma mule, les endroits guéables qu'il connaissait mieux que personne. C'était touchant de voir ce grand vieillard choisir, d'un pied sûr, les fonds les plus solides, et tourner à chaque instant la tête pour constater que je suivais le bon sentier, à quelque distance des sables mouvants. Grande fut sa joie de recevoir le Père dans sa maisonnette. Son fils, ses petits-fils, ses neveux et petits-neveux étaient tous présents; car il les a tous amenés à la religion et ils forment le noyau le plus solide et le plus instruit de la chrétienté. Deux ou trois petits enfants de quatre à cinq ans, savent déjà quelques prières; ce qui est un bon signe. Nous récitâmes ensemble les prières accoutumées et je bénis de tout cœur cette excellente famille. Puisse Dieu accorder la persévérance dans la ferveur à tous ses membres.

Vous pensez bien qu'on fît un petit festin en mon honneur; en Chine, c'est à table que se traitent les affaires; c'est aussi par un bon repas que l'on manifeste sa joie. On tua donc, non le veau gras, mais le plus beau coq de la basse-cour; et bientôt je vis apparaître, sur un plat aux riches couleurs, les deux cuisses traditionnelles. En France, les ailes sont de plus haut goût; les Chinois préfèrent les cuisses. J'avoue d'ailleurs que, chacun dans son ordre, j'aime mieux la bonne simplicité de mon chrétien que les cuisses de son vieux coq.

Cédant aux instances du bon vieux, j'allai voir, l'un après l'autre, chacun des membres de sa famille; celui-ci habite une jolie maison à l'abri, dans un recoin, sous les grands arbres; celui-là est à mi-colline et du seuil de sa cabane on peut embrasser un vaste panorama; cet autre s'est établi sur les bords du torrent; un quatrième a choisi pour résidence une toute petite vallée resserrée, où tout est calme et solitaire, une vraie Thébaïde en miniature, etc., etc. Et l'accueil était toujours cordial, les visages toujours souriants. Mon brave chrétien jubilait évidemment; il paraissait rajeunir et sa démarche devenait allègre en dépit des ans.

Il fallut enfin quitter ce coin hospitalier, et revenir à ma modeste demeure. Je devais le lendemain faire une longue course dans la montagne sauvage, où j'avais donné rendez-vous à un certain nombre de chrétiens.

Je vous raconterai, si vous le voulez, dans une prochaine lettre, cette seconde partie de mon voyage; aujourd'hui, (25 novembre) je suis en plein catéchuménat. Je n'ai plus un moment à ma disposition pendant le jour; et il serait imprudent de consacrer mes nuits à écrire. D'ailleurs, cette lettre est d'une longueur plutôt exagérée; je la termine donc, et vous prie d'en excuser le décousu et la mauvaise écriture. Ne regardez que l'intention et continuez, je vous prie, mon bien cher Frère, de prier pour le chétif Pen-t'ang de T'ai-hou et pour son pauvre district.

P. S. Si quelques-uns parmi nos jeunes missionnaires prennent plaisir aux radotages du vieux Père Barraud, j'en serai enchanté. Plus enchanté encore s'ils se préparent de mieux en mieux et plus vite à venir nous remplacer.

Accident à l'église de Sou-song. — *(Du P. Colvez.)*

Sou-song, 20 juin 1905.

Vous me réclamez quelques détails sur la chute de mon église en cette journée du 5 mars 1903. Maintenant qu'une plus solide et plus belle a remplacé la première, je me tairais, n'était la reconnaissance envers Dieu, qui nous a montré une protection toute spéciale, sinon miraculeuse. Vous m'aiderez, j'espère, à le remercier.

Si tout s'était passé à l'ordinaire dans notre chrétienté, le jour de la catastrophe nous devions tous périr, c'est-à-dire, deux Prêtres, six catéchistes, deux religieuses chinoises et plus de cent enfants de nos écoles avec quelques familles voisines.

Non, rien, pas une égratignure à déplorer.

Ce petit monde assiste chaque jour à la messe. Pourquoi n'y était-il pas au moment du malheur? Parce que j'avais été appelé à un malade en danger, lequel n'est pas mort, et devais partir très tôt sans faire le catéchisme, que je fais après l'action de grâces.

L'église de Sou-song est située à l'endroit le plus élevé de la ville dans une superbe position qui permet de la voir de très loin au-dessus des murs de la ville. L'œil du missionnaire n'est pas peu réjoui quand, de plusieurs lieues à la ronde, il regarde la croix de pierre, haute de deux mètres, qui est au-dessus de l'église et domine la cité. La maison du bon Dieu humilie pour ainsi dire toutes les pagodes du démon. C'est très bien.

Oui, mais cette situation a le très grand inconvénient d'exposer l'édifice aux coups de vents Nord-Est. Ces vents soufflent très fort par ici et presque chaque année rasent les habitations dans la campagne, rarement dans la ville, à cause des murs qui protègent celle-ci.

De vie d'homme l'on n'avait vu une trombe comme celle du

5 mars 1903. Plus de cinquante maisons et trois vastes établissements d'ancêtres furent jetés à terre dans la ville même. Ainsi dans notre infortune, la face a été sauve, comme l'on dit en Chine. Premier bienfait de Dieu.

Ensuite comment, malgré ma persuasion de la solidité de mon église, comment suis-je sorti moins d'une minute avant sa destruction? Second bienfait. Car avec ma vieille tête de breton entêté, je devais être écrasé.

Moins de cinq mois après, tout était restauré solidement et à l'épreuve des plus mauvaises trombes. Dieu m'avait fait trouver deux troupes d'excellents ouvriers, au lieu des paresseux, qui avaient mis trois ans à construire la première église.

Je m'arrête en vous assurant de mon fidèle souvenir, spécialement à l'autel: à titre de revanche, cher ami; aidez-moi à construire un édifice spirituel plus solide encore que ma nouvelle église!

La lutte pour les écoles. — *(P. Rodet.)*

Hieou-ning, 13 novembre 1904.

Je suis assez content de la marche de ce district. Il y a beaucoup à désirer, mais le progrès est sensible. A certains moments je ne puis comprendre comment, sur un nombre respectable de catéchumènes adultes, il y en a si peu qui désirent le baptême. Mais j'ai du moins la consolation de voir mes écoles splendidement garnies.

Le malheur a voulu que juste à ce moment nos allocations aient dû être diminuées d'une notable part; je ne sais comment faire pour nourrir tout mon monde. Je dois avec mes treize cents francs soutenir les écoles, fournir aux salaires des maîtres et payer le voyage des Présentandines. Ce dernier compte me prend deux cents francs. Les trois maîtres et les domestiques me coûtent au moins cinq cents francs. Il reste donc six cents francs pour les cent-dix élèves présents. Et je pourrais facilement en avoir cent trente ou cent quarante. Vous pensez que j'aurais la ressource de licencier ces écoles. Il faudra bien en arriver là, mais je ne le ferai qu'à la dernière extrémité. Au prix d'une vraie lutte sauvage, je suis arrivé à recruter des élèves, dont les parents bondiraient de joie si je n'exigeais plus leur envoi aux écoles. Je serais donc peiné de perdre une partie qui n'est pas encore complètement gagnée. Durant vingt ans, mes prédécesseurs n'ont pu rien obtenir; pour bien établir une règle il faut que durant un grand nombre d'années le missionnaire en puisse exiger l'observation. Pour peu que je recule, voilà l'avenir compromis. Tout cela vous explique dans quel embarras je me trouve.

La révolte du Kiang-si n'a heureusement pas franchi nos frontières.

Notre section se trouvait être la plus exposée. Il y a encore soixante soldats casernés dans la résidence de Tong-men. Ici je n'ai pas eu cet ennui. Mes deux collègues le P. Bureau et le P. de Barrau vont bien; leurs œuvres se lancent peu à peu.

Occupations d'hiver. — Courage d'un catéchumène. — *(P. X. David.)*

Nan-siu-tcheou, 30 novembre 1904.

Depuis octobre, les affaires ont été de jour en jour plus nombreuses. J'habite en ce moment un pauvre petit appartement dans la grande ville de Nan-siu-tcheou. A côté on bâtit six grandes chambres qui serviront de chapelle provisoire.

J'ai laissé le P. Gibert seul et je suis venu surveiller de près les constructions. C'est le plus ennuyeux des métiers; mais je me console à la pensée que le bon Maître aura une demeure moins indigne de Lui. Demain, je pars et après avoir parcouru mes dix lieues, je reverrai mon aimable compagnon d'apostolat. Pendant trois jours, j'aurai une vingtaine de chrétiens en retraite pour gagner le Jubilé, et samedi, je reviendrai ici, faisant encore mes dix lieues, que je referai de même le dimanche pour aller diriger pendant trois jours la retraite des femmes jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception. Ce jour-là, s'ouvre le catéchuménat pour hommes et femmes. C'est quasi une retraite, puisqu'on passe quinze jours à expliquer les grandes vérités de la religion.

Les catéchuménats se succéderont ainsi jusqu'en avril, avec une interruption de quinze jours le 1er de l'an chinois, et ces quinze jours seront pris par notre retraite huit jours, plus trois jours pour aller et trois jours pour retourner.

Voilà la vie de l'hiver ici qui est, comme vous le voyez, le temps de la moisson des âmes. Entre temps mille affaires surgissent, comme dans nos moissons les pavots écarlates jaillissent çà et là pour rompre la monotonie des blés. Que vous dire de mon district? Qu'il est immense, trente lieues de l'est à l'ouest, et autant du nord au sud; qu'il est peuplé de brigands, oui, mais aussi de chrétiens; car aux quatre points cardinaux on en trouve. Combien au juste se sont déclarés catéchumènes? Je ne puis le dire; pour donner un chiffre, je me suis basé sur l'assistance des grandes fêtes. Environ quinze cents hommes y sont venus. Chaque homme représente en moyenne une famille de cinq personnes, c'est pourquoi j'ai compté sept mille catéchumènes. Actuellement j'ai trois cent soixante-dix baptisés, et j'espère qu'à la fin de l'année apostolique, juin-juillet 1905, il y aura quatre cent cinquante chrétiens dans ce district qui a été ouvert, il y a six ans, par le P. Dannic. Nous allons lentement; ainsi, cette année, bon nombre des

baptisés appartiendront à des familles qui comptent déjà un ou deux chrétiens. Il y a de l'ouvrage pour trois Pères au moins ; or vous savez que le nombre d'ouvriers est petit. Pressez-vous, les âmes attendent.

Il y a ici un grand nombre de gens naturellement chrétiens. La terre est prête, et attend qu'on vienne y jeter le grain de la Foi.

Ce soir sortait de chez moi, un brave jeune homme qui avant son baptême a déjà souffert pour la foi, il y a huit jours.

Le notable de son village voulait lui faire donner de l'argent pour les comédies païennes et pour les pagodes. Le catéchumène refusa. En octobre, ce notable le prit, l'enchaîna et lui dit : « On t'accuse d'être recéleur dans un brigandage qui vient d'avoir lieu. Donne trois ligatures et tu n'auras pas d'affaire. » Le jeune homme refuse et dit : « Si je suis recéleur, ma faute est trop grande pour être rachetée par trois ligatures. Au surplus tu n'as pas le droit de me juger ; conduis-moi au mandarin qui me tuera si je suis coupable. — Donne les trois ligatures ; sans cela je ne te relâche pas. — Comme tu voudras ; mais je ne donne rien ; donner ce serait avouer un crime dont je suis innocent. » On le laissa lié jusqu'à minuit. Pendant ce temps, le catéchumène priait. Le notable lui demanda ce qu'il faisait. — « Je prie Notre-Seigneur qui a été, lui aussi, enchaîné. » — Sur ce, on le relâcha.

Après quelques jours, le jeune homme vint me raconter son affaire. Je lui dis de rester ferme dans sa foi et lui défendis de donner les trois ligatures, si on les lui redemandait. Je ne parlais point de porter l'affaire au mandarin, ni lui non plus. Le 15 novembre, au matin, trente satellites font irruption chez lui, criant : « Où sont les brigands de chrétiens ? » Le frère aîné dit : « Moi, je ne suis pas chrétien. — Ton frère, où est-il ? »

En ce moment celui-ci sortait ; on l'enchaîne ; il se laisse faire. On le conduit à la ville voisine, la chaîne au cou et aux mains. On le garda cinq jours dans un cabaret.

Pendant ces jours c'était des mauvais traitements continuels. On lui attachait une chaîne de fer au-dessus des chevilles et, passant un bâton dans la chaîne, on tordait jusqu'à ce que la victime fût évanouie. Entretemps on se moquait de lui. Un satellite disait : « Je suis le bon Dieu, prie-moi. » Un autre disait : « Je suis un vieux père missionnaire, prie-moi. » On lui disait encore : « Tu pries Ma-li-ya (le nom de la Très Sainte Vierge en chinois). Voyons : Ko-ma, pou-ma, li-ya, c'est-à-dire (en jouant sur le mot) es-tu évanoui ? si non on va te presser plus fort. » Et on tordait la chaîne jusqu'à la perte de la connaissance. On lui racontait aussi des obscénités, comment le missionnaire faisait pour tromper les fidèles.

Il y a quatre jours, j'ai enfin porté l'affaire au mandarin, qui est

venu hier. Il est très embarrassé. Ce sont ses satellites qui ont maltraité un chrétien pour sa religion; c'est un notable nommé par le mandarin qui a conduit les satellites pour prendre les chrétiens. De plus, je lui ai dit: « Vous avez attendu deux jours avant de relâcher mon chrétien innocent; et après mon accusation, vous avez reçu le notable dans votre salon, ce qui ne se fait point pour un accusé qui ne doit siéger qu'à la salle d'audience. »

Ce qui le tourmente le plus, c'est que le R. P. Supérieur arrive dans dix jours ici et j'ai dit que l'affaire serait remise entre ses mains. Or les mandarins redoutent toujours de voir les affaires portées aux Supérieurs.

Voilà, mon bien cher Père, quelques petits détails sur mon district. Je vous les donne afin que vous priiez à la Sainte Messe pour les brebis et pour les deux pasteurs. Le P. Gibert va bien et se lance à corps perdu dans le chinois. Il prêche et confesse comme un vieux missionnaire. Venez en faire autant.

Débuts d'une nouvelle paroisse. — *(Du P. Dannic.)*

Kouo-yang, 25 octobre 1904 et 24 janvier 1905.

Vous avez l'obligeance de me demander de mes nouvelles. Je vais essayer de vous faire plaisir en vous montrant que je suis en Chine un curé vraiment heureux. Sous le régime Combes et successeurs, en France sont-ils en grand nombre, les curés aussi heureux que moi et plus d'un ne me porterait-il pas envie s'il connaissait ma nouvelle paroisse de Kouo-yang?

Je vous dirai d'abord que le Kouo-yang est une sous-préfecture plutôt petite du Nord de la province du Ngan-hoei. Il a vingt-trois lieues de long et treize de large. La population est essentiellement agricole pour la raison bien simple que tout le Kouo-yang est une immense plaine où il n'y a qu'une rivière navigable la Kouo et qu'une petite montagne isolée, la montagne du Dragon. Si vraiment mes Kouoyanais n'étaient agriculteurs, je me demande ce qu'ils pourraient bien être. Aussi se livrent-ils à cinq cultures principales: le blé, le sorgho, le millet, une dizaine d'espèces de fayots et le maudit opium qui occupe les meilleures terres. Il y a aussi pas mal de tabac, de sésame, de patates et de pistaches. Pas plus de rizières qu'en Bretagne.

Mon Kouo-yang a une triste réputation de turbulence et de pauvreté. De toute la province, c'est la sous-préfecture la plus militairement occupée. On y escompte une révolte générale par dix ans: la dernière eut lieu en 1899. Le sous-préfet fut chassé: tous les mandarins militaires s'enfuirent; quatre gros bourgs furent entièrement

brûlés, et cinq ou six mille personnes au moins passèrent de vie à trépas. Il n'y a que quarante-deux ans que le Kouo-yang est sous-préfecture. Le besoin de révoltes et de brigandages était tellement inné chez mes braves Kouoyanais que Sa Majesté de Pékin, le Fils du Ciel, ne trouva d'autre moyen pour les mater que de multiplier les pères et les mères du peuple, euphémisme pour désigner les mandarins, qui, comme Saturne, civilisent leurs enfants, en les croquant au besoin. Il n'y a pas de sous-préfecture en Chine, où il y ait plus d'exécutions capitales qu'au Kouo-yang. Mon sous-préfet a le privilège de couper d'abord les têtes puis d'avertir ses supérieurs, tandis qu'ailleurs le mandarin doit avertir avant de découper. Heureux mandarin d'un pareil pays de cocagne !

***

Il n'y a que cinq mois, jour pour jour, le 24 août 1904, que le Kouo-yang a été érigé en paroisse par Mgr Paris et que votre serviteur en a été nommé le premier titulaire.

Mon premier soin fut de dédier ma nouvelle paroisse à N.-D. de Lourdes, et la première délicatesse du R. P. Supérieur fut de me payer une belle statue de la Sainte Vierge de la grotte. Et en avant ! avec ma statue de N.-D. de Lourdes pour me guider et me protéger : toute mon espérance est dans la Vierge Immaculée !

***

Etre appelé à fonder un nouveau district, une nouvelle paroisse, une nouvelle colonie chrétienne, est toujours une consolation pour le cœur du missionnaire.

Si l'amour-propre lui-même cherchait à y trouver un peu son compte, rassurez-vous : on a vite fait de payer chèrement ce court instant de satisfaction intime. Les difficultés vont commencer.

Le premier souci, c'est de trouver l'emplacement pour une résidence centrale, où le Père puisse s'établir avec son église, ses catéchuménats, son orphelinat.

Longtemps on a cherché en ville. Me voyant pressé, on a voulu spéculer sur mon embarras. Ce que voyant, j'ai renoncé aux beaux quartiers, et j'ai été m'établir à l'extrémité du faubourg au beau milieu d'un champ de pois, de navets et de carottes. Pas une pierre, pas une brique, mais aussi pas une ronce, ni une épine : rien qu'une excellente terre maraîchère qui m'a coûté environ quinze cents francs. Et vraiment N.-D. de Lourdes m'a protégé ; je ne pouvais espérer mieux pour le prix.

L'emplacement, à trois cents mètres de la ville de Kouo-yang et de ses miasmes, est idéal, car il a cet avantage d'être sur les bords de la Kouo, rivière très commerçante, très encaissée et pittoresque. Pour

donner un peu de vie à cette jolie rivière, il y a toujours des barques grosses et petites, aux voiles blanches ou grises qui montent et qui descendent. Il y a des hirondelles, des mouettes, des sarcelles, d'amusants plongeons, des oies, des canards et des outardes en quantité, et douze espèces de poissons, ni plus ni moins, au dire des pêcheurs, qui eux sont légion. Légion également sont les hérons au long bec qui pêchent pour leur propre compte, et les pauvres cormorans qui eux, pêchent pour leur maître, ce qui ne semble pas toujours de leur goût.

Ma propriété, comme celle des riverains, s'étend jusqu'au milieu de la rivière, ce dont je suis très fier. Pensez donc, une rivière dans ma dépendance : droits de bris, de péage, d'épaves ; droit d'avoir un quai, un bateau à moi ; droit sans sortir de chez moi, de canarder toutes sortes de palmipèdes pour alimenter ma table !

On ne peut pas dire que je sois sur une montagne, ni même sur une colline, mais au moins, suis-je dans une position assez élevée pour dominer les environs. A côté de moi un bosquet presque toujours verdoyant. Plus loin manœuvrent les soldats qui peu à peu sont devenus mes amis. Dans le lointain, c'est la montagne du Dragon, au pied de laquelle sont presque tous mes chrétiens. Mes voisins sont tous pauvres et honnêtes cultivateurs qui commencent à m'aimer parce que je suis devenu leur Providence inattendue.

***

A peine le nouveau curé a-t-il acheté son emplacement si joli, qu'à la place des pois, des navets et des carottes, il construit d'abord une loge en sorgho pour abriter le gardien. Puis bien vite il commande trente mille briques séchées au soleil, à deux sapèques la brique. Ces briques en pisé s'appellent ici « tou-pi ». Deux fois la pluie a réduit mes toupi en bouillie, et deux fois j'ai dû les recommencer ; elles me reviennent enfin à deux cents francs. Avec elles on a élevé des murs mi-partie en torchis, mi-partie en tou-pi. Le tout a été recouvert de chaume, puis blanchi à l'intérieur d'un lait de chaux, et voilà mon presbytère propret et coquet terminé et c'est de là que je vous écris, tout en regardant le paysage que je vous ai décrit.

Somme toute, mon logis revient à huit ou neuf cents francs. Tout le monde m'a consciencieusement exploité, et les maçons et les menuisiers et spécialement le gardien, mon homme de confiance. Le Bon Dieu, lui-même, m'a éprouvé avec son mauvais temps : c'est pourtant pour lui que je travaille ! Comme il faut s'ingénier et penser à tout, il y a des jours où je me dis qu'un Père ex-maçon, ex-menuisier ou ex-serrurier ferait bien mieux à ma place que tous les docteurs en philosophie et en théologie du monde. « Père, comment mettre cette

serrure ? Comment fabriquer cette porte et cette fenêtre à l'européenne ? Et ces vis ? et ces charnières ? Et ce verre, comment le tailler et le mastiquer ?... » Et mille autre détails que l'on n'enseigne pas dans les séminaires et dans les scolasticats. Heureusement que je suis aidé par mon excellent catéchiste, le brave Boniface, à la fois architecte et entrepreneur ; sur qui je me repose de la surveillance des détails ordinaires.

Le presbytère construit, il a bien fallu penser à quelque chose qui ressemblât à une église pour réunir le dimanche mes trois cents néophytes et mes deux ou trois mille catéchumènes. Pour le bon Dieu, tou-pi et torchis seraient vraiment par trop mesquin ; il me faut une église de cinq travées en briques cuites (tchoan) et en tuiles. Or tout est relatif en ce bas monde, et construire cinq travées à Kouo-yang, est chose plus difficile que d'édifier un solide observatoire à Zi-ka-wei ! Il a fallu faire venir le bois de soixante lieues d'ici, en radeau, lentement, pendant trente-six jours, et payer cent cinquante francs pour le transport. Voire même qu'un fin littérateur qui signe Inquisitor, a chanté l'odyssée de mon bois dans un article de l'*Echo de Chine,* intitulé « Douane de fantaisie. » Après le bois, les ouvriers embauchés à trente lieues d'ici. Venant de si loin, ils ont cru devoir se donner de tels airs d'importance qu'il m'a fallu les renvoyer à leur pays de Loungan et achever ma bâtisse avec mes artistes de Kouo-yang même. Il fallait voir la mine ahurie qu'ils prenaient quand je parlais d'autel, de prie-Dieu, de confessionnal, de chemin de croix et de tant d'autres choses inconnues ici avant mon arrivée. Dans leur barbe à poils raides devaient-ils me trouver drôle. Désormais, je souscris à ce que Mgr Favier dit des ouvriers chinois : « Quatre ouvriers chinois ne font pas la besogne d'un seul Européen, et bien que sur le chantier du matin jusqu'au soir, ils trouvent moyen, grâce au thé, aux repas et à la pipe, de vous donner à peine huit heures de leur temps. Leurs instruments sont petits, légers, ne demandant qu'un effort très minime et ils ne les manient qu'avec une lenteur désespérante. »

Enfin j'ai fini par avoir mon semblant d'église où trône au-dessus du maître-autel ma belle statue de N.-D. de Lourdes, patronne du Kouo-yang. Dans cette église il n'y a place que pour mon petit troupeau de néophytes ; quant au nombreux troupeau de catéchumènes, c'est comme dans la primitive église, il n'a pas droit de pénétrer dans le lieu saint. Elle n'en sera que plus expressive pour lui, quand le grand jour sera venu, la formule du Baptême : *Ingredere in templum Dei...* Pour le moment il doit se contenter de regarder par les portes et fenêtres ouvertes, exposé au vent et au soleil : au Kouo-yang, on ne fait pas attention à ces détails. Toute provisoire qu'elle est, et si loin d'être

digne de notre Bonne Mère, mon église me revient bien à deux mille francs.

Après le presbytère et l'église provisoires, il a bien fallu songer aux écoles, provisoires elles aussi. J'y ai tellement pensé depuis deux mois, que les voilà aussi construites. C'est pour l'architecture un milieu entre les briques crues du presbytère et les briques cuites de l'église. Mon palais scolaire est à l'intérieur en pisé, et en briques cuites recouvertes de tuiles pour l'extérieur. Il se compose de six travées : trois pour les classes, et trois pour les dortoirs. J'aurais facilement là cent cinquante élèves, mais le pain manquant pour tant de monde, je me contenterai d'une centaine. Prix approximatif de l'école : dix-huit cents francs.

Je n'en ai pas fini avec la maladie de la pierre si commune aux vieux missionnaires. Jusqu'ici la cuisine s'était faite en plein air. Or l'hiver approche. Depuis trois jours, il vente, il pleut, il fait un froid gris et sale qui rappelle les plus tristes jours du mois des morts en Bretagne. Conclusion : il me faut une cuisine. Elle sera en tou-pi. J'y consacrerai quatre-vingts francs. J'irai même, s'il le faut, jusqu'à cent.

Pour conserver la face, je ne puis tout de même pas aller à pied, n'est-ce pas ? Je viens donc d'acheter une jolie mule noire, élégante pour deux cents francs. A cette jeune mule et aux mules des Pères de passage, il faut une écurie, j'aurai donc aussi une écurie en tou-pi, de soixante francs environ. Est-ce vraiment trop cher ?

Vers Noël, j'espère commencer aussi quelques catéchuménats. Mes catéchumènes couchent bien sur la paille sans nattes ni couvertures. Au moins faut-il une grange pour les préserver des intempéries des saisons. Encore du bois et quinze cents tou-pi, soit une dépense de cent-vingt à cent-cinquante francs.

J'ai deux catéchistes et cinq domestiques en permanence auprès de moi. En bon père de famille je leur dois non seulement le vivre mais aussi le couvert, soit une ou deux chambres pour s'y reposer : c'est encore cinq mille tou-pi et cent-trente francs.

Je devrais aussi m'enclore. On dit que c'est plus moral et plus sûr contre les voleurs. Actuellement je suis à la merci de l'allumette du premier mécontent et du premier malfaiteur venus. Je voudrais un mur en briques cuites qui me coûterait au moins douze cents francs. Impossible d'y songer. Encore des tou-pi, pour cent-cinquante ou deux cents francs. Mur provisoire bien entendu.

Tout missionnaire est un grand homme, un vrai mandarin, au dire de M. Pichon. Or, en Chine, pas de grand homme sans une grande porte d'honneur. Il me faut donc une grande porte, car je tiens à garder mon rang. Elle aussi sera en tou-pi. Avec la loge du portier, tout reviendra bien à deux cents francs.

Parmi mes cinq mille chrétiens, il n'y a pas seulement des hommes, mais aussi des femmes. Pour elles aussi il faudrait des écoles et des catéchuménats. Pour cela, ce n'est plus mille mais trois ou quatre mille francs que je réclame.

Et dire que tout ce que je viens d'énumérer n'est encore que le *quod justum, le minimum*, la simple ébauche de l'installation du Père. Je m'y perdrais à vous dire le strict nécessaire pour meubler, oh! très pauvrement, mon logis, mon église, mes écoles et le reste. Pour débuter, vous ai-je dit, j'ai dû acheter ce fameux champ de pois, de navets et de carottes; hélas! déjà il est trop étroit et il faut d'un côté ou de l'autre l'agrandir.

A mon arrivée, pas une épingle, un clou, une fourchette, un chaudron; rien de ces dix mille choses de la vie domestique, qu'on n'apprécie bien que lorsqu'on ne les a pas. Ainsi je n'ai jamais si bien compris l'importance d'une cafetière qu'après avoir été quinze jours sans pouvoir faire de café; c'est vrai de tout le bataclan de la cuisine, de l'écurie et du reste.

Je suis donc allé au plus pressé; j'ai élevé du provisoire; j'ai construit en tou-pi, la brique du pauvre. Oh! ces tou-pi, quelle place elles ont occupée dans mon existence de ces derniers mois.

Peu à peu cependant mon ménage se monte, et mon pot au feu s'engraisse. Ainsi quand il est allé en vacances, mon cher P. Ministre m'a acheté pour quatre ou cinq cents francs d'objets, non de luxe, mais de première nécessité. Il y avait bien pour cent-vingt francs de livres de doctrine et de prières, — pour trente francs de remèdes chinois à l'effet d'adoucir les cœurs les plus endurcis, — pour cinquante francs de ferraillerie, quincaillerie, marteaux, tenailles, clous, pointes, lampes, que sais-je, — pour trente francs de vitres, — pour soixante francs de cierges et ornements d'église, — pour vingt francs de cadeaux aux mandarins, — et, ce qui s'apprécie fort à certains jours, pour trente ou quarante francs de vin, de lait concentré, de café, de confitures pour les cas de fatigue ou de maladie.

Bref, nous ne sommes encore qu'au premier tiers de l'année apostolique et j'ai déjà dépensé toutes mes allocations et englouti je ne sais combien de millions de sapèques. Et encore cela ne paraît pas! Il semble que je n'ai rien fait et que tout est encore à faire. Païens et chrétiens s'attendaient à des merveilles, et ils ne voient que des ébauches, des bicoques en tou-pi! Pour la face de la religion, j'en ai quelquefois honte. Puis je me dis que tout cela, c'est du sable, de la boue, du provisoire à recommencer bientôt, dans un poste pourtant vraiment définitif et où les fruits apostoliques ne sont déjà plus des espérances mais des réalités.

***

Tandis que du 24 août au 8 décembre, toutes ces constructions matérielles sortaient peu à peu de terre et prenaient figure, l'œuvre spirituelle se développait elle aussi, consolant des soucis du présent et pleine d'encouragements pour l'avenir.

Boniface bâtissait, et moi j'allais à la recherche des brebis du bon Pasteur. Monté sur ma jolie mule noire, pendant quatre-vingts jours au moins, j'ai visité à fond ma nouvelle paroisse, famille par famille, carnet en main pour inscrire chaque membre de chaque famille, remèdes, bonbons et images en poche, pour me faire partout bien voir. Que de braves gens parmi mes Kouoyanais ! J'ai visité au moins mille familles qui se disent franchement chrétiennes et n'ont plus l'ombre de poussahs en terre cuite ou en papier. Si vous comptez cinq membres par famille, ce qui est un minimum en ce pays de familles nombreuses, vous aurez immédiatement au moins cinq mille paroissiens dans mon petit Kouo-yang. Et je ne parle pas de mes trois cents soixante-dix Néophytes qui se prétendent vieux Chrétiens, parce qu'ils ont été baptisés dans le cours des cinq dernières années. En vérité, je crois que peu de paroisses ont commencé avec une si belle couronne de braves gens, presque tous laboureurs à l'aise, tous du pays même, aimant le Père, plaçant en lui une confiance illimitée, lui obéissant, lui faisant de petits cadeaux, bref, lui rendant la vie aussi heureuse que possible.

Quelle joie pour un village quand le Père y est ! Tout le monde, — cent personnes parfois, — s'entasse dans la même chambre en paille, souvent même, dans la grange ou l'écurie. Le Père y mange : ce ne sont pas les plats qui manquent, ni la bonne volonté non plus. Mes paroissiens, qui paient tout, font de leur mieux. Seulement leur goût diffère beaucoup du nôtre. Mais n'allons pas discuter des goûts, des couleurs, ni même des odeurs. Le Père y couche, non sur un sommier dernier modèle, ou dans un lit moelleux, mais sur une litière de paille fraîche que le maire ou l'adjoint de l'endroit dispose lui-même discrètement dans le coin le plus chaud et le plus propre. Le Père y dit la Messe comme il peut, mais ordinairement avec plus de consolations qu'en pays civilisé dans une riche cathédrale.

Dans quelque temps, quand ils seront chassés de leurs églises, je souhaite à tous les curés de France de trouver accueil si cordial chez tous les paysans.

Dieu merci, il n'y a pas que les Chrétiens qui aiment le Père. Dans mon petit Kouo-yang, je suis au mieux avec tous les païens, mandarins, notables, soldats, instituteurs et gardes-champêtres. Tout

le monde s'ingénie à me faire plaisir avec une délicatesse qui me fait revenir de mes dernières préventions contre les Chinois. Thé, sucre, pâtisserie, ils m'en ont tant offert qu'il y en aurait des cent kilogrammes, si je ne les avais mangés au fur et à mesure. Il faut avouer que moi aussi je ne suis ni un fanatique ni un mauvais voisin. Je ménage toujours la chèvre païenne et le chou chrétien : j'insiste sur la piété envers l'Empereur et les mandarins ; je ne blesse aucune liberté de conscience. Bien plus, autant que je le puis, sans rire, je tâche de me conformer à la fameuse circulaire de M. de Lanessan, qui prescrivait à nos graves marsouins le respect (oh ! non pas des Missionnaires, des Religieuses et de leurs établissements), mais des essences forestières de la Chine : arbres fétiches, vieilles souches, troncs et tronçons séculaires... et autres gigantesques fadaises.

Pour le 8 décembre, mes installations provisoires étaient debout et mes visites à domicile terminées. Et mes Catéchuménats de commencer. Ce sont comme autant de Retraites fermées qui durent en moyenne dix jours. On y prêche les grandes vérités à ces gars du Kouo-yang, païens je ne sais depuis combien de générations, mais certainement depuis cinq mille ans. C'est la meilleure besogne, la vraie besogne du Missionnaire, car à quoi bon tous ces beaux chiffres de catéchumènes, si on ne les instruit pas ? La difficulté est de nourrir tant de monde. Mes bâtisses avaient épuisé mes finances. Il y avait maintenant le nid mais plus de quoi donner la becquée aux oiseaux. — Eh bien ! que les oiseaux eux-mêmes apportent leur becquée. — C'est ce qu'ils furent bien obligés de faire. Malgré leur pauvreté relative, souvent même absolue, chacun sait trouver cinq cents sapèques ; cinquante sapèques, de cinq à six sous par jour pour sa nourriture. Et il y eut ainsi trois catéchuménats entre le 8 décembre et le 24 janvier. — Quatre-vingts catéchumènes au premier catéchuménat : dix-huit chefs de famille aboutissent au baptême. — Soixante-sept catéchumènes au second catéchuménat : dix-sept chefs de famille aboutissent au Baptême. — Quatre-vingt-dix-sept catéchumènes au troisième catéchuménat : vingt-cinq chefs de famille aboutissent au Baptême. En tout deux cent quarante-quatre chefs de familles, dont soixante qui en étaient à leur second ou troisième catéchuménat et qui ont abouti au Baptême, ont passé par mes catéchuménats. Et cela va continuer, je l'espère, après le 1er de l'an chinois qui a lieu cette année le 4 février et dans les environs duquel, dix jours avant et dix jours après, tout vrai Chinois ne doit penser qu'aux réjouissances de cette fête nationale dont la Christmas des Anglais, elle-même, ne donne qu'une légère idée. Je profiterai de ces vacances obligatoires du 1er de l'an pour refaire une tournée et baptiser les tout petits enfants de mes tout nou-

veaux baptisés, ce qui me donnera encore de vingt à trente baptêmes.

Puis, au printemps, quand les grandes personnes seront occupées à semer leur sorgho, leur millet et leurs pistaches, les élèves de dix à quinze ans viendront aussi à l'école. Il y en aurait bien trois cents si je pouvais tous les recevoir. Je ne recevrai que les baptisés et les immédiatement baptisables : quatre-vingts au plus. Mes finances ne me permettent pas d'être plus généreux la première année, et c'est déjà pas mal.

Du reste pour instruire ceux que je ne puis recevoir chez moi, j'ai une quinzaine de catéchistes à la campagne qui sont mes meilleurs auxiliaires. Il y en a au moins quatre qui mériteraient et une mention honorable et quelque petite récompense pécuniaire : ils me servent aux mêmes postes depuis cinq ou six ans, et certes sans eux je dois avouer que j'aurais abouti à peu de chose. Que le bon Dieu les récompense !

Je n'étonnerai personne en disant que dans mon troupeau de cinq mille personnes il doit bien y avoir de mille à deux mille femmes. Or, pour elles, encore presque rien de fait. Et vu leur peu d'intelligence et de faculté à apprendre, que l'œuvre sera difficile à mener à bonne fin ! Si la grâce n'intervient puissamment, qu'elle sera donc compliquée l'éducation chrétienne de la plupart de nos Chinoises ! Il faut pourtant s'y mettre. Dès l'apparition de la première violette du printemps je bâtirai une école de filles, puis, l'école bâtie, viendront les Présentandines, ces Religieuses indigènes dont je ne sais quel Père disait : « La main du missionnaire comme celle du semeur est parfois rude et durcie par le travail. Il laboure et défriche ces natures sauvages, il sème à grandes volées, souvent sur le roc et au milieu des ronces et des épines. Mais Dieu a placé près de lui tout un poème de dévoûment dans le cœur virginal de la Sœur Missionnaire. » Hein ! en voilà une belle phrase ! Puisse-t-elle se réaliser le plus tôt possible à Kouo-yang, pour le salut des filles d'Eve !

Mon Révérend Père, vous voyez que les curés en Chine ne sont pas trop malheureux. Bien des paroisses de cinq cents ans en France, ne valent pas, n'est-ce pas, cette paroisse naissante du Kouo-yang ? Que toute gloire en revienne à Dieu par N.-D. de Lourdes, Patronne du Kouo-yang. Pour moi, comme dit le poète, dans l'hymne du soir. »

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore.
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore !
(Lamartine).

Puis curé devenu, j'ai gardé mon biniou
Et fais la guerre au diable en lui chantant : hou, hou !
(Un poète breton).

Tous les jours, en effet, je fais connaître combien Dieu est bon et combien le diable est mauvais au moins à une dizaine de nouvelles âmes de bonne volonté. Quelle belle vocation! *Etenim hæreditas mea præclara est mihi.* Je n'aurais jamais osé tant espérer le jour où l'Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier me taillait une tonsure juste là où maintenant j'ai une belle natte (vulgo une queue) de douze ans d'existence et de cinquante-sept centimètres de long.

Il est vrai qu'actuellement, j'ai un joli emplacement, du provisoire pour quelques années, pas mal de Chrétiens et de catéchumènes, mais pourtant je ne puis m'empêcher de vous avouer avec la chanson :

Il y a quéq'chose qui cloche
Il faut un clocher là...

Ma paroisse du Kouo-yang est la plus centrale du Nord de la province du Ngan-hoei. On y arrive en un jour de chez le P. Gibert, de chez le P. Xavier David, de chez le P. Salmon, de chez le P. Brasille, de chez le P. Rouxel, en deux jours, de chez les Pères Gilot, Besnard et Lebez. En bateau, on peut y arriver, en dormant, de bien plus loin encore. La Kouo vaut bien mieux que le Gave. La ville de Kouo-yang est plus importante que celle de Lourdes. J'ai toujours rêvé et je rêve plus que jamais d'établir à Kouo-yang un pèlerinage à N.-D. de Lourdes. Ne serait-ce vraiment pas une bonne idée?

Dans trois ans, le 11 février 1908, ce sera le cinquantenaire de l'apparition de la Vierge Immaculée à Bernadette. Si donc, pour le 11 février 1908, je pouvais avoir une belle église à N.-D. de Lourdes de Kouo-yang, si pour ce temps je pouvais établir un pèlerinage accessible ne serait-ce qu'aux seuls chrétiens et catéchumènes de notre section, qui d'ores et déjà sont bien vingt mille; le plus beau rêve de ma vie serait réalisé, je serais le plus heureux curé de France et de Chine au XXe siècle, je n'aurais plus, mais sans pourtant aucune envie sérieuse de mourir de sitôt, qu'à entonner mon *Nunc dimittis:* « Je meurs de joie parce que la Sainte Vierge a son église. » Amen, c'est-à-dire: Ainsi soit-il.

Tribulations d'un architecte.— *(Du P. Biès.)*

Soe-tcheou, 27 novembre 1904.

Pendant deux mois à peu près, je suis resté à Ly-kia-wei-tse, pays de brigands, pour bâtir une petite église. Quelles difficultés pour aboutir! Difficultés des hommes, difficultés du mauvais temps, difficultés des chemins, difficultés de partout. Il semble que le diable ait voulu tout mettre en œuvre pour empêcher la construction de cette église!

Déjà pendant les vacances de l'année 1903, j'avais acheté du bois à

Tcheng-kiang pour la charpente et fait faire les fenêtres à Tou-sé-wé. Le transport avait été heureux. Sans payer les douanes nous étions arrivés en cinq jours et demi à Soe-tcheou. Jamais je n'ai fait ce voyage en si peu de temps. A Soe-tcheou, n'ayant pas de place à l'intérieur, j'avais dû loger ce bois au-dehors et il y est resté plus d'une année. Je pensais commencer de suite la construction et je m'étais arrangé avec un briquetier du pays, qui devait fournir les briques; mais il traîna en longueur, de sorte qu'il n'y avait plus moyen de commencer la construction et au lieu de nous donner les briques, il les vendit à d'autres nous gardant seulement une fournée de briques déjà payée; au printemps il devait chaufffer pour fournir les autres. Le printemps venu, nous avions la plus grande peine à obtenir même les briques déjà payées, et le briquetier au lieu de chauffer se sauvait, ayant trop de dettes. Donc pas moyen de commencer la construction au printemps. il fallut attendre l'automne. Pour n'être plus pris, je voulus acheter les briques avant mon départ pour les vacances et il me fallut les payer plus cher, ce fut une perte de cinquante à soixante piastres. Les briques étant prêtes, mon catéchiste alla pour les faire amener. On en avait transporté pendant une journée quand la pluie arrive, et arrête tout. Dans ces pays trois ou quatre jours de pluie suffisent pour empêcher les chars de marcher pendant un mois. Le catéchiste revient donc et le briquetier au lieu de nous apporter le restant des briques, de nouveau les vend à d'autres.

Cette année, au retour des vacances, j'étais bien décidé à commencer tout de suite la construction, aussi ne trouvant pas de maçons dans le pays, j'en engage à Soe-tcheou. Quel n'est pas mon étonnement quand, arrivé à Ly-kia-wei-tse, j'apprends que le briquetier n'a plus de briques! Puisque les maçons sont là et que nous avons déjà dix mille briques nous commençons les fondements, le briquetier promettant de chauffer tout de suite. Hélas! quand il a chaufffé une journée, voilà que la pluie survient; les chemins deviennent impraticables; le bois de chauffage n'arrive pas, ou arrive trop tard et les briques sont mal cuites. Une partie des maçons s'en retourne et quand les briques sont là les maçons font défaut. Puis ces maçons n'ayant pas de chef se disputent, n'obéissent pas et travaillent très peu. Les menuisiers, eux aussi, font des difficultés et ne sont pas de fameux travailleurs.

Plusieurs fois, je suis sur le point de renvoyer tout le monde. Tout bien considéré, mieux vaut encore patienter un peu. Tous ces contretemps augmentent les dépenses de cent à deux cents piastres, et j'aurai des dettes Je comprends maintenant saint François Xavier recommandant avec tant d'insistance aux Pères de la maison de Goa d'être

indulgents pour les missionnaires éloignés et de les aider le plus possible!

En fait d'habitation, nous n'avons jusqu'ici à Ly-kia-wei-tse que trois petites chambres en terre couvertes de paille; l'une, séparée des autres seulement par des roseaux, est mon habitation; elle est encombrée des chevrons pour l'église, de sorte que je n'y puis mettre que mon lit et mes deux paniers. Ni porte, ni fenêtre. Comme ameublement je n'ai rien, ni table, ni banc. Une planche placée sur le lit est ma table, avec le lit pour chaise. Les deux autres chambres servent à tout. Le matin j'y dis la messe; les maçons y déposent leurs instruments; en temps de pluie le menuisier y travaille; le catéchiste et le domestique y couchent. Puis le soir tout le monde s'y rend pour causer et deviser sur les événements du jour, de sorte que j'ai quelquefois de la peine à dire mon bréviaire à cause du bruit. Je mange dans une famille chrétienne; c'est loin d'être confortable, la viande ne paraît qu'une ou deux fois par semaine. Heureusement qu'étant dans un pays de brigands où l'on sait que j'ai de l'argent, puisque on me voit payer les briques et tuiles, j'ai dû apporter mon fusil; et au lieu de tirer en l'air comme font les Chinois le soir tout autour de nous, je vais de temps à autre tuer quelques pigeons et grives. Cela a deux avantages: d'abord on voit mon fusil, puis cela fait varier un peu mon ordinaire. Le catéchiste et le domestique ont placé une chaudière au dehors, où ils font leur cuisine: c'est comme à la guerre. J'ai renvoyé mes mules à Soe-tcheou, je dois donc aller à pied ou en brouette, mais par quels chemins, et avec quelles secousses!

Mon séjour dans ces régions a fait du bien. J'apprends mieux à connaître mes chrétiens. Puis plusieurs familles sont venues s'inscrire comme catéchumènes. De Soe-tcheou à Ly-kia-wei-tse, il y a quatre-vingts lis et sur tout le parcours je commence à avoir des catéchumènes. Un autre centre de catéchumènes s'ouvre à quatre-vingt-dix lis au sud-est de Soe-tcheou. Malheureusement, je n'ai plus de place ici pour les laisser venir étudier les prières.

Ma petite église, la première de Soe-tcheou, commence à être couverte. De tout côté, on vient la voir. Ce n'est pas une merveille, mais dans un pays, où il n'y a que des cabanes en terre cela représente quelque chose. Figurez-vous que le F. Beck m'a fait des fenêtres en forme d'ogive. C'est tout nouveau pour le pays. On a bien vu des portes en rond, mais en ogive, qui aurait pensé à cela? Aussi il n'était pas facile pour les maçons de faire cela un peu convenablement.

Nous venons d'acheter aussi une maison dans la ville de Fong-iang-fou. Avant les vacances nous avions déjà fait l'achat d'une maison et les vendeurs devaient venir à Ou-ko pour écrire le contract; mais en

sortant de la ville une vingtaine d'individus sont tombés sur eux et les ont battus, de sorte qu'ils n'ont pas osé venir. Nous avons écrit au sous-préfet, qui a fait mettre les coupables en prison et a donné un bon kao-che. A mon retour des vacances, nous avons tout de suite acheté une autre maison. Le catéchiste a passé une dizaine de jours dans la ville; tout s'est bien passé, et nous sommes maintenant en possession de la maison qu'un gardien habite. Mais il y faudrait un Père. Fong-iang-fou est en effet la principale ville de tout le nord, car le Toa-t'ai de Ing-tcheou-fou et Lo-ngan y a sa résidence. Nous sommes donc dans tous les *fou* du Ngan-hoei.

Vous avez des familles riches qui gaspillent tant d'argent; quel bien pourraient-elles faire, si elles voulaient nous aider à installer nos chrétientés et à former nos catéchumènes!

Premier de l'an. — Brigandages. — *(Du P. Bies.)*

Se-tcheou, 19 janvier 1905.

En ce moment nous approchons du nouvel an chinois, pour tout bon Chinois, temps si précieux. Tout le monde pense à se procurer un peu d'argent, afin de pouvoir se reposer et éloigner tous les soucis pendant ce mois béni. Donc tout le monde tâche de vendre ce qu'il peut. Mais dans ce pays si pauvre beaucoup de gens n'ont rien à vendre; comment donc obtenir un peu d'argent pour passer la nouvelle année convenablement? Plusieurs n'ont d'autres procédés que ceux des Normands d'autrefois. Par conséquent le pillage et le vol sont à l'ordre du jour. Les villages veillent jusqu'après minuit et malgré cela ils sont encore par-ci par-là dévalisés. Ainsi dernièrement les brigands ont attaqué un riche propriétaire, non loin de notre chrétienté de Teou-pou, et lui ont brûlé une partie de ses maisons. Dans une nuit on a pillé en trois endroits différents. Le mandarin est bien descendu avec une quarantaine de soldats; mais il n'a pas osé prendre les brigands qui étaient en nombre et se sont retirés dans le Ling-pi-hien. Pour nos paysans c'est un temps bien rude; donc tout le monde soupire après le nouvel an qui donnera la paix au moins pendant quelques instants.

Le pays autour de Ly-kia-wei-tse, où je viens de bâtir la première petite église du Soe-tcheou, est aussi un vieux nid de brigands. Dans le wei-tse même il y a encore des brigands. Dernièrement quand j'y étais, un soir on a amené une dizaine d'animaux volés: ânes, bœufs, chevaux. C'était vraiment une bonne aubaine, si on était parvenu à vendre cela convenablement. Mais le propriétaire envoie aux investigations; deux femmes habillées en mendiantes parcourent le lendemain tout le wei-tse, entrent dans toutes les maisons et, en examinant partout, elles aperçoivent dans une famille les animaux volés. L'une

reste et l'autre va annoncer la nouvelle au propriétaire, qui cherche du monde pour venir reprendre ses animaux. Le voleur a vent de l'affaire et conduit les animaux hors du wei-tse et les laisse s'échapper dans les champs. Quand le propriétaire arrive il rencontre ses animaux et les reconduit chez lui sans inquiéter le voleur. En effet on n'aime pas trop s'attaquer à ces voleurs de peur d'être incendié ou même assassiné. Quand on retrouve la bête volée on tâche de la rattraper, si elle a été vendue on tâche d'obtenir du moins une partie du prix et tout est dit.

Dans une de nos chrétientés au nord de Ou-ho, à Tchang-kia-tan, un voleur avait brisé la fenêtre du Père et enlevé quelques objets; en même temps il avait volé l'âne de notre voisin, chrétien, frère de mon catéchiste. Je venais juste de passer à Tchang-kia-tan et j'avais constaté ce vol. De là je me suis rendu à Ly-kia-wei-tse, où le catéchiste surveillait les travaux. Il apprend par nos chrétiens qu'on a essayé de vendre un âne volé, dans un marché voisin, il va aux informations et apprend que c'est probablement l'âne de son frère. A la fin ceux qui ont aidé à la vente de cet âne ont peur et promettent ou bien le voleur, ou la valeur de l'âne et des objets volés. Ne trouvant pas le voleur ils rendent l'argent: mais voilà qu'un beau jour on vient me prévenir qu'on nous amène le voleur et en effet une vingtaine d'hommes avec le ti-pao et les notables en tête, armés de fusils chargés viennent nous livrer le voleur. Tout le village, hommes, femmes, enfants sont bientôt réunis pour contempler ce voleur, assez peu fin pour s'être laissé prendre, et qui d'ailleurs appelait ciel et terre en témoignage de son innocence. On l'attache avec des cordes à la cuisine. Mais que faire maintenant? L'envoyer à Ou-ho au tribunal: c'étaient deux jours de route, ne s'échappera-t-il pas en chemin? ou bien si les gens le traitent trop brutalement ne le feront-ils pas mourir? et on aurait une autre affaire difficile à arranger. J'apprends qu'il y a pas loin de là un petit mandarin militaire, je donne une piastre aux gens qui nous ont amené ce voleur pour le reconduire au lao-yé. Le cortège se met en marche, on tire des coups de fusils: c'est solennel. J'envoie un homme d'avance avec ma carte pour prier le mandarin militaire de garder ce voleur; j'irai le lendemain à Sse-tcheou prévenir le tribunal d'envoyer des satellites. De fait, le lendemain je pars pour Sse-tcheou. Je fais écrire au tribunal que nous avons livré un voleur entre les mains du mandarin militaire et que nous prions d'envoyer des satellites le chercher. Les satellites partent, mais voilà que le voleur s'est sauvé: le mandarin militaire est dans les transes. Il vient lui-même à Sse-tcheou, m'envoie deux notables pour me prier de lui pardonner; son chef, le mandarin

militaire de la ville, vient aussi intercéder pour lui. A la fin, on s'arrange à l'amiable; le petit lao-yé paie les objets volés, mais le voleur est en sûreté.

District de Leou-fang.

Relation du P. Desnos.

A HUIT lieues à l'Ouest de Leou-fang se trouve la belle vallée de Tsienlofan. Les trois syllabes qui composent ce nom signifient *Tsien* — mille, *lo* — hectolitres, *fan* — vallée: *Vallée des mille hectolitres!* Les fermiers dans la montagne paient leur annuité en riz décortiqué. En France l'on dirait: tel fermier fait valoir tant d'hectares de terre; ici l'on s'exprime autrement: tel cultivateur donne tant d'hectolitres par an à son propriétaire. Tsienlofan voudra donc dire que la vallée rapporte mille hectolitres de riz non écorcé à tous ses propriétaires réunis. Et comme l'annuité donnée au propriétaire représente généralement le tiers de la récolte des années moyennes, il s'ensuit que la vallée de Tsienlofan produit chaque année la somme de trois mille hectolitres de riz non décortiqué. Ici dans la montagne la plupart des fermiers sont à perpétuité. Il y a peu ou point de métayers; les quelques fermages temporaires sont de cinq ou dix ans. Les fermiers à perpétuité versent une fois pour toutes au propriétaire une somme fixée par des intermédiaires; ils donnent à dîner, écrivent double pièce notariée, l'une par laquelle, sur reçu d'argent, le propriétaire reconnaît un tel pour son closier; l'autre par laquelle le closier s'engage à donner l'annuité de tant d'hectolitres. Ces fermiers perpétuels sont comme fixés au sol. S'ils ne se sont pas rendus coupables de graves délits prévus par le code chinois, leur maître terrien ne peut les congédier impunément. — Quant aux closiers temporaires, il est facile au propriétaire de les évincer en exigeant au bout du terme une somme trop considérable. Le système de fermage perpétuel assure la stabilité d'une famille dans une région et la met à l'abri des entreprises souvent odieuses des propriétaires pour évincer leurs closiers temporaires.

Tsienlofan est le centre du Oupao, autrement dit Cinq Communes. Ces cinq communes ont le triste privilège de faire la limite de trois provinces: Houpé, Honan, Ngan-hoei, situation qui nous expose aux incursions des mauvais sujets, voleurs ou brigands échappés ou chassés des deux provinces voisines.

Trois grandes familles se partagent à peu près le territoire: Tchang, Cheng et Hoang. Il y a d'autres noms, mais portés par peu d'indivi-

dus. Tous sont généralement soupçonneux, très fermés et mal disposés pour les gens venus de loin. Depuis plus de quinze ans que nous avons une maison à Tsienlofan, nous n'avions pu rompre la glace qui nous entourait. Il y avait mot d'ordre pour faire le vide autour du missionnaire; défense d'entrer dans la religion sous peine de punition imposée par le chef de famille. Les Pères Mouton, Joret et Rodet firent beaucoup de voyages inutiles dans cet ingrat Oupao mais toujours personne ne venant, et toujours maison vide. Impatienté de faire en vain les mêmes voyages je menaçai sainte Anne, patronne du lieu, de lui enlever son titre si elle ne m'amenait des catéchumènes. Sa réponse fut la visite des voleurs qui vinrent quatre fois. Cette circonstance me mit en relations forcées avec les notables. La glace fut rompue et maintenant les relations sont ouvertes définitivement. Du même coup tombait la barrière élevée par eux entre la population et nous. Les gens viennent s'inscrire et j'ai eu une quarantaine de catéchumènes hommes et une dizaine de femmes au commencement et à la fin de l'année. C'est encore bien modeste, mais l'espoir renaît, et je ne suis plus en droit de déposséder la bonne sainte Anne. Mis au courant, le R. P. Supérieur fit cadeau à Tsienlofan d'un beau tableau de la sainte patronne. Tsienlofan et les ateliers de Tou-sè-vè (Zi-ka-wei) ne sont pas précisément voisins. La Sainte Image bien enserrée dans une grande caisse en bois s'en va prendre le vapeur à Chang-hai et aborde à Ngan-king. De là il lui reste soixante lieues, à dos d'homme, en ligne directe. Mais comme en cette occasion sainte Anne prit un chemin détourné, c'est quatre-vingts lieues qu'il faut dire. Un moment elle se repose à Chen-keou-pou, la vieille chrétienté du pays, puis par un temps neigeux, sur un beau tapis blanc, la bonne sainte fait son entrée dans le territoire des Cinq Communes. Quelques jours après je me rends à Tsienlofan. Les chrétiens convoqués arrivent à la résidence, porteurs de pétards, de poudre et de provisions. Il leur faut fêter la sainte patronne. C'était le vendredi 4 mars premier du mois. Avant la messe, je dis un mot sur sainte Anne et la signification du tableau. La sainte y est représentée enseignant sa Fille Immaculée : « Ceci vous rappelle le grave devoir qui vous incombe, non seulement de vous instruire et de pratiquer les commandements comme sainte Anne, mais aussi d'enseigner vos enfants, de leur donner le bon exemple et de les envoyer aux écoles, sur l'invitation du missionnaire... » Après l'allocution, les assistants vinrent deux par deux faire trois prostrations devant l'autel au-dessus duquel est fixée l'image de la sainte patronne. Pendant ce temps les pétards et la poudre parlent. Le Oupao (Cinq Communes) forme un vaste cirque, séparé du Hou-pé, du Honan et du reste de la sous-pré-

fecture par de hautes montagnes, à la crête dénudée. La petite résidence est assise juste au milieu ; de là on aperçoit à droite la crête du Paradis », plus loin « le grand cheval blanc », à gauche, au N. O., le grand « Ou-lon-ngai » dont les formes dessinent merveilleusement un château-fort avec ses tourelles du Moyen-Age. Plus loin, au nord, à deux lieues, se dresse l'énorme pointe du « Fou-ting-tchai », que l'on aperçoit à trente ou quarante lieues. C'est ce pic qui, vu par le côté Est, a la ressemblance d'une mitre d'évêque. Ce qui fait que je l'appelle la montagne « de la Mitre ». Le lieu est tout indiqué pour but d'excursion à la prochaine visite de Monseigneur dans nos montagnes.

Je disais plus haut que les notables, depuis un an, et grâce aux voleurs, avaient des relations suivies avec moi ; en voici une nouvelle preuve. Les puissantes montagnes du Oupao donnent naissance à deux principaux torrents qui viennent précisément se réunir devant notre Résidence. Jadis plusieurs ponts en pierre furent construits pour permettre, même en temps de pluie, les relations entre le Ngan-hoei et les deux provinces limitrophes. Les habitants se cotisèrent, de belles sommes furent dépensées, mais, hélas ! tous les ponts furent emportés par les masses d'eau roulant des troncs d'arbres et des branchages. Les piles avaient été construites trop rapprochées et le tablier trop bas. Des essais de ponts en planches furent tentés, mais toujours sans succès. Ce qui fait qu'au temps des grandes pluies, l'on est enfermé au Oupao, comme dans une île et qu'il faut pour en sortir, attendre l'écoulement des eaux. J'en parlai aux notables des *Cinq Communes*, qui étaient bien d'avis de faire quelque chose, mais n'avaient point confiance dans les ouvriers du pays, maçons et menuisiers. Il fut convenu que si je fournissais des ouvriers catholiques, dont je garderais la haute surveillance, eux se chargeraient de trouver les fonds. Il est entendu qu'il ne faut plus songer à des ponts complètement en pierre, mais en châtaignier et à piles très écartées. Le torrent de l'Est est étudié et l'emplacement du pont choisi. Cet emplacement n'est pas le même que pour les ponts construits autrefois. L'on choisit un endroit où le lit du torrent n'est qu'une seule roche plate. Dans cette roche, à un écartement de quinze pieds, le maçon creusera des trous de quarante pouces de profondeur et d'un pied de diamètre. Il y aura dix arches de vingt-quatre pieds d'ouverture. La hauteur du tablier sera de treize pieds et la largeur du chemin de couverture de huit pieds. (Comme dans la montagne, il ne passe ni voiture, ni brouette, cette dimension suffit amplement.) Pour protéger les piles géminées, le maçon devra forer de nouveaux trous pour y planter d'énormes poutres dans le but de recevoir le choc des arbres ou pierres emportées par le courant, de séparer ou diminuer la violence des eaux et de

protéger les piles du pont. Total, dix arches, neuf piles géminées, plus une poutre protectrice, en tout trente-neuf trous, plus deux solides têtes de pont en pierre de taille, voilà pour le maçon. — Quant au menuisier, il lui faudra trente-neuf châtaigniers pour les 39 trous, neuf grosses traverses et neuf petites pour rejoindre les piles. Les dix arches réclament quarante poutres; la couverture sera en planches de deux pouces d'épaisseur et de huit pieds de long. Où trouver tout ce bois? Dans la plaine, pas un châtaignier. Il faut monter à 2 et 3 lieues sur le flanc de la montagne pour y trouver les matériaux nécessaires. Or, en fait de routes, il n'y a qu'un sentier, et tout transport devra se faire à dos d'homme. Le maçon trouvera toutes ses pierres dans le torrent et n'aura pas grande course à faire; mais le menuisier, pour équarrir ses châtaigniers, les approcher d'un chemin battu, et les transformer en planches, aura un travail au moins triple. Il divise; il soumissionne le transport de tous les matériaux pour cinq cents journées d'hommes.

Les bois furent abattus à la fin de 1903. — Le maçon commença son œuvre en mars 1904. Lui aussi divise son travail. Aux jours de crues, il construit les deux grosses digues en pierre (tête de pont). Quand l'eau est en baisse et le ciel serein, il descend dans le torrent, et tous ses ouvriers, assis sur un rond en paille tressée, se livrent au dur labeur de forer la roche en granit. La difficulté vint en mai, lorsque survinrent les pluies. L'eau à peine baissée, remontait tout à coup; il fallut endiguer le courant. Des pierres furent entassées en forme d'angle, de V (vé) renversé, puis chargées de terre glaise. Malgré cela, la place à forer n'étant pas encore étanche, il fallait, à l'aide de puisatiers, déverser l'eau dans le torrent. Enfin, le travail du maçon fut prêt pour la fin de mai. Les pluies ayant rendu les sentiers glissants, empêchaient également le transport des matériaux. Les planches arrivèrent d'abord, puis les piliers, puis les poutres. Et le 6 juin, je pus passer en chaise le pont que je bénis et baptisai du nom de Norbert, en l'honneur du saint du jour. Le pont était pavoisé, des pétards furent tirés et un dîner donné auquel prirent part dix notables et les chefs ouvriers. Les notables furent si contents de la bonne exécution et de la rapidité du travail, qu'ils demandèrent les mêmes ouvriers pour construire le pont sur le torrent de l'Ouest. Sur un drapeau fixé juste au milieu du pont, les notables avaient fait écrire: « *Wan min sié'ngen* », le peuple reconnaissant. Naturellement, tous les habitants voulurent voir et traverser le nouveau pont qui permettra, en tout temps, de se rendre à Hochan, la sous-préfecture. Quant aux notables, ils tinrent à venir me saluer avant et après le dîner, et à manifester, de nouveau, leur satisfaction.

Je cède à la curiosité d'une comparaison entre le coût d'une telle construction en France et en Chine.

Pour donner quelque chose d'exact, il faut distinguer pour les maçons trois sortes de journées : le *manœuvre* payé 110 sapèques par jour ; la journée d'*ouvrier* 130 ; — et la journée de *tailleur de pierre* 155 sapèques.

La journée de menuisier se paie 130 sapèques.

La journée de manœuvre pour les transports de gros fardeaux se paie 112 ou 120 sapèques.

264	journées de tailleurs de pierre à 155 sapèques [1]	40.920	72.380 sap.
286	— manœuvres à 110 sapèques. . . .	31.460	
1.120	journées de menuisiers à 130 sapèques.		145.600 —
	55 livres de clous à 110 sapèques la livre.		6.050 —
500	journées de *transport* des arbres à 110 sapèques. . . .		55.000 —
	Achat de 160 châtaigniers à raison de 400 sapèques l'un.		64.000 —
2.170	journées.	Total.	343.030 sap.

soit environ 1,070 francs.

En France, en mettant la moyenne de cinq francs par jour pour journée de manœuvre et de maître maçon ou maître menuisier, nous aurions au minimum :

2.170 journées à 5 francs.	10.850 fr.
160 châtaigniers à 10 francs l'un ; au moins.	1.600 fr.
55 livres de clous à 2 fr. 50 la livre. . .	137 fr. 50
Total.	12.587 fr. 50

CONCLUSION. Le pont *Norbert* qui, tous frais faits, coûte 1,070 francs en Chine (je dis dans les montagnes du Hochan, mais pas à Chang-hai où la main-d'œuvre est beaucoup plus chère), coûterait *au minimum* 12,587 fr. 50 en France.

De même que le pont Alexandre III à Paris témoigne de l'alliance et de l'amitié entre les deux pays France et Russie ; j'espère que le pont Norbert à Tsienlofan tout près de la chapelle dédiée à sainte Anne sera le point de départ d'une ère nouvelle pour la propagation de l'Evangile dans cette contrée sauvage et reculée des Cinq Communes. Notables et habitants paraissent contents ; ils ont pu à cette occasion lier connaissance avec le missionnaire et s'assurer de son vrai dévouement pour le bien du pays.

1. 400 sapèques valent à peu près, dans notre pays 1 fr. 25.

District de Yng-chang.

Relation du P. Mouton à Mgr Paris.

Voici déjà la moitié des vacances écoulée; et ma relation n'est pas encore commencée! La fièvre en est la cause. Cette malaria a voulu être ma compagne inséparable, comme c'est du reste son habitude ici à Ou-hou. Je vais donc me contenter d'indiquer les faits principaux.

Achats d'immeubles. — Comme Votre Grandeur le souhaitait un pied à terre a été acheté dans la ville de Yng-chan. La ville déjà petite par elle-même est presque entièrement menacée par le grand torrent qui l'enserre à l'est et au sud. Nous avons cependant réussi à acheter une maison de neuf chambres, tout près du tribunal et du Kong-tsé-miao, seul quartier qui soit complètement à l'abri des inondations.

Cet immeuble avec les trois étroites langues de terre qui le bordent sur trois côtés nous a fait débourser trois cent cinquante taëls. Or, nous n'avions qu'un subside de trois cents cinquante piastres. Heureusement les aumônes venues de France nous permirent de conclure et de faire face à tous les faux frais, y compris l'enregistrement.

A Chen-tou-tsuei, point central sur le grand torrent qui traverse toute la partie ouest de la sous-préfecture, la maison qui n'était encore qu'hypothéquée (quatre-vingts taëls) a été par nous achetée, avec la jolie esplanade réservée pour l'église et un vaste terrain qui n'en est séparé que de quelques mètres. Le tout avec les faux frais a été payé trois cent sept taëls, non compris cependant, la somme versée pour l'enregistrement de notre titre d'achat. L'an dernier nous avons déjà dépensé deux cents piastres pour réparer les maisons et les approprier à nos usages. Toutes ces dépenses ont été couvertes par des aumônes venues de France. — Je n'ai pas acheté de terres à riz, à quoi bon? puisque nous trouverons toujours facilement une famille ou un voisin gardant la maison pour rien. Et puis, avec ces terres à riz, nous sommes toujours volés par le fermier, et ces fermiers mercenaires n'amendant pas nos terres, celles-ci perdent rapidement de leur valeur.

Relations avec le mandarin. — Elles sont bonnes. Au reste, je tiens à rester strictement dans les attributions de ma charge. Dans le courant de l'année, trois affaires seulement ont été portées par nous à son tribunal, toutes trois regardant directement la religion.

Première affaire: procès avec la puissante famille King; je le préparais depuis deux ans. J'attendis jusqu'à ce qu'il devint évident qu'ils vexaient deux de leurs fermiers chrétiens uniquement parce qu'ils étaient chrétiens. Ils en vinrent jusqu'à battre cruellement l'un d'eux

en pleine assemblée de leurs fermiers, le ti-pao (1) étant présent et à vouloir les chasser de leurs fermes.

Deuxième affaire: J'ai demandé à K'o-lao-ié de vouloir bien punir un ti-pao qui se servait de notre nom ou de celui des chrétiens pour extorquer de l'argent à des païens.

Toisième affaire: Au printemps dernier, un nommé Cheng-té-tchang, du clan le plus puissant du N.-O. du Yng-chan, apprenait que son beau-fils conduisait sa femme au catéchuménat. Il la poursuit, la force à rebrousser chemin (cette jeune femme avait déjà appris chez elle une bonne partie du catéchisme et des prières du matin et du soir). Il ajoutait, en s'adressant au catéchumène, qu'il ne voulait pas donner sa fille à un étranger, qu'il allait rompre le mariage, etc., libre à lui d'épouser une européenne. Un ami et le ti-pao essayèrent en vain de parler raison avec cet homme violent. Il ne me restait plus qu'à porter l'affaire au mandarin.

Ces trois affaires ont été réglées, finalement à l'amiable, à notre entière satisfaction, comme Votre Grandeur pourra en juger par elle-même lorsqu'elle recevra les trois dossiers.

Progrès de l'apostolat. — Nous avançons, il est vrai, mais lentement. Cette année le mouvement des conversions a été faible; aussi n'a-t-il pu combler le vide causé dans le rang des catéchumènes par les nouveaux baptisés de l'exercice 1903-1904. Pour être exact je pourrais dire qu'outre ces quelques nouveaux catéchumènes il y a eu d'autres familles à se présenter, mais je n'ose encore les compter.

Instruction des chrétiens et des catéchumènes. — Le meilleur moyen de préparer un mouvement de conversions sérieuses est assurément de travailler à augmenter en chacun la dose d'instruction religieuse. Le tableau ci-dessous donnera, je crois, une idée suffisante du résultat obtenu par nos efforts:

1° Catéchumènes. — *Adultes hommes* sont venus 101 sur 108 (1); *Ecoliers* non baptisés 15. — *Adultes femmes* sont venues 62 sur 72 (2); *Ecolières* non baptisées 22 sur 22. — Total de deux cents sérieusement atteints sur un total de trois cent dix-neuf catéchumènes y compris au moins une soixantaine d'enfants n'ayant pas l'âge de raison.

2° Catéchumènes non encore comptés. — Ils sont en tout soixante-quinze, non compris les vieillards, les petits enfants et quelques

1. Petit mandarin local.

2. Ces 101 hommes ont, pour la plupart, passé en deux fois un total de près de 7 jours au catéchuménat à raison de sept heures de catéchisme par jour.

3. Ces 62 femmes devaient suivre la règle, assister à 2 catéchuménats de 4 jours pleins chacun mais un bon nombre a fait suivant le besoin un plus long séjour.

écoliers. — *Adultes hommes* sont venus 40 sur 40; *Ecoliers* 5. — *Adultes femmes* sont venues 21 sur 26. Elles ont passé au catéchuménat de 3 à 15 jours. *Ecolières,* 4. — En tout, soixante-dix.

3° Chrétiens. — *Retraites d'hommes* de 4 jours pleins à 7 heures de catéchisme, et de 7 à 8 jours en 2 fois pour les nouveaux baptisés: 89 hommes sont venus sur 110. — *Retraites d'anciens élèves* de 5 jours pleins: 35 sur 37 sont venus. — *Ecole: Ecoliers* baptisés, 25. — En tout 149 hommes.

Retraites de chrétiennes: quatre jours pleins mais huit à quinze jours pour les nouvelles baptisées (4 catéchismes par le missionnaire par jour, 4 autres par la vierge.) — 61 chrétiennes sur 65 sont venues, et 21 écolières baptisées, soit en tout 82 femmes.

C'est donc un total de 501 personnes atteintes sérieusement sur 652, comprenant 73 enfants n'ayant pas encore l'âge de raison et quelques vieillards incapables de venir.

Quelques détails d'administration. — Comme le disait ma dernière relation, nous ne perdons jamais de vue les principes, et tout d'abord les deux pierres de touche qui permettent de constater le degré de foi d'une chrétienté naissante: l'observation du dimanche et les prières du matin et du soir.

Observation du dimanche. — Nous tenons avec grand soin les registres de présence, et cette année nous avons eu la consolation de compter à *Sang-lieou-ouan* 3,251 présences d'*hommes,* non compris le personnel de la maison et des écoles. Résultat d'autant plus consolant que la presque totalité de nos chrétiens demeure à plus de dix lis de l'église; si bien que près de la moitié de ces présences appartient à des chrétiens ou catéchumènes éloignés d'au moins vingt lis, parfois même de trente. Ils font cette route dans la nuit du samedi au dimanche ou bien viennent dès la veille; c'est d'autant plus méritoire qu'ils ne trouvent pas toujours de couvertures à l'auberge.

Quant aux femmes, il n'y a que les voisines à venir. Cela se conçoit. De plus nous avons compté 513 présences d'hommes à Che-ton-tsuei. C'est consolant, car Che-ton-tsuei n'est guère ouvert que depuis un an et demi. Il faut considérer de plus que la grande majorité des chrétiens et catéchumènes marqués sous la rubrique Che-ton-tsuei en sont à quarante lis et préfèrent aller à Iang-lieou-ouan. Les quelques familles qui demeurent à moins de dix lis sont encore peu nombreuses.

Prières du matin et du soir. — Je suis certain que bon nombre disent leurs prières, au moins le soir et que quelques familles la disent le soir en commun. Les particularités qu'on surprend dans les conver-

sations de chacun des membres de la famille, les agenouilloirs qu'ils font exprès ne permettent pas d'en douter.

Fréquentation des sacrements. — Dociles à mes observations bon nombre d'hommes s'en approchent une fois par mois.

Une question. — Apprend-on peu à peu aux chrétiens, quoique pauvres, à savoir subvenir aux frais du culte, à payer la pension des élèves, etc? — J'appuie toujours avec force sur ces points et autres semblables à chaque catéchuménat en retraite. La *grande pauvreté* de nos gens est *un très sérieux obstacle* avec lequel il faut compter. Chaque année nous tâchons de faire un pas en avant. Déjà l'an dernier, chacun des garçons de l'école devait payer qui soixante-dix sapèques (six ou sept sous) par mois, qui 140; sauf pour deux moins pauvres je n'ai pas cru devoir augmenter cette année. En revanche chacun des hommes sauf quelques nouveaux qui sont venus soit aux catéchuménats soit aux retraites ont apporté leur riz ou une somme équivalente. C'est encore insuffisant. L'année prochaine je compte leur faire payer entièrement leur nourriture.

Je n'ai demandé aux femmes qu'un peu de riz par jour. C'est aussi insuffisant, surtout étant donné qu'elles avaient avec elles des bébés qui savent aussi bien manger que têter. Néanmoins, je n'augmenterai pas pour elles cette année.

J'ai affiché un tarif des pompes funèbres. Trois classes. On doit demander d'abord une messe pour le défunt. Une famille m'a demandé une 1re classe (10 taels) pour le retour des vacances. J'ai reçu en outre trois honoraires de messe, une fois pour défunt, deux pour messe de mariage. C'est un commencement, au reste ce dernier point ne fait pas de difficulté. Je leur ai donné indirectement l'idée de se cotiser pour procurer une cloche à Iang-lieou-ouan. Nous avons jusqu'à présent réalisé 20 taels. Nous arriverons. Il suffit de pousser doucement mais constamment.

Travaux urgents pour l'exercice 1904-1905. — 1° Il va falloir mettre en état la maison achetée en ville; — 2° Et tout d'abord acheter cinq chambres qui nous séparent de la rue et nous sont indispensables, les réparer et faire notre porte d'entrée et un petit mur d'enceinte sur deux côtés, au nord et au sud de la propriété; — 3° Transporter enfin, ce qui est décidé depuis plusieurs années, l'église de Li-chou-tsuei à Che-tou-tsei. C'est d'autant plus pressant que la salle qui nous sert d'église en ce dernier endroit ne peut plus contenir l'assistance; — 4° Elever un mur d'enceinte pour entourer le tertre où nous allons bâtir l'église.

Pour tous ces travaux, Monseigneur, je ne vous demanderai qu'un

subside de 350 piastres, espérant qu'avec quelques aumônes de France je pourrai venir à bout de ces différentes entreprises.

Nos morts.

Le P. H. de la Sayette (1856-1905).

Mou-yeu-dang, 2 juin 1905 : du P. Pétillon, ministre d'Haimen.

LE mardi, 30 mai, à dix heures du matin, un courrier venait m'annoncer la mort du P. de la Sayette à Mou-yeu-dang, la veille, vers la même heure. J'avais déjà reçu, dimanche soir, un mot où le Père, sans manifester une trop grande inquiétude, me parlait d'un malaise subit qui le forcerait peut-être à se rendre à Chang-hai. Dès que j'appris la triste nouvelle, je fis porter un télégramme à T'ong-tseu, et partis pour le Siao-so, où je n'arrivai que le lendemain, mercredi 31 mai, à trois heures du matin, après une course de cent trente lis, par une température lourde qui n'avait pas encore fini de dessécher les chemins boueux. En route, une courte halte seulement : le temps de vous écrire une première lettre. A quelque distance de Mou-yeu-dang, alors que la masse imposante de notre église ne se détachait pas encore dans les ténèbres, je distinguai déjà ses verrières très éclairées ; puis peu à peu la psalmodie de l'office des morts frappa mes oreilles Les chrétiens veillaient près des restes de leur Père exposé sur une table nue, lit de parade de ce pauvre volontaire dont, enfant, j'avais vu le château et les domaines. Après deux nuits passées à le soigner, ces braves cœurs, oublieux de leur fatigue, en consacraient deux autres à prier pour le repos de son âme. Leurs sanglots éclatèrent à mon entrée dans l'église. Bien ému moi-même, je me hâtai de tout disposer pour les funérailles. Attendre plus longtemps eût été imprudent, quoique les païens eussent remarqué la conservation peu ordinaire du corps, malgré la chaleur de ces jours : phénomène qu'ils attribuaient à sa qualité de missionnaire catholique. « Par une telle température, ajoutaient-ils, nos cadavres seraient déjà décomposés. » — Le P. de la Sayette venait d'acheter le bois nécessaire pour la charpente d'une nouvelle chapelle qu'il songeait à construire avant les vacances. Dans le tas je choisis les meilleures pièces, et deux menuisiers néophytes, récente conquête du Père, eurent vite fait de lui préparer un solide cercueil, sur lequel ils gravèrent cette inscription, en couronne autour de notre chiffre : « Henri de la Sayette, prêtre de la Compagnie de Jésus. » Et entre ces planches grossières nous avons déposé respectueusement son corps le 31 mai, octave de la fête patronale, sous les regards de Notre-Dame Auxiliatrice. Bien

des larmes coulaient, mais là-haut, dans sa niche voilée par une tenture de deuil, la Vierge souriait au milieu des fleurs, et la Vierge avait raison. Elle souriait au dernier sommeil de son enfant, qui de Seng-sé-dang de Tsong-ming où il avait débuté, à Mou-yeu-dang de Haimen où il venait de tomber, s'était si généreusement épuisé pour les chrétiens chinois. Le dernier désir du Père avait été de mourir aux pieds de Marie: il était exaucé. Atteint en effet du mal qui devait l'emporter, il dit à un administrateur: « Qu'on me ramène bien vite à Mou-yeu-dang: la Sainte Vierge, je le sens, ne veut pas me guérir; du moins près d'elle je succomberai avec joie. » Je tiens cette belle parole de celui à qui elle a été dite. C'était dans la chrétienté de Saint-Thaddée, où le Père s'était rendu le soir même du pèlerinage, et où il resta jusqu'au samedi, 27. Le jeudi, 25, il y célébra péniblement la sainte messe prenant par deux fois un livre pour réciter l'*Introibo* et les quelques versets qui suivent. On lui proposa d'appeler un des deux prêtres chinois encore présents à Mou-yeu-dang, car son visage tout défait commençait à inspirer des inquiétudes. « Pour une simple fatigue, inutile de les déranger, » répondit-il. Cependant il prenait de violents sudorifiques, dont il neutralisa peut-être l'effet par une ou deux sorties de sa chambre. Il avait alors à cœur de conclure une affaire pendante depuis plusieurs mois, et dans ces circonstances, il ne consultait que son zèle. Le fait est que dans la soirée il éprouva une prostration de forces encore plus grande, et toute la nuit l'administrateur crut de son devoir de ne pas le quitter. Le catéchiste du Père était absent. — Vendredi, impossible de dire la messe. Le Père ne se leva que pour m'écrire un pressant appel, qu'il chargea un courrier de m'apporter à Tsong-ming, où je m'étais rendu pour une affaire. Mais à cause de la violence du vent, aucune barque ne consentit à tenter le passage, de sorte que dans la soirée le courrier rentra à Saint-Thaddée: « Tant mieux, s'écria le malade, le P. Ministre est déjà si occupé, et puis je crois que je vais mieux. » Là-dessus il déchira le billet. Le lendemain, il voulut à tout prix célébrer la sainte messe, sa dernière, et comme on lui objectait son état de faiblesse, il repartit en souriant: « C'est justement pour cela que je dois m'appuyer sur la force de Notre-Seigneur. » Dans la journée, les chrétiens furent tout à l'espoir et la lettre que m'écrivit alors le Père semblait le partager. Quand la chaise de Mou-yeu-dang arriva pour le prendre, il avait le bréviaire à la main, essayant de le réciter. Sur son *ordo* il venait de noter le nombre de messes encore à célébrer *titulo justitiæ*. Il entra dans la chaise sans le secours d'aucun bras et l'on partit. Que se passa-t-il durant ce court trajet de huit lis? Le fait est qu'à l'arrivée à Mou-yeu-dang le Père dut être porté sur son

lit: il ne pouvait plus que gesticuler, sans proférer une parole. Puis survint une syncope. Quand il eut repris ses sens, on lui demanda s'il désirait un Père. Sur sa réponse affirmative, manifestée par un signe de tête, on courut chercher le P. Mathieu Tsu, son plus proche voisin. On finit par découvrir vers cinq heures du matin ce prêtre indigène qui était en route pour rentrer dans son district après avoir, le jour précédent, administré cinq chrétiens du P. de la Sayette, quatre à Saint-Joseph, et un à Saint-Vincent à neuf heures et demie du soir. Le Père se dirigea de suite vers Mou-yeu-dang, distant de cinquante lis. Arrivé à neuf heures et quart, il administra l'Extrême-Onction; pendant la cérémonie, le moribond ne donna d'autre signe de connaissance que de présenter lui-même les mains aux onctions. Sa messe dite à dix heures, c'était le dimanche et beaucoup de chrétiens étaient accourus pour gagner l'indulgence plénière accordée récemment par le Souverain Pontife au sanctuaire de Mou-yeu-dang, le P. Tsu revint près du malade et lui demanda: « Désirez-vous le Viatique? — Oui, répliqua celui-ci par geste, mais peut-être ne pourrai-je pas avaler la Sainte Hostie. » De fait il ne put retenir le peu de thé qu'on lui fit boire à l'essai. Sur ces entrefaites arriva un médecin païen, le meilleur de ce pays pauvre, qui, remarquant des taches livides sur les bras du Père déclara le cas sans espoir. Cependant pour l'examiner plus à fond, il se mit à déboutonner sa chemise, quand celui-ci l'écarta brusquement de la main. Alors un chrétien s'offrit à tenter l'acuponcture, ce que le Père accepta volontiers et simplement, subissant l'opération sans manifester la moindre douleur. L'aiguille enfoncée au pli interne du coude, puis à la naissance du pouce et de l'index, enfin sous les ongles, ne laissa jaillir qu'un peu de sang noirâtre. Dans leur désir de garder leur Père, ces braves gens recouraient à tous les moyens en leur pouvoir. Ce qui les étonnait et édifiait en même temps, était de le voir absolument docile à leurs prescriptions, tout comme s'il avait été le plus humble paysan de Haimen. — La nuit qui suivit son transfert à Mou-yeu-dang se passa en une crise terrible accompagnée de cris et de chants entendus des maisons voisines. C'étaient les noms de ses chrétientés les plus chères, de ses meilleurs administrateurs, qu'il jetait ainsi à l'écho de la nuit. Sans doute aussi venaient sur les lèvres les noms de sa pieuse mère, de sa sœur et de ses frères tant aimés, car souvent les chrétiens l'entendaient proférer des mots en une langue étrangère pour eux. — Lundi, dès quatre heures du matin, calme complet chez le moribond, avec une claire connaissance des gens qui l'approchaient. Une parfaite perception aussi des invocations suggérées. Son crucifix, gage de vœux toujours consciencieusement observés, il n'avait plus la force de le

porter à ses lèvres. Parfois la main qui l'étreignait faisait effort pour se soulever, mais retombait aussitôt, et les chrétiens devinant son désir l'aidaient à finir le geste commencé. A son pauvre chapelet, toujours fervemment égrené dans les longues et pénibles courses de son district, pendait une médaille représentant le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge, et comme pour un dernier témoignage de filiale affection, il la caressait constamment de son doigt. Enfin à dix heures et demie l'âme si pieuse quittait un corps toujours mortifié!

Le Père et les chrétiens présents resteront toujours sous l'impression embaumante des derniers moments de ce missionnaire fervent jusqu'au scrupule. Celui-là aura certainement sa légende édifiante dans les chaumières de Haimen. Les enfants ne racontent-ils pas déjà avoir été témoins de quelque chose d'extraordinaire à l'instant même où il exhalait le dernier soupir? En tout cas on parlera de ses longues visites au SS. Sacrement. A Mou-yeu-dang, plus de la demi-journée y était consacrée. Les chrétiens se demandent même s'il ne passait pas la plus grande partie de la nuit à genoux près de l'autel. Vers le milieu du mois de mai il eut une course très fatigante d'Extrême-Onction: environ quatre-vingts lis sous un ciel pluvieux et dans une glaise jaunâtre. Rentré vers deux heures du matin à Mou-yeu-dang, il se rendit directement à l'église, où ceux qui vinrent préparer l'autel pour la messe remarquèrent, bien édifiés, son prie-Dieu tout souillé de boue. Lo-yao-pang, administrateur de la chrétienté, qui avait en vain essayé de le retenir, attribuait à ce voyage les premiers germes de sa maladie, ou encore à la façon dont il avait entendu les confessions des derniers extrémisés du district. Soucieux à l'excès d'assurer l'intégrité des aveux suprêmes, il se penchait trop vers les agonisants, s'exposant à aspirer leur haleine de cholériques. Et sa mort a présenté les mêmes signes que celle des gens récemment visités par lui. Puis le vieux médecin ajoutait, fondant en larmes: « Toujours fidèle à ses devoirs, comment le Père passerait-il par le purgatoire? »

Selon l'usage chinois, l'enterrement du P. de la Sayette n'a eu lieu que le 26 octobre. Malgré la presse des travaux à cette époque, un millier de chrétiens étaient présents et beaucoup communièrent. Le R. P. Supérieur venu pour la circonstance a été bien touché de cette affluence. Au retour de la cérémonie, un brave homme disait au P. Pétillon « Nous devions ce témoignage de reconnaissance à un missionnaire qui pour nous s'est dévoué jusqu'à la mort. »

*
* *

Le P. Joseph Lebez (1866-1905).

(D'après les notes du P. J. Dannic)

La pauvre et immense section de Yng-tchéou-fou a dû en cette année 1905 inscrire un nouveau nom à la liste de ses missionnaires que la mort est venue frapper; après le P. Perrigaud, le P. Feuardent, le P. J. M. Chevalier, le P. Jos. Guy, le P. Launay, c'est le P. Lebez... lui-même ne disait-il pas: « Dans cette section, on ne met que des Pères déjà mûrs pour le ciel. » Notre-Seigneur lui a donné raison.

C'est à Kong-k'iao, au milieu de la chrétienté qu'il venait de fonder que le P. Joseph Lebez est tombé, le 14 juin, victime de son dévouement; il était allé donner la confirmation à trois enfants atteints de la petite vérole et c'est près d'eux qu'il contracta les germes de la terrible maladie. Le P. Gilot écrivait au R. P. Supérieur en date du 13 juin: « Le P. Lebez me paraît ce matin être en agonie; je suis arrivé près du malade le vendredi 9 dans l'après-midi. Le Père avait la fièvre et était tourmenté par une insomnie presque continuelle. Le 11, jour de la Pentecôte, il eut un peu de délire assez doux. Dans la nuit du samedi au dimanche, je lui donnai la Sainte Communion; dans mon intention, c'était à cause de la fête, et non en viatique: le malade comprit très bien qu'il recevait la Communion, mais il ne fut pas assez maître de ses idées pour rester en action de grâces au-delà de quelques minutes. Le jour de la Pentecôte, dans l'après-midi, je lui donnai l'Extrême-Onction; puis le délire augmenta. Le 14, au matin à quatre heures, le Père s'éteignait doucement. A cause des chaleurs on dut hâter l'enterrement; quelques planches sont là, grosses comme des madriers: elles étaient destinées à la maison du Père, elles serviront à son cercueil. Bientôt une pierre tombale y sera scellée, et on y gravera en chinois: « Joseph Lebez, missionnaire français de la Compagnie de Jésus — 40 ans d'âge — 18 ans de Religion — 11 ans de Chine. — Priez pour lui. »

Quel dut être le sacrifice du P. Lebez devant la mort, ceux-là le devinent qui ont connu son âme ardente!

Né à Domagné (Ille-et-Vilaine) le 13 avril 1866, le Père Lebez fit ses études au collège de Rennes et entra au grand séminaire où il y demeura deux ans; le 19 juin 1886, il recevait la tonsure des mains de Mgr Place; l'année suivante (8 octobre), il entrait au noviciat. En 1894, le Père partait offrir aux Chinois son amour et son dévouement.

Un missionnaire racontant les derniers moments du P. Lebez, se défend de « prendre un ton macabre et solennel », car, ajoute-t-il, « le cher défunt n'était-il pas le Père le plus simple, le plus gai et le plus

heureux du Kiang-nan ? » Tel fut en effet le Père Lebez : jeune de cœur, d'un enthousiasme jamais refroidi, il sut, écrit un Père, conserver toujours l'amour de la belle nature ; parfois dans ses promenades à travers la campagne, dans ses recherches botaniques, il en oubliait le dîner ! Actif et soucieux du bien-être de ses chrétiens, il rêvait d'introduire en ce pays les produits européens. Il fit mieux encore, témoin ses succès apostoliques : en 1900, quand il fonda son district, on ne comptait que sept chrétiens et cent quarante-trois catéchumènes : en cinq ans, le Père eut le temps de faire son troisième an, et de faire monter sa nouvelle paroisse à cinq cent trois chrétiens et à trois mille huit cents catéchumènes.

Les Chinois n'étaient pas les seuls à jouir de la charité du P. Lebez : les missionnaires en profitaient : « Sa gaîté, écrit l'un d'eux, n'avait d'égale que sa charité : quand on le visitait, il y avait tant de choses amusantes et inédites à voir et à entendre, qu'on en oubliait les vilains côtés de l'humanité. »

Et de fait il lui arrivait des aventures ! une fois les païens voulurent le mettre à mort : on le taxa d'imprudence. Une autre fois, on le reçut comme un vice-roi : « Grand-Homme du premier degré », avait-on écrit sur d'immenses banderoles rouges ; mais aussi — tant le peuple est partout d'humeur changeante, — le « Grand Homme » eut à subir un siège en règle de la part des bourgeois de Kong-kiao.

Le Père Lebez est allé recevoir la récompense de ses travaux trop rapides, mais féconds aux yeux de Dieu. Puisse-t-il, du haut du ciel, comme l'écrivait un de ses compagnons d'apostolat, « puisse-t-il obtenir beaucoup de missionnaires qui lui ressemblent : simples, dévoués, toujours contents de leur sort, ingénieux, pratiques, robustes jusqu'à la fin. » Sans doute le Père Lebez a fait peu de bruit, mais il a été un bon ouvrier : il s'est dévoué, et a appris à connaître et aimer Notre-Seigneur à de pauvres âmes.

Le P. Jean Aucler (1868-1905).

Ning-kouo-fou: 24 juillet 1905. (Du P. Le Quellec au R. P. Supérieur.)

Vous avez appris hier la mort foudroyante du bon Père J. Aucler. C'est encore une victime de la charité qui vient grossir la liste de tant d'autres morts au service des chrétiens. Mon premier devoir après l'enterrement est de vous communiquer le récit des catéchistes et domestiques sur les derniers moments du cher Père. Depuis les grandes chaleurs les gens de la maison remarquaient que l'appétit manquait ; lui-même dans les nombreux billets qu'il m'expédiait à Ou-hou se plaignait et avec sa belle humeur ordinaire ajoutait : « à votre retour nous chaufferons en famille » ; mais dans tout cela il n'y avait rien

d'alarmant. Vendredi dernier 21 juillet il fut demandé pour une Extrême-Onction dans une famille qu'il aimait pour sa foi et sa simplicité. Tout ce qui va suivre est du catéchiste qui accompagnait le Père. Cette première partie du voyage, environ soixante lis, de Ning-kouo-fou à Po-chan-pa, ne semble pas avoir trop fatigué le Père, qui, parti avant l'aube, arriva avant la chaleur. Il mangea, très peu il est vrai, mais enfin prit quelque chose. Le lendemain matin, malgré les instances de son servant qui le pressait de dire la sainte Messe de bonne heure, il voulut entendre les confessions des chrétiens. De ce fait, le départ fut très retardé, on ne se mit en route que vers 10 heures, c'est-à-dire au moment où vont commencer les plus fortes chaleurs. Après quelques lis de marche, le Père descendit de mule pour se reposer un instant et repartit; arrivé à un petit bourg, trouvant une certaine fraîcheur sous le hangar d'une auberge, il s'accouda à une table, y resta environ trois heures et prit un peu de thé chaud. Au catéchiste inquiet de son état il répondait en souriant qu'il n'était pas malade. Enfin on se remit en marche; à six lis de la ville il fallut de nouveau s'arrêter. Le Père désirait un lit pour s'étendre; dans les auberges on répondit: « Nous passons les nuits dehors, tous nos lits sont démontés. » On aperçut alors un grossier lit de camp en bambou; le Père le refusa et resta accoudé à la misérable table d'auberge, pendant que le catéchiste partait pour la ville chercher une chaise. Quand il rentra à la maison, il prit un peu de bière rafraichie dans l'eau du puits. Ce que fut la suite, personne de la maison ne le sait. Toujours est-il que le lendemain, 23 juillet, dimanche, le Père voulut célébrer la sainte Messe. Il avait dit auparavant: « je ne puis confesser. » Les chrétiens remarquaient qu'il ne pouvait faire les génuflexions. La messe finie, il fut contraint par la fatigue de s'asseoir un instant avant de se dépouiller des ornements, puis, il rentra dans sa chambre d'où il ne sortit plus. A ce moment-là il expédia à Ou-hou un domestique au devant des Pères qui devaient revenir; il me faisait dire que son état était sans gravité, mais pas de lettre, lui qui écrivait si facilement. Autour de lui on le voyait si fatigué qu'on n'osait aller le déranger.

Pendant la journée, le Père but de l'eau plusieurs fois. On le voyait se lever pour ouvrir ou fermer les volets de sa fenêtre. A 5 heures, le cuisinier alla lui demander s'il désirait quelque chose; il accepta deux œufs dont il mangea le jaune avec un peu de pain: mais le domestique remarqua que ses mains tremblaient. Vers la même heure notre séminariste frappa deux fois à la porte de la chambre du Père et ne recevant pas de réponse n'osa pas entrer. Enfin vers 7 heures entendant respirer d'une façon haletante et de plus en plus inquiet, il se décida à ouvrir et trouva notre pauvre Père couché devant son lit,

sans aucune connaissance et avec le râle de la mort. On appela tout de suite un médecin chinois qui lui fit les ponctions en usage, le sang coula assez abondant, mais c'était trop tard, et vers 8 heures c'était la mort.

Du récit que je viens de donner, il est bien probable que le P. Aucler n'a pas vu la mort arriver, tant elle a été prompte. — Ce qu'il a souffert pendant ces deux jours, Dieu et les bons anges le savent; mais si lui-même avait prévu une mort si rapide, il aurait certainement fait avertir un de ses voisins qui d'ailleurs n'aurait pas pu arriver à temps.

Nous avons enterré le Père dans notre enclos pas loin de la statue de la sainte Vierge.

Le P. Mignan mandé quand tout espoir était perdu et arrivé bien après la mort est tellement fatigué qu'il n'a pas pu dire la Messe et assister aux funérailles.

Le cher Père Aucler se préparait généreusement à quitter Ning-kouo-fou qu'il aimait. « Quel sera mon nouveau poste », me disait-il, il y a quinze jours ? Pour lui c'est le ciel. Pour nous le regret de perdre un frère d'armes si accompli et si distingué au point de vue naturel, et de si parfaite édification au point de vue religieux.

Bibliographie chinoise.

P. Mathias TCHANG, S. J. — *Variétés Sinologiques*, nº 24. *Synchronismes chinois.* Chronologie complète et concordance avec l'ère chrétienne de toutes les dates concernant l'histoire de l'Extrême-Orient. (Chine, Japon, Corée, Annam, Mongolie.) Chang-hai, Mission catholique 1905.

Pour désigner une année, on le sait, les anciens Romains se servaient du nom des Consuls; les Grecs recouraient aux Olympiades; dans leurs lettres officielles parfois des souverains modernes comptent les années depuis leur avènement au trône.

On retrouve de tout cela dans la chronologie chinoise et non sans difficultés spéciales.

La méthode qu'elle emploie le plus anciennement est celle de compter les années depuis le début du règne courant. Ainsi on dira : « à la première année de K'ang-hi. » Cette phrase que tout chinois comprend ne lui indique cependant la date que d'une manière assez vague s'il ne se rend compte du point de départ officiel du règne. Ainsi « la première année de K'ang-hi » peut indiquer l'année 1662 et cependant cet empereur monta sur le trône le 7 février 1661.

Dans un autre système également employé les années se comptent d'après leur rang dans le cycle sexagésimal chinois courant. Les ca-

ractères chinois de ce cycle, d'autre part, servent aussi à désigner les mois, les jours et même les heures. De là, même pour un lettré chinois une vraie difficulté à préciser une date, s'il ne peut consulter des livres ou des spécialistes.

Autre manière. Dès l'an 140 avant Jésus-Christ, l'usage s'introduisit de donner à chaque règne un titre ou *Nien-hao* pour lui servir de désignation officielle. Aussi au lieu de « la première année de K'ang-hi » on dira « la première année de tel *Nien-hao.* » — Nouvelle complication : les souverains chinois, japonais et annamites prirent l'habitude de varier parfois le titre ou *Nien-hao* de leur règne en raison d'un grand événement ; tel empereur changea plus de douze fois de *Nien-hao* durant son règne. Parfois encore des empereurs vivant à des époques différents prirent le même *Nien-hao.*

De tout cela résulte une vraie difficulté pour le sinologue qui veut travailler sérieusement l'histoire chinoise et identifier ses dates avec celles de l'ère chrétienne.

Grâce aux *Synchronismes chinois* du P. Tchang, cette identification lui devient facile, car il trouve là une concordance des différentes ères chinoises avec l'ère chrétienne. Cette concordance remonte à l'année 2357 avant Jésus-Christ pour la Chine, à l'année 660 avant Jésus-Christ pour le Japon, à l'année 229 avant Jésus-Christ pour la Corée et à l'année 257 pour l'Annam.

A l'aide de ces tableaux synoptiques, rien n'est plus facile que de trouver à quelle année de l'ère chrétienne correspond telle année de tel cycle, de tel règne ou de tel *Nien-hao.* Plusieurs index et des tables alphabétiques comprenant les noms des différentes dynasties ainsi que ceux de 1905 souverains et plus de 1601 *Nien-hao* renvoient à la page des tableaux où se trouvent ces noms et ces *Nien-hao.*

Pour chaque pays on ne trouve pas seulement la chronologie de la principale dynastie impériale régnante mais encore celle de toutes les dynasties secondaires existant en même temps dans les royaumes dépendants ou formés par des usurpateurs.

La table des ouvrages dépouillés et consultés s'élève au chiffre respectable de 166 ; c'est dire ce que ce travail si aride en apparence et cependant si utile a dû coûter de veilles et de patientes recherches au savant auteur.

* * *

P. C. PETILLON, S. J. — *Petit Dictionnaire français-chinois.* Dialecte de Chang-hai, avec romanisation. — Imprimerie de T'ou-sé-wé, un vol. de 598 pp. In-16, relié peau souple.

Les pays de langue mandarine ont été et doivent toujours rester les

privilégiés du sinologue. Chang-hai et son dialecte méritent cependant aussi son attention. Car ce dialecte n'est pas aussi localisé qu'on le pourrait croire. C'est un fait d'expérience que celui qui le possède assez bien peut, en tenant compte de certaines différences de prononciation et de quelques idiotismes faciles à apprendre, et surtout en parlant lentement, arriver à se faire comprendre dans la presque totalité des préfectures de la province du Kiang-sou, telle qu'elle a été limitée par les derniers décrets.

On ne connaît que deux dictionnaires anglais du dialecte de Chang-hai : l'un du savant J. Edkins, publié par la mission presbytérienne en 1896, l'autre en 1900, à la même imprimerie par MM. Davis et Silsby.

En 1894, le R. P. Rabouin faisait paraître à l'imprimerie de Zi-ka-wei le premier dictionnaire français du dialecte de Chang-hai : c'était le seul ouvrage un peu complet sur la matière. L'auteur, trop modeste, ne le fit tirer qu'à mille exemplaires qui furent bientôt épuisés.

C'est donc avec un vif plaisir que les Sinologues et le public voient le R. P. C. Pétillon, déjà connu et estimé pour ses deux volumes d'*Allusions littéraires* parus dans les *Variétés Sinologiques* de Zi-ka-wei, publier un dictionnaire français-chinois du dialecte de Chang-hai, qui lorsqu'il aura été augmenté des termes techniques les plus usuels répondra vraiment aux besoins de tous.

Celui qui saura bien se servir de la prononciation indiquée dans ce nouveau dictionnaire est assuré de se faire comprendre dans toutes les administrations, bureaux et maisons de commerce.

Plus encore que le public ordinaire, les missionnaires et surtout parmi eux les nouveaux arrivés seront spécialement reconnaissants au R. P. C. Pétillon du secours qu'il apporte à leur apostolat. Que Notre-Seigneur le récompense de n'avoir pas reculé devant un travail si aride pour les faire profiter du fruit de ses vingt-cinq ans de séjour dans le Kiang-Sou.

***

P. L. RICHARD, S. J. — *Géographie de l'Empire de Chine.* (Cours supérieur). Chang-hai, 1905.

En faisant connaître la géographie de la Chine presque ignorée jusqu'ici de l'immense majorité des Européens, et peut-être d'un plus grand nombre de Célestes, le Père Richard a fait une œuvre vraiment neuve et de grande utilité.

Cet ouvrage exécuté avec le plus grand soin abonde, en effet, en renseignements de toute sorte largement puisés aux sources de l'éru-

dition contemporaine: lettres et récits des explorateurs, articles de revues, statistiques officielles....

Notons que l'auteur a su s'inspirer des nouvelles méthodes qui ont transformé l'enseignement de la géographie depuis une vingtaine d'années. C'est ainsi qu'il a donné une place importante à la partie physique dont on ne s'inquiétait guère jadis, et qui occupe une si grande place, actuellement, dans l'enseignement supérieur.

La géographie du P. Richard n'est pas une œuvre définitive, et il n'en saurait être autrement; trop de lacunes existent encore, et trop de données erronées. Mais, tel qu'il est, son travail atteindra le but qu'il s'est proposé: « puisse cet ouvrage faire connaître mieux à nos » élèves les grands traits et les ressources de leur pays.... Nous » serions heureux également s'il pouvait rendre service à ceux de nos » compatriotes qui s'intéressent aux affaires du grand Empire. [Pré- » face, VI.] »

Ouvrage précieux, mené à bonne fin malgré les difficultés multiples qui ont dû entraver les recherches de l'auteur, et que lui-même laisse soupçonner dans sa préface: « Pour certaines provinces, c'est l'ignorance absolue ou les renseignements contradictoires. On trouvera, par exemple, pour l'altitude de sites très connus, des variations allant de 3000 à 5000 mètres; cela dans des auteurs renommés pour leur science et leur exactitude.... Que dire de la position des villes? A part la carte du Tche-li, toute la cartographie de précision est encore à faire. »

Ne soyons pas étonnés que les questions si intéressantes de la climatologie et de la constitution géologique des diverses régions naturelles n'aient pu être traitées plus à fond dans cette première édition.

De tout ceci il ressort que du côté de la géographie le travail ne manque pas en Chine, et que les spécialistes qui se sentent attirés par ces études vers les pays d'Extrême-Orient, trouveront là-bas de quoi s'occuper et coopérer utilement, dans leur sphère, à l'œuvre d'évangélisation et de civilisation de nos missionnaires.

MISSION DU TCHEU-LI SUD-EST[1].

Une ordination de prêtres chinois.

POUR ses premières ordinations sacerdotales, Mgr Maquet avait choisi la fête de saint Joseph, patron spécial de la Chine. Comme aux plus grandes fêtes, les chrétiens étaient venus de vingt-cinq et trente kilomètres à la ronde pour entendre la messe, faire la sainte communion et assister à l'ordination des nouveaux prêtres. Vous ne pouvez vous faire une idée de la foule qui s'écrase dans l'église lorsque, à 8 heures, commence la cérémonie. Je ne me doutais pas moi-même qu'il pût y avoir tant d'assistants. Je ne m'en suis bien rendu compte qu'en allant dire ma messe. J'étais désigné pour l'autel de Saint-Thomas, le dernier de la nef latérale réservée aux hommes. Chaque jour, à l'aller et au retour, il faut déranger quelqu'un, ce qui prouve mieux que tout commentaire combien la messe quotidienne est en honneur chez nos chrétiens; mais hier, une aiguille ne serait pas tombée à terre, tant ces hommes étaient pressés. A mon passage, ils se levaient, et, en se tassant encore, ils parvenaient à m'ouvrir un étroit sillon. Tout était rempli, sauf le marche-pied de l'autel; on me fit un peu de place, juste ce qu'il faut pour caser les deux pieds, et je dis les prières qui précèdent l'*Introït*, en ne distinguant mon servant au milieu de cette masse où il était noyé, qu'à son surplis et à son chapeau de cérémonie.

La fête ne le cède en rien à celles que j'ai vues jadis en Europe. L'assemblée est moins brillante, c'est sûr: simples paysans, la plupart en habit de travail parce qu'ils n'en possèdent pas un second, mais qui pense à cela? On ne voit qu'une chose: la foi de ces chrétiens, tous, hommes et femmes, à genoux sans appui sur une simple natte, ou même sur la brique. Ils ont passé dans cette posture plus d'une heure et demie à la messe du matin, et ils vont encore y rester deux grandes heures, s'asseyant un instant sur leurs talons quand ils n'en pourront plus.

***

Cette ordination rappelle celles des premiers temps de l'Eglise, où le Pontife sacrait ceux qui devaient combler les vides produits par les derniers édits: tandis que je vois les futurs prêtres prosternés dans le sanctuaire, je me dis qu'il y a là des parents de martyrs, et que le plus jeune d'entre eux chantera peut-être un jour l'office de sa mère, de son frère et de sa sœur. Monseigneur, les prêtres qui l'assistent, sont, comme aux catacombes, les survivants d'une persécution. Ils ont été assiégés durant trois mois et plus par les Boxeurs, se deman-

1. Les lettres suivantes ont toutes paru dans la revue *Chine, Ceylan, Madagascar*.

dant chaque jour si leurs remparts ne seraient pas forcés, comme l'avaient été ceux de Tchou-kia-ho qui abritaient le R. P. Mangin et ses deux mille chrétiens.

Les petits ont gravi les degrés du chœur, et se tiennent accrochés à la balustrade; leurs petits yeux éveillés suivent avec attention tout ce qui se passe. On croirait à les voir qu'ils comprennent le dialogue engagé entre Monseigneur et le R. P. Supérieur de la mission qui remplit les fonctions d'archidiacre :

« La sainte Eglise catholique vous demande d'ordonner ces diacres à la charge du sacerdoce. — *Scis illos esse dignos?* Pouvez-vous répondre qu'ils sont dignes? » interroge le Pontife. Le R. P. Supérieur peut répondre avec pleine assurance : il a toutes les garanties que la prudence humaine pouvait prendre. Il les suit depuis de si longues années, ceux qui sont là! Il les a vus au collège pendant leurs études chinoises, et au séminaire. Puis, avant de les admettre aux ordres sacrés qui enchaînent pour la vie, il les a envoyés au district, et leur a confié la charge de catéchiste ou de maître d'école. Là, ils ont été fidèles à leurs règles, ils se sont montrés dignes de leur vocation, alors qu'ils vivaient seuls, n'ayant que de loin en loin la visite du missionnaire; pourquoi ne le seraient-ils plus, maintenant qu'ils auront part chaque matin au Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Le R. P. Supérieur répond donc d'un ton ferme, et en scandant chaque parole : « Autant qu'il est permis à l'humaine faiblesse de savoir quelque chose, *et scio, et testificor ipsos dignos esse*, je sais et j'atteste qu'ils sont dignes de cette charge. »

Et l'assemblée tout entière, les petits de la balustrade, les jeunes mamans du fond de l'église, leur bébé enfoui dans leur giron, me paraît faire sienne la réponse du R. P. Supérieur : « Oui, Monseigneur, ils sont dignes! Les païens de nos villages les ont épiés tandis qu'ils étaient au milieu de nous, menant cette vie isolée, si contraire à nos mœurs : jamais ils ne les ont vus faiblir. Et nous-mêmes, nous n'avons reçu d'eux que de bons exemples. Soyez sans crainte, Monseigneur, ils sont dignes. » Et Monseigneur, l'âme débordante de joie, prononce les paroles du pontifical : « *Deo gratias!* Soyez béni, mon Dieu! »

Les cérémonies de l'ordination n'ont rien de particulier : ce sont celles de l'Eglise catholique, les mêmes partout. La Chine pourtant y imprime son cachet. Tout se fait avec calme, avec gravité, avec une étonnante dignité. De temps en temps, je remarque un froncement de sourcils, une légère contraction sur la bonne figure de notre maître de cérémonies, un vieil habitué de semblables fêtes, qui a préparé et dirigé dix ordinations au moins en Europe. Je suis aussitôt averti qu'une faute vient de se produire. Sous ce regard, un petit Français

se précipiterait; peut-être franchirait-il d'un bond la grille du chœur, comme je le vis faire au beau milieu d'un salut solennel dans une église de B***. Mais ici rien de pareil: le distrait se lève posément, fait sa génuflexion avec grand respect, salue Monseigneur, et va sans hâte réparer son oubli.

Après l'ordination, les nouveaux prêtres ont fait leur premier repas à l'européenne, et goûté la cuisine française. Laisser les bâtonnets pour prendre la cuiller, la fourchette et le couteau ne vous semble rien : c'est pour eux une grosse épreuve devant laquelle, me dit-on, plus d'un jadis a reculé. Changer à trente ans son mode d'alimentation sera plus pénible encore. Mais bah! dans quelques semaines ou quelques mois, quand ils auront reçu un poste de missionnaire, ils pourront remiser les ustensiles européens, et reprendre leurs farines et leurs pâtes.

Les premières messes ont eu lieu ce matin, dimanche de la Passion. A six heures, les nouveaux prêtres quittent la sacristie: ils viennent s'agenouiller sur le degré inférieur du maître-autel, ayant à leur côté le prêtre qui les doit assister, et derrière eux, en couronne, les enfants de chœur. Ils chantent le *Veni Creator*, puis ils vont célébrer leur messe.

Toute la parenté s'est mise en route pour faire honneur à son prêtre, et entourer l'autel où il célèbre. L'un d'eux, M. J.-B. Tchang, né dans le village même de la résidence, distribue cinquante communions à divers membres de sa famille. Un autre, M. Stanislas Tchang, ancien élève de Tai-ming-fou, a moins d'assistants: trois hommes seulement, dont un païen; ils habitent à trois cents kilomètres d'ici, et n'ont pas reculé devant douze jours de marche, coupés par un séjour de quarante-huit heures ici. Ah! comme le cœur de ce prêtre doit battre de reconnaissance envers la divine Bonté! Hier, ses parents ont visité Monseigneur, qu'ils ont connu quand il était chargé des districts du midi, et l'oncle païen a déclaré: « Désormais, ma famille et moi nous sommes chrétiens. » C'était l'accomplissement d'une promesse faite à son neveu il y a quelque dix ans. Celui-ci l'avait exhorté à se faire chrétien: « C'est bon! c'est bon! aurait-il répondu, nous verrons quand tu seras prêtre. » Il est venu voir, et, au cours de sa visite, il a reçu le don de la foi.

Au maître-autel célèbre le plus ancien, M. Raymond Li, assisté par son frère, le P. Simon Li, de la Compagnie de Jésus. Le village est là au grand complet. Ces braves gens se sont cotisés, et sont venus offrir, comme honoraires de messe, les douze ligatures qu'ils ont recueillies, une grosse somme pour des pauvres, en une année de famine. Grâce à Dieu, les villages qui donnent des prêtres et où se célèbrent

des premières messes sont encore nombreux en France. En trouverait-on beaucoup qui auraient l'idée de pareille délicatesse?

Je puis témoigner que cette démarche n'a pas été une pure formalité. Tandis que je célèbre la messe et que les chrétiens prolongent leur action de grâces, j'entends bien à la force de leur chant qu'ils sont en grande dévotion ce matin; et toute la journée je lis sur les figures de ceux que je croise la joie qui est au fond des cœurs. Tous les hommes d'une famille viennent remercier le Père spirituel du séminaire et lui dire leur bonheur. « Que le Père veille bien sur le cousin qui est au petit séminaire, ajoutent-ils, et qu'il en fasse aussi un prêtre. — Mais, mes bons amis, ce n'est pas à moi qu'il faut dire tout cela. C'est le bon Dieu qui appelle, et c'est lui qui garde: adressez-vous à lui. — Oui, oui, nous recommandons le petit au bon Dieu; mais nous comptons que le Père veillera aussi sur lui. »

***

Après la tourmente de 1900, l'œuvre des séminaires, comme toutes les autres, réclamait un élan nouveau. Mgr Maquet s'empressa d'y donner tous ses soins, alors qu'il n'était que provicaire apostolique: il fit aussitôt commencer la théologie à ceux qui avaient terminé leur philosophie.

Ce sont les Pères curés qui recrutent collège et séminaire dans leurs écoles et petits pensionnats de district. Ils ont la recommandation de n'envoyer que les enfants doués d'intelligence et de bon sens, capables de faire plus tard des catéchistes ou des administrateurs de chrétientés et désireux de « se dévouer au service de la sainte Eglise. » Selon le pays d'origine, l'enfant est envoyé ici, à Tchao-kia-tchoang ou à Tai-ming-fou. La pension, à l'instar des meilleurs établissements d'Europe, se paye en deux termes et d'avance: oh! pension bien modique! Dix ligatures par an, 1 fr. 27 par mois. Cette pension, si modique qu'elle soit, nous préserve de l'envahissement des pauvres qui ne verraient dans le collège et le séminaire qu'un moyen de subsistance à bon marché.

Les enfants doivent savoir en entrant leurs prières, le catéchisme, le rosaire et le chemin de croix; quelques-uns ont commencé l'étude des livres chinois: ils poursuivent cette étude ou la commencent, tandis qu'on se rend compte de leur piété, de leur caractère et de leur talent. A quatorze ou quinze ans, ils peuvent être admis, s'ils le demandent, au petit séminaire. Ils y poursuivent leurs études chinoises, et font chaque jour une heure de latin. Ils forment alors une division séparée, la moins nombreuse, cela va de soi, ou plutôt, ils sont une école apostolique, ayant son existence propre à côté du

collège. Les parents ont consenti à la vocation qui s'annonce, et ont laissé espérer qu'ils ne fianceraient pas leur fils. Hélas! cette quasi-promesse ne tient pas toujours. On apprend un beau matin que des entremetteurs ont imaginé de conclure des fiançailles pour tel ou tel, sans même consulter le père et la mère, et que ceux-ci n'ont pas osé s'opposer à cette violence. L'enfant navré obéit sans dire mot; il quitte le séminaire et rentre au collège, avec le pressentiment qu'il sera malheureux toute sa vie.

Nos petits séminaristes deviennent humanistes à l'âge de seize ou dix-sept ans C'est pour eux presque l'équivalent d'une entrée en religion. Ils vont une dernière fois passer leurs vacances en famille et faire leurs adieux, car ils n'y retourneront plus que bien rarement. Les plus rapprochés obtiendront au nouvel an la permission de porter leurs souhaits à leurs parents, mais ils devront revenir le soir même. Ceux du midi, après une absence de quatre ou cinq ans, profiteront d'une occasion pour faire une courte visite à la maison. Dès lors, ils sont tout à Dieu et à la sainte Eglise; les parents ne payent plus de pension et même ils peuvent ne plus fournir les vêtements: c'est une faculté dont ils se hâtent en général de profiter.

Le grand séminaire comprend donc les philosophes et les théologiens; à côté d'eux, groupe entièrement distinct, ceux que je nommerai « les assimilés », complètent ou terminent leurs études latines. Ils ont deux dortoirs, deux salles d'étude, avec chacun sa chaise et son bureau, deux cours de récréation où même les plus graves jouent avec entrain, une chapelle et un réfectoire communs. Chaque dimanche ils ont promenade, et tous les jeudis ils vont dîner à la ferme, distante de la Résidence de six kilomètres environ.

Bien qu'ils mènent cette vie commune et qu'ils n'aient pas leur petite chambrette, ce n'est plus le collège, c'est bien le séminaire. Sans doute, un Père habite leur quartier et vit au milieu d'eux; mais il fait acte de présence plutôt qu'il ne les surveille.

Les études aussi ont changé. Au lieu du chinois, le latin. En trois ou quatre ans, ils sont à même de suivre un enseignement latin, et de s'exprimer si facilement en cette langue qu'à la récréation du soir ils n'en emploieront plus d'autre. Ils ont vingt ans, ou plus, et passent en philosophie: ils y resteront deux années entières.

Alors aura lieu l'épreuve pratique de ce que vaudra le futur prêtre. Ce n'est pas un enfant qu'on jette à tous les hasards: c'est un homme déjà. Il a vingt-deux ans pour le moins, et s'il était resté chez lui, à cet âge il serait probablement à la tête d'une famille depuis cinq ou six ans. Durant son séjour au grand séminaire, il a reçu une formation sérieuse et solide: il a pris l'habitude de la méditation quotidienne; il

a pu se faire déjà un fond solide de spiritualité par la lecture d'auteurs ascétiques traduits en chinois (1), et plus tard par celle d'auteurs latins. Il a découvert ses difficultés et ses peines, et, dans des causeries intimes, il a appris à ne s'étonner de rien, et à se conduire lui-même lorsqu'il n'aurait pas de guide près de lui. Enfin, il a reçu d'utiles avis et des conseils pratiques, dans des exhortations hebdomadaires faites par un missionnaire qui a vingt ans de Chine. Il n'aura plus la sainte Communion plusieurs fois la semaine, ni la messe chaque jour, pas même celle du dimanche : mais son âme est trempée et capable d'affronter la lutte.

Dans le village où Monseigneur l'envoie, il fera l'école aux jeunes garçons, apprendra le catéchisme aux nouveaux chrétiens et aux catéchumènes, dirigera les prières, et présidera les réunions à l'église. Peut-être aura-t-il la charge d'un petit pensionnat de district. Sa vie, dans ce cas, est plus occupée encore : il ne quitte pas ses enfants une seconde. Après la classe, il les surveille en étude ; il prend part à leurs jeux, mange à leur table, et couche dans le dortoir commun. Le dimanche et les jours de fête, il « prêche la doctrine » ; il répète, en les appropriant aux intelligences bornées de ses auditeurs tout imbues encore de paganisme, les leçons de catéchisme qu'il a suivies durant son long séjour au collège et au séminaire ; et petit à petit, mieux que ne pourrait le faire l'Européen, il infuse l'esprit chrétien au cœur de ces païens d'hier.

Après deux ou trois ans de cette vie, il reviendra pour sa théologie, bien convaincu de ce que lui disait le P. Spirituel à ses premières ouvertures de vocation : « C'est très bien, mon garçon. Mais tu sais, prêtre, tu auras moins de repos que le catéchiste et surtout que le paysan. Tes parents ont quelque bien : tu pourrais vivre tranquille à la maison. Pense à cela ; dans quelques semaines nous en recauserons. » Le brave petit homme, il avait déjà tout examiné, tout pesé, tout calculé, avant d'aller ouvrir son cœur au P. Spirituel. Ce n'était pas un choix fait d'enthousiasme, au sortir d'une chaude conférence de missionnaire, mais une décision prise sur place, et le motif déterminant était unique : Notre-Seigneur avait travaillé et souffert sans mesure pour lui ; à son tour ne rendrait-il pas à son Dieu un peu de travail et un peu de peine ? — Lorsque, après un mois ou deux d'attente, son directeur lui avait demandé : « Eh bien ! que penses-tu à présent ? » le motif qui le poussait à se donner à Dieu n'était pas changé ; le temps

1. Rodriguez, *Traité de la Perfection chrétienne*, traduit par le P. Siao. — P. Cros, *Vie de saint Jean Berchmans*, du P. Siao. — *L'Imitation de Jésus-Christ*, du P. Simon Li. — *La vie de Notre-Seigneur*, du P. Ming, etc., imprimés à Hsien-hsien.

qui d'ordinaire abat les plus beaux enthousiasmes, n'avait pas eu prise sur cette petite nature, calme et froide; le temps l'avait encore affermi dans son amour pour Notre-Seigneur. Aussi la réponse avait-elle été toute simple: « Ce que je pense? Père, toujours la même chose! Etre prêtre, afin de me dévouer tout entier au service de Dieu et de la sainte Eglise. »

Et maintenant qu'il rentre en théologie, après expérience faite des fatigues qui l'attendent et des épreuves qui le guettent, il revient plus ardent à se dévouer, plus confiant dans la grâce de Dieu qui l'a victorieusement soutenu dans toutes ses difficultés et dans toutes ses peines, plus attaché que jamais à sa vocation.

Ses supérieurs le connaissent mieux aussi: ils l'ont vu à l'œuvre. Ils ont jugé s'il serait souple entre leurs mains quand ils lui confieraient charge d'âmes, s'il serait fidèle à ses devoirs, à ses règles. Ils le remettent à la vie commune du séminaire, et voient comment il renonce à la liberté qu'il avait hier et se plie aux moindres détails du règlement. Ils vont le suivre ainsi et l'éprouver encore durant trois ans, car ce n'est guère avant ce temps que le théologien reçoit le sous-diaconat. Et quand, à vingt-huit ou trente ans, ils l'admettront au sacerdoce, le ton ferme de l'archidiacre répondant à l'interrogation du Pontife n'étonnera personne: « Je le sais et je l'atteste: il est digne de cette charge. »

***

Les résultats obtenus sont de nature à consoler grandement le cœur de Mgr Maquet et de tous ceux qui se dépensent pour les séminaristes. Dix humanistes vont entrer en philosophie après les fêtes de Pâques; puis d'année en année les cours se succéderont d'une façon régulière. Les réserves du petit séminaire, où quarante-huit enfants ont commencé les éléments du latin, les uns depuis un an, les autres tout dernièrement, à l'époque du nouvel an chinois, permettent à Monseigneur d'espérer de nombreuses recrues pour son clergé indigène, et, pour ses prêtres d'Europe, des auxiliaires zélés. Quant à la piété, aux vertus, à la générosité, ce que j'en sais m'a fort édifié.

Mais le costume? Oh! celui de tous les Chinois. Depuis leur entrée au petit séminaire, ils ont dit adieu aux robes bleu-clair, aux jambières violettes, aux justaucorps jaunes, rouge-vif ou vert-pâle; ils ont adopté les couleurs sombres, presque tous le bleu foncé. Après le sacerdoce, ils quitteront les vêtements de toile du paysan, et prendront ceux du lettré. Mais on ne leur donnera pas les soies fines et brillantes dont aiment à se parer les lettrés chinois. Ils recevront comme nous la robe en soie commune et grossière que filent les bombyx sauvages

du Chantong, la *makoaze* — sorte de vaste caraco aux larges manches en fibres d'orties pour l'été, et, pour l'hiver, en drap.

Avec le titre de séminaristes, ils ne se croient pas tenus de prendre un air momifié, ou la triste mine des habitants d'une prison. Ils ont tous le visage épanoui, sont joyeux comme les pinsons de chez nous, et plus bavards que les pies qui nichent dans les arbres de leurs cours. Avec cela, des gars très décidés : ce fut pendant le siège de 1900 le bataillon sacré, et le commandant de place trouva parmi eux ses meilleurs lieutenants.

Ce matin, les nouveaux prêtres sont allés saluer et remercier le R. P. Supérieur de la Mission, et tout heureux ils lui ont montré les souvenirs que venaient de leur donner Monseigneur et le R. P. Supérieur de la Résidence. « Moi, je n'ai rien, leur dit le R. P. Becker. Quand arrive un envoi d'Europe, le P. Supérieur de la Résidence m'invite à voir et à admirer les dons qui sont faits aux missionnaires. J'admire, je regarde et je ne touche à rien. Mais j'ai ici ce que seul je puis vous donner : le crucifix que je donne à ceux que j'admets aux vœux. Vous avez tout reçu de la Compagnie jusqu'à ce jour ; vous êtes, à plus d'un titre, ses enfants : pour vous prouver que demain, après, toujours, nous ne ferons qu'un cœur et qu'une âme, je vous donne, comme aux religieux, le crucifix des vœux. »

Les nouveaux prêtres ont ensuite reçu leur destination. Après avoir été faire leurs prémices et célébrer la fête de Pâques dans leur village, où les recevra le missionnaire de district, ils rejoindront le poste que leur assigne leur évêque.

Charles HERAULLE, S. J.

Païens et protestants dans le Ki-tcheou.

Voilà près de huit mois que je suis chargé du district de Ki-tcheou. Je voudrais vous faire faire connaissance avec ce district. A vrai dire, il n'offre guère d'aliment à l'imagination. Rien de plus prosaïque que notre plaine grise et poudreuse, où l'horizon n'est coupé que par les nombreux villages en terre. Point de collines, à peine quelques plis de terrain, point de sources, point de ruisseaux. La rivière qui coule du sud-ouest au nord-est est presque à sec durant la plus grande partie de l'année et on lui ferait volontiers l'aumône d'un seau d'eau.

La culture dans le Ki-tcheou est la même que dans le Ho-kien-fou. Il faut pourtant y ajouter la culture du cotonnier qui est souvent d'un meilleur rapport que le blé. Au mois de juillet, on peut admirer chez nous d'immenses champs de cotonniers qui s'épanouissent en fleurs

jaunes et teintées de rouge: chaque arbuste, haut de quarante à cinquante centimètres, en porte en moyenne une dizaine. Le fruit est une sorte de capsule ovale de la grosseur d'une noix. La capsule de ce fruit éclate et laisse à nu le flocon du précieux duvet qui entoure les graines. La maturité n'ayant pas lieu partout en même temps, la cueillette du coton se fait successivement et se prolonge pendant près d'un mois. L'an dernier la récolte a été très bonne: la livre de coton brut se vendait environ cent cinquante sapèques (vingt-cinq à trente centimes). Une grande partie est employée dans le pays même pour la confection des habits ouatés d'hiver; le reste, cardé avec une batteuse à la main, est ensuite filé par les femmes avec le vieux rouet du temps jadis, puis employé à tisser une grosse toile.

Pas plus que la campagne, les villes, qui se ressemblent toutes avec leurs murailles de terre, ne prêtent aux descriptions. La préfecture de Ki-tcheou a pourtant plus belle apparence avec ses bastions et ses remparts en briques qui profilent leurs créneaux sur une longueur d'un kilomètre et demi. C'est que Ki-tcheou était, cent cinquante ans avant Jésus-Christ, la capitale du royaume de Koang-tcheou, mais elle ne garde rien de son antique splendeur. Après avoir traversé le faubourg et passé sous la double porte massive qui garde la ville aux quatre points cardinaux, le voyageur n'aperçoit devant lui que des terrains incultes, des chemins remarquables par la profondeur de leurs ornières, et la couche de poussière où l'on s'enfonce. Le touriste chercherait en vain des monuments intéressants: Ki-tcheou ne possède que deux rues commerçantes, malpropres comme les rues des cités chinoises: en fait de monuments, des pagodes, le *ya-men* ou tribunal du mandarin, et l'école officielle où étudient les lettrés candidats aux examens.

Ki-tcheou n'est plus aujourd'hui qu'une préfecture de deuxième ordre dont dépendent cinq sous-préfectures. Mon district comprend avec Ki-tcheou quatre de ces sous-préfectures: *Ou-i*, *Heng-choei*, *Tsao-kiang*, *Sinn-heue*. Comme territoire, c'est environ un département et demi de France, sur une longueur de cent soixante kilomètres. La population est d'un million d'habitants, et sur ce nombre il y a environ, seize cents chrétiens.

***

Le paganisme semble avoir dans ce pays une vitalité plus grande que dans le district de Hsien-hsien. Dans ce dernier, les pagodes sont peu nombreuses, souvent en ruines et étalant aux regards leurs statues dégradées, sans tête ou sans bras. Dans le Ki-tcheou les païens n'ont pas cette indifférence. En parcourant le district on est frappé du grand nombre de pagodes: les moindres villages en comptent quatre

ou cinq, les villes de vingt à trente. Hors des villages, en pleins champs, on rencontre de magnifiques pagodes formées de trois corps de bâtiments couverts en tuiles vernissées, ce qui est le comble du luxe pour les païens. Le plus souvent les temples païens ne sont qu'un petit édifice rectangulaire fermé d'un côté par une barrière en bois. A l'intérieur, assis sur l'autel, un Bouddha en terre entouré de deux disciples ou de la déesse Koan-ynn. Parfois aucune statue, rien qu'une caricature hideuse dessinée sur le mur. Par terre une urne en fer pour brûler les bâtonnets d'encens. Aux carrefours des chemins, des pagodins rappellent un peu les petites chapelles élevées par les catholiques dans les pays de foi. Sur les aires à battre le grain toujours placées à la lisière du village, il y a des édicules en briques ressemblant fort à des niches à chiens : ce sont de petits pagodins en l'honneur du dieu de la richesse ; à certains jours le propriétaire de l'aire y brûle de l'encens, afin d'obtenir de bonnes récoltes.

Ne croyez pas que les pagodes soient des lieux de prière comme les chapelles des chrétiens. Le plus souvent, ce sont des lieux de réunion où les hommes, accroupis et fumant la pipe, prennent le frais, se mettent à l'abri de la pluie et causent de leurs affaires. Les mendiants y trouvent l'hospitalité de nuit, les voleurs un repaire pour leurs brigandages. Le païen ne va à la pagode qu'à des jours déterminés par le calendrier ou par les usages, par exemple à l'occasion d'un deuil pour y accomplir les rites. Certaines grandes pagodes sont, à des jours fixes, des lieux de pèlerinage et le rendez-vous de tous les marchands pour une foire régionale : aussi l'expression chinoise « aller à la foire » se traduit-elle littéralement par les mots « aller à la pagode. » Les dévots païens ne manquent pas, avant d'aller faire leurs emplettes, d'entrer dans le temple, d'y brûler de l'encens et d'y jeter quelques sapèques en aumône ; ce jour-là le gardien de la pagode fait fortune.

L'été dernier, à Ki-tcheou-Ville, avait lieu une grande foire : c'était au fort de la canicule. Une vieille dévote païenne, persuadée que le Bouddha avait aussi chaud qu'elle, ne cessa toute la journée d'éventer la statue en terre.

Cette année, le 17 janvier (1er jour de la 12e lune chinoise) c'était la foire d'hiver. Une des pagodes de la ville était extrêmement visitée, surtout par les femmes qui venaient s'acquitter des vœux faits en cas de maladie. En esprit de pénitence, ces païennes devaient venir à la pagode avec des habits d'été : on était alors au fort de l'hiver. Rassurez-vous toutefois pour leur santé. Ces dames arrivaient bel et bien revêtues de leurs habits ouatés ; mais, une fois à la porte, elles échangeaient leur manteau ou pelisse contre une robe en mous-

seline et, ainsi accoutrées, faisaient leurs dévotions le plus rapidement possible. Ces dévotions consistent ordinairement à brûler des bâtonnets d'encens, à offrir quelques sapèques, à faire des prostrations devant les statues des démons, enfin à tirer la bonne aventure au moyen de baguettes en bambou numérotées renfermées dans un cornet cylindrique. Un mouvement brusque fait sauter l'une de ces baguettes : le bonze la ramasse et tire d'une armoire un papier correspondant au numéro, et donnant la réponse à toutes les questions, la recette des dix mille bonheurs. Détail curieux à signaler. Tandis que le païen brûle l'encens et se prosterne, le bonze frappe à coups redoublés sur un gong ou un tambour pour rendre les dieux attentifs, au besoin pour les réveiller s'ils dorment. A Tien-tsin j'ai été maintes fois témoin de ces superstitions. Et pour le noter en passant, j'ai été frappé de voir brûler une lampe à huile devant une idole où l'on vient prier pour la guérison des yeux. Certains païens emportent de cette huile ou des lunettes en carton-plâtre qui ont, disent-ils, une vertu curative. Ces analogies avec le culte catholique s'expliquent facilement, soit parce que le démon veut « singer » le divin et inspire à ses adeptes les mêmes pratiques, soit parce que la nature humaine a d'instinct certaines pratiques religieuses pour honorer la divinité. Les païens font aussi des vœux à leurs dieux. L'an dernier on vit la femme du sous-préfet d'Ou-i balayer l'intérieur d'une pagode : c'était pour accomplir le vœu qu'elle avait fait pendant une maladie de son fils.

Un jour à Ki-tcheou, tandis que je dînais, mon cuisinier qui me servait à table, oublie le service et se met à considérer attentivement un objet brillant sous la commode ; puis d'un bond il s'élance et saisit par la queue un joli reptile qui venait de sortir du mur ; c'était un être bien inoffensif, un orvet long de trente à quarante centimètres. Mon Chinois lui fit avaler quelques gouttes de nicotine accumulée dans le tuyau de sa pipe, puis s'amusa avec l'animal endormi. « Père, me dit-il, des païens n'oseraient pas traiter ainsi un serpent, être sacré à leurs yeux. Il y a même à quelques lieues d'ici, à Tzeu-tsuen, la *pagode du serpent*. Dans le village, une dévote païenne nourrit un serpent avec des soins maternels. Une fois par an, on transporte l'animal dans la pagode où les pèlerins accourent en foule. C'est surtout en temps de sécheresse qu'on vient en pèlerinage pour implorer la pluie. Il y a deux ans, la pluie faisait défaut. Le préfet de Ki-tcheou, M. Ou-tao, se rendit à ce village en habits de cérémonie. Arrivé à la porte de la pagode, le grand homme descendit de chaise et céda sa place dans le palanquin au serpent. On porta ainsi le reptile sacré en procession, le mandarin suivait à pied, faisant force révérences au

serpent. La cérémonie terminée, le préfet fit une large aumône pour l'entretien de l'orvet : on le nourrit si bien qu'il creva, et la pluie... ne vint pas.

Pauvres mandarins ! à quelles cérémonies grotesques les oblige leur charge ! Père et mère du peuple, ils sont forcés de pratiquer ces superstitions auxquelles eux-mêmes ne croient plus. Deux fois par mois, le 1er et le 15 de chaque lune, ils sont tenus de visiter deux ou trois pagodes d'y faire les rites d'usage pour éloigner les malheurs de leur peuple. Le sous-préfet d'Ou-i, venant rendre visite au P. Jung un jour qu'il avait accompli ce rituel, disait en soupirant : « C'est bien ennuyeux, mais pas moyen de s'en dispenser. »

Si les mandarins et les lettrés ne croient plus ou feignent de ne plus croire à ces superstitions, le peuple y reste fidèlement attaché. L'été dernier, j'ai pu le constater. La sécheresse était extrême et la moisson compromise. Tous les soirs et une partie de la nuit, des païens se relayaient et battaient le tambour pour attirer la pluie. Dans le Ki-tcheou, la pluie vint assez tôt pour sauver les récoltes. En reconnaissance, les païens organisèrent des processions d'actions de grâces. Les hommes, les jeunes gens sont réunis à l'extrémité du village devant une pagode festonnée de branches de saule et d'oriflammes rouges : les pétards, les tambours, les cymbales font un vacarme épouvantable auquel se mêlent les chants d'un hymne à Bouddha. Puis le cortège se met en marche, sans aucun ordre, et au son bruyant de la musique, il traverse la principale rue du village pour se rendre à une autre pagode. Sur le passage de la procession, beaucoup de curieux, de curieuses surtout : plusieurs dévotes ont placé au milieu du chemin une petite table couverte de quatre assiettes remplies de pastèques et de desserts. Ce sont des mets qu'elles sont censées offrir au démon, mais qu'elles mangeront elles-mêmes en son honneur. Mon char vint à passer à ce moment. Une vieille, très ennuyée de devoir reculer sa table, se mit à grommeler quelques paroles désobligeantes. Pour moi, assis dans mon char, je regardai avec tristesse ce peuple aveugle prodiguant sa reconnaissance au démon, l'auteur de tout mal, au lieu de faire monter son chant d'actions de grâces jusqu'à l'Auteur de tout bien. Hélas ! le passage du missionnaire laisse ce monde indifférent. Ce million de païens de mon district, ce sont mes ouailles, mais je reste pour eux un inconnu, un étranger, souvent même un ennemi. Depuis la guerre des Boxeurs, la religion catholique a une renommée bien plus grande : l'excuse de l'ignorance n'existe plus. Quand les chrétiens exhortent les païens à embrasser le christianisme, beaucoup répondent qu'ils admirent notre religion mais qu'ils sont trop pauvres pour l'embrasser. Le repos dominical,

le temps considérable consacré aux prières ne s'accordent pas avec leurs habitudes de travail et leur pauvreté. A ces excuses plus ou moins valables, s'en ajoutent d'autres moins avouables tirées de la pratique de certains commandements. Pour couper court au prosélytisme des chrétiens, ils leur répondent par une formule polie qui est une fin de non-recevoir : « Nous en reparlerons plus tard. »

Aux obstacles que mettent à la conversion des païens l'indifférence et le culte superstitieux, vient s'en ajouter un autre, la propagande protestante

Les protestants anglais, appartenant à la *London Mission*, et les protestants américains, sont établis dans les différentes préfectures du Tche-li sud-est. Dans la ville de Tai-ming-fou ils ont acheté récemment de vastes terrains. Dans mon district ils ont des maisons à Ou-i, à Tsao-kiang, à Heng-choei et un vaste établissement à Siao-tchang, à quelques lieues au nord-est de Ki-tcheou. Cet établissement, qui datait d'une vingtaine d'années, fut complètement rasé par les Boxeurs, il n'en resta pas une brique. Les pasteurs se sont fait largement indemniser, à un taux plus élevé que les catholiques, ce qui n'a pas empêché le *Chinese Recorder*, organe officiel des protestants à Shang-hai, de prôner le soi-disant désintéressement des protestants et de l'opposer aux exigences des catholiques.

L'établissement de Siao-tchang a été relevé de ses ruines, plus considérable qu'avant la guerre, et rebâti à l'européenne par des ouvriers venus de Tien-tsin. Afin de se prémunir contre une nouvelle attaque, on l'a entouré d'une vaste enceinte percée de portes et constituée par des murs crénelés. A l'intérieur, trois chalets pour trois ménages protestants et un temple à toiture métallique qui sert de lieu de prière le dimanche. Au dehors de l'enceinte, une vaste école, un catéchuménat et un hôpital où un médecin anglais, parlant très bien le chinois, donne gratuitement consultations et remèdes : le malade ne paie que les fioles. La réputation de cet hôpital est grande et vaut aux protestants un grand renom de bienfaisance.

Au mois de novembre dernier, on pendit la crémaillière à Siao-tchang. Le préfet de Ki-tcheou et ses cinq subordonnés assistèrent à l'inauguration et vinrent féliciter les *mou-cheu* (pasteurs). Aux yeux des mandarins, le *Tien-tchou-kiao* (catholicisme), c'est la religion de la France, le *Iesou-kiao* (protestantisme) c'est la religion de l'Angleterre. Comme il convient d'être bien avec les deux pays, on a donc des relations d'amitié avec les missionnaires et avec les pasteurs. A la fête de Siao-tchang, les protestants chinois de tous les environs furent convoqués : on leur rompit le pain de la doctrine évangélique,

avec distribution à la fin de petits pains chinois, puis chacun s'en retourna chez soi.

Les pasteurs ont peu de contact avec les Chinois, ils gardent les usages et le costume européens. Le dimanche ils enfourchent leur bicyclette et se rendent dans quelque village protestant, voisin de Siao-tchang. Ils arrivent juste pour l'heure de l'office et ils en repartent au bout d'une demi-heure après avoir présidé le chant des cantiques et expliqué un passage de l'Ecriture sainte. Point de repas au village: ces Messieurs ont leur famille qui les attend. Là-bas, on fait de la bicyclette ou du sport en famille, on se promène en famille, ce qui est absolument contraire aux usages chinois: les rites ne permettent pas à deux époux de sortir ensemble, ce serait *shocking*.

Les catéchistes chinois protestants font de la propagande selon la méthode de l'Armée du Salut. Aux jours de marché, ils s'installent dans les gros bourgs, prêchent la doctrine en plein air et terminent par la vente ou la distribution gratuite de leurs livres; il paraît que les païens se servent volontiers du papier pour les semelles de leurs souliers.

Quel est le fruit de cette propagande? Une statistique est difficile à établir. Le nombre des adeptes inscrits peut être assez nombreux; parmi eux combien y a-t-il d'âmes droites qui cherchent la vérité et pratiquent les commandements? Je l'ignore. Un fait certain, c'est que les protestants ne sont pas difficiles pour les admissions. Après la guerre des Boxeurs, beaucoup de gens compromis se sont dits protestants afin d'éviter les affaires. Récemment le vice-roi du Tcheu-li, dans un décret reproduit par l'*Echo de Chine*, se plaignait des mauvais sujets qui se faisaient protestants pour échapper à la justice et chercher un appui dans le crédit des pasteurs. Le mauvais renom de ces drôles a son contre-coup sur le catholicisme, que les païens, par bonne ou mauvaise foi, confondent avec le protestantisme.

Au mois de janvier deux de mes chrétiens en ont fait la triste expérience. Gens d'une nature pacifique, ils se rendaient à la ville de Ki-tcheou pour une affaire, quand, à quelque distance de leur village, ils furent rencontrés par deux païens qui les injurièrent et les traitèrent d'Européens. Cette épithète est injurieuse pour nos catholiques qui prétendent rester bons patriotes tout en professant la religion chrétienne. Bref une dispute s'en suivit, puis une rixe sanglante. Les païens étaient munis de la fourche avec laquelle ils ramassent le fumier sur les chemins. Avec cette arme, ils frappèrent fort et bientôt laissèrent nos chrétiens gisant par terre, baignés dans leur sang. Alors les agresseurs se firent eux-mêmes quelques blessures et se hâtèrent de déposer à la ville une plainte mensongère contre les vic-

times qu'ils accusaient de les avoir attaqués et blessés grièvement.
Les parents des victimes, avertis, vinrent les relever, panser leurs plaies et les transportèrent à dos d'homme jusqu'à leur village. A leur tour ils déposèrent une accusation au tribunal et vinrent me prévenir. J'envoyai sur les lieux un vieux chrétien faire une enquête sur le motif et les circonstances de cette brutale agression. Il apprit que les protestants d'un village voisin avaient récemment frappé d'une amende de vingt francs les païens du village des agresseurs. Ceux-ci, par mauvaise foi, confondant dans leur rancune protestants et catholiques, s'étaient vengés sur mes deux chrétiens. Telle fut la version recueillie. L'affaire, portée devant le mandarin de Tsao-kiang, n'est pas encore terminée. Ce n'est là sans doute qu'un fait isolé, mais il montre dans l'esprit des païens une confusion regrettable entre catholiques et protestants, ce qui est un obstacle à la diffusion de la vraie foi.

***

Terminons par des faits plus consolants. Le bon Dieu, qui sait tirer le bien du mal, se sert des protestants pour ouvrir les yeux aux hommes de bonne volonté et les amener au vrai bercail. Les villages qui entourent Siao-tchang, la citadelle protestante dont j'ai parlé plus haut, commencent à s'ouvrir au catholicisme. Des païens de bonne foi, après avoir été frapper à la porte de la *London Mission*, ont reconnu qu'ils faisaient fausse route et sont venus frapper à la nôtre. J'ai actuellement trois chrétientés tout autour de Siao-tchang, et environ deux cent cinquante catéchumènes. D'ailleurs ce n'est point là seulement que les catéchumènes se lèvent, il y en a un peu partout. Le catholicisme a de grandes espérances. Pour ma part j'ai eu, en six mois, une centaine de baptêmes d'adultes. Sur un million d'habitants, c'est bien peu, me direz-vous. C'est vrai, mais c'est le grain de sénevé. Ces baptêmes sont le fruit du travail des catéchistes dans mon district. Dans les villages, j'ai quinze écoles de garçons et dix-huit de filles. En ville j'ai deux écoles-pensionnats, comptant à Ki-tcheou quarante élèves et vingt-six à Ou-i. Les uns s'y préparent au baptême ou à la première communion, apprennent par cœur les prières et écoutent les explications de la doctrine données par les maîtres. Les plus intelligents lisent les livres chrétiens et profanes, apprennent à écrire, et s'initient même aux opérations des quatre règles suivant la méthode européenne. Quand, au retour d'une tournée, je viens me reposer deux ou trois jours à Ki-tcheou, je donne des leçons de français à quelques fils de petits mandarins. Malheureusement, je n'ai guère le temps de m'occuper d'eux, étant toujours en route pour

visiter mon district. Veuillez m'aider par vos prières à convertir ce million de païens qui peuple le Ki-tcheou.

***

Je viens de faire dans ce district une tournée d'un mois qui m'a rempli de consolations. On sent que l'œuvre de Dieu s'accomplit. La bénédiction du Pape que des parents viennent de m'envoyer de Rome porte ses fruits. J'ai eu le bonheur de voir revenir à la pratique des sacrements des chrétiens tièdes, en retard de plusieurs années. D'autre part les catéchumènes continuent à venir plus nombreux. Dans un village à quelques kilomètres de Siao-tchang, citadelle des protestants, dix familles se déclarent catéchumènes, achètent les livres de prière et demandent instamment un catéchiste. Je les ai encouragées dans leurs bonnes dispositions. Mais leur envoyer un catéchiste n'est pas chose facile! Les catéchistes, les vierges, voilà ce qui manque le plus souvent: leur salaire est peu élevé et le dévouement se fait payer en Chine comme ailleurs. Voulez-vous une idée du salaire? un catéchiste touche cinq ligatures par mois (soit 6 fr. 50),) une vierge, trois ligatures. On ne peut faire bonne chère et se payer de beaux habits à ce prix. La plupart des catéchistes sont pauvres. Aussi, quand ils peuvent trouver une place ailleurs, surtout à Tien-tsin, au service des Européens, la tentation est trop forte. C'est ainsi que mon premier catéchiste est allé chercher fortune à Tien-tsin, fier des quelques mots de français qu'il avait appris à mon école. Celui qui le remplace est d'un dévouement rare, plein de bonne humeur, serviable, intelligent, bref la perle des catéchistes.

Accompagner le Père, c'est honorable, mais les occasions d'abnégation sont nombreuses: sans cesse déménager, charger et décharger le char, souffrir du froid, en restant assis de longues heures sur le brancard, être plus ou moins bien nourri chez les chrétiens, tel est le sort du catéchiste, qui partage la bonne et la mauvaise fortune du Père. Durant la tournée que nous venons de faire, il s'est trouvé des jours où l'on restait sur son appétit; ou bien il fallait loger de façon peu confortable, comme dans cette chapelle de Pouo-tchang, que les Boxeurs n'ont malheureusement pas brûlée, misérable chaumière en terre avec le sol nu pour parquet. Le bon Dieu nous y a préservés de tout rhume, malgré le froid et l'humidité. Au sortir de là nous passions à un village qui compte cinquante familles dont une seule est chrétienne, mais quelle bonne famille! D'abord huit enfants, chiffre extraordinaire en Chine où la mortalité infantile est extrême, faute de soins ou par infanticide. Le père de famille a construit chez lui une petite chapelle et une toute petite chambre afin que le Père puisse habiter sous

son toit. Durant deux jours on a été pour moi aux petits soins. Ma prédication consista surtout à montrer et à expliquer les images du catéchisme, précieuse collection qui m'accompagne partout et dont je rends de nouveau grâces au généreux donateur.

Faut-il vous dire un mot de mon cocher? C'est un brave garçon de vingt-cinq ans, qui a bon cœur, bonne tête, avec un caractère tant soit peu « de cheval », mais chez qui au fond les qualités l'emportent. Comme tout cocher, il aime ses bêtes, les soigne et les nourrit bien, afin qu'elles aient bonne apparence et lui rapportent quelques compliments. Assis sur le brancard ou courant à côté du char, il sait avec habileté éviter les ornières trop profondes et épargner au char et au voyageur les heurts trop violents. Comme tout Chinois, il trouve merveilleusement son chemin à travers le dédale des chemins de terre, se fixant uniquement sur l'orientation du village où il se rend: il sait par exemple que c'est au nord-est, et il ne dévie guère, même quand il n'y a pas de soleil. De retour à Ki-tcheou, mon cocher devient cuisinier et il me soigne bien: il est aussi barbier, me rase la tête tous les huit jours, puisque j'ai maintenant l'avantage de porter la queue. Ce n'est pas un petit embarras que cette queue! Tous les deux ou trois jours il faut défaire la tresse, et se faire peigner. Et puis, de temps en temps, la tresse se détache. Ainsi un jour que j'expliquais les images du catéchisme, je remarque un rire subit dans la partie féminine de mon auditoire; vous en devinez le motif: c'était la queue qui venait de déménager.

***

Parmi les villages où je viens de prêcher la mission, il y en a un qui s'appelle Tchou-keue-tien, à mi-route entre Ou-i et Ki-tcheou, et dans lequel, il y a huit ans, il n'y avait pas un seul chrétien. Le courrier allant tous les mois de Hsien-hsien au midi s'y arrêta plusieurs fois à l'auberge pour prendre son repas. L'aubergiste, intrigué de son passage à des intervalles réguliers, lui demanda des renseignements sur Hsien-hsien et la Résidence d'où il venait. Le courrier qui était chrétien, en profita pour parler un peu religion. L'aubergiste, âme droite, écouta avec attention, et témoigna vouloir connaître cette religion. De retour à Hsien-hsien, le courrier avertit les Pères des bonnes dispositions de l'aubergiste. Le P. Vinchon, qui administrait alors le Ki-tcheou, s'arrangea pour descendre à l'auberge, voir le patron et l'encourager dans la bonne voie. Ce catéchumène étudia et fut baptisé vers 1897: aujourd'hui Tchou-keue-tien compte vingt baptisés et une quinzaine de catéchumènes; il y a un catéchiste et une vierge. L'an prochain j'aurai probablement à y bâtir une petite chapelle, celle qui

sert provisoirement étant trop misérable. Voilà comment se fondent les chrétientés.

De retour à Ki-tcheou, je trouve des occupations différentes; ce sont mes six élèves de français, c'est l'école avec ses quarante élèves: il faut s'occuper de leur nourriture, voir s'ils ne cassent pas trop de verres de lampe, renvoyer chez eux les petits malades, stimuler les paresseux par l'appât des bons points.

Le P. Yang revient d'une tournée à l'ouest chargé de lauriers et de mérites; nous avons été trente-cinq jours sans nous voir; aussi est-on heureux de se retrouver.

***

Hsien-hsien, 4 janvier 1904.

Quelles bonnes journées j'ai passées chez mes braves chrétiens, si pleins de foi et de ferveur! Pour eux le P. Curé est un peu comme le bon Dieu. Aussi acceptent-ils avec grand esprit de foi toutes ses instructions; pour nourrir le Père on est aux petits soins, on se met en quatre. C'est pourtant une lourde dépense, car outre le Père, il y a son catéchiste, son cocher et surtout les deux bêtes, le tout durant trois ou quatre jours. Ces chrétiens trouvent encore dans leur caisse à sapèques une ou deux ligatures pour honoraires de une ou deux messes; mille sapèques cela ne fait que 1 fr. 25 environ, mais cela représente cinq journées de salaire. L'aumône est donc, proportion gardée, plus élevée qu'en France.

J'ai rencontré un brave menuisier de cinquante ans, père de trois petites filles qui en trois mois avait appris par cœur quatre parties du catéchisme et les nombreuses prières usuelles. Il va faire du prosélytisme dans son village et il espère m'amener quelques familles nouvelles. Le lendemain de son baptême, il voulait se confesser, afin de *faire pénitence* pour les chrétiens de sa paroisse qui ne sont pas d'accord. Huit jours après, il voulait encore se confesser pour la fête de Noël.

C'est à Ia-kia-tchai, dans le Sinn-ho, que j'ai passé cette fête. Ia-kia-tchai ne compte que quatre-vingts chrétiens, mais tous très fervents. Le P. Yung leur a bâti une jolie petite église avec clochetons; quatre cents chrétiens peuvent facilement y trouver place, grâce à l'absence de bancs ou de chaises. Pour la fête de Noël, plus de trois cent cinquante chrétiens ou catéchumènes y étaient venus de tous les environs, les plus éloignés ayant parcouru cinquante kilomètres.

Les chrétiens du village se partagent ces hôtes, leur donnent l'hospitalité dans leur petite maison. Je ne sais comment tout ce monde a trouvé place; mais pour ma part j'admirais la charité de ces villageois recevant indistinctement tous ces inconnus.

Parfois les hôtes, pour payer leur écot, apportent des petits présents, petits pains cuits à la vapeur ou menus desserts. Le missionnaire a aussi sa part de présents; ces braves Chinois garnissent ma table de desserts ou de paquets de sucre, afin de me remercier de la peine que je prends pour eux.

La peine ne fut pas grande, la joie le fut. Avant la messe de minuit, tous restèrent environ deux heures à prier dans l'église et à écouter la lecture d'un sermon lu par mon catéchiste. A minuit, entouré de quatre catéchistes en surplis, de quatre céroféraires en soutane rouge et surplis, je chante la grand'messe à laquelle il ne manque que le chant du *Kyrie*, du *Gloria* et du *Credo* que les gens ne savent pas. Ils chantent par contre l'*Adeste fideles* et un Noël en chinois.

L'hiver n'est pas trop rigoureux: le thermomètre marque presque tous les jours de — 7° à — 8°. C'est seulement le 3 décembre qu'il s'avisa de descendre au-delà de — 10°.

Les habits chinois préservent bien du froid: dans les maisons, il y a de petits réchauds au charbon de bois ou de petits poêles sans cheminée fabriqués avec des boîtes à pétrole. On y brûle de l'anthracite. La chambre du Père restant longtemps inhabitée, il est nécessaire d'en recoller chaque fois à neuf le papier des fenêtres, ce qui dérange Messieurs les moineaux habitués à venir se nicher dans la chambre, blottis sous les poutrelles: aussi ces impertinents passent-ils d'un vol rapide à travers le papier pour regagner leur nid, sans se soucier des courants d'air dont ils nous gratifient. Mais le froid n'est pénible que le matin, en attendant l'heure de la messe. Les villageois, pour économiser la chandelle et le chauffage, se lèvent quand il fait jour, c'est-à-dire vers sept heures; il faut donc célébrer la messe assez tard.

Le Chinois est très paresseux. Au lieu de se donner du mouvement pour se réchauffer, il fait la marmotte; à l'église, il a froid, la porte est ouverte, il faudrait faire trois pas pour la fermer, souvent il ne fera pas ces trois pas. L'air passe un peu partout dans les maisons, il faudrait boucher ces trous; non, ce n'est pas dans le caractère du pays de se donner cette peine. En hiver, le Chinois des villages, sauf de rares exceptions, ne fait rien; toute son occupation consiste à ramasser le fumier sur les routes ou à recueillir des brins d'herbe, des feuilles, comme combustible. La plupart ne font en hiver que deux repas, par économie et par raison, puisqu'on ne travaille guère. Les bêtes qui ne travaillent pas n'ont pas de grain à manger: c'est par le même principe.

***

Voici pour terminer, si vous voulez bien, le récit d'une cérémonie païenne, qui s'est passée au village de Ta-wang-kiao et dont le but était d'honorer un mort et de suppléer à des funérailles célébrées trop à la hâte à l'époque des Boxeurs. Le défunt était un licencié, et l'un des notables de son village : décédé en 1900, au commencement des troubles, il avait été enterré sans cérémonie. Son fils, Mong-hoai-u, riche propriétaire, moyennant une centaine de ligatures offertes au vice-roi Yuan-cheu-kai, obtint facilement de l'empereur pour son père défunt un titre posthume de noblesse. La remise de ce titre fut l'occasion des fêtes dont je fus en partie témoin.

Sur une planchette verticale avaient été gravés les noms du défunt avec son nouveau titre. Dans l'inscription funéraire on avait omis à dessein d'inscrire un point qui devait parachever le sens de l'inscription. Un grand lettré, du grade de licencié, fut invité à venir inscrire au pinceau ce dernier trait, à mettre, si vous voulez, le point sur l'*i*. Tous les parents et amis d'alentour et tous les lettrés, bacheliers et licenciés, furent convoqués pour cette cérémonie, si petite en apparence. Ils répondirent à l'invitation au nombre d'environ 500. Pour donner l'hospitalité à tout ce monde, Mong-hoai-u avait fait préparer des tentes en nattes autour du village. A l'entrée de son habitation était dressée une porte d'honneur surmontée d'une petite tour à trois étages formée de perches recouvertes de nattes et d'étoffes rouges ou blanches. Hors du village, était dressée une autre tente pour les bonzes ; tandis que je passais en char, je les entendis jouer de la musique bruyante et réciter leurs prières pour honorer le mort, et assister son âme si elle en a besoin.

En même temps, avait lieu la cérémonie principale. En présence de Mong-hoai-u, des parents, des amis et de tous les invités, le licencié vint solennellement avec un pinceau inscrire à l'encre rouge le fameux point de l'inscription. Dès lors le défunt était censé jouir de ses honneurs posthumes. La tablette ayant été placée dans une sorte d'écrin en verre, les assistants vinrent lui faire la prostration, offrir des mets au défunt et accomplir d'autres rites. On se rendit aussi au cimetière situé dans les champs à l'entrée du village. Devant le tertre qui recouvrait le cercueil était dressée verticalement une grande pierre funéraire avec tous les titres du défunt. Ici les superstitions recommencèrent ; les bonzes, reconnaissables à leur tête rasée et à leur manteau gris cendré, entonnèrent des prières et jouèrent de la musique.

La première partie du programme était exécutée ; restait la seconde, à savoir la comédie qui devait se jouer durant trois jours pour honorer le défunt et récréer le public. En Chine, les fêtes religieuses sont généralement accompagnées de comédie ; n'en était-il pas ainsi

en Grèce et à Rome ? A Ta-wang-kiao, des tréteaux très élevés avaient été construits en guise de théâtre, le public se tient par terre assis sur des nattes, et abrité contre le soleil ou la pluie par un plafond également en nattes.

Le monde accouru pour assister à la comédie dut être très nombreux, à en juger par les troupes de gens que je vis venir à pied ou en char de tous côtés. Le Chinois est si friand de ce plaisir qu'il oublie alors toute autre occupation ; les femmes ne craignent pas de parcourir sur leurs petits pieds quatre ou cinq kilomètres pour entendre la comédie. Ce qui les intéresse tant, c'est, je crois, moins les paroles que le bruit de la musique retentissante et bien cadencée et le son des voix nasillardes qui répètent des mélodies monotomes. Je ne crois pas qu'en Chine plus qu'ailleurs la comédie contribue aux bonnes mœurs : le répertoire varie avec les endroits et les circonstances. C'est à celui qui paie la comédie à choisir les sujets. A Ta-wang-kiao, la comédie fut jouée tout le jour et dans la soirée jusqu'à dix heures environ ; la troupe de comédiens comptait au moins soixante artistes.

La fête terminée, chacun s'en fut chez soi, célébrant la libéralité et la *piété filiale* de Mong-hoai-u. Restait la note à payer. Il paraît qu'elle était forte et dépassait le devis. Tant d'invités à nourrir copieusement, les bonzes, les comédiens, les gratifications. 1,500 ligatures, soit environ 1,700 francs auront à peine suffi à solder le compte. Or, 1,500 ligatures c'est toute une fortune. En quoi ces bruyantes démonstrations auront-elles servi au défunt ?

Trois de nos catéchistes « boutonnés » avaient été à la fête pour apporter leurs félicitations à Mong-hoai-u leur ami ; lui montrant l'église du Kata qui non loin de là élève fièrement ses colonnettes dans les airs, puis la tourelle en nattes qui le lendemain allait être démolie, ils en prenaient texte pour lui ouvrir les yeux sur le néant de la gloire humaine et la solidité des œuvres de Dieu. Ce païen a-t-il compris ? ouvrira-t-il un jour les yeux à la vérité ? Peut-être. Car le village de Ta-wang-kiao se tourne vers le bien. Une école y a été ouverte ; un catéchiste, bachelier, l'un des trois boutonnés dont je viens de parler, dirige cette école de catéchumènes et enseigne aux hommes la religion.

Un incident, il est vrai, faillit tout compromettre. Comme je l'ai raconté plus haut, un jour que des catéchumènes assistaient en curieux à un enterrement, des païens du village s'en offusquèrent, et se mirent à les traiter d'*Européens*. A ce terme injurieux nos catéchumènes ripostèrent. Les têtes s'échauffent vite en Chine, et bientôt on en vint aux coups. Heureusement l'affaire s'arrangea sans procès. Mong-hoai-u, en sa qualité de notable, vint lui-même apporter les excuses des coupables. Puis, pour cimenter la paix, on but le thé et on mangea un

dessert. Espérons que cette paix durera et que le village de Ta-wang-kiao verra un jour se dresser une église en face de celle de Fan-kia-kata. Philippe LEURENT, S. J.

Construction d'une église à Wei-tsoun.

A l'occasion du cinquantenaire de l'Immaculée Conception (8 décembre 1904), Wei-tsoun avait pris sa parure des plus grands jours de fête. La Vierge immaculée est la patronne du village. Et puis, il s'agissait d'inaugurer la nouvelle église, le nouveau presbytère, les écoles nouvelles.

Si coquette qu'elle fût, la vieille église de Wei-tsoun, bâtie il y a quarante ans, était devenue trop petite. Les dimanches ordinaires, elle ne pouvait contenir les chrétiens du village. Bien des femmes, même dans les temps froids, faute de place, assistaient aux offices en dehors de la porte. Aux jours de fête, il fallait réaliser le problème de la musette du soldat : le plus d'objets possible dans le plus petit espace possible! Mais le problème restait insoluble, puisque toutes portes ouvertes, il fallait assister à la messe de la cour. Et puis l'église, malgré ses quarante ans d'existence, était trop peu sûre. Les poutrelles se fendillaient, le toit s'affaissait; des accidents étaient à craindre.

***

L'ordre de bâtir fut donné. A cette nouvelle, la joie du village fut grande; mais quelques mois après, quand on apprit que la construction de la nouvelle église allait coïncider avec l'année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, patronne de la paroisse et que l'inauguration de l'église se ferait par Mgr Maquet le jour de la fête de l'Immaculée Conception, la joie populaire devint de l'enthousiasme.

Il en fallait, de l'enthousiasme pour mener rapidement et à bonne fin cet immense travail.

Il fallait acheter les bois. Tous les beaux arbres du pays furent achetés, coupés et charriés pour faire les poutres et les échafaudages. On ne se figure pas facilement l'énorme quantité de bois nécessaire en Chine pour une construction de 39 mètres de longueur sur 13 de largeur. Une véritable forêt d'arbres coupés! Et cela ne suffisait pas. On courut à Linn-tsing-tcheou sur le canal impérial pour y acheter des planches. Le marché de Linn-tsing-tcheou ne pouvant pas tout fournir, il fallut aller jusqu'à Tien-tsin. La Mandchourie nous fournit les colonnes de sapin rouge et plus de 150 billes de sapin blanc destinées à faire les chevrons de la charpente du toit. Ce que l'achat de ces bois coûta de soucis et de tracas est difficile à dire. Il y eut des

contretemps, deux naufrages sur le canal impérial, et six mois seulement après la commande, les bois arrivèrent au point de débarquement. De ce point à Wei-tsoun il y a encore cinquante-quatre kilomètres. Les riches païens du pays à vingt kilomètres à la ronde nous prêtèrent leurs chars gracieusement et cinquante-sept grands attelages de trois ou quatre mules transportèrent du canal impérial à Wei-tsoun l'énorme quantité de bois qui avait été débarquée. « Quel est donc ce richard qui achète tant de bois ? » se disaient les païens sur la route. Ce jour-là, disent nos gens, la sainte Eglise eut « la face ».

Après le bois, les briques. Il en fallait cinq cent mille environ sans compter deux cent mille tuiles, les dalles, les briques moulées et autres.

Or vous ne savez peut-être pas qu'un four en Chine pendant six mois peut tout au plus préparer et cuire soixante à soixante-dix mille briques. Il eût fallu s'adresser à huit fours différents. D'où difficultés inévitables dans l'organisation, l'uniformité des briques, et surtout dans les charrois. Un char chinois attelé de trois bêtes peut en une seule fois traîner au maximum deux cents briques de huit livres. La distance du four à l'église augmentait la difficulté du transport. Que faire ? Nécessité est ingénieuse. On acheta vingt arpents de terre à proximité du village. On y construisit deux grands fours qui à eux deux pouvaient fournir en une seule fournée soixante mille briques. Du même coup se trouvaient résolues et la question de la livraison des briques en temps opportun, puisque le four nous appartenait, et la question des charrois, puisque les fours se trouvaient aux portes du village. Trois notables furent chargés de fournir aux chaufourniers le combustible nécessaire. Quand on parle de combustible, vous vous figurez sans doute voir arriver une file de lourds tombereaux chargés de charbon. On fait sa provision en une fois, et c'est fini. Quelle n'est pas votre erreur ! Le combustible ici c'est de la paille de blé, qui en four bien clos doit faire cuire les briques. Il faut donc courir ici et là, acheter la paille nécessaire, en acheter assez pour que la cuisson nuit et jour ne chôme pas, n'en pas acheter trop de peur que la pluie ne rende la paille impropre à la combustion. Songez qu'il faut environ deux livres de paille par grosse brique. Supputez ce qu'il faut de paille pour cuire plus de sept cent mille briques et tuiles, et vous compterez les files de voitures chargées de paille qui tous les jours arrivaient au four, mais vous admirerez surtout le dévouement des braves gens qui après avoir battu le pays dans tous les sens étaient obligés de s'installer aux fours des journées entières pour recevoir les voituriers, peser et payer leur chargement.

Dans son livre *Les Cathédrales de France*, Bourassé fait observer

que les églises du moyen âge en France furent l'œuvre des populations chrétiennes et qu'elles furent la traduction en pierre des pensées et des sentiments de foi dont elles étaient animées.

A Wei-tsoun, nous en sommes encore à la France du moyen âge. L'église fut l'œuvre du peuple et l'expression de sa foi. Sans doute, nos bonnes gens n'avaient pas les revenus de nos aïeux. Les aumônes de France devaient les aider. Mais ce que, dans leur pauvreté, ils pouvaient donner, ils l'ont donné. Outre la contribution imposée à tous d'une ligature par arpent de terre, ils ont versé entre les mains du Père, en dons anonymes, plus de mille cinq cents ligatures pour la décoration de l'église. Notre-Seigneur a exalté autrefois l'aumône du pauvre qui donne de son nécessaire : n'exaltera-t-il pas et ne bénira-t-il pas l'aumône de ces pauvres entre tous que sont nos chrétiens chinois ?

Donner de son argent ne suffit pas ; chacun dut donner de son temps suivant ses moyens personnels.

Tous les notables du village furent chargés d'une fonction. Celui-ci présidait aux petits achats, celui-là surveillait les ouvriers ; un autre présidait au chargement des briques ; un quatrième se tenait à la disposition des ouvriers pour tout ce qui pouvait manquer pendant le travail. Chacun avait son poste.

Tous les hommes et jeunes gens valides furent réquisitionnés. Pendant trois semaines, une équipe de quarante hommes par jour, un par famille, démolit l'église, déblaya les matériaux, creusa les fondations. La cloche réglait le travail et les repos comme dans un monastère. Les femmes elles-mêmes, quoique non inscrites sur la liste de réquisition, suivaient le règlement. Dans des endroits peu en vue, elles faisaient le triage des briques, rejetant les mauvaises, disposant en des tas bien ordonnés celles qui pouvaient encore servir. Leur travail était actif et bien réglé. La cloche ne régla peut-être pas leur babillage. Mais qui oserait demander en Chine ce qu'on ne pourrait obtenir en Europe ? Il y a des moments où un coup de langue vaut un coup de main. Cela met de l'entrain !

Quand les matériaux furent déblayés et les fondations creusées, il fallut songer au battage des fondations. C'est l'usage en Chine d'inviter à cette opération les amis et voisins. Nous nous gardâmes bien de manquer à cet usage. Tous les villages furent invités à quinze kilomètres à la ronde.

Chaque jour, deux cents hommes au minimum frappaient en cadence et en chantant le terrain des fondations. On compta cinq cents hommes à certains jours et de loin le bruit des chants et des grosses dames en pierre frappant alternativement le sol durci, faisait songer

à une charge ou à un combat d'artillerie. Pendant ces quinze jours, deux mille hommes environ passèrent dans les fondations de l'église, et nous n'eûmes à déplorer que deux petits accidents sans importance, des égratignures en somme inévitables dans une foule qui manie des instruments aussi lourds que nos « dames de pierre ».

Le battage des fondations terminé, les ouvriers arrivèrent. Ils étaient cent dix tant maçons que menuisiers. C'était une bande formée par les Pères Lazaristes du Tcheu-li Ouest. Parmi eux il y avait quelques hommes de talent. L'église construite par eux en fait foi. Mais c'étaient des ouvriers qui venaient chercher un salaire en échange de leur travail. Travail contre salaire, ce mot résume toute leur histoire. Leur présence ne fit que manifester de plus en plus le dévouement des gens de Wei-tsoun.

Les ouvriers arrivés, il fallut les loger. On aménagea deux immenses hangars mesurant ensemble trente-cinq mètres de longueur. Le hangar servait de dortoir, le terrain par devant était réservé aux travaux de menuiserie. C'était un atelier en plein air et aussi en plein soleil.

Les maçons arrivés, il fallait leur fournir des briques ; et ainsi après la réquisition des hommes valides vint la réquisition des chars. Tous les jours, au lever du soleil, huit chars à tour de rôle s'en allaient au four charrier des briques et les apporter aux chantiers de l'église. Chaque char devait faire sept voyages. La bonne volonté était aidée par un contrôle sévère au chargement et au déchargement et par un compte très exact tenu à la fin de la journée. Les oublieux et les paresseux étaient punis d'un ou deux charrois en plus. « Quand on n'a pas de mémoire, il faut avoir des jambes, » c'est le dicton. Quand on n'a pas attelé au jour fixé, il faudra atteler deux fois de suite : c'est la consigne.

Et cette réquisition volontaire dura quatre longs mois sans interruption. Si l'on se reposait dimanches et fêtes, les samedis et veilles de fêtes la réquisition était double, parce que les ouvriers, tous païens, ne chômaient pas.

« En 1145 de notre ère, l'archevêque de Rouen écrivant au sujet » de la construction de Notre-Dame de Chartres, à l'évêque d'Amiens » disait : « Les habitants de Chartres ont concouru à la construction » de leur église en charriant tous les matériaux et Notre-Dame a ré» compensé leur humble zèle par des miracles (1) ».

Notre-Dame n'a pas fait de miracles à Wei-tsoun comme à Chartres pour récompenser l'humble zèle de ses habitants, mais elle a fait

1. Bourassé, *Les Cathédrales de France.*

sentir sa protection évidente. Rien en effet n'est venu déranger la construction. Des tracas, des sollicitudes, des inquiétudes même, c'est la vie d'un bâtisseur d'église. « Qui bâtit, pâtit. » Mais pas le plus petit accident de personne ou de travail. La pluie elle-même favorisa la construction. Pendant les cinq mois de la bâtisse, la pluie n'a pas une seule fois arrêté les ouvriers. Il pleuvait pendant la nuit et pendant les repas : c'était comme réglé avec le Paradis !

C'était tellement réglé que, dès le mois d'août, les bonnes gens demandaient la pluie pour le sorgho et le millet, et la pluie ne venait pas. La raison était claire pour tous : « Vous savez, mes amis, que la Sainte Vierge ne gâte pas ses propres affaires. Il y a encore au four des briques non enfournées. S'il pleut, elles sont perdues ! Il y a encore des briques à charrier. S'il pleut, le charroi est impossible. L'église n'est pas encore tout à fait couverte. S'il pleut, les murs vont être salpêtrés. Il ne pleuvra donc pas ! Si vous voulez de l'eau pour votre sorgho ou votre millet, toi chaufournier, mon ami, enfourne tes briques ; vous, mes bonnes gens, charriez les briques qui restent, et vous là-bas, les ouvriers, couvrez très vite le toit de l'église, et alors nous verrons ! »

Et de fait, le chaufournier enfourna bien vite ses briques, les vingt-six chars du village charrièrent pendant cinq jours consécutifs matin et soir ; les ouvriers se pressèrent de couvrir l'église, et le soir même où tout fut fini... la pluie s'abattit, une pluie diluvienne qui en quelques heures coupa les communications avec le four et eût rendu impossibles les charrois. Mais la récolte de sorgho et de millet était certaine !

Wei-tsoun n'avait plus rien à envier à Chartres, et Notre-Dame avait récompensé l'humble zèle de ses habitants. Oh ! ce n'était pas un miracle... c'était une caresse de la Madone et le merci d'une mère à ses enfants.

***

Le 15 août, jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, par une pluie diluvienne, furent célébrées une messe de communion et une messe solennelle avec salut ! Tout était improvisé. Pas de verre aux fenêtres ; pas de nattes ; pas d'autel fixe. Mais c'était la première prise de possession et il convenait qu'elle eût lieu en ce jour de fête, avant l'installation solennelle du 8 décembre.

A cette époque, les travaux des champs nécessitaient le retour des ouvriers dans leurs familles. Les travaux de construction furent donc interrompus.

Le 8 octobre, la moisson terminée, ils furent repris avec activité.

En effet Mgr Maquet avait promis d'inaugurer solennellement l'église le jour de l'Immaculée Conception, et Sa Grandeur avait obtenu de S. S. Pie X la bénédiction apostolique avec indulgence plénière pour tous ceux qui assisteraient à la messe pontificale le jour de l'inauguration. L'échéance était courte. Maçons et menuisiers se remirent à la tâche. Les maçons devaient plâtrer les murs de l'église. Les menuisiers faisaient la voûte du chœur, et les sculpteurs devaient exécuter le maître-autel surmonté d'une statue de la Sainte Vierge.

Une statue de la Sainte Vierge, c'est extraordinaire en Chine. Wei-tsoun devait avoir cet extraordinaire! Autrefois le P. Octave de sainte mémoire avait placé au mur de l'autel une grande image de la Vierge de la Médaille miraculeuse. La nouvelle statue devait donc être une Vierge de la Médaille miraculeuse. Sortie des ateliers Cachal-Froc de Paris, elle mesurait deux mètres de hauteur. La madone a l'air d'une reine. La robe couleur soie jaune est parsemée de semis d'or et le manteau royal retombe en flots gracieux autour des mains qui laissent tomber les bénédictions.

La statue nous arriva quinze jours avant la fête et sans la moindre avarie, ce qui peut paraître extraordinaire si l'on songe à la distance parcourue et aux nombreux transbordements de chemin de fer et de bateau. Mais nous avions tant prié pour qu'il n'y eût pas d'accident. Aussi ce fut un cri de joie quand, dégagée du lit de paille et des enveloppes dont elle était entourée, la statue apparut absolument intacte, rayonnante de tout l'éclat de ses couleurs si vives. Les Chinois ne se lassaient pas de l'admirer. « La Sainte Vierge habite chez nous maintenant, » disait un brave homme.

Le 1er décembre tout était prêt. L'autel était à peu près fini... et les vitraux posés. Oh! j'allais oublier les vitraux. Nous avons fait un essai de vitraux. Le P. Wetterwald, qui n'oublie pas Wei-tsoun et qui ne peut en être oublié, voulut faire profiter ses anciens paroissiens de son expérience. Il s'entremit auprès de Mgr Bruguière pour acheter à nos chrétiens des verres de couleur, des lamelles de plomb, et deux sien-cheng de Wei-tsoun formés au Chenn-tcheou exécutèrent une série de rosaces qui feraient envie à une église d'Europe.

Tout était donc bien prêt. Quand la statue fut dressée dans sa niche en bois sculpté; quand les vitraux posés jetèrent aux rayons du soleil leurs nuances de rubis et d'émeraude sur les dalles de l'église, je renonce à décrire la joie de nos chrétiens. Qu'ils étaient fiers de leur église! et qu'elle leur semblait belle! Ils allaient jusqu'à arrêter dans la rue les étrangers: « Avez-vous vu notre église? Allez voir et vous nous direz si c'est beau! » Et c'était un défilé de visiteurs, un concert d'exclamations de joie! Les pieuses bonnes femmes venaient

offrir des messes au Père: « Et pourquoi donc? — Oh! c'est pour remercier la Sainte Vierge de m'avoir laissé voir la nouvelle église! » Pendant ce temps-là, le vieux Li-hoa-lunn, un septuagénaire, passait ses jours en admiration assis dans la rue en face de l'église. Il regardait et souriait sans rien dire: « Pourquoi riez-vous donc, grand-père? disait quelqu'un. » Et lui, dodelinant de la tête, frappant de sa pipe chinoise les briques de la rue: « Je savais bien qu'on nous bâtirait une église, mais qui aurait jamais cru qu'elle serait si belle? »

Comme l'inauguration de cette belle église coïncidait avec le cinquantenaire que célébrait le monde catholique, il fallait la fêter d'une façon extraordinaire. C'est ce qui fut fait; toute la région s'ébranla pour célébrer cette fête unique assurément dans les annales du pays. Toutes les autorités locales, civiles, militaires, littéraires, les notables et les lettrés de la ville et de la campagne voulurent y prendre part et venir en personne offrir leurs *piens* (1) à la nouvelle église. Force donc nous fut faite, afin de permettre aux chrétiens de recevoir à leur aise les grâces que l'Immaculée Conception leur réservait le 8 décembre, de diviser la fête en deux, une fête que nous appellerons civile, et la fête religieuse. On convint du 5 pour la première.

***

Donc, le 5 décembre branle-bas général. Dès neuf heures et demie du matin, le canon tonne aux quatre coins du village; le cortège des autorités, réuni de bonne heure au village voisin, quartier général du commandant Tou, est en vue, et s'avance lentement: c'est le sous-préfet Tchang, de la ville de Wei-hien, en palanquin, flanqué de tous ses hommes en grande tenue: il est précédé d'un brancard enguirlandé de soie rouge porté par quatre hommes, et sur lequel repose le magnifique pien en grandes lettres d'or sur bois laqué en noir qu'il vient offrir: puis vient Tou-ta-jenn, le colonel commandant les troupes qui ont la garde de la contrée depuis les troubles de 1900. Il est à cheval, escorté de tous ses officiers; devant lui s'avancent, portés chacun par quatre hommes, trois brancards enguirlandés aussi de soie, portant les trois piens, que lui, reconnaissant aux missionnaires de son avancement et de son globule rouge, vint offrir pour les trois portes principales de la nouvelle église. Les clairons du régiment ouvrent la marche suivis d'une compagnie en grande tenue. Voici maintenant en voiture de gala Li-lao-cheu, le Hiao-koang (mandarin scolaire) chargé d'expliquer en public tous les mois les instructions

1. Le *pien* est une inscription louangeuse tirée ordinairement des livres sacrés, et gravée sur bois, que l'on suspend au-dessus de la porte d'honneur des personnes que l'on veut honorer: c'est le *nec plus ultra* de l'honneur.

impériales, et sous la juridiction duquel sont tous les lettrés gradués de la sous-préfecture qui le regardent comme leur maître. Il est accompagné des notables et des lettrés de la ville qui apportent, eux aussi, leur pien. Pour lui, il a envoyé dès la veille les magnifiques sentences en vers qu'il a composées pour la circonstance et qui sont déjà appendues à leur place d'honneur. Enfin le cortège est fermé par le chef de police Tcheou accompagné de ses policiers ; c'est une espèce d'hercule : il n'a pas son pareil pour tendre l'arc ou lever les gros poids. Il a, dit-on, à son actif la prise du fameux King-ting-ping, le faux empereur qui fit tuer le P. Lomüller dans la révolte d'il y a deux ans.

L'immense caravane s'avance vers Wei-tsoun accompagnée d'une multitude de curieux accourus des villages voisins. L'entrée se fait au son des clairons, des pétards traditionnels et des canons. La grande porte de la cour de l'église s'ouvre, le sous-préfet entre précédé de son *pien*, puis, au sortir de son palanquin, il est introduit dans la grande salle du presbytère transformée en salon où le reçoit Mgr Maquet selon tous les rites de l'étiquette chinoise. Arrivent les uns après les autres, suivant le même cérémonial, le commandant, le mandarin des écoles, le chef de police, puis les officiers de l'escorte de Tou-ta-jenn, les notables et les lettrés qui accompagnent leur maître Li-lao-cheu. Les autorités ont un siège, le reste se tient debout. On sert le thé d'usage, puis après quelques paroles de bienvenue et de politesse, Sa Grandeur conduit tout ce monde à l'église à travers une épaisse haie de curieux venus de tous côtés, qui, bouche close et les yeux grands ouverts, se tassent à droite et à gauche pour livrer passage.

On entre dans le sanctuaire au son des clairons qui restent sous le portique. Marie, du haut de son trône où elle vient de monter, semble sourire à tous et tendre les bras pour accueillir les visiteurs. Oh ! si leurs cœurs pouvaient être touchés par les doux attraits de l'Immaculée Reine des anges et des hommes !... « Quel grand et bel édifice ! s'écrient-ils. — C'est afin, répond Monseigneur, que tous grands et petits puissent venir adorer et prier ensemble le Dieu créateur du Ciel et de la terre et de tout ce qui existe, c'est le devoir de tout homme. » Il indique ensuite la place des hommes et des femmes séparés les uns des autres, et les portes par lesquelles ils doivent entrer et sortir. La grande statue qui est au-dessus de l'autel est la statue de la sainte Mère, elle a été placée là en mémoire de la protection qu'elle a accordée aux chrétiens de Wei-tsoun et des environs durant les derniers troubles. Puis, sans trop appuyer sur ces pénibles souvenirs, Sa Grandeur fait entendre à ces Messieurs que leur démarche et cette démonstration spontanée de leur part sont bien

propres à cimenter la réconciliation entre chrétiens et non chrétiens: « Voyez, dit Monseigneur au sous-préfet, en retournant au presbytère, tout ce peuple accouru pour vous voir, c'est votre peuple, chrétiens et non chrétiens, ce sont tous vos enfants et vous êtes leur lou-mou (père et mère): puisse la paix ne plus être troublée parmi eux! Votre sage administration la maintiendra. Monsieur le commandant Tou, du reste, est là avec ses braves: il n'y a plus rien à craindre. »

On rentre au presbytère: quelle surprise! un photographe appelé tout exprès et payé par Tou-ta-jenn pour nous photographier! Il va être midi, le soleil darde ses rayons contre le mur de la maison, peu importe: on se place et on se replace, on pose et on repose malgré le soleil qui fait cligner les yeux, et, en quelques secondes, il sort de l'appareil un cliché qui vous procurera le plaisir de faire connaissance avec les autorités du pays de Wei-hien et leur suite.

En Chine comme en Europe semblable démonstration ne va pas sans banquet. L'heure arrivée, le dîner est servi: un dîner à l'européenne pour les autorités réunies à la table de Monseigneur dans la salle du presbytère; à la chinoise pour les officiers, les lettrés et les notables sous une immense tente, dans la cour de l'église. Le dîner chinois est apporté tout cuit de la ville avec tous les ustensiles et accessoires nécessaires, godets en porcelaine pour le vin chinois, bâtonnets traditionnels. Il comprend douze tables de huit convives chacune, et chacune avec un dîner complet. Les serviteurs ont chacun deux cents sapèques pour aller se régaler à l'auberge. Le dîner européen est servi aussi à l'européenne, serviettes blanches, cuillères et fourchettes, grands plats avec le morceau non découpé, grandes assiettes, grands et petits verres, etc. Les bâtonnets font complètement défaut, c'est un petit désagrément; néanmoins nos nobles hôtes surent se tirer d'affaire et firent honneur à notre table. Ici comme en France notre vin européen délia toutes les langues et sut mettre la note gaie au repas. Un petit incident à noter: arrive le plat de rosbif. « C'est du bœuf? dit le sous-préfet, excusez-moi, je ne puis en prendre, mon bisaïeul, mon grand-père et mon père n'ont jamais mangé de viande de bœuf; en leur mémoire je n'en mange pas ni mes enfants non plus. — Respect à la piété filiale, voici d'ailleurs qui vaut tout autant, répond Monseigneur, en présentant le plat de porc. » Les autres convives ne furent pas si scrupuleux, ils n'en avaient peut-être pas les mêmes raisons.

Pendant toute la réception, la musique militaire alternait avec la musique du village et nous donnait des sérénades. Une foule compacte remplissait la cour de l'église et la cour du presbytère, tous voulaient entendre et voir.

Le repas fini, on fait salon quelques minutes pour prendre le thé d'adieu; puis saluts profonds à Monseigneur, et chacun est reconduit avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, qui à son palanquin, qui à sa voiture, qui à son cheval, et nos nobles visiteurs s'en retournent, emportant certainement une excellente impression de la réception qui leur a été faite. Puisse la Vierge Immaculée de Wei-tsoun, dont ils sont venus honorer l'église, avoir eu pour agréable leur démarche et leurs dons, et faire naître un jour ou l'autre dans leurs cœurs, la connaissance et l'amour de son Divin Fils!

***

Maintenant nous pouvons être tout entiers à la fête religieuse, en union avec toute l'Eglise. Toutes les femmes du village étaient déjà confessées; deux jours sont consacrés aux confessions des hommes. On arrive ainsi à un total de douze cents confessions.

Le 8, dès le matin, deux messes de communion; peu après, la paroisse de Tchao-kia-tchoang arrive avec son curé, le P. Rollin, et son vicaire, le P. Yang; elle est suivie de toutes les petites chrétientés voisines. A dix heures, grand'messe pontificale dans le plus grand appareil. Les notables de Wei-tsoun en habits de cérémonie, les enfants en habits de chœur, musique en tête, viennent chercher Monseigneur au presbytère. Procession et entrée solennelle à l'église parée pour la fête de ses plus riches tentures et de ses plus beaux ornements. Malgré son immense nef sans chaire et sans bancs, elle ne peut contenir tous les assistants. Tous les hommes sont forcés de rester debout les uns contre les autres, même pendant le sermon.

Le P. Gaudissart fait les fonctions de prêtre assistant et de prédicateur, le P. Rollin et le P. Lécroart font diacre et sous-diacre, tandis que le P. Yang à la tribune dirige les chants sacrés. L'exécution en est aussi parfaite qu'on peut le désirer. La messe pontificale se termine par la *Bénédiction papale* que tous reçoivent avec piété. Qu'il était touchant, qu'il était consolant pour le cœur du missionnaire d'entendre en pleine Chine païenne, tout ce peuple, hommes, femmes et enfants, chanter avec entrain et amour, les prières requises aux intentions du Souverain Pontife, pour l'Eglise, pour la paix et la concorde, pour la conversion des peuples et l'extension de la foi dans tout l'univers!

Le soir, bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, et *Te Deum*, en action de grâces de la définition du dogme si cher à Marie et des innombrables grâces qu'elle a répandues sur l'Eglise durant ces cinquante ans.

C'est fini: Wei-tsoun a son église et sa statue de la Sainte Vierge.

La reconnaissance pour les « bienfaiteurs d'Europe » est vivante au fond de tous les cœurs. Elle s'est traduite par des prières sans nombre. Ces pauvres gens n'ont pas de meilleur merci.

Wei-tsoun aime son église et sa statue. Peut-être Notre-Dame récompensera-t-elle un jour leur foi et leur amour par des miracles. Ces bonnes gens sont de la race des miraculés et méritent que leur église devienne un lieu de pèlerinage. Qu'elle soit au moins le sanctuaire de la vie chrétienne de ce peuple! Ce sera devant Dieu la récompense de tous les bienfaiteurs.

Henri LECROART, S. J.

AMÉRIQUE.

CANADA.

L'évangélisation des Chinois de Montréal.

(Octobre 1904)

DEPUIS deux ans l'œuvre de l'évangélisation des Chinois de cette ville progresse. Très minime d'abord, le nombre des nouveaux convertis s'accrut, et aujourd'hui le groupe des Chinois catholiques donne les plus belles espérances pour les missionnaires qui se dévouent à cette œuvre.

Le mouvement de conversion s'accentue de jour en jour, et les prosélytes augmentent. L'archevêque de Montréal montre une véritable prédilection pour cette œuvre et encourage dans leurs efforts les quelques prêtres zélés qui se sont voués à cette noble mission. Les Chinois ont maintenant les exercices religieux du culte catholique dans leur propre langue.

Hier après-midi, Sa Grandeur Mgr Bruchési a voulu présider elle-même la cérémonie religieuse des Chinois dont plus de deux cents s'étaient réunis dans la chapelle des Frères de la rue Côté. Un bon nombre sont déjà baptisés, d'autres se préparent à recevoir le baptême. La P. Hornsby, missionnaire jésuite, venu récemment de Chine, s'occupe spécialement de les instruire. Il est aidé par le F. Adrien, de la rue Côté, qui enseigne les prières aux catéchumènes.

On a remarqué la piété et la modestie religieuse des Chinois convertis. L'influence de la foi se fait clairement sentir chez ces anciens disciples de Confucius. La cérémonie d'hier les a particulièrement touchés. C'était la première fois que Mgr l'archevêque officiait devant

eux. L'éclat des ornements pontificaux et la grandeur de la cérémonie parurent les impressionner vivement.

Le P. Hornsby leur fit d'abord réciter tous ensemble en langue chinoise, le *Pater*, *l'Ave* et le *Credo*. La prononciation du chinois est saccadée. Cela tient à la nature de la langue, qui est monosyllabique. La langue chinoise ne renferme pas de grands mots; elle n'est composée que de mots-racines, chaque syllabe est un mot.

Après la prière, Mgr Bruchési voulut bien adresser la parole à l'assistance. Il parla en français pendant près d'une demi-heure, s'interrompant de temps en temps pour permettre au P. Hornsby de répéter en chinois ce qu'il venait de dire en français. Le P. Hornsby semble posséder parfaitement la langue chinoise. Il la parle avec volubilité sans aucune hésitation et il faut voir avec quelle attention il est écouté. Nos bons Chinois paraissent tout fiers d'entendre une parole savante dans leur propre idiome. Le chinois prononcé par le missionnaire est plus doux que sur les lèvres de la foule des Chinois. Toutefois, cette langue n'a pas l'accent musical ni la variété de sons des nôtres.

Monseigneur rappelle d'abord les premières conversions des Chinois et les démarches entreprises pour leur procurer un missionnaire. Il est heureux de voir de ses yeux la réalisation du rêve de son cœur de père pour ses enfants de race chinoise. Le Saint-Père lui-même en a manifesté sa satisfaction et a envoyé sa bénédiction apostolique à tous les Chinois catholiques de Montréal.

Mgr Bruchési remercie les Frères de leur généreuse et apostolique hospitalité. Tous les dimanches, ils donnent leur chapelle pour les exercices religieux des Chinois et s'occupent encore de les instruire et de les préparer au baptême.

Il insiste ensuite sur le vrai caractère de la religion catholique, qui nous prépare tous, sans distinction de races, à une vie éternelle. Il montre dans les sacrements les moyens de conquérir ou de réparer cette vie dans nos âmes.

Il résume tous ses conseils en celui-ci: Soyez dociles aux enseignements du Père qui est votre missionnaire. Ici, Monseigneur indique de façon très saisissante l'admirable enchaînement qui fait remonter à l'évêque, puis au Pape et jusqu'à Dieu, l'autorité du prêtre qui enseigne dans l'Eglise catholique.

En terminant, Mgr Bruchési promet à ses auditeurs d'avoir une pensée spéciale pour eux aux pieds du Souverain Pontife, qu'il aura le bonheur de voir dans quelques semaines.

Après le sermon, Mgr l'archevêque donna lui-même la bénédiction

solennelle du Saint Sacrement assisté des RR. PP. Hornsby et Kavanagh, S. J.

Quand Monseigneur fut sorti de la chapelle, M. Goon-hoy-hou, un des premiers convertis, qui a servi d'interprète aux premiers apôtres des Chinois, vint tout ému remercier Sa Grandeur au nom de ses compatriotes et l'assurer de leur fidélité. Il en donna comme garantie la ténacité bien connue des Chinois.

Le P. Hornsby semble plein d'espoir de former bientôt une nombreuse et fervente colonie catholique chinoise à Montréal. Outre les réunions générales dans la chapelle des Frères, il compte rassembler en petits groupes dans leurs boutiques les convertis ou les catéchumènes pour les préparer au baptême ou à la première communion. Mais ce travail de préparation demande beaucoup de temps et de patience. Le Père espère se servir aussi de livres catholiques chinois. Il existe déjà un grand nombre d'ouvrages catholiques dans cette langue. Les jésuites chinois font de la littérature nationale catholique une de leurs œuvres principales.

BRÉSIL.

En voyage au Brésil.

Lettre du P. Alfred Russell (1).

Le récit n'est pas de première fraîcheur : il a séjourné de longs mois dans mon tiroir. Aussi n'a-t-il pour lui que son entière véracité,.. et l'indulgence de vos lecteurs.

Me trouvant encore à Nova-Trento, je fus appelé à Campanha pour y faire le mois d'Exercices du troisième an : là, en effet, se trouve la maison de première probation de la Mission du Brésil. Et comme Nova-Trento se trouve à un bout de la Mission, et Campanha au bout diamétralement opposé, je dus prendre mon courage à deux mains.

Comment voyage-t-on au Brésil ? De beaucoup de manières ; les modes de locomotion varient à l'infini, pour la grande consolation de ceux qui aiment la variété. Il suffit de vous dire que pour aller de Nova-Trento à Campanha, je dus commencer par le cheval, puis prendre le chariot brésilien, ensuite frêter le bateau à vapeur, continuer en chemin de fer, et enfin achever par une bonne marche à neuf heures du soir. J'allais oublier le funiculaire à crémaillère qui gravit les pentes de la Serra do Cubatâo.

1. Peu après l'envoi de cette lettre le cher P. Alfred Russell est mort le 16 août 1905, emporté en quelques semaines par une maladie de poitrine. R. I. P.

Après quelques années de séjour au Brésil, on est parfaitement fixé sur la signification du mot voyage : exercice de patience. Et quiconque, au bout de dix à douze jours, n'a pas fait naufrage, n'a pas été volé, n'a pas attrapé la fièvre jaune au fond de quelque baie, peut estimer à bon droit avoir fait un charmant voyage.

Vous allez dire que je vois le Brésil sous des couleurs bien noires ; pas le moins du monde : ici comme ailleurs, il y a de *grandes joies apostoliques*. Seulement, en voyage, on est évidemment plus passif qu'actif, et les grandes joies sont remplacées par de bons petits désagréments.

Le 25 février, nous quittions le cher Nova-Trento à trois heures de l'après-midi. A cette date vous grelottiez peut-être de froid en Europe ; et nous, au contraire, en plein été brésilien, nous étions bel et bien grillés. Jamais la route de Tijucas ne m'avait paru si longue ; elle longe pourtant un beau fleuve, aux rives ombragées d'immenses bananiers et de mimosées gracieuses ; mais la chaleur dépoétise facilement les paysages les plus enchanteurs.

Dans cette première partie de la route, j'avais pourtant une consolation, celle de porter avec moi le Saint Viatique, que je devais administrer, en passant, à une pauvre malade brésilienne ; et la première péripétie du voyage fut la traversée, en radeau, du rio Tijuca, la malade demeurant sur la rive opposée. Nous nous engageons donc sur le radeau, moi tenant mon cheval par la bride, et mon compagnon faisant de même avec son mulet.

Vous croyez peut-être que ces nobles coursiers trouvèrent la chose toute naturelle : ils la trouvèrent, au contraire, fort mauvaise. A peine le radeau était-il parti, résistant à un très fort courant, que la mule commence à faire des siennes, me tournant justement le dos, — ce qui, lorsqu'il s'agit d'une mule, est presque un commencement d'agression — et moi, ayant à maîtriser mon cheval, qui suivait le mauvais exemple, je me trouve dans l'alternative peu gaie, ou de laisser celui-ci prendre un bain peut-être fatal, ou de recevoir quelque ruade de l'autre quadrupède... Je me rappelais instinctivement l'accident horrible arrivé, il y a dix ans, à un Père allemand, dans l'Etat de Rio Grande do Sul. L'imprudent, dans un cas semblable, était resté à cheval : l'animal prit peur, recula, tomba à la renverse dans le fleuve, entraînant son cavalier, et celui-ci disparut pour toujours aux yeux de ses compagnons atterrés. Pour nous, nous n'eûmes pas, Dieu merci, d'accident à déplorer, sans doute par la protection de Celui que nous portions. En pareille compagnie, que peut-on craindre ?

La malade reçut donc son Dieu, et cela dans des sentiments qui me donnèrent grande consolation. Ce ministère accompli, j'eus soin, pour

repasser le fleuve, d'appliquer la maxime: *Divide et impera* — faisant passer les animaux l'un après l'autre. —

Et nous voilà de nouveau sur la grande route de Tijucas, chevauchant à l'allure que nous permet la chaleur accablante... Vers sept heures du soir, nous rencontrons un cavalier qui vient de la ville, et nous annonce qu'un horrible assassinat a été commis il y a quelques heures. Un des personnages les plus influents a reçu, dans un magasin de la petite cité, sept coups de couteau qui l'ont, naturellement, envoyé dans l'autre monde en cinq minutes de temps. « Charmant pays! pensons-nous. On s'y assassine vraiment avec une désinvolture rare! » Et de fait, la cité en question a très mauvaise réputation. Instinctivement, nous pensons que déjà soixante kilomètres nous séparent des chères colonies tyroliennes, de cette chère oasis qu'est Nova-Trento.

Nous traversons la ville au grand trot, car il n'y a pas pour nous de temps à perdre: si nous voulons prendre demain le bateau annoncé comme devant partir de Porto-Bello, nous n'avons qu'une heure à nous arrêter ici pour faire reposer hommes et bêtes. Un riche négociant italien, ami de nos Pères, nous offre à souper, et je prends assez brusquement congé de lui, car nous avons constaté avec une certaine appréhension que le temps commence à se gâter. La chaleur énervante des jours d'été au Brésil a comme conséquence assez habituelle un bel orage pendant la nuit. Aussi le voyageur, en cette saison, est pris entre la double alternative, ou de cuire horriblement s'il voyage pendant le jour, ou d'être trempé s'il attend la nuit. Mais il n'y avait pas pour nous à tergiverser; le départ du bateau de Porto-Bello, le lendemain matin, nous mettait dans la nécessité d'affronter courageusement les éléments, en pensant que notre bon ancêtre, le P. Anchieta, en vit bien d'autres sur cette même terre de Santa-Cruz. En avant donc vers Porto-Bello! — « Vous avez trois heures de voyage, » nous avait dit notre négociant. Vers dix heures du soir, c'est-à-dire après une chevauchée d'une demi-heure, voilà que la lune, sur laquelle nous avions compté pour éclairer notre chemin, commença à disparaître dans de gros nuages couleur d'encre. Les lueurs, qui jusque-là semblaient de lointains éclairs de chaleur, se précisèrent en se rapprochant; les grondements sourds se firent plus nets et plus fréquents. Plus d'illusion possible! Nous allions, à cette heure sinistre, avec nos bagages à protéger, avec nos chevaux à guider, subir un de ces orages tropicaux qui, même en plein jour, effrayent les plus courageux.

Rien à faire que de se recommander à Notre-Dame de Bon Secours, dont nous avons mis la charmante image au sommet d'une des mon-

tagnes de Nova-Trento, et qui de là voit et protège ses missionnaires.

Déjà l'obscurité se fait complète, et des éclairs de toute forme, en ligne droite, en zigzag, en spirale, en éventail, sont les seuls guides que nous donne la Providence. Mais quels guides, grand Dieu! Une maison s'offre à nos yeux: nous crions pour demander un abri; mais, à cette heure, les locataires, quels qu'ils soient, oublient les lois de l'hospitalité brésilienne pour obéir à une très légitime méfiance: il y a tant de malfaiteurs sur ces grandes routes! Il n'y a donc qu'à continuer. La pluie commence; les décharges électriques sont presque sur nos têtes et les chevaux sautent sur place à chaque coup de tonnerre, désorientés, eux aussi, par ce conflit des éléments. « La position n'est plus tenable, dis-je à mon jeune compagnon. Regardez bien, cherchons à tout prix un abri quelconque. » Par bonheur, à peu de distance, apparaît à nos yeux, dans la lueur d'un bel éclair, une maison, à laquelle était adossé une espèce de hangar.

Ça, c'était vraiment providentiel. Entrer dans ce logis inconnu, il ne fallait pas y songer, car tout était hermétiquement fermé, mais s'abriter sous le hangar, c'était plus facile. Alors advint un incident vraiment comique: au plus fort de l'orage, mon jeune tyrolien, qui se serrait contre moi, me dit à l'oreille: « Je vois à côté de nous un animal d'une certaine taille; qu'est-ce que cela peut être? Un jaguar? En tout cas, la nuit, il ne faut se fier à rien. » De fait, en m'écarquillant les yeux, je découvre une forme que je n'arrive pas à préciser... Et quand, après quelque hésitation, le jeune tyrolien fait bravement craquer une allumette, le jaguar en question se montre à nous sous la forme d'un jeune veau, qui regardait, hébété, l'orage. Ce fut la seule note gaie de cette horrible nuit.

Cependant le plus gros de la « trovoada » s'éloignait peu à peu vers le Sud; mais restait la pluie, restait l'obscurité, et pourtant, il fallait, pauvres voyageurs, remonter en selle et continuer tant bien que mal. Imaginez-vous cinq heures de cette chevauchée à tâtons... On dit que les chevaux, et encore plus les mulets, ont, dans ces cas-là, une sorte d'instinct qui les empêche de se tromper de route: pour moi, j'aime mieux attribuer aux bons Anges ce fait que nous ne nous perdîmes pas complètement. Les éclairs d'ailleurs, inoffensifs désormais, nous furent d'un très grand secours, et ce fut l'un d'eux qui, à trois heures du matin, nous montra soudain la plage de Porto-Bello, avec ses maisons blanches, coquettement alignées. Vous me croirez sans peine, si je vous dis, selon l'expression brésilienne, qu'il nous semblait vraiment « toucher le ciel du doigt ».

Maintenant, il s'agissait de trouver la maison du vigario, un jeune prêtre italien, nommé Corsono, très ami de nos Pères; grâce aux

indications reçues, ce point fut facile à élucider; mais ce qui fut beaucoup plus difficile, ce fut de le décider à ouvrir.... Nous avions beau crier comme des ânes rouges, l'excellent homme, partageant la méfiance qu'on a au Brésil à cette heure indue, faisait la sourde oreille, et il nous avoua ensuite que, sans les instances de son nègre, il était décidé à ne pas broncher, bien que nous l'eussions parfaitement bien éveillé. « Allons, vive le nègre! alors! Il suffit que nous entrions, car nous sommes plus morts que vifs. »

Entrer dans cette maison amie, après un aussi horrible voyage, c'était pour nous une sensation délicieuse; jamais le P. Consono ne nous avait paru si gentil, jamais café ne nous avait paru si exquis; et quant aux lits, ils nous parurent, dans leur simplicité, dignes de feu Sardanapale. Cependant la fatigue extrême ne devait pas nous faire oublier le fameux bateau, et après quelques heures de sommeil, nous nous mîmes sur pied.

Or, ce qui suit va vous donner une idée exacte des petites contrariétés qui attendent le missionnaire dans nos pays: non seulement le bateau annoncé ne vint pas ce jour-là, mais il ne vint pas le lendemain, ni le surlendemain, ni le quatrième jour, ce qui nous procura, outre l'avantage de faire de nombreux actes de patience, celui de vivre de poisson pendant quatre jours, le P. Consono n'ayant guère autre chose à nous servir. Et ce temps écoulé, nous sûmes que le bateau annoncé ne toucherait pas à Porto-Bello, vu que l'orage de l'autre jour l'ayant éprouvé et endommagé, lui aussi, en pleine mer, il avait filé directement sur un port plus important, pressé qu'il était par la nécessité de se rafistoler...

Que faire? Quel parti prendre? Il n'y en avait qu'un: remonter à cheval, prendre congé du P. Consono, et refaire la route si péniblement faite. Cette fois, au lieu d'eau sur la tête, nous l'eûmes sous les pieds de nos chevaux, les pluies ayant converti la route en un long et interminable canal (il va sans dire que nos nobles coursiers ne se firent pas faute de nous éclabousser tout le temps) et à Tijucas, on nous confirma ce qu'on nous avait dit à Porto-Bello: inutile de songer davantage au bateau en question. « Eh! bien, tant mieux, dîmes-nous, moitié dépités, moitié satisfaits; retournons à la chère résidence de Nova-Trento, et nous partirons... quand nous pourrons. »

Chose étrange, cette route si fatigante à l'aller, nous semblait de plus en plus douce au retour, et la brise devenait de plus en plus parfumée à mesure que nous approchions de Nova-Trento.

Le lendemain matin, dimanche, les bons Tyroliens en me voyant dans mon confessionnal, crurent positivement que le Padre avait le don de la bilocation. Car enfin, n'était-il pas parti il y avait cinq

jours?... Ils ignoraient, dans leur simplicité, qu'au Brésil partir et arriver sont deux choses dont l'une ne suit pas nécessairement l'autre.

Ah! certes, ce me fut un gros sacrifice de les laisser une seconde fois quelques jours après, ayant trouvé l'occasion d'un chariot brésilien, qui me mena, en deux jours, à Itajahy, autre port de mer assez fréquenté.

Cette route, inutile de le dire, fut des plus cahoteuses, car vous n'êtes pas sans vous douter que nos chemins brésiliens ressemblent de fort loin au macadam de Paris. Il s'y rencontre de ces trous inattendus qui, imprimant au véhicule une inclinaison disproportionnée, arrivent à le faire verser, à droite ou à gauche, sans que d'ailleurs l'automédon paraisse s'en affliger ou s'en émouvoir: et c'est là le pire, à mon avis. Je voyageais avec un petit tyrolien âgé de quinze ans, lequel me raconta gaiement que dans une autre circonstance où il se trouvait ainsi côte à côte avec le R. P. Supérieur, le chariot versa deux fois; la première fois, ce fut le P. Supérieur qui tomba pardessus lui, « mais la seconde fois, dit-il ingénûment, ce fut moi qui tombai sur le P. Supérieur, aussi je me fis beaucoup moins mal.... »

A Itajahy, nous devions forcément trouver un bateau à vapeur, à condition de l'attendre, et c'est ce que nous fîmes; nous demandâmes l'hospitalité au vigario de l'endroit, un prêtre polonais très gai et très avenant, parlant d'ailleurs le portugais comme s'il était né au Brésil. Je m'entendis tout de suite à merveille avec lui, car ayant habité en France, et ayant beaucoup apprécié nos beaux saluts en musique — quoi qu'en dise d'ailleurs M. Huysmans — il profita de mon séjour chez lui pour se remémorer la musique française. Le soir, après dîner, c'étaient des cantiques interminables; tout Lambillotte y passa, depuis le fameux *Pastores* du temps de Noël, jusqu'au *Justus ut palma*, en passant par tous les bons vieux cantiques qui ont bercé notre enfance; en un mot, une vraie débauche de musique.

Le premier soir fut cependant troublé par un incident assez peu récréatif. Le brave homme nous avait déclaré dès les premiers instants que les *jararacas*, espèce de serpents brésiliens très venimeux, lui faisaient de fréquentes visites jusque dans l'intérieur de sa maisonnette. « Et puisque vous êtes là, mon Révérend Père, nous allons ensemble éclaircir un mystère: voici quelques jours que j'entends un bruit assez singulier qui paraît venir de l'intérieur de mon harmonium... Je ne vous dissimulerai pas qu'il doit y avoir, dedans, une *jararaca*. Si vous voulez bien, nous allons voir... — Fort bien, répondis-je en simulant de l'empressement: c'est une bonne idée — une excellente idée, même... Pourtant, s'il y a à remplir un rôle secon-

daire dans l'affaire, par exemple... tenir la chandelle, ne craignez pas de froisser mon amour-propre. »

Le petit tyrolien, lui, sans avoir l'air de rien, était déjà sorti... On ouvrit l'instrument avec des précautions infinies, on chercha partout, et la prétendue jararaca, soit qu'elle fût déjà partie, soit qu'elle ne fût jamais entrée, ne daigna pas se faire voir; ce point élucidé, nous pûmes continuer nos prouesses musicales sans arrière-pensée. Après trois ou quatre jours passés avec ce bon vigario, on signala, un beau matin, l'arrivée d'un bateau venant du Sud et nous nous y embarquâmes.

A bord, nous nous aperçûmes bientôt que les officiers étaient de braves gens et ma surprise fut grande quand, à l'un des ports où nous touchâmes, nous sûmes par hasard qu'ils étaient tous les trois connus pour francs maçons notoires.

Mais alors, comment expliquer ces prévenances, ces petites attentions, ces « Vossa Reverendissima » et autres qualificatifs pompeux qu'ils me départissaient sur leur bateau ?

Le phénomène est assez fréquent au Brésil. La franc maçonnerie y fait incontestablement de grands ravages, comme dans toute l'Amérique du Sud; on dit même qu'elle y est pire qu'en Europe, par ce fait même qu'elle est plus dissimulée, plus latente. Mais je crois qu'il y entre beaucoup de gens dans une ignorance complète du but pervers qu'elle se propose.

J'ajouterai un petit détail qui vient encore accentuer ce contraste. L'un de ces trois officiers, en arrivant en vue du port de Santos, me désigna du doigt une petite chapelle perchée sur une hauteur : « Là, dit-il, il y a une Vierge très miraculeuse, très invoquée des marins; et moi-même je n'ai pas manqué, la dernière fois que je suis descendu à terre, d'aller lui « payer un vœu » que je lui avais fait. » Ceci était dit avec un accent qui ne laissait aucun doute sur la sincérité absolue de ce brave homme.

« En voilà un, pensai-je, qui s'est joliment fourvoyé en se mettant sous les sociétés secrètes. » Mais allez donc essayer de le lui prouver !... Entamer une controverse de ce genre serait risquer de lui faire plus de mal que de bien.

Cette navigation n'offrit pas d'incidents trop pénibles, sauf, bien entendu le trop fameux mal que mon petit tyrolien connaissait pour la première fois, et moi pour la quarantième environ.

Près de toucher à un des ports de notre itinéraire, nous sûmes qu'il était infesté par la terrible peste bubonique, aussi notre commandant se hâta-t-il de prendre le large — et nous continuâmes ainsi jusqu'au

port de Santos, où nous descendîmes, après quatre jours et quatre nuits de navigation.

Dans cette ville, trop célèbre par ses fréquentes épidémies de fièvre jaune, mais qu'on travaille à assainir, nous nous reposâmes quelques heures chez les bons Franciscains venus dernièrement des Philippines; après quoi, nous dûmes gravir, en un chemin de fer de montagnes, à crémaillière, les parois abruptes de la Serra do Cubatâo.

Ici une petite parenthèse à l'adresse du bon P. Delaporte, qui, dans une pièce de vers à la louange du P. Anchieta, pièce que nous avons tous admirée, parle des Sierras du Brésil. Ici, point de *Sierras*; étant de langue portugaise, nous ne connaissons que les *Serras*.

Décrire la beauté du paysage qui s'offre à la vue du voyageur, en ce point, serait chose difficile. Le chemin de fer, œuvre fort remarquable d'une compagnie anglaise, s'élève sur des pentes où la végétation tropicale prodigue ses splendeurs — et pour peu qu'on se retourne on découvre toute la baie de Santos avec ses îlots verdoyants; dans une des anses de la baie est assis le petit hameau de San-Vincente, qui est le point précis où Anchieta et Nobrega débarquèrent jadis, et élevèrent la première église de la Compagnie.

Deux heures de chemin de fer, et nous arrivons enfin à Saint-Paul, la ville du Brésil où l'on arrive le plus volontiers, parce qu'elle est, incontestablement, plus *européenne* que les autres.

Là nos Pères ont une résidence, mais ils sont bien loin d'être les seuls ouvriers apostoliques; Franciscains, Bénédictins, Salésiens, Maristes français, Pères du Cœur de Marie, il y a à Saint-Paul vingt-trois congrégations — en comptant celles de femmes — et la France est, comme partout, largement représentée dans ce nombre.

Sur trois cent mille âmes, il y a ici cent mille Italiens, trente mille Allemands, vingt mille Français (presque tous juifs, hélas!) et quinze mille Anglais: c'est dire que la ville est extraordinairement cosmopolite.

Je ne comptais y faire qu'un séjour très rapide, mais le P. Supérieur me livra un véritable assaut pour rester jusqu'au premier vendredi du mois, car il allait y avoir de nombreuses confessions, et il manquait un des Pères.

« Et puis, dit-il, il y a justement là, chez les Sœurs de Saint-Joseph, un vieux malade français, recueilli par charité: or il y a quarante ans qu'il ne s'est confessé, et maintenant qu'il va mourir, il s'entête de plus en plus à refuser le prêtre; en qualité de compatriote, vous obtiendrez peut-être quelque chose.

— Commençons par celui-là, répondis-je; » et le soir même je vais trouver ce poisson récalcitrant. Après une heure de conversation, le

brave homme, un vieux soldat d'Afrique, m'avait sans le vouloir raconté toute sa vie, sans que bien entendu il fût question de confession. Le terrain me paraissant suffisamment préparé, je dis intérieurement un *Memorare*, comme vous l'auriez fait en pareil cas, puis : « Mais, mon vieux brave, vous voulez donc comme ça faire le grand voyage sans avoir fait les choses proprement... Et savez-vous ce qu'on dit ici ? c'est que les Français, quand ils vont mourir, ont la tête joliment plus dure que les Italiens, que les Brésiliens. Ça m'humilie, vous comprenez ! — Eh ! je sais bien, répondit-il d'un air tout chose, il faudrait être propre, avant de s'en aller ! mais ici, au Brésil, à qui se fier ? — Bah ! bah ! ce sont des histoires ! Votre confession, vous l'avez déjà faite aux trois quarts, en causant tout à l'heure. Le reste, je m'en charge demain matin. Je pose quelques interrogations, vous répondez ; on demande pardon au bon Dieu de tout son cœur, et après on fait le grand voyage « le cœur à l'aise ». — Eh ! bien alors, Monsieur le curé, nous verrons demain matin... »

Le lendemain, à mon arrivée, je trouve les Sœurs et les infirmiers tout allègres : le vieux a dit que celui-là lui va bien, que c'est un « bon zig », et une des Sœurs, qui est française, a naturellement expliqué aux autres ce que ça voulait dire. Le vieux n'a mis qu'une condition, c'est que quand j'arriverai, on commence par lui faire ingurgiter un petit verre de cognac, « pour donner courage, » dit-il.

Inutile de vous dire que tout alla bien, non seulement le cognac, mais la confession ; le jour suivant on lui administra le Viatique et les saintes Huiles, je lui mis au cou une médaille de la Vierge, et j'eus à remercier la bonne Providence, qui avait ménagé à cet homme cette rencontre avec un prêtre parlant sa langue.

La veille du premier vendredi du mois, je fus vraiment édifié du nombre de confessions, que nous eûmes à entendre. La terre du Brésil a été très hospitalière à cette dévotion demandée par Notre-Seigneur à la Bienheureuse ; et il est bon nombre de Brésiliens que vous n'arriveriez pas à faire confesser même le dimanche de Pâques, mais qui pour faire la communion réparatrice ne font aucune résistance ; l'un d'eux voulait même se confesser tout haut à la sacristie, devant les enfants de chœur, et je dus littéralement l'obliger à faire la chose *privatim*.

Il y a à Saint-Paul sept ou huit centres de l'Apostolat, et il fait beau voir, le premier vendredi, à la Sainte-Table, réunis pêle-mêle des hommes et des femmes de toute condition et de toute couleur, depuis le blanc authentique jusqu'au noir d'ébène, en passant par tous les intermédiaires.

Les zélateurs et zélatrices se font honneur de mettre à leur cou,

bien en évidence, le large ruban rouge qui est l'insigne de leur dignité.

Quant aux confessions, elles sont, vous le comprenez, extrêmement variées; on a parfois du côté gauche une italienne, du côté droit une brésilienne, puis, chez les hommes, un portugais finassier, ensuite un nègre sans détour, suivis d'hommes du monde, etc. Il me vint aussi une Bugresse (1); la pauvre enfant, ayant été achetée à l'âge de neuf ans, du temps de l'esclavage, était devenue meilleure et plus civilisée que vos Apaches de France.

Il y a aussi dans notre église de Saint-Paul une institution très heureusement imaginée, et qui sert comme de complément à la fête du premier vendredi: c'est celle du premier Samedi, en l'honneur du Cœur Très Pur de Marie; grande affluence à la Sainte Table, ce jour-là aussi, la plupart sans avoir besoin de se confesser à nouveau; mais zélateurs et zélatrices, au lieu du ruban rouge, arborent le ruban bleu. Le R. P. Supérieur lit après la messe un bel acte de consécration au Cœur de Marie, consécration qui a pour but spécial d'obtenir la paix dans les familles chrétiennes.

Peut-être la lecture de ces lignes donnera-t-elle l'idée à quelque futur supérieur d'établir cela dans sa future église. Ce que je puis dire, en tout cas, c'est qu'à Saint-Paul cette institution donne de beaux fruits, et procure de la gloire à Notre Divine Mère.

Pendant les jours que j'eus à passer à Saint-Paul, on me conta que peu de jours auparavant avait eu lieu dans cette ville une controverse publique entre un docteur protestant et un catholique de nos amis, préfet de la Congrégation que dirige un de nos Pères. Le protestant avait été roulé, cela va sans dire, mais comme, dans le cours de son argumentation, il avait parlé avec dédain de l'ordre des Jésuites, le courageux catholique ne se contenta pas de lui riposter par une apologie en règle de la Compagnie — insistant, bien entendu, sur la grande œuvre de la civilisation du Brésil au temps de la conquête portugaise — mais il voulut encore, à la sortie de la salle, organiser une petite manifestation catholique. Une cinquantaine de jeunes gens parcoururent les principales rues de la ville en donnant des Vivats! à la religion catholique, et faisant un léger crochet, s'arrêtèrent devant notre église en criant par trois fois: « Viva a Companhia de Jesus! « Je voulais, dit notre ami, que les Jésuites fussent réhabilités *proprement.* »

Comme j'avais occasion de parler avec cet énergique Brésilien des persécutions qui désolent notre pauvre France: « Mais pourquoi, me

1. Le nom de « Bugres », comme vous le savez, s'étend à tous les Indiens du Brésil.

dit-il, les catholiques français n'imitent-ils pas la crânerie des catholiques de Buenos-Ayres? Avez-vous entendu parler de la fameuse procession? — Laquelle? — Mais oui, la procession *aux revolvers.* — Racontez toujours — Eh! bien donc, il y a quelques années, les catholiques Argentins avaient organisé une procession d'hommes et de femmes vers un sanctuaire de Notre-Dame, fameux dans le pays.

Avertis la veille que la canaille s'apprêtait à des contre-manifestations qui pourraient dégénérer en voies de fait, comme il régnait parmi eux une certaine indécision, ils résolurent de délibérer en commun sur ce qu'il y avait à faire. Le directeur du pèlerinage se leva alors et dit ces mots: « Ah! çà, voyons, mes amis; nous sommes cinq cents: ils sont à peine cent. Allons-nous capituler devant ces malandrins? Armons-nous chacun de notre révolver, et défendons-nous. »

On vit alors un spectacle curieux: nos catholiques, ayant eu soin d'abord de mettre toutes les femmes au milieu, s'avançaient en deux files, le chapelet de la main gauche et le revolver de la main droite, et, paraît-il, ils n'oubliaient pas plus de se servir de l'un que de l'autre, de sorte que les apaches de l'endroit, trouvant la plaisanterie fort mauvaise, s'éloignèrent prudemment.

Laissons, si vous le voulez bien, cette bonne ville de Saint-Paul, et suivez-moi vers Campanha, qui se trouve dans l'Etat de Minas-Geraes; c'est le but ultime de mon voyage. Il n'est pas dit cependant que j'y arrive sans avoir passé par une dernière péripétie, celle-là plutôt gaie.

Après un voyage de trois heures, j'arrivai à Apparecida, lieu de pèlerinage très célèbre au Brésil; le P. Supérieur de Saint-Paul m'avait en effet donné une lettre de recommandation pour les Pères Rédemptoristes qui desservent ce sanctuaire, et je leur demandai l'hospitalité. « Ah! vous arrivez bien, me disent-ils. Demain se clôture solennellement une Mission que viennent de donner nos Pères Rédemptoristes hollandais. Vous verrez comme c'est beau! — Oui, ce sera même trop beau, pensai-je; car moi qui n'ai pas participé au travail, je vais avoir à participer au triomphe. »

De fait, les bons Pères avaient admirablement réussi; il ne manqua à la Table Sainte que cinq ou six hommes, m'assura-t-on; et après la Communion générale, ce ne fut plus qu'un bruit assourdissant de pétards, de fusées, expression naïve de la joie de ce bon peuple dont nos missionnaires avaient si bien dilaté les cœurs en pacifiant les consciences.

Mais le plus joli de tout fut la scène suivante. Durant le repas de communauté, qui fut d'une gaieté toute hollandaise, on vint annoncer que le peuple tout entier désirait accompagner les missionnaires à la gare. Or il se trouvait que moi je devais prendre le même train qu'eux

pour continuer mon voyage vers Campanha; vous voyez d'ici la conséquence: j'eus beau chercher à me mettre modestement dans la foule, et à passer inaperçu, ils voulurent, bon gré mal gré, m'associer à leur triomphe: « Après tout, dirent-ils, vous êtes missionnaire, vous aussi; et votre barbe rehaussera beaucoup la marche triomphale. » Pour une marche triomphale, c'en fut une: les vivats du peuple alternaient avec les détonations joyeuses des « foguettos »; le crépitement continuel des pétards empêchait presque d'entendre une fanfare, qui jetait dans l'air ses notes retentissantes; et l'onde populaire nous portait, pour ainsi dire, à travers cette cité en fête.

Pour moi, je n'étais pas cependant arrivé à me persuader que j'avais donné la mission, bien que les apparences parlassent en ce sens, quand un dernier incident vint mettre le comble à tout le reste. Comme nous passions devant une maison d'assez belle apparence, je vois soudain sortir un groupe de jeunes filles portant un beau tas de fleurs; les deux autres Pères, qui avaient peut-être prévu la chose, eurent soin de se mettre du bon côté, de sorte que votre serviteur reçut sur la tête et sur la barbe la presque totalité des fleurs destinées aux zélés missionnaires.

Çà, ça devenait un renversement des rôles par trop flagrant. Et comme je me fâchais cette fois: « Que voulez-vous, mon Révérend Père, me dit paternellement l'un des missionnaires, dans ces circonstances, il n'y a qu'à se laisser faire par le bon « populo. » — Fort bien, répondis-je, mais il me semble que votre manière de vous laisser faire, c'est d'esquiver habilement les honneurs, et de me donner, à moi, un rôle absolument faux. » Ils rirent de tout leur cœur, je vis donc qu'il valait mieux rire, moi aussi. D'ailleurs, on approchait de la gare, qui était littéralement noire de monde. L'un des deux Pères fit alors le dernier sermon de la Mission, je veux dire qu'il demanda une table et monta dessus, pour remercier, tout ému, le bon peuple. Quand approcha le moment du départ, les larmes étaient dans tous les yeux; vraiment ces deux bons missionnaires goûtaient, en ce moment, la consolation apostolique dans ce qu'elle a de plus intime; et ils étaient bien payés de leurs fatigues.

Quand enfin arriva le train, les employés eurent fort à faire pour faire garer le monde: plusieurs jeunes gens voulurent entrer dans le train pour être un quart d'heure de plus avec les Pères, les accompagnant jusqu'à la station suivante. Ce détail, dans sa naïveté, dépeint à merveille la bonne simplicité brésilienne.

Il ne faut pas oublier, cependant, que la scène se passe dans la meilleure partie du Brésil; hélas! dans certains points de cet immense pays, particulièrement dans le sud, les prêtres ne sont pas traités avec

cette délicatesse, mais au contraire avec méfiance : affaire d'*ignorance* plus que de *méchanceté*.

Le 15 mars j'étais enfin au terme de mon voyage, et me trouvais au milieu des novices et juvénistes, petite famille qui vit sous la houlette du P. Natuzzi. Vraiment après ce voyage long et mouvementé je remerciais la bonne Providence d'avoir un mois de tranquillité, et de faire les Grands Exercices en si bonne compagnie.

P. Alfred RUSSELL, S. J.

Visite du R. P. Provincial de Germanie au Brésil.

Gymnase de l'Immaculée Conception.

S. Leopoldo. Rio Grande do Sul. Brésil.

29 avril 1905.

Mon Révérend Père, P. C.

Le R. P. Charles Schäffler, provincial d'Allemagne, fait en ce moment la visite de cette mission, comme il a fait déjà celle d'une autre mission de sa province aux Etats-Unis. S'il va ensuite aux Indes, il aura visité tout son vaste domaine.

A son arrivée à São Leopoldo, le 22 mars, tout le collège, musique en tête, et bannières déployées, a traversé la ville pour aller le recevoir à la gare. Un certain nombre d'élèves revêtus du costume national chevauchaient, sous la conduite du P. Préfet, sur les flancs du cortège. Ils étaient coiffés du chapeau de feutre mou auquel on donne des formes assez capricieuses ; ils avaient le *poncho*, espèce de châle rond, au centre duquel une ouverture permet d'introduire la tête, et toute l'étoffe retombe alors autour du corps et descend jusqu'aux jarrets, on la relève seulement de chaque côté pour avoir les bras libres. Sur le *poncho* tout vêtement est de mise, puisque personne n'y voit rien. Les pantalons ressemblent à ceux des spahis algériens, ce sont les *bombachas*. Le R. P. Provincial eut ainsi dès l'abord la satisfaction de voir en raccourci le peuple de Rio Grande do Sul dans tous ses atours. A son entrée au collège, un élève lui fit un compliment en portugais, et le P. Provincial y répondit en français.

La visite commença presque aussitôt, visite qui restera mémorable et qui aura été pour tous un nouveau motif d'aimer encore davantage la Compagnie. Je crois bien que depuis 1770, c'est la première fois qu'un provincial en charge foule le sol de l'Amérique du sud.

Le Révérend Père est obligé de se hâter, puisqu'il veut connaître cette mission qui est vraiment une petite province avec ses cinq collèges, douze résidences ou paroisses, cent soixante-quinze religieux, et

qu'il ne peut cependant pas tarder beaucoup à retourner en Europe.

Il n'aura le chemin de fer que pour quelques-unes de ses tournées; le plus souvent il devra voyager à cheval, et quelquefois aussi naviguer sur les fleuves en bateau à vapeur.

Il va donc se trouver en contact avec cette population, où l'on rencontre toutes les nuances, depuis le noir de jais et le cuivré jusqu'au blanc rosé. Il verra des nègres, des Brésiliens, des Portugais, des Italiens, des Polonais, des Hongrois, des Allemands et d'autres encore. Toutefois, entre les étrangers, les Allemands sont ici les plus nombreux et constituent un vrai peuple dont l'importance augmente toujours. Si tous étaient catholiques ce serait un grand bien pour cette partie du Brésil, mais malheureusement beaucoup sont protestants.

A Bahia et à Florianopolis, capitale de l'Etat de Sainte-Catherine, appelée autrefois *Desterro*, on demande un collège comme celui de Sâo Leopoldo. Le R. P. Provincial nous a dit que, Bahia étant trop distante de Rio Grande do Sul, il ne pouvait accepter les offres qu'on lui faisait. Cela du reste conviendrait mieux à la Province Romaine, dont la mission occupe déjà trois Etats au centre du Brésil, mais elle ne peut guère s'étendre davantage, faute de monde. Quant à Florianopolis, qui est beaucoup plus proche, et où les conditions qu'on pose à la Compagnie sont bien avantageuses, il est assez probable que nos Pères s'y établiront prochainement. Pour avoir un personnel qui puisse suffire aux premières exigences de la nouvelle fondation, le plus récent et le moins important des cinq collèges, un externat situé dans un endroit assez malsain, doit être supprimé d'ici à peu de temps.

En union de prières.

Votre serviteur et frère en Notre-Seigneur,

Louis MAGOUET, S. J.

ALASKA.

Lettre du P. R. Camille.

Saint-Michaels, 15 juin 1905.

CET hiver a été le plus doux que l'on ait vu en Alaska depuis longtemps.

A peine un peu de neige; quelques heures seulement de — 40 Fah., autrement toujours entre — 15° ou — 10° Fah. Et pas une seule tempête. Aux Etats, l'hiver a été très dur, dit-on. L'Alaska va devenir tropical, je pense: alors nous vous enverrons nos fourrures.

Rien de nouveau à vous narrer: peu ou point de longs voyages,

mais une masse de petites courses, vraiment très intéressantes, mais toujours les mêmes... A part cela tout a été calme et paisible, trop même. On tâche de faire quelque bien ici, aidez-nous par vos prières. La grande difficulté en Alaska est l'éloignement. Les Indiens vivent loin les uns des autres; chez eux il y a très peu de grands villages; ils sont plutôt par familles, et un village de cent personnes est considéré sur la côte, comme un très grand camp, presque une ville, un petit Chicago, quoi. Je vous assure que ces petits Chicago sont rares par ici; on trouve bien plutôt un village de quatre, cinq cabanes et c'est là que l'on s'arrête pour parler à ces pauvres Indiens de leur âme et du Bon Dieu. On dit que l'Alaska « is a God forsaken country »: une contrée abandonnée par le Bon Dieu. Ce n'est pas vrai, mais ce qui est surtout vrai est que ce n'est pas « a Devil forsaken country. » Une contrée abandonnée par le diable. Le diable y a mis tout son cœur: il y a ici de l'or et avec l'or une moralité digne du démon et de l'enfer. Il doit, hélas! recevoir une bonne cargaison chaque année de ces nombreux habitants d'Alaska, dont l'unique invocation est mille fois par jour une demande à Dieu de les damner. On dit que les Français jurent, mais je vous assure qu'ils sont de petits Chérubins en comparaison de ceux qui vivent ici. Tous, même ceux qui s'appellent gentlemen, ont continuellement à la bouche cette parole: « Dieu me damne! » Je n'ai jamais vu de plus affreux blasphémateurs que ceux qui vivent en Alaska: ils viennent de tous les pays et semblent oublier aussitôt qu'ils sont ici qu'il y a un Dieu ou s'ils s'en souviennent c'est pour lui demander une place loin de son ciel. Les pauvres Indiens les imitent en tout. Paroles et actions deviennent celles de vrais petits démons. Que le bon Dieu les garde loin des blancs, autrement ils sont vite perdus physiquement et moralement.

Mes meilleurs souhaits à tous les Pères et frères de Jersey et à tous ceux que je connais.

R. CAMILLE.

Notices historiques sur quelques missions de la Compagnie de Jésus [1].

I. *Colonies Anglaises de l'Amérique Equatoriale, Jamaïque, Honduras, Guyane* (2).

La mission de la Jamaïque remonte à 1837. Cette année-là, Grégoire XVI avait séparé l'île du reste des Antilles et lui avait donné pour vicaire apostolique le père Benito Fernandez, franciscain chassé naguère de la Nouvelle-Grenade par la révolution, un saint religieux, d'esprit large et conciliant, qui avait su bien vite gagner autour de lui tous les cœurs. C'était un évêque à peu près sans clergé. Quant au troupeau, il était bien petit : à peine quelques milliers de catholiques. L'île, autrefois conquise et convertie par les Espagnols, leur avait, au XVIIe siècle, été enlevée par les Anglais. Les propriétaires avaient été expulsés ; le protestantisme avait pu s'imposer en maître. La métropole, en ce temps-là, donnait l'exemple et la loi de l'intolérance. Le catholicisme disparut. Quand un peu de liberté fut rendue, il revint petitement et timidement grâce à l'émigration.

A cette église, il fallait des prêtres. Le Pape ordonna donc au Père Général d'envoyer quelques Pères à l'évêque franciscain. Deux Jésuites partirent : le Père Cotham, anglais, et le P. Dupeyron, de la province de Lyon. L'un se fixa à Kingston, près du prélat ; l'autre se mit à parcourir l'île en quête des catholiques dispersés.

Quelques épisodes marquèrent les débuts de la mission. D'abord une lutte avec un schisme local, causé par un prêtre irlandais, M. Murphy. En 1848, incendie de la capitale, qui détruisit plus de quatre cents maisons, la cathédrale et ne laissa debout que les quatre murs. En 1850, des Jésuites expulsés de la Nouvelle-Grenade prenaient un refuge provisoire à la Jamaïque et ouvraient un collège : sur quoi, dans le camp protestant, alarmes et tempêtes. Articles de journaux, sermons, l'on mit tout en œuvre pour resasser les vieilles calomnies contre les Jésuites et le papisme. Le collège fonctionna quand même jusqu'à ce que, des invitations leur étant venues du gouvernement et de l'archevêque de Guatemala, les bannis pensèrent que, Espagnols, ils travailleraient avec plus de fruit chez des gens

---

1. Nous comptons donner ici quelques notices sommaires sur plusieurs missions de la Compagnie, moins connues en France. L'auteur recevra avec reconnaissance toutes les observations et corrections qu'on voudra bien lui communiquer. Ces notices réunies et groupées pourraient un jour former une histoire *abrégée* des missions de la Compagnie au XIXe siècle que l'on réclame de plusieurs côtés.

2. Pour le présent chapitre nous avons consulté spécialement le P. Rafael Pérez, *La Compañia de Jésus en Colombia y Centro America despues de sa restauracion.* Valladolid 1896-97-98, 3 in-8° ; *Letters and Notices*, et *Woodstock Letters*, passim. Sur la Jamaïque, voir *Woodstock Letters*, 1894, p. 116 (notice par le P. F. Moore) et P. 201 (notice par Mgr Gordon). — Sur le Honduras, *L. and N.* Oct. 1883 (notice par le P. Salvator di Pietro). — Sur la Guyane Anglaise *Letters and Notices*, t. 1863, p. 151 (notice du P. James Jones.)

de leur langue, et ils gagnèrent le continent. Le collège n'avait duré que trois ans. On regretta d'autant plus sa fermeture qu'on n'avait rien pour le remplacer et qu'on passait alors par de graves épreuves.

En octobre 1850 avait éclaté le choléra ; il dura jusqu'en janvier 1851, et fit de 4000 à 5000 victimes. Impossible de décrire la panique. Les riches, après s'être bien pourvus de remèdes, s'enfermaient dans leurs maisons et n'en sortaient plus. Les pauvres, comme frappés de stupeur, attendaient le fléau et ne faisaient rien pour le prévenir ou le combattre. D'autres dépensaient le peu qu'ils avaient d'argent à acheter un elixir dont le fabricant disait merveilles, et qui naturellement était sans effet.

Les Pères passèrent leur temps à visiter les malades. Dès qu'ils paraissaient dans une rue, on les appelait de tous côtés et ils ne savaient à qui entendre. Là où, leur disait-on, il y avait un cas de choléra, ils en trouvaient sept ou huit. Cinq Pères et deux Frères s'employèrent à ce travail pendant deux mois et demi. Beaucoup de protestants, abandonnés par leurs ministres, moururent alors réconciliés avec l'Eglise. La presse eut la sincérité de reconnaître que, en ces tristes jours, le clergé catholique avait été à la hauteur de ses devoirs. Des autres clergés on ne parla pas. Quant aux médecins, tous protestants, sauf un, ils se tinrent constamment aux côtés des missionnaires. Par une providence spéciale de Dieu, aucun de ces derniers ne fut frappé, non plus que les charitables catholiques, hommes et femmes, qui se dévouèrent au soin des malades.

Après le choléra de 1850-51, vint, en 1852, la petite vérole, puis, en 1853, la fièvre jaune.

Ces travaux de surérogation n'interrompaient pas les labeurs quotidiens. Le Père Dupeyron en particulier passait une moitié de l'année, par monts et vaux, visitant et soutenant les catholiques de l'intérieur.

Sur ces entrefaites, en 1853, le vicaire apostolique, Mgr Benita Fernandez, mourait d'une attaque d'apoplexie. Il fut pleuré de tous, catholiques, juifs et protestants, blancs et noirs, comme le père des pauvres et le modèle des prêtres. Le glas sonna en son honneur à la paroisse protestante, et c'est au milieu d'une vraie tempête de gémissements qu'il fut conduit à sa dernière demeure.

Un autre, plus tard, devait être honoré des mêmes regrets, le Père Joseph Dupont, un Savoyard, qui au temps des épidémies avait été aux dernières limites du dévouement, et, après quarante ans de labeurs, devait mourir avec la réputation d'ami des pauvres gens et d'insigne bienfaiteur de la Jamaïque. Il était arrivé en 1847. Il y fit son affaire, lui aussi, dès les débuts, de retrouver épars dans l'île les catholiques dispersés, indifférents, et de leur rendre un peu de vie

chrétienne; puis, de regagner à l'unité les tenants du petit schisme de M. Murphy. Tâche malaisée, car ils se recrutaient surtout chez les Français voltairiens venus de Saint-Domingue. Mais on jugera de l'efficacité de ses labeurs par ce seul fait qu'en 1847, il y avait en tout quarante communions pascales à Kingston. En 1887, quand le Père Dupont mourut, on en comptait trois mille. Après dix ans seulement de travaux, on était obligé de bâtir des églises plus grandes.

Il était si populaire, qu'au retour d'un voyage à Rome en 1878, nègres et Chinois, catholiques et protestants, lui firent un triomphe. Quand il mourut d'épuisement ce fut un deuil public : les hérétiques s'y associèrent, et pour lui aussi le glas sonna pendant des heures à la paroisse protestante. En 1894, la ville de Kingston voulut consacrer son souvenir par un monument. On lui éleva une statue sur le jardin public et, entre autres discours, on remarqua celui du Rév. Dower, recteur de l'église anglicane. Après avoir passé en revue les grands hommes du lieu dont les statues ornaient la ville, il ajouta : « Désormais, vous avez quelque chose de plus grand encore, vous aurez la statue d'un saint, d'un homme qui fut dans ces pays comme le reflet de l'esprit de Dieu. A l'égard d'un pareil homme l'estime n'est pas assez, il faut, par delà la plus haute estime, passer jusqu'à la vénération, jusqu'à la dévotion. » (*Vifs applaudissements.)*

C'était beaucoup que de rendre un peu de sève chrétienne à la population catholique. Mais faisait-on des conversions ? Le Père Jacques Eustache Dupeyron, qui avait succédé à Mgr Benita Fernandez, comme vicaire apostolique, mais sans caractère épiscopal, écrivait en 1862 à la Propagande :

« Il n'y a pas plus de six mille catholiques, dont la majorité habite Kingston... On fréquente beaucoup les sacrements, surtout les femmes... Je crois que ces vingt dernières années, le nombre des catholiques a diminué à cause de l'émigration qui en entraîne plusieurs aux Etats-Unis. Il y a des conversions chez les protestants, mais le plus souvent dans les basses classes de la société... Il n'y a guère d'espoir que le nombre des catholiques aille augmentant. Presque tous les habitants sont hérétiques ou sans religion. La vie qu'ils mènent ne fait guère espérer qu'un jour on puisse les amener à la pratique de certaines lois ecclésiastiques comme la confession... Tout ce que peuvent les missionnaires, c'est maintenir les fidèles dans la foi. Espérons qu'un jour viendra où Dieu visitera cette île dans sa miséricorde et l'amènera au sein de l'Eglise catholique. *Fiat !* »

Les vœux du missionnaire ne sont pas encore réalisés. Mais, après

1. *Lettres de Mold* 1887-1889, p. 413 ; 1892-94, p. 92, *Letters and Notices*, juillet 1892, p. 408.

cinquante ans passés, les perspectives d'avenir sont un peu moins ternes.

Aujourd'hui la population de la Jamaïque est ainsi composée : quatorze mille blancs, presque tous d'origine anglaise, douze mille coolies indiens, cent vingt mille mulâtres, cinq cent mille nègres, descendants des anciens esclaves. Presque tous sont protestants. Inutile de dire que beaucoup de ces noirs ne sont chrétiens que de nom. On en jugera par ce détail, qu'en 1894, il y avait dans la campagne 62 0/0 de naissances illégitimes. La proportion était un peu moins considérable à la ville.

Dans cette masse, le catholicisme est parvenu à se faire une place respectée, grâce surtout, pour ce qui est des blancs, à l'immigration, mais grâce aussi à des conversions dans la population nègre protestante.

Que ne peut-on doubler et tripler le nombre des missionnaires ! « Je n'exagère pas, affirmait l'un d'eux, en disant que si nous avions des prêtres, l'île entière ne tarderait pas à embrasser le catholicisme. Il est certain que la classe pauvre a le plus grand respect pour notre sainte religion. Depuis des années, en effet, ces pauvres voient nos Pères assidus à visiter les malades et les déshérités de la fortune, dont on ne saurait retirer aucun profit ; et opposant à cette conduite celle de certains personnages délicats et reluisants de propreté, ils ne sont pas longtemps à tirer une conclusion. Les protestants eux-mêmes m'en ont fait la remarque, et je sais des cas où la charité envers des catholiques malades a provoqué plusieurs retours. »

La communauté catholique grandit lentement ; les défections sont rares et amplement compensées par les conversions. Il est vrai que ces convertis nègres n'appartiennent point à la fleur de la société ; très gros pécheurs et peu intelligents, et cependant attirés au catholicisme pour des motifs solides. Le plus souvent il faut commencer par les marier. Leur conversion est sincère, durable ; parfois même, il faut les arrêter dans la manifestation extérieure de leur zèle. Très attachés à leur missionnaire, très confiants, très dociles, très portés aux choses religieuses, fidèles à fréquenter l'église ; mais il y a le revers de la médaille. Les mœurs ne se christianisent que peu à peu, le vieux sang africain leur bout toujours dans les veines ; des idées, des coutumes venues de la lointaine patrie n'ont pas encore disparu. Ajoutez les siècles d'esclavage, pendant lesquels maîtres et esclaves ont violé toutes les lois matrimoniales et fait passer cette violation dans les mœurs, et enfin les traditions protestantes. Comment s'étonner des scandales ? La jeunesse, même catholique, tombe dans le péché public et avoué, comme le fruit pourri tombe de l'arbre et

personne ne s'en choque. La honte est chose inconnue. Impossible de persuader aux pécheurs de régulariser leur situation par le mariage. Il est vrai, beaucoup de pays, soi-disant civilisés, si on levait tous les voiles, n'apparaîtraient pas beaucoup supérieurs en moralité aux noirs de la Jamaïque. Mais du moins, il y a le voile, et le christianisme a produit cet effet sur les âmes, de leur inspirer jusque dans le vice une certaine pudeur. Les nègres des Antilles n'en sont pas encore là et leur éducation sera longue à faire.

Au Père Dupeyron avaient succédé comme vicaires apostoliques, les Pères Woollett (1871) et Porter (1877). En 1889, le Père Gordon fut revêtu du caractère épiscopal. Aujourd'hui la mission occupe une douzaine de Prêtres et une quinzaine de Frères. Elle compte deux églises et un collège à Kingston et trente à trente-cinq stations disséminées dans l'île. Elle enregistrait à peu près huit mille catholiques en 1893, quand, de la province d'Angleterre elle passa à celle de Maryland.

II

Cette même année, la mission du Honduras anglais (qu'il importe ici de ne pas confondre avec la république indépendante du même nom), — passait des Jésuites anglais aux Jésuites américains du Missouri.

C'est une des petites colonies de la couronne; une vingtaine de mille kilomètres carrés; pas très peuplée, trente et un mille cinq cents habitants; sur le nombre, il n'y a peut-être pas plus de cinq cents Anglais et autres Européens. Le reste se décompose comme il suit: 1° Des Hispano-Américains recrutés en grand nombre parmi les réfugiés des autres pays d'Amérique centrale; comme partout, indolents, passant leur temps à jouer, dormir, faire la débauche; — une des grandes difficultés pour le prêtre est le concubinage, — catholiques de nom, mais à partir de douze ans cessant toute pratique religieuse, et ne voyant plus le prêtre qu'à l'article de la mort, pour s'assurer la dernière gloriole d'un bel enterrement. 2° Des noirs implantés de Guinée, et tout d'abord fixés dans l'île Saint-Vincent. Là ils s'étaient mêlés aux Caraïbes indigènes formant une race métisse qu'on appelle encore du nom de Caraïbes. En 1796, quand leur île tomba aux mains des Anglais, ils furent en masse transportés au Honduras. Ils sont vigoureux, mais d'une laideur rare. Tous catholiques, bien qu'on ne soit pas encore parvenu à extirper de leurs mœurs certaines coutumes idolâtriques. 3° Les Indiens, dernier débris de l'empire de Magapan, le plus puissant du Yucatan, lors de la conquête espagnole. Excellents catholiques, de mœurs simples, serviables,

travailleurs, naturellement portés à la piété. Très caractéristique est leur dévotion à la Sainte-Croix: pas un Indien qui n'ait la sienne, pas une maison non plus sans oratoire. Bref, excellent spécimen de ce que valait l'apostolat espagnol aux siècles derniers.

Pendant longtemps le Honduras anglais resta rattaché au vicariat de la Jamaïque. Or, en 1850, les Jésuites espagnols, chassés de la Nouvelle-Grenade, passèrent par Bélize, chef-lieu de la colonie. L'abandon complet où vivaient les catholiques les frappa. Arrivés à la Jamaïque, ils en parlèrent à Mgr Benito Fernandez. Aussitôt le prélat partit en compagnie du Père Dupont. Son inspection faite, il résolut d'organiser à Belize une mission. Le Père Dupeyron, que nous connaissons déjà, en fut chargé. Il baptisa tous les enfants, célébra beaucoup de mariages, administra les sacrements, fit revivre un peu de foi et d'esprit catholique dans ce pauvre troupeau, recueillit une forte somme pour bâtir l'église et ouvrir une école, donna ses ordres et s'en retourna. En 1852, les bâtiments étant prêts, la mission fut ouverte par deux italiens, les Pères Avvaro et Bertolio.

En 1855 et 1857 deux nouvelles stations furent fondées au nord de la colonie.

Le Honduras s'était à plusieurs reprises enrichi d'émigrés mexicains. Des révoltes d'Indiens dans le Yukatan les forçaient à se réfugier en terre anglaise. Mais venus là sans prêtres, ils finissaient par se lier aux protestants, leur faisaient baptiser leurs enfants et se mariaient devant les ministres. Ainsi d'un premier groupe venu en 1848. En 1855, nouvelles révoltes et nouvel afflux de Mexicains, qui fondèrent le gros village de Corozal. Les Pères immédiatement s'occupèrent de leur procurer quelques secours religieux. Ils fondèrent chez eux une paroisse. Ils y eurent peu de consolation. C'était une population de mauvaises têtes, menée par deux ou trois prêtres interdits qui l'avaient suivie dans son exode. Point de vie chrétienne; aucune observation des lois de l'Eglise. En 1883, après vingt-huit ans d'efforts, les Pères n'étaient guère plus avancés qu'au premier jour. Sur deux mille catholiques, vingt à peine remplissaient leurs devoirs. Depuis, un mieux notable s'est opéré. En 1891, le missionnaire de Corozal disait que plusieurs centaines d'habitants vivaient en vrais chrétiens. Un signe caractéristique de ce progrès était le nombre des naissances légitimes qui, presque nul dix ans plus tôt, atteignait maintenant les deux tiers. Les barcaroles indécentes étaient remplacées par des hymnes à la Sainte Vierge.

On s'était aussi, dès le premier jour, occupé des Caraïbes. Ce fut l'œuvre du Père Génon, belge. Ces noirs, vers 1855, étaient enfermés en deux réserves, à Punta-Gorda sur la frontière sud, et à Stann-

Creek, un peu plus haut. Interdiction absolue aux blancs et autres de se fixer sur le territoire. Les missionnaires furent exceptés; ils eurent là deux stations. Le travail y est fructueux. Les enfants des écoles sont intelligents, et, pour leurs progrès, peuvent rivaliser avec n'importe quels autres écoliers de la colonie. Les adultes sont bons, et, en dépit de leur noirceur de cirage, on ne peut que s'attacher à eux: la bonté de l'âme emporte tout.

En 1888, le Honduras anglais fut séparé de la Jamaïque et constitué en préfecture apostolique séparée. Quand, en 1893, il fut confié aux Jésuites américains du Missouri, il comptait 19000 catholiques sur 27000 habitants, 5 résidences, 9 églises, 22 chapelles et 42 stations sans résidence. Il y avait 26 écoles primaires avec 920 enfants et deux « high schools » à Belize pour 110 élèves. Le nombre des Pères était de 13.

III.

Dans la Guyane anglaise comme à la Jamaïque, le christianisme est d'importation récente. Ou, pour parler plus exactement, entre la première prédication de l'Evangile faite au XVIe et au XVIIe siècle par des missionnaires espagnols ou portugais, et celle du siècle dernier, s'est interposée une période de persécution protestante après laquelle il a fallu tout reprendre par la base.

Il y avait eu jadis dans les colonies de Berbice, Demerara, et Essequibo, qui forment aujourd'hui la Guyane anglaise, une florissante mission catholique. Les Portugais y avaient organisé pour les Indiens des réductions comme dans le reste de l'Amérique du Sud. Les colons danois qui vinrent ensuite étaient luthériens: du moins se posaient-ils en chrétiens. Puis ce fut la conquête hollandaise (1681-1696). Tout changea. Il fut interdit — c'était la politique coloniale des Hollandais, partout où ils s'implantaient alors, — de prêcher le christianisme, quel qu'il fût, aux Indiens et aux nègres. Pourquoi? Le baptême les eût rendus impropres au travail qu'on attendait d'eux; les prêtres ne pouvaient qu'exciter dans leurs cœurs des sentiments de défiance et de révolte. En bon français, le christianisme en eût fait des hommes, de simples bêtes de somme qu'ils étaient. On allait jusqu'à monter la garde autour des églises luthériennes, les seules qu'on eût laissées subsister, pour en interdire l'accès aux noirs. Le catholicisme disparut, ne laissant derrière lui que les pans de murs des réductions. Que sont devenues les tribus chrétiennes? Sont-elles retournées au paganisme? Ont-elles émigré dans les régions voisines pour rejoindre les Indiens baptisés de l'Orénoque et de l'Amazone? Toujours est-il qu'il n'y en avait plus dans cette partie de la Guyane.

En 1796, les Anglais commencèrent à occuper la portion du pays qui leur est demeurée. Mais l'heure n'était pas encore venue des fondations religieuses. Plus d'un quart de siècle se passa avant qu'un prêtre catholique parvînt à se fixer en Guyane. En 1825 seulement la messe fut célébrée à Charlestown. Le prêtre avait pour assistants, dans un appartement, une vingtaine de fidèles : Irlandais, Hollandais, Créoles, Français. Mais le zèle suppléait au nombre. Aidé de ses catholiques, Mgr Hynes parvint à bâtir des écoles et des chapelles. Quelques maîtres conscients de leur responsabilité, lui donnèrent des nègres esclaves à instruire. Des prêtres accoururent d'Irlande à son aide. Des conversions assez nombreuses chez les protestants émigrés d'Europe ou des Etats-Unis augmentèrent notablement le petit troupeau.

Il s'en faisait aussi chez les Créoles. Ceux-ci avaient leurs défauts, les mêmes qu'en toutes ces régions équatoriales. Indolents, superficiels, les convictions chez eux descendaient difficilement jusqu'aux profondeurs de l'âme. Par ailleurs, sincères, cordiaux, charitables, très portés aux œuvres de miséricorde.

Un autre élément vint donner à la mission une extension considérable. L'exploitation de la canne à sucre exigeait des bras. On organisa donc des enrôlements aux Indes, en Chine, dans les îles de l'Atlantique. Traité passé, les travailleurs étaient transportés aux frais de la colonie. Ils restaient le temps convenu, puis à leur gré se fixaient dans le pays, ou étaient rapatriés. C'est ainsi qu'en 1863, on estimait, en gros, à 8000 le nombre des coolies hindous : il y avait 25000 Chinois, 2000 Créoles des Antilles, etc. Mais les Portugais formaient le plus fort et le plus utile contingent. On en comptait près de 28000 venus de Madère. Population fort intéressante, industrieuse et frugale, intelligente et laborieuse, pour qui surtout il n'y avait pas d'acclimatation à faire. Comme ils ne retournaient guère chez eux, ils s'établissaient solidement ; en deux ou trois générations ils avaient fait leur position. Ils accaparaient une bonne partie des petits métiers et même des meilleures terres.

Au point de vue religieux, c'était un composé assez original. Suffisamment instruits sur le dogme, ils n'avaient en morale que des notions vagues Ils raffolaient des cérémonies religieuses, mais ne comprenaient pas qu'elles pussent se faire autrement qu'à la mode de Madère. Ils fréquentaient les sacrements, mais n'avaient pas idée que le péché d'habitude pût les en écarter. Beaucoup, ajoutons-le, menaient une vie sans reproche, et comme ils étaient riches, contribuaient libéralement aux frais du culte et aux œuvres de charité. Tels quels, ils formaient pour le prêtre de précieux auxiliaires. Ajoutons qu'en

consentant à l'émigration de ces nombreux travailleurs, le gouvernement de Lisbonne avait mis une condition, la colonie anglaise entretiendrait chez eux à ses frais un prêtre catholique.

En 1837, il y avait déjà dans la Guyane anglaise assez de fidèles pour qu'on pût y constituer un vicariat apostolique. Naturellement, l'honneur d'être le premier pasteur fut offert à M. Hynes. Mais il se récusa, allégua sa santé délabrée, et le besoin qu'il avait de revenir en Europe. A sa place fut donc appelé un prélat des Etats-Unis, le Dr Clancy, évêque coadjuteur de Charlestown dans la Caroline du Sud.

Le choix ne se trouva pas être heureux. Le vicaire apostolique fut maladroit; la division se mit dans son troupeau, et il fut obligé de donner sa démission. Mgr Hynes, nommé dans l'intervalle évêque titulaire de Léros, dut revenir à son premier poste comme administrateur apostolique. Mais déjà le Dr Clancy se repentait de sa démission, et le gouvernement ne savait plus à qui payer la pension due à l'évêque. Il s'en suivit un schisme, qui heureusement ne dura pas. L'Eglise guyanaise s'en trouva désorientée. Il y eut de graves désordres, des scandales sacerdotaux allant jusqu'à l'apostasie et au mariage protestant. Dans le peuple, abandon complet des sacrements. Tout cela compliquait singulièrement la situation de Mgr Hynes. L'œuvre de ses premières années semblait détruite. Une mission fondée chez les Indiens n'existait plus; l'Eglise tombait en ruines. A Essequibo, pas un catholique ne pratiquait. Dans tout le Demerara, il n'y avait pas cent communions pascales; à Berbice, on n'en comptait pas quarante. Et cependant la colonie enregistrait alors 40000 catholiques. Le schisme n'était peut-être pas seul cause de ce triste état des consciences. L'émigration qui continuait toujours amenait en Guyane des éléments fort mêlés. De là, l'ignorance, le sans-souci de l'éducation pour les enfants, la perte du sens de la propriété, une atmosphère de sensualité et de vice, mais surtout, résultat presque inévitable du contact avec les protestants, estime égale ou égale indifférence pour toutes les confessions chrétiennes quelles qu'elles fussent.

Pour remédier à cet état de choses, peu de prêtres, et tous venus de loin. Comment résoudre le problème du recrutement ecclésiastique? Comment trouver en Europe, ou ailleurs, des hommes en nombre suffisant qui acceptassent de faire le sacrifice d'une situation normale et avantageuse en leur pays, pour une vie de privations et de labeurs en une région malsaine?

Peu d'écoles aussi; seule, celle des Ursulines irlandaises était florissante. Les autres manquaient d'élèves. L'école des garçons de Georgetown avait dû être fermée faute de maîtres. Tel était en 1855

l'impasse où l'on se trouvait acculé. Mgr Hynes ne voyait qu'une issue: confier la Guyane anglaise à une congrégation religieuse qui n'eût été pour rien dans les précédents conflits, et qui eût assez de ressources en hommes pour subvenir aux besoins les plus pressants. Il supplia Rome de le remplacer lui et ses quelques prêtres par des Pères de la Compagnie de Jésus. Mgr Talbot, envoyé faire une enquête sur les lieux, pressa le Saint-Père d'accéder aux désirs du Vicaire apostolique. En mars 1856 arrivèrent donc trois Jésuites, les Pères Elheridge, Negri et Emiliani. Aussitôt, Mgr Hynes leur remit le vicariat entre les mains et se retira en Europe. L'année suivante, le Père Elheridge était nommé vicaire apostolique et consacré évêque. Son administration dura vingt ans. Il eut pour successeur Mgr Buttler, qui fut vingt-trois ans évêque (1870-1901).

L'histoire des œuvres est de celles qui ne s'écrivent qu'à coups de chiffres et de menus détails. Il faudrait suivre d'année en année la courbe des conversions, des sacrements administrés, des élèves présents aux écoles. Quand Mgr Buttler, — un ancien capitaine dans l'armée des Indes, — prit possession de son vicariat, il n'y avait encore dans la capitale qu'une école pour deux cents élèves; il y a mille cinq cents élèves aujourd'hui dans huit écoles. Des couvents se sont ouverts, des églises bâties sur toute la côte. La mission compte treize résidences ou stations, avec une succursale aux Antilles, dans l'île de la Barbade, et emploie dix-huit religieux de la province d'Angleterre.

Parmi leurs œuvres, faisons une place à part à la petite réduction indienne de Santa-Rosa. Les Indiens ne manquent pas à l'intérieur des Guyanes, et ils rejoignent, par-dessus les frontières, leurs congénères du Brésil ou du Venezuela. Tous, ou peu s'en faut, encore païens. Mais, à peu de distance du littoral, sur les bords de la rivière Moruka, se trouve une petite réserve de 15 milles de diamètre.

Au début du siècle dernier, lors des guerres d'indépendance, des tribus venezuéliennes, pour échapper aux massacres et aux réquisitions. vinrent se réfugier sur le sol anglais. Elles parlaient une espèce de jargon espagnol, étaient fortement hispanisées déjà, et toutes catholiques. On leur assigna un territoire pauvre et accidenté; elles y sont encore.

Elles appartenaient au groupe aborigène par excellence, les Arawacks, et trouvaient dans les environs des congénères moins avancés qu'eux dans la civilisation. La loi anglaise les maintient aussi strictement isolés que possible, à ce point qu'une indigène pour épouser un individu de race blanche, ne peut le faire qu'à la condition de quitter la réserve.

Les Arawacks catholiques sont environ huit cents, épars sur une

étendue de cinq milles. Un peu plus bas, vers la côte, les protestants ont une mission indienne chez les Waran, établis, semble-t-il, antérieurement dans le pays et d'un état de civilisation moins avancé. Au lieu que la population catholique est en croissance, celle des protestants reste stationnaire, si elle ne diminue pas.

A la Jamaïque, au Honduras, à la Guyane, les missionnaires Jésuites travaillent en toute liberté. Leur zèle n'y rencontre que les obstacles inévitables : rivalités protestantes, calomnies et le reste, pain quotidien de tout missionnaire, en quelque pays que ce soit. A cela près, leur indépendance est à souhait ; ils ont davantage quelquefois. Leurs écoles sont subventionnées comme les autres, le vicaire apostolique de Guyane touche un traitement annuel.

Le contraste est complet avec la situation des Jésuites à la même latitude, sur les terres de langue espagnole. Sur le sol protestant, respect et liberté : sur le sol catholique, exils, persécutions, brutalités alternant avec des périodes de paix toujours précaires.

(A suivre.)

JERSEY.

Le Jubilé Marial au Scolasticat.

L'Immaculée Conception et la Compagnie de Jésus

Travail présenté au Congrès Marial de Rome (1904) par le F. Émile Villaret (1).

I

LE P. Marimon a laissé une vie manuscrite de saint Alphonse Rodriguez ; il y raconte le fait suivant dont il a été lui-même témoin : « Il arriva, dit-il, un jour à Alphonse, pendant qu'il était en récréation avec les autres, d'entendre quelques voix s'élever contre ce privilège unique de sa Reine et Souveraine. Il s'émut si fort, que ce fut une chose admirable de voir ce qu'il fit et d'entendre ce qu'il dit. Avec quelle ferveur et quel zèle enflammé il défendit ce privilège ! Il se leva, et, debout, la main élevée, les yeux au ciel, il dit d'une voix forte : « Qu'on ne s'attaque pas à la Mère de Dieu ; car bien qu'elle soit la bénignité, la douceur et la suavité mêmes, elle a un Fils très jaloux de l'honneur de sa Mère, et des anges innombrables qui pren-

1. Conformément aux décrets d'Urbain VIII, l'auteur déclare se soumettre entièrement au jugement de la Sainte Église et ne vouloir prévenir en rien ses décisions, lorsqu'il raconte des faits extraordinaires sur lesquels elle ne s'est point encore prononcée.

dront sur eux de revendiquer l'honneur de leur Souveraine et de défendre sa pureté et sa noblesse. » Il dit sur ce ton diverses autres choses et il ajouta « que parmi les raisons pour lesquelles Dieu avait donné la Compagnie au monde, une des principales était d'enseigner et de défendre cette vérité dans la Sainte Eglise ». Comme il parlait avec tant de conviction et de feu, un des Pères, qui était présent, lui dit : « Frère Rodriguez, comment savez-vous que Dieu a envoyé la Compagnie pour défendre l'Immaculée Conception de Notre-Dame ? » Il répondit : « Moi, je le sais d'une manière certaine » ; et élevant la main et les yeux au ciel, il ajouta : « De là-haut, on me l'a dit. » Quelques mois après, le Frère Alphonse tomba gravement malade ; et, afin qu'il ne mourût pas sans expliquer davantage ce qu'il savait à ce sujet, le P. Julian, recteur, qui était alors malade lui-même, envoya le F. Francisco Franco avec lequel le Frère Alphonse s'entretenait souvent et à qui il s'ouvrait facilement sur ces questions. Il devait lui demander, au nom du Supérieur, ce qu'il en était du propos tenu par lui en récréation quelques mois auparavant, qu'il savait d'en haut que l'une des principales missions données par Dieu à la Compagnie, était celle d'enseigner et de défendre la doctrine de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, notre Reine et Souveraine. Le Frère Alphonse répondit : « Très cher Frère, je me rappelle bien ce qui se passa alors, et il est très vrai que j'ai dit ce que vous rapportez ; alors, je n'eus pas de vision corporelle, ni de révélation d'aucune sorte ; mais il me vint une forte impulsion à parler comme je le fis ; je reconnus d'une manière certaine que cette impulsion venait du ciel et que ce que je disais était la vérité d'en haut ; en ce moment-ci, je tiens encore pour certain ce que je dis alors. » Le Frère Alphonse ratifia ses paroles sur la demande du Supérieur ; tout le reste de sa vie, il persévéra dans le même sentiment et la même dévotion, la recommandant à tous ceux qu'il voyait dans quelque affliction ou dans quelque nécessité (1). »

Une lettre du P. Julian, adressée lors de la mort du saint coadjuteur, aux religieux de la province d'Aragon et des autres provinces, répandit, dans toute la Compagnie, le récit de cet événement (2) : on l'accueillit aussitôt, non comme un fait isolé ou comme une faveur privée, mais comme la promulgation officielle d'une mission qu'on

1. Livre VII, n. 49 de la vie manuscrite. (Cité dans la « *Vie admirable...* » traduite de l'espagnol par un Père de la Comp. de J.)

2. Voici le texte exact des paroles du P. Julian : « Un jour, il nous dit, à moi et à tous eux du collège qui étions réunis autour de lui, qu'une des intentions de Dieu en fondant la Compagnie, avait été que la conception immaculée de sa sainte Mère fût prêchée et défendue par nous. Ces paroles furent prononcées avec une conviction extraordinaire et une force qu'on ne lui connaissait pas. Au reste, ce n'était point là, ajoutait-il, une appréciation personnelle, mais une vérité qu'il avait apprise du ciel. »

connaissait déjà et qu'avec un tendre amour on s'efforçait de remplir dignement. C'est ce qu'attestent divers documents de cette époque.

En effet, en 1630, treize ans à peine après ces déclarations de saint Alphonse, dans un ouvrage intitulé *La triple Couronne de la Mère de Dieu*, le P. François Poiré s'exprime ainsi: «Il a plu à la Sainte Vierge révéler à un sien serviteur nommé Alfonse Rodriguez, religieux lay de notre Compagnie, qui mourut en l'isle de Maiorque, l'an mil six-cens dix-sept, âgé de quatre-vingts et sept ans, que l'un des principaux motifs dont son bien-aimé Fils s'était servi pour mettre sur pied cette petite Compagnie, et pour l'honorer de son nom, avait été pour défendre son Immaculée Conception (1). »

Et l'*Imago primi Sæculi* (2), rapportant le fait, montre, dans les lignes suivantes, la Compagnie travaillant, dès son origine, à la glorification du privilège de Marie: « Immaculatam Conceptionem venerata est Societas, cum Romae, primas theses theologicas, vivente adhuc Ignatio, proposuit; deinde, cum legem tulit ne quis ab hac unquam sententia discederet; cui tuendae, Societatem quoque institutam se divinitus cognovisse saepe testatus est Alphonsus Rodriguez, vir notae sanctitatis. Pro hac asserenda, per tres horas, in Concilio Tridentino, peroravit Jacobus Lainez, tanta vi, tantoque successu, ut Sacra Synodus, quae ab ore dicentis admirabunda pependerat, eo decreto, quo totam Adami progeniem nativae labis ream pronuntiat, Purissimam Dei Matrem se non comprehendere auctoritate sua, scriptoque consignatum reliquerit (3). »

Le P. Natal écrivait dans le même temps: « Societas Iesu tota ad Deiparae gloriam propugnandam impenditur, tota mariana est. Intemeratae Conceptionis mysterium propugnavit et propugnat acerrime, adeo ut Fratri Alphonso Rodriguez eadem Virgo revelaverit: Deum praecipue Societatem fundasse ut eius sine labe conceptum defenderet (4). »

Dans une de ses encycliques, le T. R. P. Roothaan rappelle ce rôle confié à la Compagnie (5).

*
* *

1. Traité I, ch. VIII, n. 1. — L'ouvrage du P. Poiré a été réédité en 1849, par les Bénédictins de Solesmes, avec les corrections et additions de la R. M. de Blémur.

2. En 1640, les Jésuites de la Province flandro-belge entreprirent de perpétuer par un monument dans le goût du temps, le souvenir des cent premières années de la Compagnie, notamment dans leur province. L'*Imago Primi Saeculi* est un in-folio de 950 pages qui comprend, à la suite de chaque étude historique, des exercices oratoires et des pièces de poésie latine historiques ou symboliques.

3. L. I, ch. V, p. 77. Sur le rôle de Lainez, voir plus bas le chapitre III.

4. *De caelesti conversatione*, lib. II, c. XIII, n. 514.

5. *Encycl. pro anno saeculari*. 27 déc. 1839. Appendice. *Quae praestanda omnibus commendantur hoc anno saeculari.*

Et voilà sans doute qui suffit à mettre en lumière ce que nous prétendions faire voir dans ce chapitre : comment, dans les desseins de Dieu, l'ordre des Jésuites a reçu pour mission de défendre la Conception sans tache de Marie. Au reste, cette tradition est plus qu'un précieux trésor de famille. Nous la trouvons confirmée par des témoignages du dehors. Ce sont des jeunes gens du monde, très dévots à l'Immaculée Conception, comme le P. Galuzzi, qui se décident à entrer dans la Compagnie précisément à cause du particulier attachement qu'elle professe envers le grand privilège de Marie (1). Des religieux d'autres ordres peuvent aussi nous servir de témoins : des Dominicains, et plus souvent encore des Franciscains invitent des Jésuites à prêcher, dans leurs propres églises, en l'honneur de la Conception Immaculée. Le titre de plusieurs panégyriques prononcés, dans de telles circonstances, est parvenu jusqu'à nous (2). C'est un fils de saint François encore, ce Frère mineur François Van Hondeghem, qui dans un ouvrage en l'honneur de Marie Immaculée, le *Maternum vivat,* donne à la Compagnie de Jésus des éloges spéciaux : d'après lui, cette Compagnie, « dernière entrée dans la lice, a mis d'autant plus d'ardeur à réparer ce retard, en donnant à une doctrine si chère d'infatigables défenseurs... Tous ses membres allument et nourrissent dans leur propre cœur le feu d'une dévotion si grande qu'elle semble être le propre de leur Institut (3). » On comprend, dès lors, comment une curieuse image de l'Immaculée a jadis été éditée : Marie est représentée, debout sur le croissant ; à l'une des cornes se tient saint François, saint Ignace est à l'autre. Au dessous une inscription se

1. *Vie du P. Galuzzi*, par le P. Memmi. Cité par le P. Drive, *Marie et la Compagnie de Jésus*, 2e édit. p. 114. Cette seconde édition a paru au moment où s'achevait notre travail : c'est ce qui explique pourquoi nous renvoyons tantôt à elle, tantôt à celle qui l'a précédée.

2. Sommervogel, *Bibliotheca Mariana* 579-586-591 624-631-695-696-711.

Un sermon fut prononcé, en 1659, dans l'église des Dominicains, voici à quelle occasion : Le Gouverneur Général des États de Brabant, marquis de Caracena, voulut que sa province à l'exemple du roi d'Espagne « promît de soutenir, tant que l'Église n'enseignerait pas le contraire, l'Immaculée Conception de la Ste Vierge, et de ne pas souffrir, autant que cela dépendrait d'eux, que rien ne fût dit ou fait contre cette croyance. La cérémonie eut lieu le 8 décembre. Les ducs d'Arschot et d'Arenberg, ainsi que les bourgmestres de Louvain, Bruxelles et Anvers se rendirent, accompagnés des conseillers pensionnaires de Bruxelles et Anvers et de deux greffiers des États à la chapelle royale du Rosaire, dans l'église des PP. Dominicains où l'abbé de Parck, de l'ordre de St-Norbert, chanta une messe solennelle. Après l'Évangile, le P. Freneda S. J. prêcha sur l'Immaculée Conception. Après la messe, l'archevêque de Malines, accompagné des personnages désignés plus haut, prononça la promesse au nom des trois États en présence de Leurs Excellences le marquis et la marquise de Caracena et de la Cour.

Voir *Précis Historiques*, 1855, p. 22. — On peut voir aussi Van de Walle, S. J. *Du culte de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie dans la province belge de la Compagnie de Jésus*, Louvain 1904, p. 54 et suiv. — Notre travail était terminé lorsque cet opuscule fut publié ; nous lui aurions fait sans cela de plus copieux emprunts.

3. Cité par Van de Walle, *Du culte de l'Immaculée Conception*......

termine ainsi: Te Francisci sublevantis — Te Ignati sustentantis — Extulerunt brachia.

Il n'y a pas jusqu'à des ennemis qui n'aient apporté leur témoignage et confirmé la tradition que nous invoquons: « La marée montante de la foi populaire, lisons-nous dans l'*Encyclopédie des Sciences Religieuses,* l'influence des Jésuites systématiquement favorables à tout ce qui pouvait augmenter la Mariolâtrie... conspiraient en faveur du dogme franciscain (2). »

Ainsi, tout conspire à établir la mission dévolue par Dieu à la Compagnie. Pourtant, l'on peut déterminer avec plus de précision quelle en est comme la caractéristique. C'est l'apostolat du glorieux privilège de Marie. Par vocation, les Jésuites durent en répandre partout la dévotion et la croyance. A l'Orient revient l'honneur d'avoir, dès les temps les plus reculés, célébré la conception toute pure de la *Panagia;* à l'Angleterre d'en introduire la fête en Occident (1); l'Espagne en pressera la définition dogmatique par les pieuses instances de ses rois. De même, entre les ordres religieux, les rôles sont partagés: c'est la gloire incontestée de l'ordre Séraphique d'avoir exposé et brillamment défendu dans les chaires de théologie, le dogme que la Compagnie, dernière venue, s'efforcera de propager dans tous les champs de son labeur apostolique.

II

Nous venons de le dire, le caractère spécial de la dévotion de la Compagnie de Jésus envers l'Immaculée Conception doit être, en vertu de sa mission, l'apostolat; aussi, trouverons-nous presque toujours, même dans les traits de la piété privée, cette préoccupation d'accroître partout la foi et l'amour à l'égard de ce grand mystère. Saint Jean Berchmans, par exemple, saint Alphonse Rodriguez, et tant d'autres, qui par leur situation, ou leur mort prématurée, ne furent point mêlés à la vie publique, ont cependant, nous aurons maintes occasions de le constater, mérité d'occuper le premier rang parmi les apôtres de la Conception toute pure. Toutefois, avant de montrer la Compagnie de Jésus, répandant par le monde, dans les fonctions de ses multiples ministères, la croyance à l'Immaculée Conception et la dévotion envers la Vierge conçue sans péché, rappelons quelques traits d'un ordre plus intime. Ils méritent probablement d'être signalés.

C'est, par exemple, l'importance qu'un grand nombre donnent dans

1. *Encyclopédie des sciences religieuses,* art. *Conception Immaculée,* Cité par Drive, ouvrage indiqué, 2e édit., p. 119.

2. Augustin Noyon. *Les origines de la fête de l'Immaculée Conception en Occident* (*Études,* 20 septembre 1904. p. 763.)

leur vie à cette date du 8 décembre : ce jour-là est pour eux un jour de généreuses offrandes ; ce jour-là, Dieu lui-même semble prendre plaisir à leur accorder des grâces plus insignes. Voici quelques exemples cueillis dans le *Mémorial* du Bienheureux Pierre le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace :

« Pertinet ad devotionem quam habeo Virginis Mariae, ut singulis annis, ego habeam quaedam desideria ut Dominus Noster, secundum tempora quae sunt inter festum et festum Virginis Mariae, daret mihi gratias similes illis quibus erat plena ; accipiens unum tempus a Conceptione Virginis usque ad Annuntiationem... (1) »

Aux environs du 8 décembre 1542, demandant à Dieu la grâce de la dévotion intérieure, le Bienheureux écrit encore : « Magnam devotionem inveni, dum applicarem ad hanc gratiam petendam, discursum vitae Christi, qui et ipse incoepit intrare ad nos per interna, dum praeservavit Matrem ab omni originalis mali culpa, et dum factus est homo in utero ipsius, visitans in utero, et tandem veniens ad externa incrementa (2). » Et quelques lignes plus bas : « In diebus solemnitatis piissimae Virginis Mariae, ego sensi novam quamdam soliditatem et stabilitatem cordis et interiorum meorum ; unde fieri videbam ut minus penetrabilis essem advenientibus extrinsecus tentationum fluctibus (3). » « Eodem tempore, id est festi Conceptionis, ego hoc unum notavi, circa tentationes meas, me videlicet esse quodammodo magis lucidum in me, et quasi ex parte quadam, eductum de mea propria confusione et indistinctione ; memoriam quoque magis capacem et retinentem esse ; et me non ita ut solebam alias turbari... Novit etiam Dominus deformationes meas proprias, et maculas, ceteraque omnia mala et vilissima accidentia ; sed Beata Virgo Maria, Mater Nostra et advocata, tota pulchra et tota sine macula, et quantum ad materiam, et quantum ad omnes formas, haec, inquam, Domina Nostra potens est apud Patrem et Filium et Spiritum Sanctum, ut suis precibus mihi impetrare possit gratiam, qua et materia subiecti mei reformetur et etiam depingatur, informeturque sanctis accidentibus ; fiat ! fiat ! (4) »

Saint Alphonse Rodriguez, ce grand saint, dont nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de parler, n'est pas moins remarquable : deux des mémoires sur sa vie, qu'il écrivit sur l'ordre de ses supérieurs, commencent à peu près en ces termes : « Loués soient le Très Saint Sacrement et la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu,

1. *Memoriale Beati Petri Fabri*, édité par le P. Bouix, p. 96.
2. *Op. cit.*, p. 181.
3. *Op. cit.*, p. 184.
4. *Op. cit.*, p. 185.

sanctifiée avant sa naissance, exempte du péché originel : ils sont les amours de mon âme (1). »

Au reste, dans cette fête du 8 décembre, Marie semble prendre plaisir à répandre ses bienfaits sur les enfants de Saint Ignace. Le Père Pierre-Antoine Castelli, miraculeusement converti par la Sainte Vierge, était entré dans la Compagnie : le jour même de l'Immaculée Conception, il reçut une faveur merveilleuse. Comme il suppliait le Sauveur de lui accorder, en l'honneur de sa Sainte Mère, quelques âmes du purgatoire, le ciel s'ouvrit à ses regards, et Notre-Dame lui dit : « Puisque tu as été très libéral envers mon divin Fils, sans te rechercher en quoi que ce soit, demande-lui hardiment autant d'âmes que tu voudras. » Et comme il hésitait à en fixer le nombre, et la conjurait de vouloir bien le faire elle-même, « Tu peux sans crainte, reprit Notre-Dame, en demander autant que tu vas prononcer de paroles à l'autel, durant le saint Sacrifice. » Il obéit, et à mesure qu'il prononçait les paroles sacrées, il voyait les âmes délivrées, monter au ciel en le bénissant (2).

En 1618, le jour de l'Immaculée Conception, le P. Barthélemy-Jacques de Saura (3), alors scolastique, et âgé seulement de vingt ans, prononça le vœu de chercher en toutes choses le bon plaisir de Dieu, vœu héroïque qu'il signa de son sang, et ne cessa de renouveler jusqu'à la fin de sa vie (4).

Dans les premières années de la Compagnie, un vieillard, le Père Bernard de Venegas, surnommé « le confesseur des pauvres », célèbre par sa dévotion envers Marie, était devenu sourd, et ne pouvait plus remplir le ministère qu'il chérissait. Et voici qu'à la veille de l'Immaculée Conception, il recouvre l'ouïe, et peut entendre les confessions de tous ceux qui désirent communier pour la fête (5).

1. *Vie admirable de saint Alphonse Rodriguez*, d'après les mémoires écrits de sa main, p. 278 et 285.

2. *Ménologe d'Italie*, 14 février.

Les *Ménologes* sont un de nos chers monument de famille. Ils contiennent, pour chaque jour de l'année, de brèves notices sur un ou plusieurs religieux de la Compagnie morts en ce jour. Les *ménologes* auxquels nous renvoyons sont ceux des Pères Elesban de Guilhermy & Jacques Terrien. Il y en a un pour chacune des assistances de France, d'Espagne, de Portugal, d'Italie ; deux pour celle de Germanie : le premier pour la région allemande, l'autre pour la Pologne, la Gaule-Belgique, la Flandre-Belgique, l'Angleterre.

3. Le P. de Saura fut un des disciples spirituels de saint Alphonse Rodriguez. « Pendant la vie du saint Frère, écrit-il, au risque d'être importun, je lui demandais, quand je le rencontrais, ou je lui faisais demander par d'autres de me recommander à Dieu. J'étais poussé à cela par le grand désir de connaître avec certitude la volonté de Dieu. Un jour que j'avais envoyé lui faire une pareille demande, le saint Frère repondit : « Dites à cet élève qu'il ne se mette pas en peine, que je me souviens de lui et ne l'oublierai pas. S'il désire faire la volonté de Dieu, qu'il entre en religion. » Plus tard, il était malade, j'allai le voir dans sa chambre, et il me dit que Dieu m'appelait à la Compagnie et qu'il me fallait y entrer sans retard.

4. *Mén. d'Esp.*, 9 juillet.

5. *Ibid.*, 20 octobre.

Le V. P. Louis du Pont, dans la vie qu'il a écrite de son maître, le P. Balthazar Alvarez, cite les lignes suivantes extraites du journal de ce vénérable Père : « Un jour de la Conception Immaculée de Marie, je reçus dans l'oraison deux lumières. La première me porta à demander instamment à Notre-Seigneur qu'il me donnât, après tant d'années passées à son service, un cœur aussi tourné vers lui qu'il le donna à sa Mère au premier instant où elle fut conçue en ce monde... (1) »

Le Bienheureux Bernardin Realino avait été baptisé, le jour même de l'Immaculée Conception (2) : il aimait à répéter souvent en manière d'oraison jaculatoire une belle prière bien connue des enfants de Marie : « Per sanctissimam Virginitatem et immaculatam Conceptionem tuam, purissima Virgo, emunda cor meum et carnem meam (3). »

Tous les ans, le 8 décembre, le V. P. Gaspard Druzbicki célébrait, en union avec le P. Jacques Lichancki, l'anniversaire des grâces merveilleuses que, tous deux, à pareille date, ils avaient maintes fois reçues ; parmi ces grâces, il faut compter la révélation de leur prédestination. Eux-mêmes s'étaient, de leur côté, entièrement consacrés à Marie. C'est ce dont témoignent ces lignes que nous rencontrons dans les notes du P. Druzbicki : « In festo Conceptionis Pretiosissimae Parentis, cum N. N. (le P. Lichancki), me, beatissimae pretiosissimaeque Parenti in haereditatem tradidi et traditionem illam voto atque iuramento firmavi, eoque non semel sed frequentius repetito (4). »

***

Combien d'autres se sont également dévoués tout entiers à la Vierge Immaculée pour mettre en sûreté la pureté de leur âme sous la sauvegarde de celle qui n'a pas connu de souillure. C'est ainsi que le P. Jean Ruggieri consacre son enfance à Marie Immaculée et s'engage, par vœu, à garder en l'honneur de Notre-Dame une perpétuelle chasteté ; entré dans la Compagnie de Jésus à l'âge de quinze ans, il fit dans la suite la promesse de ne rien refuser de ce qu'on lui demanderait au nom de Marie (5). Le ménologe de France nous fait connaître un trait analogue et non moins touchant du P. François de Noüe (6). C'est aussi à son extraordinaire dévotion envers l'Immaculée Conception que le P. König, massacré par les Turcs en 1664, dut la

1. *Vie du B. Balthazar Alvarez.* — (P. Louis du Pont), p. 286.
2. *Mundus marianus* par le P. Chrysogonus, p. 773-a.
3. Drive, *Marie et la Comp. de Jésus.* 2e édit., p. 103.
4. *Vie du Vénér. Père Gaspard Druzbicki*, publiée en tête de ses œuvres ascétiques, par le P. Daniel Pawlowski (Ingolstadt, 1732,) p. 9 et suiv. — 33 et 34. — On y trouve (p. 10) un compte de conscience rendu au V. P. Druzbicki par le P. Lichancki.
5. *Mén. d'Espagne*, 22 décembre.
6. *Ménologie de France*, 2 février.

grâce de sauver sa pureté d'un grand danger et de garder dans toute sa fraîcheur, la fleur de son innocence (1).

Le P. Jean Perez avait reçu du saint et savant P. Jacques Granato une image de l'Immaculée Conception; en retour, il lui promit de se montrer toujours fidèle serviteur de Marie. En 1628, pendant sa théologie, il écrivit et signa de son sang un acte de donation « inter vivos », par lequel il faisait abandon à la Reine des Anges de chacune de ses actions, paroles et pensées, voulant que toutes, une fois qu'il se serait acquitté de ses obligations de Messes et chapelets prescrits par l'obéissance, fussent à la gloire particulière de cette grande Souveraine; il prenait à témoin de ses engagements Dieu Notre-Seigneur, les Anges et les Saints, et leur demandait, s'il venait à y manquer en quelque chose, de le reprendre et de le punir (2). C'est par un vœu semblable que, le jour du 8 décembre 1846, pendant sa troisième année de probation, le P. Armand-Marie de Ponlevoy se liait pour jamais à la Mère de Dieu (3).

Combien touchante aussi, fut la démarche du P. Charles-Fréderic Saluzzo. Sa mère, lui ayant mis au doigt un anneau précieux qui devait être son anneau de noces, il courut, dès qu'il fut seul, le mettre au doigt d'une statue de la Vierge Immaculée, protestant qu'il ne voulait pas d'autre épouse, et la suppliant de lui ouvrir les portes de la Compagnie de Jésus, où il se consuma rapidement d'amour. Il mourut en odeur de bénédiction à l'âge de trente-quatre ans (4). »

***

La fête du 8 décembre est un jour de choix pour expirer entre les bras de Jésus et de sa Mère. Maintes fois, Marie a donné à ses enfants ce signe de sa maternelle tendresse, et eux, en retour, ils se montraient joyeux à leur dernier instant! N'en rappelons que quelques-uns.

Le P. Benoît Fernandès, le commentateur de la Genèse qui, dit le P. Pineda, n'explique pas un chapitre, pas un verset du saint livre, sans quelques louanges données à Marie, avait demandé à Notre-Dame, comme une très douce récompense, la grâce de mourir en un jour qui lui fût consacré, au moins, disait-il, un samedi. Ce fut, en effet, le samedi 7 décembre 1630, qu'il rendit doucement son âme, à peu près au moment où la Sainte Eglise commence l'office de l'Immaculée Conception (5).

---

1. *Mén. de Germanie*, 1re série, 1 août.
2. *Ménologie d'Espagne*, 11 avril.
3. *Vie du P. Armand de Ponlevoy*, par le P. Gabriac, t. I, p. 141.
4. *Mén. d'Italie*, 5 janvier.
5. *Mén. de Portugal*, 7 décembre.

Le 8 décembre 1708, s'éteignait doucement à Evora, le frère scolastique Ignace Manoel. On eut lieu de croire dans ses derniers jours, dit sa notice, que ce saint jeune homme avait su par révélation la date de sa bienheureuse mort, et que, durant une longue nuit d'insomnie, la Reine des Anges avait daigné le visiter elle-même et le consoler (1).

Quelques minutes avant d'expirer, le F. Jean-Denis Attiret, coadjuteur temporel de la Compagnie et peintre officiel de l'Empereur de Chine, Kien-Long, témoigna sa joie de mourir en un jour si cher à tout enfant de la Très Sainte Vierge; il prononçait ces suprêmes paroles: « Oh! la belle dévotion! Et qu'on l'enseigne bien dans les noviciats de la Compagnie (2)! »

Dans les dernières années de sa vie, on entendait souvent le P. Bernardin Stefonio rappeler avec bonheur les grâces qu'il avait reçues depuis son enfance aux principales fêtes de la Sainte Vierge; « et, de même, disait-il avec transport, que le glorieux jour de l'Immaculée Conception a été, voilà soixante ans, celui de ma naissance sur la terre, il sera aussi cette année (1620), le jour de mon départ pour le ciel (3) ». La chose se réalisa exactement.

Le P. Posarel, grand dévot de Marie, avait également prédit le jour de sa mort. Elle eut lieu le 8 décembre (4).

« Le huitième jour de décembre de l'an 1588, mourut au collège d'Evora le P. Ferdinand Coutinho, prévenu longtemps à l'avance par Notre-Seigneur que son bienheureux départ pour le ciel aurait lieu en la fête de l'Immaculée Conception. On retrouva, en effet, parmi ses écrits, après qu'il eut rendu le dernier soupir, une précieuse et touchante note des anniversaires qu'il célébrait depuis bien des années avec un redoublement de ferveur. Tel jour y figurait comme la date de son baptême; tel autre, comme celle de son entrée au noviciat, de sa première Messe, de ses derniers vœux; enfin, on y lisait, à la date du 8 décembre: « jour de mon entrée dans l'éternité (5). »

Le P. Abram, dans ses notes sur l'Université de Pont-à-Mousson, raconte la pieuse mort de l'apostolique Père Pierre Dagonel, en 1650. Il était tombé malade d'épuisement le jour de saint André; tous les nôtres, le voyant à l'agonie, incapable de recevoir le saint Viatique à cause du sang qu'il vomissait en abondance, le félicitaient du moins de mourir le jour de la solennité d'un Apôtre; mais la Sainte Vierge le réservait pour une date qui lui fût consacrée. Ce ne fut que le

1. *Mén. de Portugal*, 8 décembre.
2. *Mén. de France*, 8 décembre.
3. *Mén. d'Italie*, 8 décembre.
4. *Mén. de Germanie*, 1re série, 8 décembre.
5. *Mén. de Portugal*, 8 décembre.

7 décembre, en la fête de saint Ambroise, qu'il pût recevoir la communion, et ce même jour, à l'heure des premières Vêpres de l'Immaculée Conception, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur (1).

La mort du P. Pierre Codacio entre les bras de saint Ignace, le 7 décembre 1549, fut la récompense de son attachement à la Mère de Dieu. Pour ne point se séparer d'une image de Marie à laquelle il avait une tendre dévotion et pour satisfaire cependant à un pieux désir de notre fondateur, il demanda à être reçu au nombre des enfants de la Compagnie (2).

Ce fut aussi le 8 décembre 1860, que mourut à Paris le P. François Renault, père spirituel au collège de l'Immaculée Conception de Vaugirard. Sa dévotion envers Marie était bien connue; aussi, en l'envoyant à Vaugirard, le T. R. P. Beckx lui écrivait-il : « C'est à mes yeux un grand trait de la protection de la Vierge Immaculée envers son collège. » A cette même date, en 1831, le P. Renault envoyait au P. de Ravignan sa lettre sur les Exercices de saint Ignace (3).

En ce jour béni, Marie ne reprend pas seulement des religieux qui se sont dévoués dans les ministères de leur vocation; elle aime à cueillir de ces âmes pures, qui sont encore dans le printemps de leur vie religieuse. Ainsi rappela-t-elle, au dernier mois de son noviciat, l'angélique F. Anello Apicella, à l'âge de dix-huit ans (4).

Dans cette fête encore, expira un de ses enfants privilégiés que nous avons connu, le F. Jacques Hollande. Une première fois, au sortir du collège, la maladie l'avait empêché d'entrer dans la Compagnie. Il recourut à Notre-Dame de Lourdes. Marie sembla le guérir; en fait, elle lui ménageait la grâce de mourir religieux. Quelques mois après avoir franchi le seuil du noviciat, il tombe de nouveau malade. Il faut bientôt quitter Saint-Acheul et gagner la Suisse. Sa pieuse mère est à ses côtés, et nous raconte elle-même une mort si consolante : « Le grand appui de sa vie, écrit-elle, il le trouva dans celle qui est à la fois la Vierge de Lourdes et la Vierge Immaculée; à la Vierge de Lourdes, il demanda longtemps la guérison, mais quand

1. « *L'université de Pont-à-Mousson.* » *Histoire extraite des manuscrits du P. Nicolas Abram, S. J.* publiée par le P. A. Carayon, S. J. - Paris, 1870, p. 546-547.

2. *Mén. d'Italie*, 7 décembre. — *Office de N.-D. della Strada* (2e Dim. de Juin), leç. IV. Sanctus Ignatius cum primo Romam venit, ut se ac primitias suæ societatis Romano Pontifici devoveret adeo veneratione et amore erga illam imaginem affectus est ut non modo Sacrum facere ad altare ipsi dicatum consueverit verum etiam a Petro Codacio ecclesiæ curione enixe postulaverit illam sibi dono dari, eo nimirum consilio, ut cum primum sodales societatis proprium templum essent habituri, ibidem statueretur. Restitit initio Codacius ; verum haud ita multo post, mutata sententia, non imaginem tantum ultro concessit, sed ecclesiam quoque Ignatio obtulit, ipseque Ignatii sodalibus adjungi voluit, primus qui ex Italia universa Societati nomen dederit.

3. *Vie du P. François Renault, S. J.*, par le P. Achille Guidée, S. J., p. 43, 141, 151.

4. *Mén. d'Italie*, 8 décembre.

il eut compris que ses aspirations ne devaient plus aller à la terre où il aurait tant voulu sauver les âmes, il ne pria plus que la Vierge Immaculée. La Vierge Immaculée, elle, l'exauça et, le matin du 8 décembre 1902, après qu'il lui eut dit dans un dernier élan d'amour : « Sainte Vierge Marie, venez me chercher ! » (ce furent ses dernières paroles), elle le convia sans retard à la fêter dans le triomphe. »

Il est plus splendide encore, ce triomphe, lorsqu'il est celui d'une mort embellie par la pourpre du martyre ! Dès sa jeunesse, le Père Charles Garnier s'était engagé par vœu à défendre le glorieux privilège de Marie jusqu'à la dernière goutte de son sang. La Reine du ciel l'en récompensa ; la veille de la Conception sans tache, elle lui accorde le bonheur de tomber au milieu de ses chers néophytes, frappé par les Iroquois de deux balles au cœur, et la tête fendue à coups de hache (1). Le lendemain, son compagnon, le P. Noël Chabanel mourait de la main d'un apostat (2).

***

Favorisés de telles grâces par l'Immaculée Conception, il n'est pas surprenant que les enfants de la Compagnie montrent envers elle une tendre dévotion. Parmi les traits précédents, nous en avons déjà rencontré quelques exemples. Nous ne nous attarderons pas à en apporter beaucoup d'autres témoignages. Au reste, cette dévotion a toujours paru si naturelle qu'on a trop rarement pensé à en consigner par écrit les souvenirs. Quelquefois, dans une épitaphe, nous voyons que tel ou tel religieux a été très dévot à Marie Immaculée. C'est le cas, par exemple, pour le P. Ferrusola (3) et pour le F. Emmanuel de Ciorraga (4). Hors de là, nous savons qu'un grand nombre récitait chaque jour l'office de l'Immaculée Conception ou s'imposait en son honneur des pénitences spéciales ; d'autres vénéraient avec une singulière affection une image de l'Immaculée ; beaucoup lui consacraient la dédicace de leurs ouvrages, ou bien, l'œuvre terminée, la lui offraient par de courts mais tendres hommages, comme celui-ci : « Laus Deo et Virgini sine labe conceptae. » Ils ne faisaient tous en cela, que suivre l'exemple de leur Père saint Ignace. On conserve dans la chapelle privée du duc de Grenade un bâton du Saint. Vers un nœud de la poignée se trouve une figurine de l'Immaculée Conception dont le relief est tout usé. Sans doute, notre Père la donnait souvent à bai-

1. *Mén. de France*, 7 décembre.
2. *Mén. de France*, 8 décembre.
3. *Vie du P. Ferrusola* par le P. Onuphre Prat de Saba, S. J. publiée en tête de son commentaire sur les *Exercices de S. Ignace*, par le P. Jacques Nonell. — (Barcinonæ — 1885.)
4. *Mén. d'Espagne*, 8 décembre.

ser (1). D'après Ferrusola, il paraît très probable que ce fut dans les premiers jours de décembre, aux environs ou peut-être le jour même de l'Immaculée Conception, qu'Ignace commença d'écrire son livre des *Exercices* (2).

Le P. Jean Lopes, docteur de l'Université de Coïmbre, mérite ici une mention particulière. « Il ne pouvait, dit son biographe, parler de ce mystère si cher à son cœur, même dans les entretiens les plus familiers, sans que soudain le feu de son visage et l'ardeur de sa voix parussent vouloir embraser ses auditeurs de l'amour qui le consumait; et nul sujet ne revenait si souvent ni avec plus de charme dans tous ses discours. Ceux qui le visitaient dans sa cellule savaient ne pouvoir lui faire de plus grand plaisir que de vénérer une pieuse image de Marie conçue sans péché, placée près de lui; et il passait, dans une chapelle de l'Immaculée Conception, la plus grande partie du temps qu'il consacrait chaque jour à la prière. Ce grand serviteur de Notre-Dame avait obtenu d'elle, comme en récompense de ses hommages, une merveilleuse pureté de cœur et une charité si vigilante, que nul ne se rappelait avoir jamais entendu de sa bouche un seul mot de blâme contre le prochain (3). »

Par ces traits multiples, nous voyons la Vierge Immaculée, au jour de sa fête, combler de ses faveurs les enfants de la Compagnie; et eux, par un touchant retour, ils donnent mille preuves de leur dévotion au glorieux privilège de Marie. Un dernier exemple servira de conclusion aux développements de ce chapitre. Ce sera celui du Père Jean-Baptiste Terrien. Il eut le bonheur d'entrer dans la Compagnie un 7 décembre (4), mais en l'année 1854; aussi, comme il le racontait lui-même, son maître des novices voulut abréger pour lui la première probation qui d'ordinaire, dure dix ou douze jours, et l'admit au noviciat en la fête même de la définition. Marie lui marquait ainsi ce qu'elle attendait de sa piété. Le P. Terrien le comprit, et, au milieu de ses travaux théologiques, il préparait de loin un ouvrage où il prétendait la glorifier dignement. A peine eût-il mis la dernière main à son œuvre *La Mère de Dieu et la Mère des hommes*, et publié le quatrième volume (5), qu'il tomba frappé d'une maladie dont il ne devait plus se relever; le 5 décembre 1903, à l'aurore d'une année pour lui

1. *Reliques de familles (Lettre d'Uclès 1889)*, cité par le P. Drive : *Marie et la Compagnie de Jésus* (2e édit.), p. 101.

2. Cité par le P. H. Watrigant, S. J. dans son opuscule. « *La sainte Vierge a-t-elle aidé saint Ignace à composer le livre des Exercices?* » p. 25.

3. *Mén. de Portugal*, 9 mars.

4. S. François Régis était entré dans la Compagnie le 8 décembre 1616.

5. Paris, Lethielleux, 1900-1902. — 4 vol. in-8° — Le chapitre de cet ouvrage concernant l'Immaculée Conception vient d'être édité à part (in-12, — 180 p. — Lethielleux, 1904).

doublement jubilaire, l'Immaculée l'invitait à la joie de la célébrer dans le ciel.

III

Que tous les théologiens de la Compagnie aient défendu la doctrine de l'Immaculée Conception, c'est un fait tellement évident, tellement naturel, que nous n'aurions pas eu la pensée de le signaler s'il n'avait fallu relever à ce sujet une accusation célèbre, — et d'ailleurs maintes fois réfutée — contre l'un des plus illustres d'entre nos docteurs.

Cette unanimité n'a rien d'étonnant. Née au sein de l'Université de Paris, alors que les luttes, si vives aux siècles précédents, étaient déjà presque calmées, la Compagnie de Jésus ne trouvait, dans son passé, aucune tradition de famille qui pût l'attirer dans le camp de l'opposition. Bien au contraire, nous la voyons, dès le début, déjà providentiellement engagée dans une voie qu'elle sera constamment fière de suivre.

Quelques années à peine après la fondation de leur ordre, deux des premiers compagnons de saint Ignace sont appelés à siéger au concile de Trente comme théologiens du Pape Paul III : Jacques Lainez, alors âgé de trente-quatre ans et Alphonse Salmeron, qui en avait trente et un. Le P. Boero rapporte ainsi le rôle joué par le P. Lainez dans la question de l'Immaculée Conception : « Le 25 mai (1546), sept jours après son arrivée, Lainez prit part avec les autres théologiens à la discussion sur le péché originel. Nous savons qu'il parla longuement alors en faveur de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge Marie (1). La définition de ce point dogmatique était

1. *Vie du P. Jacques Lainez*, par le P. Boero (traduction du R. P. Victor de Coppier, S. J.) p. 44. Desclée, 1894.

« Nous devons rectifier ici, dit le P. Boero, une erreur du P. Pierre Ribadeneira, premier biographe de Lainez. « A son second séjour à Trente, écrit-il, le P. Lainez se trouva tellement fatigué de la fièvre quarte, qu'ayant à parler sur le péché originel et sur le privilège de la Vierge, il s'excusa sur son état de faiblesse, et déclara qu'il ne dirait que quelques mots, son mal le réduisant à l'impuissance, mais quand il fut entré en matière, il s'anima si fort, et s'embrasa d'un tel zèle, qu'il parla avec une vigueur toujours croissante pendant trois heures entières. » Liv. 3, ch. 17. Tel est le récit de Ribadeneira, reproduit de confiance par bon nombre d'historiens. Distinguons le vrai du faux. Il y a certainement, dans le récit, une confusion de date, comme il ressort du texte lui-même. Il est vrai que Lainez fut pris de la fièvre à son second séjour au Concile, c'est-à-dire sous Jules III ; il en souffrit plusieurs mois, à partir d'août 1551. Il est vrai encore que, malgré son extrême faiblesse, il parla trois heures ; mais ce ne fut ni sur le péché originel, ni sur la Conception Immaculée de la Vierge Marie, mais sur le sacrement de l'Eucharistie et sur celui de l'Ordre. Les deux premières questions ne furent discutées que sous Paul III. C'est alors que Lainez eut à en traiter dans la congrégation des théologiens (25 mai). Lainez parla avec une grande force en faveur de l'I.-C., comme l'affirme Pallavicini ; mais ce fut à son premier séjour à Trente, et quelques jours seulement après son arrivée au Concile. Il est à présumer que Salmeron soutint également le privilège de la Vierge dans le discours par lequel il ouvrit cette assemblée de théologiens. » (Boero, *Op. cit. Appendice rectificatif I.*)

chaleureusement réclamée par le Cardinal Pierre Paceco et généralement par tous les Pères et théologiens espagnols. Les PP. Lainez et Salmeron y mettaient tout leur zèle dans les assemblées des théologiens et les séances générales des évêques. Le dogme allait être proclamé, quand, pour ne pas blesser les opposants, pour éviter des divisions nuisibles au succès du Concile, on décida que la majorité, admettant cette vérité comme certaine, ne jugeait pourtant pas à propos de condamner l'opinion contraire. Le Concile ne voulut pas cependant se taire complètement dans cette matière : aussi, après avoir exposé la doctrine du péché originel, il ajouta ces mots : « Le saint Concile déclare qu'il n'est pas de son intention de comprendre dans ce décret la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie, Mère de Jésus, sur laquelle il n'entend rien ajouter présentement à ce que le Pape Sixte V d'heureuse mémoire a décrété (1). »

***

Par leur exemple, Lainez et Salmeron ouvrirent la voie à tout leur ordre. « Exinde enim, dit l'*Imago primi sæculi*, quasi ex illo publico suggestu signo dato, confestim omnes Ignatii socii ad arma concurrere, calamis domi, foris lingua, in templo precibus, in schola argumentis, in exedra concionibus, contra omnes qui vel aperto marte illius integritatis adversantur, vel occultis cuniculis ei insidiantur, decertare ; Immaculatae Virginis intactam illibatamque conceptionem cum omni deinceps omnium saeculorum secutura posteritate constantissime defensari (2). »

Nous avons vu plus haut l'Immaculée Conception figurer en tête des thèses proposées lors de la première soutenance publique, du vivant même de saint Ignace (3).

L'élan ne se ralentit point : Canisius paraît bientôt en Allemagne et, au foyer même de l'hérésie, il exalte la gloire de la Mère de Dieu,

1. Sur le rôle de Lainez au concile de Trente, voir *l'Histoire de l'Eglise*, par le cardina, Hergenröther (trad. Belet), t. 5, p. 581, n° 248, — Pallavicini, *Histoire du Concile de Trente*, t. 2, l. VII, c. 2 à 13, — Mgr Malou, *L'Immaculée Conception considérée comme dogme de Foi*, t. 2, p. 279.

2. *L'Imago primi sæculi* célèbre l'intervention de Lainez, avec enthousiasme, en prose (livre 1[er], Orat. 5, p. 139) et en vers (Liv. 3[e], p. 162). — « Au nombre des théologiens qui assistèrent au concile de Trente fut François de la Tour qui entra peu après dans la Compagnie de Jésus. Il a laissé une excellente épître du péché originel où il soutient l'Immaculée Conception » Poiré (Édition des Bénédictins), t. I, p. 188.

Imago prmi saeculi, p. 139.

3. Voir plus haut, ch. I.

Par une curieuse coïncidence, ce fut un Jésuite, le P. A. Matignon, qui au mois de janvier 1855, défendit, pour la première fois, dans une soutenance publique, à Rome, en présence de plusieurs prélats, la thèse de l'Immaculée Conception, désormais dogme de foi. (*Précis Historiques*, 1855, p. 100 — *Civiltà*, 20 janvier 1855).

conçue sans la tache originelle (1). Puis viennent Vasquez (2), Suarez (3), Nieremberg (4), Thyrse Gonzalez, général de la Compagnie (5), Ezparza (6), Strozzi (7)..., les Cardinaux Tolet (8), Bellarmin (9), Lugo (10), Nidhard (11) ; plus près de nous, Perrone (12), Ballerini (13), Passaglia (14), Schrader (15).

A côté de ces noms illustres, combien d'autres, célèbres aussi, nous aurions à rappeler. Mieux vaut ne pas insister. Plus que l'unité,

---

1. *Commentariorum de Verbi Dei corruptelis:* tom. 2. *(de Maria Virgine incomparabili et Dei genitrice sacrosancta* libri 5) liber I, cap. 5 et sqq.

2. *In 3am Scti Thomæ quaestio 27, A. 2. Disput. 115.*

3. *Tractatus theologicus de Immaculata Conceptione B. M. V.* auctore Francisco Suarez S. J. (ouvrage posthume) — En outre : *Commentarii et Disputationes P. Fr. Suarez in 3am p. D. Thomæ q. 27-59.* (t. XIX des œuvres complètes — Disp. 3).

Remarquons-le, entre les théologiens, Suarez a le premier, consacré à la théologie mariale un traité spécial : dans la préface de cet ouvrage, il dit que, si l'on a jugé à propos de faire un traité sur les Anges, à bien plus forte raison, Marie reine des Anges, mérite une place à part dans la théologie.

4. *De perpetuo objecto esti Immaculatæ Conceptionis — De doctrina circa I. Conceptionem epistola. — De Gratia Deiparæ debita in Conceptione sua epistola — De controversia Virgineæ Conceptionis decidenda epistola — Exceptiones concilii Tridentini pro omnimoda Puritate Virginis expensæ, accedunt dissertationes epistolicæ de Imm. Conceptione Deiparæ — Theoria compendiosa de solida veritate conceptæ Deiparæ absque labe originali, ex canonicis atque orthodoxis fundamentis — Trophæa mariana... — Opera parthenica de supereximia et omnimoda puritate Matris Dei...*

5. *Tractatus theologicus de certitudinis gradu, quam infra fidem nunc habet sententia pia de Immaculata B. V. Conceptione.*

6. *Immaculata conceptio B, M. V. deducta ex origine peccati originalis.*

7. *Controversia della Concezione della Beata Vergine Maria,* descritta istoricamente dal Padre Tommaso Strozzi.

8. *In 3am part. St Thomae quaest. 27. a 2.* — Voir Nadasi *Annales Mariani,* n° 347 et 981.

9. Cf. *Purpura Mariana,* auctore Hippolyto Marraccio — (Romæ 1654) p. 397 — *Bibliotheca Mariana* auctore Hippolyto Marraccio — Le texte de Marraccio semble indiquer que Bellarmin écrivit une étude sur l'Immaculée Conception. Le P. Couderc (*Vie du Cardinal Bellarmin,* t. 2, p. 247), cite, au sujet de cet ouvrage perdu, une curieuse anecdote. — Bibliothèque Nationale de Madrid, sect. des manuscrits : *lettre de Bellarmin sur l'Imm. Conc.* En réalité il s'agit ici du *Votum* ou avis motivé de Bellarmin à la congrégation du Saint-Office le 31 août 1617. V. Le Bachelet *Votum Bellarmini.* — Beauchesne 1905, et *Études* 5 Déc. 1904.

10. Voir plus bas.

11. *In canticum canticorum Salomonis,* ouvrage manuscrit (« in quo ostendit canticum illud divinum in sensu litterali saltem secundario de Imm. Concept. Deiparæ Virginis esse intelligendum. » Sotwel) Sommervogel, *Biblioth. mariana* n° 435. — Autres ouvrages cités par le P. Sommervogel, *op. cit.,* n° 467, 477, 515, 720.

12. *Thesis dogmatica de Imm. B. V. Conceptione.*

13. *Sylloge monumentorum ad mysterium conceptionis Im. Virginis Deiparæ illustrandum...*

14. *De Im. Deiparæ Virginis Conceptu commentarius.*

15. Le P. Schrader a certainement collaboré à l'ouvrage de Passaglia. Voir aussi ses thèses dans le Traité de *Deo creante.*

Sur les travaux de Perrone, Ballerini, Passaglia, Schrader, l'on peut consulter Mgr Malou: *l'Immaculée Conception considérée comme dogme de foi,* t. I, Préface, p. XXII, sqq. On sait que Passaglia fut, malheureusement, infidèle à sa vocation. Aussitôt après sa sortie de la Compagnie de Jésus, il fut reçu à l'Université de Turin qui lui donna une chaire de philosophie ; malgré son attachement aux idées libérales, il resta orthodoxe dans son enseignement sur la question du divorce. Au moment de mourir, il fit appeler le curé de la paroisse, fit solennellement réparation de ses erreurs et demanda pardon à Dieu et au Pape des scandales qu'il avait donnés (Voir un article de l'« *Unità Cattolica* » cité dans les « *Letters and Notices of English Province* » 1887).

plus que la solidité de la doctrine qu'ils présentent, c'est le caractère apostolique de ces travaux qui doit nous occuper. L'Immaculée Conception n'est pas seulement une thèse que l'on admet et enseigne, c'est un privilège aimé de Marie, qu'on est fier de défendre et qu'on veut rendre cher à tous les cœurs. Avec quelle fierté Vasquez proclame que jusqu'à lui, pas une voix discordante ne s'est élevée dans la Compagnie! Au reste, dès ce moment, il n'était plus permis de s'écarter de la pieuse croyance. En 1593, la cinquième Congrégation générale avait proscrit l'opinion adverse dans son décret XLI, n. 1: « Sequantur nostri doctores, in Scholastica Theologia, doctrinam S. Thomae: neque deinceps ad cathedras Theologicas promoveantur nisi qui S. Thomae bene affecti fuerint; qui vero eiusdem auctoris parum studiosi, vel etiam ab eo alieni sunt, a docendi munere repellantur. De Conceptione autem B. Mariae, ac de solemnitate votorum, sequantur sententiam quae magis hoc tempore communis, magisque recepta apud Theologos est (1). »

En portant ce décret, la Congrégation ne prétendait point combattre une tendance opposée; elle ne faisait que sanctionner légalement une exception à l'obligation générale de suivre en théologie la doctrine de saint Thomas. Saint Ignace lui-même avait établi la loi (2); lui-même, nous l'avons vu, avait commencé d'introduire l'exception. L'amour de la Compagnie pour l'Ange de l'Ecole n'en était pas moins grand, et, si elle s'écartait de lui en un point, c'était avec le plus profond respect. D'ailleurs, elle se rendait compte que, dans d'autres temps, une fois la question précisée et les objections résolues, saint Bernard, saint Thomas et les autres auraient jugé d'une façon toute différente: « Si nunc viveret (S. Bernardus), dit Suarez (3), et praesentis Ecclesiae faciem videret, et Romanorum Pontificum auctoritatem impense faventem huic sententiae, dubium non est quin illam veneraretur. Idemque existimandum est de D. Thoma.... »

Il est même assez piquant de voir plusieurs bons théologiens entreprendre dès lors de réhabiliter à tout prix saint Thomas. Le P. Laurent Gerwig par exemple faisait publiquement soutenir, par ses étudiants, que le Maître avait clairement enseigné le grand privilège de Marie et ne présentait pas, dans son œuvre entière, un seul texte qui l'attaquât. Deux ans plus tard, le même Père essayait de sauver encore saint Bernard (4).

1. Voir *Ratio Studiorum*, Règles du Professeur de Théologie.
2. *Excercit. Spiritual. Regul. ad sent. cum Ecclesia*, reg. 11.
3. *In 3am D. Thomæ*, q. 27, a. 2, disp. 3, sect. 5, n. 26.
4. Nous trouvons dans Sommervogel, *Op. cit.*, nº 472 et 475 la mention de deux dissertations théologiques dont la première est énoncée ainsi: « *Quæstio theologica ad questionem Si D. Thomæ 1æ 2æ, in qua ostenditur Sum Thomam Aquinatem clare asserere sacrosanctissimam*

L'opinion commune n'en était pas moins, elle semble bien être encore aujourd'hui, que le Docteur Angélique s'est trompé sur la question de l'Immaculée Conception; et cette erreur matérielle suffit à expliquer comment, éblouis par le prestige d'une si haute autorité, — la plus considérable peut-être des autorités purement humaines — ses frères en religion ont été plus généralement contraires à la conception sans tache de Marie. Aussi, de saints religieux, comme le P. Guttierez, par exemple, confiant leurs scolastiques à des maîtres dominicains qui livraient dans toute sa pureté l'enseignement du grand Docteur, croyaient devoir mettre en garde ces jeunes auditeurs et leur inculquer plus fortement la foi à l'Immaculée Conception (1). Il ne faudrait rien exagérer cependant, et si les plus fameux *Maculistes* ont été des Frères Prêcheurs, l'on ne doit pas oublier ceux de ces Religieux, Docteurs et Saints, qui ont défendu la pureté originelle de Marie, comme le Pape saint Pie V, saint Vincent Ferrier, saint Louis Bertrand, Taulère, Jean et André du Pont, frères du Vénérable Père Louis du Pont, S. J., et bien d'autres (2).

***

Ainsi, du haut de leurs chaires, les docteurs Jésuites ont travaillé à répandre la doctrine de l'Immaculée Conception. Aussi l'on a bien quelque droit de s'étonner, lorsqu'on rencontre, à la date d'août 1575, l'accusation portée contre l'un d'entre eux par la Faculté de Théologie de Paris : « L'Espagnol Maldonat, de la Société des Jésuites, homme savant, a débité avec beaucoup d'animosité et d'aigreur, et dicté à ses auditeurs bien des choses capables d'ébranler la foi avec laquelle les Français ont cru jusqu'à présent l'Immaculée Conception de la Vierge, Mère de Dieu ; ce que l'Université tout entière n'a pu, ni dû supporter ; et c'est pourquoi elle l'a noté dans une censure. » En réalité, Maldonat refusait simplement de reconnaître la valeur, au point de vue dogmatique, de la décision du Concile de Bâle, définissant l'Immaculée Conception et condamnant comme hérétique l'opi-

Virginem matrem Dei Mariam sine peccato originali conceptam fuisse et oppositam sententiam nuspiam in suis libris tradere: quam in austriaco-cæsarea Universitate Brisgoviæ, præside P. Laurentio Gerwig S. J... publice propugnabit R. Dm. Joannes Seib... mense augusto 1666.» — L'autre : « *Quaestio theologica... in qua pro coroni de ostenditur S^um Bernardum nullum peccatum imputasse sacrosanctae Dei matre Virgini, quam in austriaco... publice propugnabit R. E. D. M. Andreas Manz, mense Julio anno 1668.* »

1. *Historia ms. de los Collegios de la Provincia de Castilla*, por el P. Luis de Valdivia. Colegio de Salamanca. Le manuscrit se trouve à la bibliothèque des « *Monumenta Historica Societatis Jesu.* »

2. Plusieurs années avant les lettres de Gaëte, le Général des Dominicains obtint l'autorisation d'ajouter à la Préface de la Messe *de beata* les mots : « *Et te in Conceptione Immaculata...* », et dispensa ses subordonnés de suivre en cette matière la doctrine de saint Thomas, dont ils avaient fait le serment de ne s'écarter en rien.

nion contraire. L'Université, qui n'aimait guère les Jésuites, profita de l'occasion; elle n'hésita pas à mettre le concile de Bâle au-dessus de Sixte IV et du Concile de Trente. Quant à sa conviction personnelle, Maldonat la manifeste clairement en plusieurs endroits, et il ne laisse aucune excuse à la mauvaise foi de ses adversaires (1). Ceux-ci, condamnés d'abord par l'Evêque de Paris, Pierre de Gondi, et plus tard à Rome par Grégoire XIII, échappèrent à l'excommunication par la seule intercession de Maldonat (2). Malgré cela, dans son histoire de l'Université de Paris, Crevier reproduit cette évidente calomnie et passe sous le plus complet silence la conclusion de l'affaire (3).

Contre Bellarmin aussi, l'on a tenté d'apporter un texte où le savant auteur nie que le principal objet de la fête soit la pureté originelle de Marie. Cette objection n'est pas sérieuse; au reste, la tendresse du Cardinal pour le privilège de la Sainte Vierge (4) était trop manifeste pour qu'on osât s'y appesantir. Les hérétiques attaquaient violemment la fête de la Conception de Notre-Dame imposée à l'Eglise universelle, tandis qu'il était également permis de suivre l'une ou l'autre des opinions contraires. Bellarmin leur répond simplement; il expose les divers objets que l'Eglise se propose dans cette fête. Suivant lui, le principal de ces objets consiste à célébrer la Conception de Marie à raison de la dignité sublime et des fonctions, en vue desquelles son Fils l'avait éternellement prédestinée. A ce titre, tous les catholiques pouvaient de grand cœur accepter cette solennité (5).

---

1. Maldonat, *Comment in Matth. Cap. 10, vers. 13.* « On peut voir, dit le P. Prat, dans l'ouvrage intitulé : *Militia Imm. Concept. Virginis Mariæ*, par Ayala y Astorga au mot *Maldonatus*, plusieurs autres passages où Maldonat se déclare pour la Conception Immaculée de Marie. »

2. Grégoire XIII ordonna d'abord à l'église de Paris de publier contre les accusateurs la bulle de S. Pie V qui rappelle la constitution de Sixte IV et le décret du concile de Trente touchant la Conception de la T. Ste Vierge, avec menace d'excommunication pour ceux qui oseraient y contrevenir. C'était la meilleure justification de Maldonat, qui soutenait contre la Sorbonne l'autorité du concile de Trente. Mais Maldonat obtint qu'on n'appliquerait ni la bulle de S. Pie V ni celle par laquelle le même Pontife excommuniait ceux qui troubleraient dans leur enseignement les professeurs de la Compagnie — Maldonat écrivait au P. de Torrès : « Quant à la question de la Conception de la Ste Vierge, je crois qu'il faut respecter, au moins par le silence, l'opinion des docteurs français ; n'empêchons pas d'être trop catholiques sur une question libre, des hommes qui ne le sont pas assez dans des questions plus graves. »

Sur toute cette polémique de Maldonat avec l'Université de Paris, voir l'ouvrage du Père J. M. Prat, S. J. : « *Maldonat et l'université de Paris au XVIe siècle,* » l. 3, ch. 3 et 4.

3. Crevier, *Histoire de l'univ. de Paris*, t. 6, p. 292 sqq. Voici comment s'exprime Crevier au sujet de Maldonat : « On sait combien la société des Jésuites est dévote à la Ste Vierge. L'opinion de la Conception Immaculée a toujours régné parmi eux : il y a même lieu de dire qu'ils en ont quelquefois abusé. Je ne conçois pas quel démérite pouvait avoir cette opinion auprès de Maldonat, si ce n'est d'être celle de l'Université, qui, surtout depuis le concile de Trente l'a embrassée avec zèle. »

4. Voir plus haut et aussi : *Vie du Vén. Cardinal Bellarmin*, par le P. Couderc.

5. Bellarmin, *De Cultu SS.*, liv. 4, cap. 16. — Voir Malou, *op. cit.*, t. I, p. 202 sqq.

Il semble que Dieu lui-même et sa Mère Immaculée n'aient pas voulu permettre que la Compagnie donnât prise, fût-ce même à un simple soupçon, sur ses sentiments dans cette matière. Nous avons nommé déjà le Vén. Père Louis du Pont : son histoire nous offre un trait remarquable. Il délibérait encore sur sa vocation; un jour, au sortir d'une dispute théologique, il fut ébranlé dans sa croyance à l'Immaculée Conception de Marie, que jusque-là il avait toujours admise. Aussitôt après, il se sent comme troublé et privé de dévotion. Il s'inquiète d'abord de ce trouble; bientôt il en découvre la cause et fait vœu de s'attacher au sentiment commun de l'Eglise. Sur-le-champ, il recouvre la paix. Toutefois, il avait prétendu s'engager pour le seul for inférieur; il accepte donc de soutenir en public l'opinion adverse qui était celle de son maître. Le moment venu, la mémoire lui fait complètement défaut. Il comprend alors que Marie n'aime pas à le voir, même extérieurement, défendre une thèse qui la rabaisse; d'autre part, il redoute le scandale que causerait certainement son abstention. « Dans cette perplexité, il se mit en prière devant un autel consacré à Marie, et lui renouvela le vœu qu'il avait fait précédemment; ajoutant qu'il défendrait désormais ouvertement la glorieuse prérogative de sa Conception Immaculée, bien que, pour cette fois, il se vît obligé de soutenir l'opinion de son maître. A peine avait-il pris cet engagement que la mémoire lui revint comme par miracle (1).

***

Nous sommes en droit de conclure : à l'unanimité dans leur enseignement, les théologiens de la Compagnie ont été les apôtres de la Conception sans tache de Notre-Dame; désireux de remplir leur mission, ils ont travaillé à répandre, parmi leurs élèves, leur croyance propre et leur dévotion.

Il ne leur suffisait pas de reprendre sévèrement ceux d'entre les étudiants qui se montraient ouvertement hostiles à la chère doctrine, comme fit un jour, à Pont-à-Mousson, un élève du P. le Clerc (2), ils tenaient à leur inspirer par tous les moyens en leur pouvoir un tendre et profond amour envers l'Immaculée Conception. Bornons-nous à rapporter un exemple relativement récent.

En 1849, Monseigneur des Essarts, évêque de Blois, appela les Jésuites à la direction de son grand séminaire. Parmi les professeurs, se trouvait le P. Fessard. Un de ses soins fut d'inculquer chez les futurs prêtres qu'on lui confiait, une grande piété envers la Conception très pure. Si nous en croyons les souvenirs d'un séminariste de

1. *Vie du S. Louis du Pont, S. J.*, par le P. Cachupin, ch. 2.
2. « *L'université de Pont-à-Mousson* », *histoire extraite des manuscrits du P. Nicola Abram, S. J.*, publiée par le P. A. Carayon S. J., p. 266.

ces temps, le P. Fessard donnait dans une dispute publique la place d'honneur à la thèse de la définibilité du glorieux privilège de Marie; il établissait un pieux usage, qu'approuvaient bien volontiers les Supérieurs, celui de réciter, au commencement des classes, l'invocation « Benedicta sit sancta et immaculata conceptio B. M. V. » Enfin, lorsqu'en 1854 Pie IX définit le dogme de Marie Immaculée, c'est sur les pressantes instances du bon Père, que Mgr de Blois se rendit à Rome. Pendant ce temps, le P. Fessard faisait célébrer par ses séminaristes l'acte solennel du Souverain Pontife et, dans l'octave même de la définition, le 15 décembre, il organisait de pompeuses cérémonies (1). Quelques années plus tard, le 12 juillet 1857, la chapelle du grand séminaire était consacrée sous le titre de l'Immaculée Conception.

IV

L'apostolat des Jésuites n'a pas pour principal théâtre les chaires d'Universités ou de grands séminaires. Voyons-les donc maintenant à l'œuvre dans les autres ministères de leur vocation. Partout et toujours, auteurs, prédicateurs et missionnaires, éducateurs, nous les trouverons tous apôtres zélés du singulier privilège de Notre-Dame, travaillant à faire connaître et aimer davantage la gloire de Marie conçue sans péché. Les écrivains de tous ordres, ascètes, mystiques et autres, l'exaltent à l'envi. Une énumération serait plus impossible encore que fastidieuse. Le P. Carlos Sommervogel, dans sa *Bibliotheca Mariana Societatis Jesu*, mentionne sur le sujet qui nous occupe, 344 ouvrages spéciaux, sans compter, dit-il, les divers traités théologiques, les panégyriques et méditations qui se trouvent dans les cours de théologie, dans les recueils de sermons et de méditations, et son catalogue pourrait encore être complété et mis à jour (2).

Rappelons seulement quelques travaux plus connus: des méditations ou exhortations des PP. du Pont (3), Hayneufve (4), Alvarez de Paz (5) Dirckinck (6) Judde (7); des ouvrages à la fois pleins de doctrine et de

1. *Vie du P. Fessard*, par le P. Pouplard, ch. VIII.
2. Sommervogel, *Biblio. Mar. de la Comp. de Jésus*, n° 434 à 778.
3. *Méditation pour le 8 décembre 1636 — Expositio moralis in canticum canticorum exhortationes continens...* (Paris, 1622), liber I, exhort. 11 « osculetur me osculo oris sui » t. I. col. 92 et suiv. et l. VII, exhort. 20, n° 3 et 4 *(Pro festo omnium sanctorum et pro conceptione B. V. M.)* t. II, col. 453 et suiv.
4. *Veritates practicæ*, médit. pour le 8 décembre.
5. *De Vita Religiosa* liv. 2, ch. 4 — *Méditations*, 2e part., chap. 5, médit. 3me.
6. « *Exhortationes domesticæ etiam aliis religiosis perutiles* » édit. prima romana, 1826 — 2 exhortations pour la fête de l'Im. Conc., p. 791 et 795. — Voir aussi 2e exhortat. pour l'Assomption, p. 827.
7. 3e édition, t. II, p. 388.

piété, des PP. Binet (1), de Gallifet (2), Crasset (3), Croiset (4), d'Orléans (5), Poiré (6); enfin, des travaux d'érudition ou de polémique des PP. Théophile Raynaud (7), de Ravignan (8), Gagarin (9)...

Au reste, nous avons eu maintes fois déjà, au cours de ce travail, l'occasion, et nous l'aurons encore, de parler d'écrits sortis de la plume de Jésuites La prédication, étant un ministère plus extérieur, nous fournira peut-être plus d'exemples frappants de leur apostolat en faveur de l'Immaculée Conception.

Nous lisons dans le *Ménologe d'Espagne*, que le P. Jean de Pineda, mort à Séville, en 1637, célébrait avec amour non seulement par la plume, mais encore par la parole, le privilège de la Conception Immaculée, et qu'il contribua pour une large part à populariser dans la ville le culte de Marie. A son sujet, le P. Delplace raconte le fait suivant: « Un jour, à Séville, un prédicateur osa énoncer quelque doute sur la croyance commune; à peine le P. Jean de Pineda l'a-t-il appris, qu'il invite les habitants autour de sa chaire, et, dans une chaleureuse improvisation, il glorifie la Vierge avec tant d'éloquence, que les applaudissements éclatent de toutes parts; quatre-vingt mille écus sont recueillis aussitôt pour élever à la gloire de Marie un trophée sur lequel on lisait cette inscription: « La bienheureuse Vierge a été conçue sans péché (10). »

Comme bien l'on pense, le P. de Pineda n'est pas le seul, parmi les Jésuites, qui ait ainsi parlé en faveur du grand mystère de Marie. Voici quelques exemples que l'on peut ajouter au sien. Le P. Pepe mourut à Naples, en 1759; cédant à une inspiration du Saint-Esprit, il s'était fait le propagateur de la dévotion à la très Sainte Trinité et

---

1. *Marie, chef-d'œuvre de Dieu*, p. 79, 83, 89, etc... — chap. intitulé : comment Notre-Dame a été préservée du péché originel en sa conception.

2. *Excellence et pratique de la dévotion à la Ste Vierge*, p. 33.

3. *La véritable dévotion envers la Ste Vierge établie et défendue — des Congrégations de Notre-Dame érigées dans les maisons des Pères de la Compagnie de Jésus.*

4. *Vie de la Ste Vierge*, chap. 4 et suiv. — *Année chrétienne*, 8 décembre.

5. *Dévotion à la Ste Vierge.*

6. *Triple Couronne*, I traité, ch. 8, § 1.

7. *Dissertatio de retinendo titulo Im. Conceptionis Deiparæ Virginis — Nomenclator marianus... Diptycha mariana... etc...*

8. Voir *Vie du P. de Ravignan* par le P. Ponlevoy, t. II, p. 153.

9. *L'Eglise Russe et l'Immaculée Conception — Lettres à une dame russe sur le dogme de l'Immaculée Conception.* — Articles publiés dans l'*Univers* 1854, contre M. Laboulaye — Voir Louis Veuillot : *Univers*, 6 décembre 1854 (*Mélanges*, 2e série, t. II.)

A cette liste de travaux l'on pourrait ajouter encore les *Méditations* du P. Chaignon. — les *œuvres spirituelles* du P. Le Valois (t. III, p. 139) — le *De cœlesti conversatione* du P. A. Natal (édition de 1721, p. 244.) — *Les exercices de la vie intérieure* du P. de Gonnelieu, p. 244, — les œuvres du Vén. P. Druzbicki, t. II, p. 385.)

10. Delplace, *Histoire des Congrégations de la Ste Vierge*, cité par Drive, p. 112, *op. cit.*

à l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et il s'était imposé la loi de parler tous les Samedis sur ce double mystère (1).

Un jour, le P. Sébastien de Couto exaltait en chaire la Conception de Marie; une pieuse femme d'Evora, Eléonore Rodriguez, célèbre par l'éclat des dons surnaturels dont Notre-Seigneur la comblait, le vit, durant le sermon, assisté par saint Ignace et saint François Xavier; l'un des Saints se tenait à sa droite, l'autre à sa gauche (2).

Au dire des historiens de saint François de Hieronymo, le succès d'une de ses missions à Naples vint de ce qu'il arborait ordinairement un étendard de l'Immaculée Conception, comme un signe de victoire contre toutes les hérésies. Marie y était représentée, perçant d'une lance le dragon infernal gisant à ses pieds. Ce tableau, déployé en forme de bannière, était porté au milieu des Congréganistes, lorsqu'ils allaient en procession, et l'on chantait les litanies de Lorette jusqu'à la place de la mission (3). Dans ses ministères apostoliques le Bienheureux Antoine Baldinucci usait de la même industrie (4).

Le P. Philippe Scelsa, dit son biographe, allait toujours à pied, portant lui-même, avec son bagage, une image de Marie Immaculée; il suivait en cela l'exemple de son modèle, le Bienheureux Baldinucci (5).

Le P. Ferrusola avait coutume de prêcher des neuvaines préparatoires à la fête (6). Le P. d'Aix établit à Lyon l'usage de faire précéder la solennité de l'Immaculée Conception par les prières des Quarante heures (7).

Parfois Marie se plut à manifester le plaisir que lui causait ce zèle de nos orateurs. Le 7 décembre, le P. Alphonse Gomez de Cervantes développait, dans une communauté religieuse de Mexico, le texte: « Ecce sponsus venit »: il perdit tout à coup la parole. Ramené à la maison professe, il remit son âme à Dieu, au bout de quelques heures (8).

Voici déjà de nombreux traits; nous pourrions les multiplier à l'infini si nous voulions citer les noms de tous les prédicateurs jésuites qui ont parlé du cher privilège. Plusieurs de leurs sermons sont

---

1. *Ménol. d'Italie*, 19 mai.
2. Drive, *op. cit.*, p. 112.
3. *Vie*, par le P. Bach, p. 270.
4. *Vie du P. Baldinucci*, par le P. Charles Clair. — Voir aussi l'office du Bx Antoine Baldinucci, leç. VI.
5. *Mén. d'Italie*, 2 juillet.
6. Ferrusola, *op. cit.*, p. 14.
7. *Ménol. de France*, 10 février.
8. *Ménol. d'Espagne*, 7 décembre.

aujourd'hui encore, entre nos mains, ceux du Père del Rio entre autres (1), du Père de La Colombière (2) et de Bourdaloue (3).

Faut-il s'étonner, dès lors, que parfois les Dominicains et, plus souvent encore, les Franciscains aient demandé à des religieux de la Compagnie de prêcher, dans leurs maisons, en l'honneur de la Conception (4) ? Faut-il s'étonner surtout que des hommages aient été rendus à la Vierge Immaculée dans nos propres églises ? Dès le début, sa statue y est exposée et vénérée (5). Plusieurs de ces temples lui sont officiellement dédiés, celui de Lille, par exemple, inauguré en 1609, ceux de Maubeuge en 1624 et de Malines en 1633 (6). Déjà, à Naples, l'église de la maison professe, consacrée à l'Immaculée Conception, avait été en 1617 le théâtre de cérémonies splendides auxquelles assistèrent le roi et les grands du royaume. Par la suite, la dévotion continua d'y être telle que, chaque année, au 8 décembre, des prêtres, se succédant d'heure en heure, distribuaient sans interruption la sainte Communion depuis l'aurore jusqu'à midi (7).

***

C'était trop peu pour le zèle de vrais fils de Marie que cet apostolat au sein même de la patrie ou parmi les peuples civilisés ; c'est jusqu'aux confins du monde, dans les nations les plus sauvages, qu'il faut porter, avec le nom de Jésus-Christ, celui de sa Mère sans tache, qu'il faut faire connaître et aimer leur gloire.

Le P. Louis de Goès, mort à Goa en 1567, dans les premières années de la Compagnie, avait abattu dans sa mission de Salsette un grand nombre d'idoles ; il avait pu détrôner l'infâme déesse de Margor, et il n'avait rien épargné pour faire consacrer son temple et son autel à la Conception Immaculée de la Mère de Dieu (8).

On sait combien la vie du V. P. Joseph Anchieta fut remplie de miracles (9) : quelques-uns d'entre eux montrent la dévotion que portait le thaumaturge à la Vierge Immaculée, et laissent tout à la fois

1. *Martini Antonii del Rio opera.* Lugduni, 1607, p. 923 sqq.
2. *Sermons* pour la fête de l'Imm. Concept., t. III, p. 76 et p. 102.
3. *Sermon* pour la fête de la Conception de la Ste Vierge.
4. Voir plus haut, ch. I.
5. *Vie du P. Balthazar Alvarez,* par le Vén. P. Louis du Pont (Edit. Bouix, p. 523).
6. *Du Culte de l'Immaculée Conception dans la Province Belge...* par le P. Van de Walle, p. 23-24.
7. *Vie de S. François de Hiéronymo* par le P. Bach (appendice).
8. *Ménol. de Portugal,* 25 juillet.
9. Les Brésiliens et les Portugais l'avaient surnommé « l'Adam du nouveau monde » ; tant il semblait avoir recouvré tous les privilèges de notre premier Père dans le Paradis terrestre, et en particulier son empire sur tous les êtres visibles de la création — (*Mén. de Portugal,* 9 juin.)

deviner que sa puissance merveilleuse sur les éléments lui venait d'elle. Un jour, la barque dans laquelle il récitait l'office de Notre-Dame, chavire. C'était le jour de l'Immaculée Conception: au fond des eaux, où il est précipité, le Père continue tranquillement de réciter son bréviaire. Dans le bourg d'Ittanaen, le vénérable Père visite une chapelle de la Conception, et, par un touchant miracle, témoigne de son zèle envers ce qui touche le culte de Marie. Les habitants n'avaient plus d'huile et aucune lampe ne pouvait brûler devant l'image vénérée: « Regardez au fond des cruches, dit-il simplement, et vous en découvrirez. » On le fait, et l'on trouve les cruches remplies.

Nous ne pouvons nous arrêter à rapporter tous les traits qui, dans cette vie admirable, viendraient à notre sujet (1). Mieux vaut faire voir, par des exemples groupés sans lien apparent, comment, dans tous les pays et sous tous les cieux, les missionnaires de la Compagnie répandent la dévotion envers Marie conçue sans péché.

Chez les esclaves noirs, c'est le fidèle disciple de saint Alphonse Rodriguez, saint Pierre Claver, qui devient, comme lui, l'ardent propagateur du petit office de l'Immaculée Conception. Par sa piété, il inspire à ses nègres un tendre amour pour la Sainte Vierge (2).

C'est un apôtre, épuisé au service de la mission du Canada, le Père Nicolas Adam, qui s'adresse à Notre-Dame et obtient d'elle une force miraculeuse: obligé de revenir à la Flèche, il avait passé trois ans sur un lit de douleur. La troisième année, il ne put résister à un désir subit de remonter au saint autel: il a recours à Marie et, en l'honneur des neuf mois qui ont suivi sa conception très pure, il l'invoque durant neuf jours. Au matin de la Nativité, il se sent assez fort pour célébrer le saint sacrifice (3).

A la Guadeloupe, c'est le P. Charles de Kerenor qui consacre, lui aussi, sa vie au pénible apostolat des esclaves noirs; toute la gloire de ses travaux, il la renvoie à la très sainte Vierge, qu'il aime comme sa Mère et à laquelle, depuis son enfance jusqu'à sa mort, il ne manque pas un seul jour d'offrir, comme tribut d'hommage, l'office de l'Immaculée Conception (4).

A la Guyane, c'est le P. Jacques de la Vallière, que la générosité de son caractère a entraîné vers les missions: il s'y dévoue, depuis quelques années à peine, lorsqu'il apprend que l'île de Sainte-Croix est ravagée par la peste, et que ses malheureux habitants sont au

1. *Vie du P. J. Anchieta* par Charles Ste Foy, p. 131, 252.
2. *Vie de saint P. Claver*, par Fleuriau, l. 5. ; —*par Daurignac*, ch. 14.
3. *Ménol. de France*, 29 mars.
4. *Ménol. de France*, 20 juin.

moment de mourir sans secours. Il y court sur-le-champ, et l'un de ses premiers soins est d'élever une chapelle en l'honneur de l'Immaculée Conception. Cette bonne Mère le protège au point qu'aucun des malades ne meurt sans sacrements (1).

Aux îles Mariannes, c'est le Vén. Père Louis de Medina : il porte, lui aussi, une grande dévotion à la Vierge Immaculée, et sous cette maternelle protection, il a placé les efforts de son zèle. La Mère de Dieu daigne le récompenser et lui accorde de baptiser, dans l'Octave de sa fête, une peuplade entière, qui l'avait d'abord indignement maltraité (2).

Dans l'Ouest américain, dont il est le premier, et peut-être le plus grand apôtre, c'est le Père Jacques Marquette (3). Tous les jours, il récite le petit office de l'Immaculée Conception, et, chaque samedi, il jeûne en son honneur ; une fois prêtre, il ne manque jamais, lorsque la liturgie le permet, de célébrer la Messe, ou, tout au moins, de dire l'oraison de l'Immaculée Conception. C'est ce titre qu'il donne à sa mission des Illinois (4). Une fois, il écrit les lignes suivantes dans son journal : « Le jour de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge (1672), que j'avais toujours invoquée, depuis mon arrivée dans ce pays des Ottawas, pour obtenir de Dieu de pouvoir visiter les nations du Mississipi, ce jour a été celui où M. Joliet est arrivé avec ordre d'aller avec moi pour cette découverte. Par-dessus tout, j'ai placé notre voyage sous la protection de la Vierge Immaculée, et j'ai promis que, si nous obtenions la faveur de découvrir la grande rivière, je lui donnerais le nom de « Conception (5) ».

Pareil exemple n'est pas unique : on trouve des « réductions de la Conception », au Canada et au Paraguay (6) ; dès le premier siècle de la Compagnie, il y avait au Chili un Collège de l'Immaculée Conception (7), à Pernambuco, une résidence du même nom (8), et actuellement encore, nous voyons sous ce titre une maison d'Exercices spirituels au Chili, un collège à Lima, une Eglise dédiée à Notre-Dame de Lourdes, à Trichinopoly (9) ; la mission de Chupanga au Bas-Zam-

---

1. *Mén. de France*, 19 décembre.

2. *Mén. d'Espagne*, 29 janvier.

3. Par décision de l'Etat de Wisconsin (23 mars 1887), la statue du P. Jacques Marquette a été placée au capitole de Washington.

4. *Mén. de France*, 18 mai.

5. Drive. *Op. cit.*, p. 115.

6. Carayon, S. J. — *Bibliographie de la comp. de Jésus*, nº 1267, 1268. — Crétineau-Joly, *Histoire de la comp. de Jésus*, t. III, p, 205, 248.

7. *Imago primi sæculi*, p. 246.

8. *Imago primi sæculi*, p. 246.

9. *The Mangalore magazine*, *Michaelmas* (septembre) 1903, p. 325.

bèze. Et nous n'avons pas la prétention de dresser ici une liste complète.

***

Parmi les divers ministères que Dieu a voulu confier à la Compagnie, l'un de ceux auxquels saint Ignace tenait le plus est, sans contredit, l'éducation de la jeunesse. Notre saint fondateur voulait que ses fils n'eussent rien de plus à cœur que de former les enfants et les jeunes gens à la vertu et à la piété, en même temps qu'aux lettres et aux sciences humaines. Quel moyen plus propre à atteindre ce but que d'inspirer à ces âmes un grand amour pour la Vierge Marie, en particulier pour sa sainte et Immaculée Conception?

Nombre de collèges lui ont été officiellement consacrés: vers 1633, le P. Richard Blount, premier provincial d'Angleterre, fonde à Spink-Hill (Eckington, Chesterfield), un collège de l'Immaculée Conception. Ce même collège a été rétabli en 1842, sous le nom de *Mount St. Mary's* (1). En 1646, le 25 mars, le Collège de Lisbonne se met solennellement sous la protection de la Conception Immaculée (2). Le P. Ferrusola, alors professeur au collège de Cervera, fonde pour les étudiants une sorte de convict ou maison de famille, où ils pourront, tout à la fois, travailler et vivre chrétiennement, loin des dangers qui menacent leur pureté. Il a soin de placer sa fondation sous le vocable de la Conception (3). Nous pourrions probablement apporter d'autres faits du même genre, mais les persécutions qui ont attaqué la Compagnie, ont dispersé et, pour ainsi dire, jeté aux quatre vents des documents précieux.

A peine la loi de 1850 a permis aux Jésuites de reprendre, en France, l'œuvre des collèges, que l'on ouvre à Paris le collège de Vaugirard, dédié à l'Immaculée Conception. Le collège de Moulins, l'un des premiers de la province de Lyon, porte le nom de Sainte-Marie, et célèbre sa fête patronale au jour du 8 décembre. A Toulouse, le collège dit du Caousou a comme titre officiel celui d'Ecole libre de l'Immaculée Conception.

Quel que soit d'ailleurs le vocable des maisons d'éducation, nous y trouvons toujours en honneur l'Immaculée Conception. C'est ce dont font foi les livres de piété placés entre les mains des élèves; entre autres ce « Caeleste Palmetum », dont l'auteur est le P. Nakatenus. Un petit volume à l'usage des élèves du collège Louis-le-Grand se rencontre encore aujourd'hui: c'est un court recueil de pensées tirées

1. *Letters and Notices of English Province* — 3e série, supplément, p. 373.
2. Sommervogel, *Op. cit.*, n° 570.
3. *Vie du P. Ferrusola*, par le P. Prat de Saba, *op. cit.*, p. 11.

de l'Ecriture et des Pères; sur dix-sept maximes relatives à la Sainte Vierge, six ont trait à son Immaculée Conception, ce sont les six premières (1). Le petit office de l'Immaculée Conception, longtemps attribué à saint Alphonse Rodriguez, son grand vulgarisateur, fut, grâce à lui surtout, très répandu parmi la jeunesse de nos écoles (2).

Enfin, le grand privilège de Marie avait sa place dans les séances publiques : l'éloquence, la poésie, la musique, ou même les représentations allégoriques, dans le goût du grand siècle servaient à l'exalter (3). Lors du vœu de l'Université de Douai dans l'une des fêtes solennelles, les élèves de notre collège figuraient en tête du cortège (4).

Ces traits multiples le font assez voir : dans leurs ouvrages et leurs sermons, dans les missions lointaines et dans les maisons d'éducation, les Jésuites n'ont pas négligé le rôle qui leur avait été confié. Ils ont été les apôtres de la Conception de Marie.

V

Nous avons parlé déjà des collèges, mais nous n'en avons pas encore épuisé la question. Un des grands moyens d'accroître dans les enfants la dévotion envers la Conception Immaculée, ce sont les Congrégations de la Sainte Vierge. Toutes y travaillaient évidemment; quelques-unes cependant y étaient plus expressément dévouées. Telle fut, entre autres, au collège Saint-Bernard de Cervera, la Congrégation des étudiants : nous pouvions nous y attendre. N'avait-elle pas à sa tête, un grand dévot de la Vierge sans tache, ce P. Ferrusola que nous avons rencontré ailleurs (5)? Telle aussi, à Manrèse, la congrégation du Cœur de Jésus et de la Conception de Marie, placée sous le patronage du Roi Philippe V (6). En 1716, le deuxième dimanche de l'Avent, dans l'église des Jésuites de Lemberg, fut inaugurée, une congrégation de l'Immaculée Conception (7). Dans la biographie du P. Louis Messina, nous trouvons qu'il puisa son grand amour de l'oraison, dans la congrégation de l'Immaculée Conception de Naples (8). Cette sodalité avait été fondée en 1576, par le P. Pierre Antoine Spinelli, âgé seulement de vingt et un ans; trente-huit années plus tard, elle avait déjà envoyé plus de cinq cents de ses membres dans les

1. *Enchiridion Christianum ex Scriptura et Patribus deprom ptum ad usum convictorum collegii Ludovici Magni* — Parisiis, 1696, p. 96.
2. Voir P. Paul Debuchy, *Recherches historiques sur le petit office de l'Imm. Concept.*, 1886.
3. *Comœdiae in laudem Immaculatæ Deiparæ Conceptionis*, par le P. Escobar de Mendosa, 1630. — Drive, *op. cit.*, 1re édit, p. 151.
4. Voir plus bas, ch. VI.
5. Voir Sommervogel, no 725.
6. *Ibid.*, no 733.
7. *Ibid.*, no 618.
8. *Ménol. d'Italie*, 28 décembre.

différentes familles religieuses (1). Vers la fin du dix-septième siècle, le P. Edouard Scarisbrick, d'abord prédicateur de la reine Marie, et ensuite chapelain de Jacques II, dirigeait une congrégation de l'Immaculée Conception; il avait édité à son usage un manuel de règles. Ce groupement disparut avec le collège de Savoy (2). Quel que fût le vocable officiel des congrégations, et généralement, dit le P. Delplace, c'était celui de l'Immaculée Conception, toutes professaient une tendre dévotion envers ce mystère : leurs règles leur prescrivaient la communion du 8 décembre et beaucoup récitaient chaque jour le petit office (3).

Relevée de ses ruines, en 1814, la Compagnie renoua, sans tarder, ses anciennes traditions. Aussi, dès 1815, fut établie au petit séminaire de Saint-Acheul une congrégation qui reçut le titre de l'Immaculée Conception (4). Que si l'on voulait voir les fruits de ces pieuses institutions, l'on devrait lire la gracieuse notice consacrée par le P. Charles Clair à la Congrégation de Saint-Acheul (5). On y trouverait de touchants exemples. Ce serait, entre autres, ce jeune homme, mourant à vingt-huit ans, et dont les épargnes avaient été consacrées à acheter nombre d'images du Cœur Immaculé de Marie. Il n'eut pas le temps de les distribuer, mais son cœur si pur, remarque le P. Clair, n'était-il pas une plus fidèle copie de cet incomparable modèle (6).

Au reste, si quelques-uns des hommes qu'elle a formés se distinguent parmi les apôtres de l'Immaculée Conception, la Compagnie a probablement le droit de les revendiquer avec quelque fierté : Juste Lipse, saint François de Sales, Bossuet, le V. Jean Eudes ont beaucoup fait pour la gloire de Marie Immaculée, et ils ne refuseraient peut-être pas de signer ces lignes du P. Eudes : « Je connais un serviteur de Dieu, qui a reçu de sa divine bonté un nombre infini de grâces particulières par l'entremise de la T. Ste Vierge ; et une source de son bonheur fut d'avoir continué et fait la plus grande partie de ses études chez les PP. Jésuites et d'y avoir été admis en la congrégation de Notre-Dame, où Notre-Seigneur lui fit de grandes miséricordes par le moyen de sa bienheureuse Mère (7). »

***

Ce sont les congrégations des collèges qui nous ont occupés jus-

1. *Ménol. d'Italie*, 14 décembre.
2. Delplace, *Histoire des Congrégations de la Ste Vierge*, p. 82.
3. *Ibid.*, p. 94-95.
4. *La Congrégation de la T. Ste Vierge à St-Acheul*, par le P. Ch. Clair, p. 14.
5. *Même ouvrage.*
6. *Ibid.*, p. 81.
7. Carayon, *Histoire abrégée des Congrégations de la T. Ste Vierge*, p. 207.

qu'ici, mais ces pieux groupements ne se restreignent pas aux maisons d'éducation : ils s'étendaient jadis à tous les âges et à toutes les classes de la société. Hors des collèges même, ils semblaient jouir d'une prospérité plus complète : tous, grands et petits, tenaient à honneur de s'y faire inscrire.

Parfois, ces congrégations étaient inaugurées dans les circonstances les plus solennelles : à Anvers, par exemple, le 8 décembre 1585, un an seulement après l'institution officielle de la *Prima Primaria*, eut lieu l'inauguration d'une sodalité, fondée par le Père Coster. La statue de l'Immaculée fut placée au frontispice de l'Hôtel de Ville et reçut des mains mêmes du magistrat le sceptre et la couronne (1). Souvent, des souverains et des princes viennent prendre place dans ces groupements. C'est, entre autres, Wladislas IV, roi de Pologne et de Suède, qui sollicite la faveur d'être admis parmi les congréganistes de Louvain. Bientôt, il institue à Varsovie une congrégation de l'Immaculée Conception. Son frère et successeur, Jean-Casimir, demande à être reçu dans cette sodalité : la cérémonie de son admission est célébrée dans la fête de la Conception. Le prince, avec une grande dévotion, récite la prière d'usage et il ajoute aussitôt le vœu de défendre la doctrine de la Conception sans péché (2). L'Archiduc Maximilien d'Autriche devient, en 1595, le premier préfet d'une congrégation établie à Gratz, par le P. William Wright, sous le double vocable de l'Annonciation et de la Conception (3). En 1603, elle accueille parmi ses membres l'archiduc Charles, qui décore l'autel d'un fort beau tableau (4). A Turin, le 8 décembre 1602, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, se rend à la congrégation avec trois de ses fils, et tous quatre en obtiennent l'entrée ; sur-le-champ, l'aîné des jeunes princes est élu préfet. Ce grand exemple donne du prestige à l'assemblée, et à l'envi, les principaux personnages de la Cour ducale veulent devenir congréganistes (5). De ces associations, l'on peut rapprocher cette congrégation de l'Immaculée Conception si florissante dans notre église d'Hanswick, à Malines : l'*Imago primi sæculi* nous montre ses membres, jurant de défendre la Conception très pure de Marie. L'archiduchesse Isabelle, la première, prêta ce serment ; ce fut ensuite le tour de l'Archevêque de Malines, du collège presque entier des chanoines, d'un grand nombre de sénateurs et de familles religieuses au grand complet (6). Le souvenir de ces démarches éclatan-

1. Delplace, *op. cit.*, p. 76.
2. Carayon, *Histoire abrégée des cong.*, p. 129.
3. *Letters and Notices of English Province* (3[e] série, supplément, p. 375).
4. Carayon, *Histoire abrégée des Congrég.*, p. 131.
5. *Ibid.*, p. 127.
6. *Imago Primi Sæculi*. L. VI, cap. 3, sect. 1, p. 774.

tes de souverains et de princes, s'enrôlant ainsi au service de Marie Immaculée, a subsisté jusqu'à nos jours : elles étaient propres à augmenter dans les peuples la dévotion au grand privilège de Marie. Il n'est donc pas étonnant que la Compagnie les ait favorisées de son mieux.

* * *

Toutefois, l'histoire nous parle aussi d'associations moins brillantes : c'est, par exemple, à Strasbourg, la congrégation des bourgeois, érigée sous le titre de l'Immaculée Conception. Cette érection n'est guère postérieure à la conquête de l'Alsace par les armées de Louis XIV, et la pieuse assemblée se développe sous la direction des Pères de la Compagnie. Les Souverains Pontifes l'enrichissent d'indulgences nombreuses. Elle célèbre sa fête le premier dimanche après le 8 décembre, et elle fait une procession dans la cathédrale (1). A Séville, dans l'église de la maison professe, les Pères établissent sous le même vocable, une congrégation de prêtres ; nous aurons l'occasion de la retrouver. Jusque dans le Paraguay, des congrégations sont formées à l'honneur de l'Immaculée, qui, évidemment, ne comptent pas de souverains dans leurs rangs. A côté de ces groupements, il est bon d'indiquer brièvement certaines œuvres d'un caractère plus spécial, les œuvres militaires : il y en eût probablement plusieurs, si nous en jugeons par les traces qui ont subsisté, et la dévotion envers l'Immaculée Conception y était en faveur. Le P. Jean del Vigne fit, par exemple, imprimer à Anvers, en 1767, un *Breviarium militare romano-catholicum.* « Ce qui distingue surtout ce livre, nous dit-on, c'est le grand nombre de pratiques variées en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge Marie (2). »

Le P. François Coster, dès les premières années de la Compagnie, avait rédigé des règles pour ceux de nos Pères qui s'occupaient à la « mission des Camps ». Plusieurs de ces règles se rapportent à la dévotion envers Marie. Son zèle ne demeura pas sans résultats. A la suite de la délivrance miraculeuse de l'armée de François Bobadilla, le 8 décembre 1585, les soldats espagnols fondèrent une sorte de confrérie sous ce titre : *Soldats de l'Immaculée Conception.* Ce fut l'origine et le modèle de toutes celles qui se développèrent par la suite dans les diverses garnisons de la Belgique et de l'Espagne (3). De ces exemples de l'apostolat des Jésuites, travaillant à répandre la dévotion à Marie Immaculée parmi les soldats, l'on pourrait sans doute

1. *Culte et pèlerinages de la T. Ste Vierge en Alsace*, par le Vte Th. de Bussierre, p. 72.
2. *Précis historiques* 1859, p. 552, cité par Drive *Op. cit.*, 2e éd., p. 127.
3. J. Van de Walle S. J., *Op. cit.*, p. 35 et p. 39 sqq.

rapprocher l'admirable diffusion de la médaille miraculeuse au milieu des combattants de la Crimée. L'honneur n'en revient pas uniquement à la Compagnie : il est permis cependant d'en revendiquer une part pour les aumôniers de l'expédition, et ces aumôniers étaient des fils de saint Ignace.

Ces derniers traits nous ont peut-être écartés de l'objet propre de ce chapitre, la façon dont les religieux de la Compagnie ont usé de leurs Congrégations, dans leurs collèges et au dehors, en vue de faire connaître et aimer la Conception sans tache de Marie. Ce n'est que par une sorte de digression que nous avons été amenés à parler plus généralement des soldats et des œuvres militaires.

VI

Etudiants de l'Université de Paris, Ignace et ses compagnons s'étaient, comme tels, liés par serment, ou même par vœu, à défendre le privilège de Marie. Avaient-ils déjà auparavant et à titre de dévotion personnelle pris cet engagement ? On a quelque raison de le croire. Pour saint Ignace du moins, nous le savons par le témoignage du P. Ferrusola. Dans une vie restée manuscrite de notre Bienheureux Père, il mentionne : « L'offrande généreuse qu'il fit de lui-même devant l'image de l'Immaculée Conception, acte qui marqua son entrée dans la première semaine, provoqua la secousse qui ébranla le château de Loyola (1), et lui valut enfin la visite de la Très Sainte Vierge et de son Fils (2). »

Nombre de ses enfants, théologiens, prédicateurs, professeurs ou missionnaires, suivirent l'exemple paternel, et nous avons là comme le secret d'un zèle ardent dont nous avons apporté tant de témoignages.

Un jour, Nicolas Ratkai demandait à saint Jean Berchmans : « Si vous vivez longtemps, n'écrirez-vous pas quelque livre en l'honneur de Notre-Dame, particulièrement sur son Immaculée Conception, à laquelle vous êtes si dévot ? — J'ai fait vœu de l'écrire, répondit Berchmans, et j'ai dans l'esprit le plan de ce travail. J'exposerai d'abord

1. « Avec des paroles ardentes et le visage baigné de larmes, il s'offrit à cette Reine du Ciel et à son divin Fils, pour faire de grandes choses à leur gloire, et il renouvela ses premiers engagements. Au même moment, une secousse terrible ébranla tout le château, mais surtout la chambre où il se trouvait. Les vitres des fenêtres volèrent en éclats ; la muraille se fendit, et aujourd'hui encore, on peut voir la large crevasse qui s'y produisit alors. Le sentiment commun fut que cette secousse était un effet de la rage des démons. Par ce qu'ils découvraient déjà dans Ignace, ces malins esprits avaient sans doute deviné ce qu'il serait un jour, et ils avaient voulu l'ensevelir sous sa demeure en ruine. » (*Saint Ignace de Loyola*, par le P. Daniel Bartoli. Traduction du P. Jacques Terrien. Lefort, 1893.)

2. Cité par le P. H. Watrigant, *La Ste Vierge a-t-elle aidé...* p. 24. Cf. Drive, *op. cit.*, p. 101, n° 2.

toutes les figures de l'Immaculée Conception, puis viendront les arguments directs et enfin les autorités et les miracles. » Jean avait d'ailleurs, nous dit le P. Guillaume van Aelst, recueilli un grand nombre d'arguments et d'exemples, et l'on ne le voyait jamais parler avec tant d'animation que lorsqu'il s'agissait de la glorieuse conception de Marie. Voici la protestation que le saint scolastique offrait, la dernière année de sa vie, à Notre-Dame en présence du Très Saint Sacrement : « Moi, Jean Berchmans, très indigne fils de la Compagnie de Jésus, je proteste devant vous et devant votre Fils, que je crois et confesse ici présent dans le très auguste sacrement de l'Eucharistie, que partout et toujours, à moins qu'une décision de l'Eglise ne s'y oppose, j'affirmerai et je défendrai votre Immaculée Conception. En foi de quoi, j'ai signé de mon propre sang, et tracé ci-dessous, le chiffre de la compagnie de Jésus. — L'an 1621. — Jean BERCHMANS.

Comme Berchmans, Sanchez (1) et bien d'autres se sont liés à Marie par ces saints engagements. Nous avons vu déjà dans quelles circonstances le V. P. du Pont avait promis de défendre l'Immaculée Conception (2) ; nous en rencontrerons d'autres exemples, bornons-nous pour l'instant à rapporter un seul trait.

Un jour de la Purification de Notre-Dame, comme le P. Laurent Goreto venait de renouveler ses vœux, sa poitrine s'ouvrit miraculeusement, et il vit aussitôt la Reine du ciel y déposer un cœur nouveau. En même temps, elle lui adressait ces paroles : « Garde bien ce cœur désormais, car il est à moi. » A cette faveur, il répondit sur-le-champ par la promesse de propager en toute manière et de défendre le culte de l'Immaculée Conception (3).

* * *

Ce qui fait notre admiration eut le malheur d'en scandaliser d'autres. Le plus fameux d'entre eux fut le célèbre Muratori. Caché sous le pseudonyme de Lamindus Pritanius, il attaqua violemment « le vœu sanguinaire », qui lui faisait horreur. C'est ainsi qu'il nommait l'engagement, pris par quelques-uns des Jésuites, de soutenir une doctrine si glorieuse pour Marie jusqu'à l'effusion de leur sang. Et le P. François Burgio de se mettre à réfuter, sous le nom de Candidus Parthenotimus, l'injurieux pamphlet (4).

1. *Mén. d'Espagne*, 10 septembre.
2. Voir plus haut, ch. III.
3. *Mén. d'Italie*, 17 juin.
4. *Le Mén. d'Italie* (6 mars), après le P. de Backer (*bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, t. 2, p. 496), attribue au P. Benoît Plazza le pseudonyme de « Candidus Parthenotimus » que Mgr Malou et le P. Sommervogel (*Bib. Mariana n° 516*) restituent au P. François Burgio.

Deux ans après, le P. Burgio publiait une dissertation sur le vœu de défendre l'Immaculée Conception. Aussitôt, Antonius Lampridius, nouveau pseudonyme de Muratori, réplique en faveur de Pritanius, avec autant de zèle, on le comprend du reste, qu'il en eût déployé s'il se fût agi de lui-même; il n'en demeure pas là, et il appelle encore à son secours Ferdinand Valdesius, troisième nom toujours du même Muratori. Dans cette bataille, après le P. Burgio, les PP. Mancuso, Vargyas, di Lorenzo, Petzler, et d'autres, entrèrent en lice. La lutte dura plus de vingt-cinq ans (1). Le Vén. Cardinal Bellarmin n'était pas assurément d'accord avec les tenants de Muratori, lui, qui ne craignait pas d'affirmer à propos de Berchmans: « Oh! l'admirable invention de souscrire ainsi de son sang une chose qui, au reste, comme le disait le pieux jeune homme, est on ne peut plus certaine. Pour ma part, je crois que c'est la Sainte Vierge elle-même qui lui a inspiré cet acte de dévotion! »

***

Sans souci de ces protestations, nos Pères continuèrent de s'efforcer, par tous moyens, de faire partager leur croyance. Ce fut, par exemple, grâce au P. Gil et à ses actives démarches, qu'après plusieurs autres, l'Université de Barcelone prit l'engagement de défendre la doctrine de la Conception sans tache (2).

Le P. Jean Lorin mourut à Dôle en 1634; ce fut l'un de nos plus doctes interprètes des Livres Saints, spécialement du livre des Psaumes. Or, le P. Alegambe nous assure que le P. Lorin profita de son influence pour propager et faire propager de tous côtés, en Italie, en France et jusqu'en Espagne la croyance et la dévotion envers l'Immaculée Conception: il en a été l'un des plus zélés et des plus heureux défenseurs. Ce fut sur ses conseils et à la grande joie de ses derniers jours, que l'Université de Dôle s'imposa la loi de n'admettre désormais personne au grade de docteur, à moins qu'il ne s'engageât par serment à défendre jusqu'à la mort le bienheureux privilège de Marie (3).

L'Université de Coïmbre ne se montra pas moins dévote que celles de Barcelone ou de Dôle: par les soins du P. Antoine Leyte, une table de marbre fut placée dans une des chapelles de l'Université, et sur cette table se trouvait gravé le serment solennel, prononcé par tous les docteurs, de soutenir la prérogative de la Reine des Anges. Le P. Leyte avait voué à Notre-Dame sa plume et sa voix; il lui ré-

1. Voir Mgr Malou, *op. cit.*, t. 2, p. 490 — Sommervogel, *Bib. Mar.*, n° 516-524.
2. *Mén. d'Espagne*, 15 septembre.
3. *Mén. de France*, 26 mars.

servait la meilleure part de ses jours et de ses nuits. Parvenu à plus de quatre-vingts ans, il se préparait avec un redoublement de ferveur, à honorer encore une fois, la fête de Marie conçue sans péché, lorsqu'il sentit ses forces défaillantes lui annoncer une mort prochaine. Avec l'humble confiance des saints, il accueillit ce présage; et, deux jours après qu'il eut rendu le dernier soupir, tout rayonnant de gloire, il apparaissait à l'un de ses plus chers amis, et le comblait de joie par ces consolantes paroles: « Mon cher Père, aujourd'hui, fête de Marie Immaculée, j'entre en paradis (1). »

Un vœu semblable fut fait en 1559 par les professeurs de Salamanque, à l'instigation du P. Ferdinand de Alcaraz, auquel était confiée la chaire de théologie (2).

La faculté de Strasbourg adopta la même doctrine: « Le collège des Jésuites, fondé à Molsheim par les évêques de Strasbourg, dit le Vicomte de Bussierre, fut un inappréciable bienfait pour l'Alsace. Les fils de saint Ignace opposèrent une puissante barrière aux envahissements doctrinaux de l'hérésie, affermirent dans la foi les villes et les campagnes de la province, procurèrent aux populations des pasteurs instruits et pleins de zèle, et à la jeunesse, des instituteurs capables. Fidèle aux enseignements de l'ancienne école de la cathédrale, le collège de Molsheim professait la foi en l'Immaculée Conception. Cette doctrine s'est perpétuée dans le diocèse. Plus tard, après l'établissement de la Faculté de théologie à Strasbourg, on n'y pouvait être reçu docteur, qu'en professant cette même foi (3). »

L'influence des Jésuites ne fut pas étrangère non plus au vœu qu'émit solennellement l'Université de Douai, le 2 juillet 1662.

« Dès l'année 1660, raconte un ancien manuscrit (4), plusieurs fameuses universités ayant fait un décret en faveur de l'Immaculée Conception, celle de Douai lui témoigna le même zèle.

» C'était déjà la pratique, en cette ville, de prononcer un discours latin, le 8 décembre, en son honneur, dans la salle du collège d'Anchin. Un Jésuite, ancien professeur en philosophie, se chargea, l'an 1661, de s'acquitter de ce discours: il le fit avec tant de piété que tous les corps de l'Université achevèrent de se déterminer à faire un acte public, pour soutenir dans leurs écoles l'Immaculée Conception.

» Deux ecclésiastiques firent chercher le plus habile sculpteur, et lui ordonnèrent de faire une statue de pierre de la hauteur de sept

1. *Mén. de Portugal*, 6 décembre.

2. Drive, *Op. cit.*, p. 125.

3. *Culte et pèlerinages de la T. Ste Vierge en Alsace*, par le Vicomte M. Th. de Bussierre, p. 65, note 1.

4. *Manuscrit de la bibliothèque communale d'Arras*, cité par Drive, *op. cit.*, p. 126.

pieds avec une couronne de lis sur la tête, un serpent sous les pieds et un lis en la main droite. Cette image de la Sainte Vierge devait être placée au-dessus de la porte du collège. »

Le chroniqueur relate ensuite l'ordre de la procession. Avec les élèves du collège royal, on y voyait figurer « les écoliers des deux collèges des Jésuites, superbement vêtus, les uns en anges, les autres à la romaine, ou en différentes manières »; ils tenaient la tête du cortège.

Quand le défilé eut atteint le portail du collège, où se trouvait élevée la monumentale statue de Notre-Dame, « on chanta en musique une hymne en l'honneur de la Sainte Vierge; après quoi, le recteur, qui s'était mis en un lieu un peu élevé, fit la lecture du vœu de toute l'université, qui était qu'elle choisissait la divine Marie pour sa protectrice perpétuelle, et qu'elle serait toujours prête, suivant les exhortations du Pape et le sentiment universel des fidèles, à enseigner et à défendre ouvertement sa Conception Immaculée. »

Il n'y eut pas que les Universités à s'engager ainsi à la défense de la Conception sans tache: les villes et les empires suivirent cet exemple. En 1616, par les conseils de nos pères, les habitants d'Astigis (Ecija) firent vœu, à moins de décision contraire émanée de l'Eglise, de soutenir jusqu'à l'effusion du sang, le privilège de la Vierge très pure. Ils furent les premiers, remarque Cordara (1), qui prêtèrent ce genre de serment, exemple qui fut suivi par un grand nombre d'autres cités (2). A Naples, en 1618, dans l'église de la maison professe, le vice-roi vint, pendant la Messe, au pied de l'autel, prononcer le serment de défendre jusqu'à la mort la Conception de Marie (3). Un saint et un apôtre, le V. P. Bernard Colnago, parvint à déterminer les principales villes de Sicile à choisir comme patronne la Reine du ciel sous son titre d'Immaculée (4).

Entre les souverains de l'Europe, peu ont manifesté envers la Conception Immaculée, une piété semblable à celle de l'empereur Ferdinand III. Ce prince fit élever sur une des places publiques de Vienne une statue de Marie Immaculée; en outre, toutes les Universités des Etats héréditaires de la maison d'Autriche durent exiger de leurs membres le serment, renouvelé chaque année, de défendre le privilège; nul n'était admis à prendre ses grades avant d'avoir prêté le même serment. Or, ce fut sous l'influence des Jésuites, ses maîtres,

1. Cordara, *Histor. Societ. Jesu*, Pars VI, L. I, nº 130.
2. Drive, *op. cit.*, 1re ed., p. 149.
3. *Vie de S. François Hieronymo*, par le P. Bach S. J. (Appendice.)
4. Drive, *Op. cit.*, 2e ed., p. 121.

que le pieux empereur prit ces mesures à la gloire de la Vierge, et nul n'y eut plus de part que les PP. Gans et Trinkellius (1).

En Espagne, le P. Alonso de Malavenda, plus connu sous le nom de Luis San Vitores, publia un ouvrage d'un genre spécial. C'est un mémoire présenté à don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV, pour introduire dans les armées espagnoles le vœu de s'attacher à la défense de l'Immaculée Conception. Nous ne savons pas bien si le livre obtint quelque résultat, ce qui est certain, c'est que ce vœu se généralisa dans les troupes du royaume sur la fin du dix-septième siècle (2).

C'était, on le voit, pour les Jésuites, un mode fécond d'apostolat que d'amener les fidèles et les princes, les universités et les villes, les nations mêmes, à s'engager à propager et à soutenir la cause de la Conception.

VII

Si les religieux de la Compagnie s'efforcent, par tous les moyens, de faire passer dans tous les cœurs, leur amour envers l'Immaculée Conception, avec quelle ferveur ne s'encouragent-ils pas les uns les autres, dans cet apostolat! Nous ne nous arrêterons pas à l'établir par des faits nombreux; nous avons déjà rencontré sur notre chemin maint exemple de cette sainte émulation. Nous avons vu saint Alphonse Rodriguez qui, toute sa vie, s'était fait, au milieu de ses frères, l'apôtre de la Conception très pure, chargé par Dieu, presque au terme de sa vie, de manifester officiellement à son Ordre la mission dont il était honoré. C'est encore saint Jean Berchmans qui excite, sans relâche, ses compagnons à aimer et à faire aimer le privilège de Marie.

« Il est convenable, disait-il souvent, que nous, enfants d'une si auguste Mère, nous la défendions précisément par où ses ennemis l'attaquent avec le plus de rage. » — Et encore : « Je veux, disait-il sur son lit de mort au P. Copponeo, que nous défendions jusqu'à la mort l'Immaculée Conception de notre Mère. » Et, sur le point de rendre le dernier soupir, ayant appris que le P. de Lugo, le futur Cardinal, préparait un ouvrage sur cette Conception, il le pressa vivement de le poursuivre avec zèle. L'année suivante, le P. de Lugo attestait par écrit le fait. Il attribuait même à l'intercession du saint jeune homme la reprise de la cause de la définition interrompue par la mort du roi Philippe III.

---

1. *Ménol. de Germanie*, 1re série, 11 mars et 18 septembre. — Cf. Verdière, *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, t. II. — *Imago Ii sæculi*, p. 362.

2. *Memorial al Sermô D. Juan de Austria...* en razon de la grande conveniencia del Vodo de la Immaculada Concepcion de Na Señora, en la esclarecida Orden de S. Juan y en los exercitos catolicos del Rey nuestro señor — Madrid, 1655.

Ce soin de s'encourager mutuellement à mieux aimer la Conception de Marie et à la faire mieux aimer, Notre-Dame daigne parfois le récompenser par de précieuses faveurs. Rappelons, par exemple, la mort consolante du Frère coadjuteur, Alphonse de Prado. Il se distinguait par une dévotion très tendre à la Bienheureuse Vierge; en vue de la faire connaître et chérir de plus en plus, sa coutume était d'entretenir souvent ses frères des perfections et des amabilités d'une si bonne Mère. Le jour de l'Immaculée Conception 1559, il se proposait de leur parler d'une fête chère à sa piété. Après la visite au Saint Sacrement, qui suit le souper, tous s'étaient réunis, pour l'entendre, au lieu ordinaire de la récréation. Alphonse s'attarda longtemps aux pieds de Notre-Seigneur; il semblait ne pouvoir s'en éloigner; il parut enfin, après une demi-heure d'oraison; son visage était comme épanoui par une joie céleste; il s'assit, mais, au même moment, inclinant la tête sur l'épaule de son plus proche voisin, il remit son âme entre les mains de Dieu: mort suave, que tous regardèrent comme un spécial bienfait de la Vierge; elle appelait son dévoué serviteur à contempler sa gloire dans les cieux. Alphonse était âgé de trente-six ans et en avait passé cinq dans la Compagnie (1).

* * *

Parmi les églises de Belgique, la première qui fut consacrée à l'Immaculée Conception fut celle d'un de nos noviciats, le noviciat de Malines, fondé par l'Archiduc Albert et l'Archiduchesse Isabelle (2). Ce menu détail d'histoire rappelle une parole que nous avons citée déjà, celle du Frère Attiret mourant: « Oh! la belle dévotion, et qu'on l'enseigne bien dans les noviciats de la Compagnie (3)! »

Ce zèle des Nôtres alla même si loin, que la province de Bétique adressa à Rome un *postulatum* ainsi conçu: « Postulatum ut nostri, post vota biennalia, emitterent iuramentum de tuenda Immaculata Conceptione. » Mais l'on ne crut pas devoir acquiescer à cette demande: les particuliers pouvaient s'engager; il ne convenait pas d'ajouter ainsi une obligation nouvelle aux vœux de religion (4).

Les Supérieurs faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour favoriser la dévotion à l'Immaculée Conception. C'est ainsi que nous voyons le V. P. Druzbicki écrire en 1629 dans son journal: « Primum provincialatus mei annum dedico Deo et pretiosissimae Parentis Immaculatae Conceptioni; in cuius honorem, respectu felicis successus, per illius honorem impetrandi: 1) singulis diebus, officium vel coro-

1. *Ménol. d'Espagne*, 8 décembre.
2. *Imago primi sæculi*, L. VI, p. 760 et 779.
3. Voir plus haut, ch. II.
4. Drive, *op. cit.*, 2e éd., p. 118.

nam de Conceptione dicam, 2) singulis mensibus Sacrum de eo mysterio dicam, 3) singulis in domibus huius provinciae curabo imagines Conceptionis in templis erigi, et in domibus ipsis si fieri poterit hoc secundum (1)... »

Enfin, à la veille de la suppression de la Compagnie, le P. Laurent Ricci, son Général, écrivait : « Opto atque peto, quod singulos vestrum libenter facturos esse non dubito, ut proximum festum Immaculatae Conceptionis Beatissimae Virginis singulari pietate celebrandum vobis proponatis, eique novendialem juxta morem piorum hominum praeparationem plenam sanctarum exercitationum praemittatis ad eum finem, ut Societati nostrae praesidio esse velit amantissima Mater. Peculiares exercitationes per eos dies non definio, quia minus ego praescribere possem, quam praestare parati sitis (2). »

***

Un dernier point de vue resterait peut-être à examiner avant de mettre fin à notre travail : Quelle fût la part prise par la Compagnie de Jésus à la définition longtemps et ardemment attendue ; il ne nous appartient guère d'y insister ici ; les pages qui précèdent ont probablement laissé entendre qu'elle y a contribué de tout son pouvoir. Quelle gloire peut lui en revenir, qu'importe ? Elle n'a désiré que l'honneur de sa Souveraine, trop heureuse, si Dieu a bien voulu se servir d'elle en quelque manière. Du moins, elle a toujours appelé de ses ardents désirs le temps où un nouveau fleuron resplendirait à la couronne de la Vierge. Dès les débuts de la Compagnie, Lainez se lève en faveur de l'Immaculée Conception, au Concile de Trente ; plus tard, Bellarmin, consulté par Paul V, répond : « Mon avis est qu'on peut définir que la doctrine d'après laquelle la T. Ste Vierge a été conçue sans péché doit être acceptée par tous les fidèles comme pieuse et sainte, de sorte qu'il ne soit plus permis ni de soutenir ni de défendre le sentiment contraire, sans témérité, sans scandale et sans être suspect d'hérésie (3). » Au dire du P. Budrioli, Benoît XIV lui avait manifesté l'intention de publier une bulle sur cette matière, et il l'avait même chargé d'en préparer le texte. Le projet pontifical ne semble pas avoir été mis à exécution (4). Suarez déclare que l'Immaculée Conception peut être définie dès que l'Eglise le jugera bon (5). Sans parler du rôle de plusieurs Jésuites dans les instances des rois d'Espagne auprès du Saint-Siège, disons seulement que ce

1. Durbicki, *op. cit.*, p. 13.
2. Lettre du 26 septembre 1758.
3. *Purpura Mariana*, p. 397.
4. Drive, *op. cit.*, p. 134.
5. Suarez, *disp. III, sect. 6, n° 7.*

fut un résumé de l'ouvrage du P. Lossada que Philippe V fit présenter au Pape Clément XII en 1732 (1).

Après avoir redit ces efforts éclatants, il nous sera sans doute permis de signaler des concours plus modestes, mais non moins touchants? Ce sont ceux de ces enfants de la Compagnie, qui offrirent leur vie en vue d'obtenir de Dieu la promulgation désirée. De ce nombre fut le frère scolastique Paul Granger, mort à vingt-six ans, en 1850, au collège de Brugelette. Dans ses notes, on trouva ce billet adressé à saint Joseph: « Je vous demande, mon bon père, que vous enflammiez de zèle les cœurs des fidèles, et en particulier le mien au sujet de l'affaire de l'Immaculée Conception. O mon bon père, je vais vous confier un désir de mon cœur: offrez à la Sainte Vierge ma misérable vie à cette intention. » L'offrande fut agréée et bientôt le F. Granger mourait, la renouvelant avec une joie céleste (2).

VIII

Nous voici au terme de cette étude. Nous prétendions montrer comment la Compagnie de Jésus avait reçu de Dieu la mission de défendre l'Immaculée Conception de Marie, d'en répandre la croyance et la dévotion dans tous les champs de son apostolat, dans les multiples fonctions de ses ministères. Apôtres du glorieux privilège de Notre-Dame, les Jésuites l'ont toujours été: comblés de faveurs par celle qui s'est elle-même appelée l'*Immaculée Conception*, pénétrés d'une tendre piété pour ce mystère unique, ils se sont tous efforcés d'accomplir leur mission bénie. Ecrivains de toutes sortes, prédicateurs et missionnaires, éducateurs, directeurs de congrégations, hommes d'œuvres, théologiens, ils ont proclamé que Marie a été conçue sans péché; ils l'ont fait proclamer autour d'eux, et s'ils ont contribué, par le labeur de leur apostolat, à préparer de loin une définition qu'ils appelaient de leurs vœux, le triomphe de Marie, dont nous fêtons, cette année, le cinquantenaire, aura été leur plus douce récompense.

Jersey, 2 juillet 1904. Fête de la Visitation.

E. VILLARET, S. J.

---

1. Malou, *op. cit.*, t. II, p. 326.

Nous avons parlé plus haut de la Congrégation des prêtres à Séville. Ce fut un de ses membres, le Chanoine Vasquez de Leca qui détermina Philippe III à patronner auprès du Pape la cause de l'Immaculée Conception ; il se rendit à Rome pour en poursuivre l'expédition.. (Drive, 149, 1re éd.)

Sur le rôle des PP. Ballerini, Passaglia, Schrader, Perrone, voir Malou, *op. cit.*, pref., p. XII.

2. *Vie*... par le P. Dufour d'Astafort, p. 116, 132, 136.

BELGIQUE.

Le Collège Saint-Joseph de Marneffe.

COMME ses aînés de Fribourg, de Brugelette et de Canterbury, le collège Saint-Joseph de Marneffe est né de la persécution. Lorsque la loi de 1901 nous interdit l'enseignement en France, on avisa aux moyens d'ouvrir à l'étranger quelques maisons d'éducation. Tout naturellement, aux proscrits en quête de liberté, s'offrait avec ses nombreux asiles l'hospitalière et tranquille Belgique, mieux faite que toute autre pour nous garder vivante au cœur l'image de la patrie, avec ses sites, ses horizons, avec ses mœurs, sa langue et par-dessus tout sa foi. La province de Paris eut la bonne fortune de découvrir sur un coteau proche de la Meuse, à mi-chemin entre Namur et Liége, dans le calme et l'air pur de la Hesbaye, une vaste propriété, toute disposée à réaliser l'idéal d'un collège à la campagne. L'entrée en possession eut lieu en août 1902; et ce château, accoutumé à des réunions et à des fêtes mondaines, essaya de revêtir des airs de moine et de faire oublier son passé folâtre. Pour l'y aider, on lui confia provisoirement une quinzaine de scolastiques aux prises avec la philosophie. Après une année, lui et eux paraissant assez graves, on licencia ce minuscule scolasticat, et on ouvrit le collège en octobre 1903, avec... 13 élèves, répartis en trois classes: sixième, cinquième et quatrième. On pensa qu'une division suffirait pour tout ce petit monde!

On avait commencé modestement; bon gré mal gré, on continua de même. Au début, les difficultés ne manquèrent pas: la principale venait des élèves, qui, eux, ne venaient pas; nous avions beau user de tous les meilleurs moyens pour nous faire connaître: le nom de Marneffe ne semblait éveiller en France aucun écho, et ce n'est que lentement que notre bataillon de 13 se grossit en 10 mois de six nouvelles recrues. Sans la confiance en Dieu, on eût capitulé. Mais nous avions intéressé à nos affaires un bon pourvoyeur, saint Joseph. Grâce à lui, à la rentrée de 1904, Marneffe fut tout étonné de voir arriver 70 élèves. Pour le coup, on fit deux divisions; il y eut les *grands*, Troisième en tête, et les *Petits*, ou mieux les *Plus petits*. Désormais, l'avenir paraissait assuré; il fallait construire, car nos 70 occupaient tout l'espace existant. En novembre, les travaux commencèrent, et neuf mois durant, il nous fut donné de vivre dans le voisinage agréable d'un chantier! Ce fut un âge de pierre et de fer pour les surveillants, qui durent supporter tour à tour ou à la fois les ouvriers, les briques, les tuiles, la poussière, la boue et bien d'autres distractions! Mais n'est-ce pas là le sort de toute maison qui se fonde? Aujourd'hui, tout est achevé, et notre collège a l'air d'une petite ville propre et coquette, blottie au sein de la verdure et des fleurs. Si vous daignez

bois l'hôtellerie, nouvellement bâtie : on s'y meut à l'aise : 24 chambres à deux lits chacune : voilà pour satisfaire la plus nombreuse famille ! Deux vastes salles pour les tables d'hôtes ; tout dans le haut, à l'usage des érudits, une riche bibliothèque. Bref, pour un hôtel de bon aloi, c'en est un : élégance, propreté, tranquillité, tarifs à prix réduits, tout vous invite à y demeurer quelques jours. Voici plus loin le château ; il est grave, comme il sied à une personne déjà sur le retour. A sa gauche, une galerie couverte, toute jeune et fraîche ; elle donne accès à la nouvelle chapelle, qu'il faut examiner en détail pour avoir une juste idée du style roman-mosan : sobre de décors, harmonieuse dans ses lignes, symbolique dans ses moindres parties, elle est bien l'église monacale, telle que la concevait le moyen âge. Pour nos enfants, dont plusieurs voient étinceler leur blason dans les gaies couleurs des vitraux, elle est le lieu préféré, le cœur d'où jaillit et rayonne la vie. Revenons dans le corridor qui nous mènera au collège ; nous y entrons par « l'Ancien Collège », un vieux reliquaire sans prétentions où nos 19 premiers étaient à l'aise ! Enfin, nous arrivons au morceau de résistance, sorti de terre ces derniers mois, il est spacieux, avec deux grands dortoirs au premier et au deuxième étages, et les classes au rez-de-chaussée. Là travaille et... dort notre studieuse jeunesse, car on lui doit ce compliment : dans son ensemble, elle fait bon accueil à la besogne, ce qui, joint au bon esprit et à la piété, nous permet de bien augurer de l'avenir. 102 sont inscrits, et beaucoup plus en perspective. Tous sont Français, ou du moins ne sont pas Belges : pour des motifs faciles à saisir, nous avons écarté toutes les demandes des familles de Belgique, même de nos plus proches et aimables voisins. Ici encore, c'est la France ; ce sont les programmes français que nous suivons, et l'on pense bien qu'ils ne font pas précisément notre consolation. *Dura lex, sed lex !* Nous tâchons d'en tirer le meilleur parti possible, maintenant autant qu'il dépend de nous les vieilles et bonnes études classiques, voire l'amour du grec, — un proscrit, lui aussi ! — et pour le reste, orientant nos préférences et le choix des parents vers la section Latin-Sciences, dont l'utilité nous apparaît plus immédiate et plus réelle pour les enfants que nous formons. Quant au Latin-Langues, il n'a qu'à se louer des efforts que nous faisons pour lui faciliter l'existence sous notre toit et la lui rendre même agréable. Il morcelle en despote notre horaire, bat en brèche français, latin, grec, sciences et nous accompagne jusque dans nos promenades. De fait, il y a profit pour tous : les élèves y augmentent leur vocabulaire ; les maîtres, leur acquis, et du même coup, sont arrachés de force aux vilaines habitudes de vie sédentaire.

Mais en nous inclinant devant les exigences des divers programmes,

nous jouissons ici d'un inappréciable avantage : nous sommes « chez nous », comme on l'était avant 1880, et dès lors, notre action est plus forte, notre entente plus complète, le bien plus uniforme, et plus réalisable aussi le but de la Compagnie A. M. D. G. Plus d'un, en parcourant ces lignes, trouvera que nous sommes les privilégiés de la persécution. Cela est vrai, et nous en bénissons Dieu qui nous met à même d'être des éducateurs selon l'esprit et le cœur de notre Bienheureux Père. Puissions-nous ne pas l'oublier, et de ces petits, que les parents nous ont confiés malgré la haine attachée à notre nom, malgré l'éloignement et ses douleurs, faire des hommes d'action, des chrétiens inconfusibles.

Un Directeur de Congrégation.

Le P. Onésime de Gouttepagnon 1838-1902.

LE Père Marie-Léonard-Onésime de Gouttepagnon naquit en la fête de saint Martin à Bellac, le 11 novembre 1838, dans un milieu de piété et de foi, dont l'heureuse influence devait réagir sur toute sa vie. Ce n'était point superflu. Ceux-là, en effet, qui ont connu le jeune religieux et l'homme fait, si calme, si maître de lui, d'une régularité presque mathématique, auraient peine à imaginer l'enfant et l'adolescent entêté, tenace, irascible, batailleur et débordant de vie.

Adroit et agile, merveilleusement doué dès l'enfance pour tous les jeux et pour tous les genres de sport, Onésime avait contrairement aux goûts communs dans sa famille un penchant marqué pour le monde. Le séjour à la campagne lui était à charge. Chez ce boute-en-train, qui n'admettait ni contradictions ni obstacles, la timidité faisait cependant de soudaines et déconcertantes apparitions. Durant dix ans, lui, si bon musicien, ne chantait jamais sans trembler et ce ne fut qu'après de persévérants efforts contre lui-même, qu'il en vint à oser parler en public. S'il arriva à dominer en partie la timidité, il n'en était pas de même pour les saillies du caractère et pour son naturel ardent.

Au collège Saint-Vincent de Poitiers, où il vint en 1852, il dut à une intervention personnelle de Monseigneur Pie, de ne pas être renvoyé pour insubordination. Au collège Saint-Clément de Metz, où il fit une année de sciences, il fut élu préfet de congrégation et faillit de nouveau être renvoyé. La vertu allait grandissant, mais la nature ne cédait pas.

***

A quelle époque se firent entendre à Onésime les premiers appels d'en haut ? Il semble que, vers l'âge de treize ans, la mort d'une sœur

nous honorer de votre visite, vous rencontrerez d'abord à l'orée des et d'un frère l'aient amené à de sérieuses réflexions. D'après une note intime, « ses souvenirs personnels font remonter à son année de rhétorique les premières attentions sérieuses à suivre les mouvements de l'Esprit-Saint en lui, afin d'arriver à connaître sa vocation. » La pensée d'être zouave pontifical l'attirait.

Au cours de son année de Metz, l'un de ses parents, le Père Brumault de Beauregard, fondateur de l'Orphelinat de Ben-ak-noun, de passage à Poitiers, avait raconté, qu'ayant une vocation religieuse et ne sachant trop dans quel ordre s'engager, il alla trouver son oncle, Monseigneur Brumault de Beauregard, évêque d'Orléans et lui demanda conseil. « Nous avons eu des protestants dans notre famille, répondit l'évêque, les Jésuites et en particulier le P. Maldonat, les ont jadis convertis. Nous avons contracté envers la Compagnie de Jésus une dette de reconnaissance. N'oubliez pas de rapporter ce fait à nos neveux et arrière-neveux. » Si cette parole fit impression sur Onésime, au moment où il hésitait entre plusieurs voies, elle ne le décida pas, et le 28 octobre 1859 seulement, après une retraite faite à Poitiers sous la direction du P. Le Blanc, il faisait son élection pour la Compagnie et le 11 novembre suivant, date de sa majorité, il franchissait le seuil du noviciat.

*
* *

Le P. Onésime de Gouttepagnon eut une longue régence, puisqu'il ne vint en philosophie qu'à l'âge de trente et un an. A Metz, à Vaugirard et à la rue des Postes, il fut tour à tour professeur et surveillant et le plus souvent les deux à la fois.

« C'était, écrit un de ses contemporains, un esprit très réfléchi, très méthodique, très persévérant. Ces qualités faisaient de lui un éducateur de premier ordre. Quand il était professeur, il avait chez lui un casier spécial avec le nom de chacun de ses élèves. Là il marquait tout ce qu'il apprenait sur leur compte par lui-même et par leurs surveillants. Tout était centralisé dans ce bureau de renseignements. De temps en temps, quand le Père voulait appeler quelqu'un, il consultait ses notes, dressait son réquisitoire et pouvait ainsi faire à l'élève un *speculum* circonstancié de sa conduite, de son attitude en classe, en étude, en division, et cela dans les plus petits détails. « Père, comment pouvez-vous savoir tout cela ? » Telle était l'exclamation ordinaire de l'enfant, confondu de se voir suivi de si près et avec tant de soin. Inutile d'ajouter que cette vigilance affectueuse et ferme, dont les élèves se sentaient entourés, lui donnait sur eux une autorité et une influence, dont il se servait pour faire aimer Dieu et le devoir.

» C'était un surveillant plutôt sévère et tenant beaucoup à la discipline; il souffrit beaucoup de ses fonctions qui ne lui donnaient au-

cune consolation, car il ne fit jamais de popularité. Sa grande force était de prévoir, de rester toujours parfaitement maître de lui-même et d'user avec la plus grande méthode des moyens à sa disposition. Il n'aimait pas les coups d'éclat et avait habitué sa division à obéir à un mot, à un geste de sa part. Très attentif à être parfaitement juste et à tenir compte du moindre effort, il s'était imposé de marquer trois fois par semaine les notes méritées par chacun de ses élèves; la note du samedi n'était que la moyenne de ces notes partielles; il était ainsi assuré de ne pas céder à l'impression du moment. »

A tel il a laissé l'impression d'un homme fort distingué tout à son devoir et avec lequel il était toujours facile de s'entendre. A cela rien d'étonnant. « Ne jamais refuser aucun service à ses collègues et de sa part ne leur en jamais demander aucun », était une de ses résolutions qu'il observa avec sa ténacité et sa persévérance ordinaires, au prix de sacrifices parfois héroïques, mais que Notre-Seigneur récompense toujours, avouait-il.

***

Au sortir du Troisième An, il remplit à Vannes et au Mans les postes de Sous-Préfet et de Directeur de Musique.

Cette dernière charge avait une grande importance à ses yeux. D'elle dépend l'éclat des fêtes religieuses et scolaires par où elle contribue à maintenir le bon esprit et à rehausser le prestige du collège; elle a une part prépondérante dans la formation artistique des élèves; près d'eux, elle est aussi un moyen d'apostolat. De là le soin avec lequel il préparait toutes choses et travaillait à une exécution aussi parfaite que possible; de là, sa préoccupation constante de donner aux élèves toute la part, dont ils étaient capables dans les exécutions, qu'il s'agît de chant, d'orchestre ou de fanfare, et cela quoi qu'il dût lui en coûter de travail; de là, son application persévérante à choisir les morceaux religieux, qu'il pensait devoir faire plus grande impression et porter les âmes à Dieu; de là, ses conseils si judicieux sur le chant religieux, conseils qu'il savait si bien faire passer en pratique lorsqu'il chantait lui-même. On pouvait n'être pas de son goût en musique, d'aucuns eussent souhaité peut-être plus de brio et de moderne dans sa manière; je crois que tous lui rendaient justice pour son zèle et pour le résultat final de ses efforts. Au reste, énergique et affable là comme partout, il maintenait dans tous les services de la direction de musique cet ordre et cette exactitude qui le caractérisaient.

Mais son vrai champ d'action, celui où il se fit vraiment connaître et apprécier, ce fut la Congrégation. Le Père de Gouttepagnon débutait dans le ministère comme directeur de la Congrégation des exter-

nes du Collège Sainte-Croix du Mans. Il succédait à des hommes qui avaient pris une grande influence dans cette congrégation et l'avaient mise en bonne voie de prospérité matérielle et spirituelle; il sut faire rapidement honneur à cette lourde succession.

Dès l'abord, il gagna l'estime et l'affection de tous par cette simplicité distinguée cette aménité calme, cette sagesse et cette mesure en tout dont il s'était fait une seconde nature; puis, sans bruit, mais avec une méthodique constance il poursuivit l'idéal qu'il s'était fixé. Fidèle aux traditions de la Compagnie, il n'envisageait pas la congrégation, comme un assemblage de bonnes volontés disparates et individuelles, dociles mais plus ou moins inertes. Elle devait être une famille, un corps dans lequel il importait d'entretenir la vie, vie dont bénéficiait au surplus chacun des membres. Pour cela, tout d'abord, il multipliait les charges, autant qu'il le pouvait raisonnablement, afin d'intéresser le plus d'individualités possibles à la vie du corps. Attentif et vigilant à tout diriger et à donner en temps opportun le conseil voulu, il laissait une grande initiative aux divers officiers, sacrifiant au besoin sa façon de voir en des choses de moindre importance, et, lorsqu'il croyait devoir l'imposer, le faisant avec tant de tact qu'on avait l'illusion de vouloir soi-même ce qu'il vous persuadait si doucement. Mais ce n'était pas assez de laisser libre cours à l'initiative, de la diriger et de l'encourager, il fallait la stimuler, il fallait indirectement par le moyen des dignitaires et directement aussi par l'action personnelle, maintenir chez tous ferveur et zèle.

Aussi tenait-il à ce que les réunions se fissent avec grande exactitude, et que l'on n'y manquât pas sans raison grave; sur ce point il se montra parfois exigeant et, contre son habitude, presque dur. Lorsqu'en 1881, le collège fut momentanément fermé, le Père de Gouttepagnon obtint, que ses congréganistes se réunissent dans une chapelle de la Cathédrale. Le conseil se tenait sur la promenade publique ou dans quelque maison particulière. Plus tard, les élèves, ayant pu rentrer, mais non encore lui, il envoyait son exhortation écrite au Préfet de la Congrégation qui la lisait à la réunion et la présidait en sa place. Son zèle n'était vraiment jamais à bout d'expédients. Sa parole n'avait rien d'oratoire, il traitait des sujets pratiques et le plus souvent inspirés par les besoins du moment. Il savait à merveille tirer leçon d'une fête, d'un événement, des fluctuations et des incidents de la vie de collège. Tout cela était dit avec calme et piété et l'on sortait de la chapelle l'âme apaisée, sérieusement orientée vers le bien. Plus éloquent, il eût pu paraître saisir davantage; je ne sais s'il eût conduit plus près de Dieu.

Comment tant de calme engendrait-il la vie et comment la mono-

tonie fut-elle inconnue dans ce cénacle? Le Père de Gouttepagnon excellait dans l'usage des industries capables d'entretenir la ferveur sans l'exalter.

Les fêtes d'abord faisaient l'objet de sa plus grande sollicitude. La décoration devait être aussi riche et aussi réussie que possible; il fallait que les congréganistes pussent être fiers de leur sanctuaire. Puis les chants; comme il y veillait! Témoin ces trois cahiers de musique où il transcrivit de sa propre main, à mesure qu'il les rencontrait, les morceaux qu'il destinait à ces fêtes intimes. Tous les anciens se rappellent avec consolation ces pieuses exécutions, ces cantiques d'action de grâces, chantés par lui avec le nuancé d'un artiste et l'âme d'un père, qui veut faire prier ses enfants. Ces fêtes on y pensait plusieurs semaines d'avance et surtout l'on s'y préparait pieusement. Le Père y tenait, et, au besoin, les neuvaines qu'il organisait seraient venues à point pour rappeler à l'ordre les oublieux et les négligents. Dès lors, comment le jour venu, les cœurs n'eussent-ils pas été tout entiers à la dévotion et à la joie? Dans la chapelle resplendissante de lumière, en contemplant au milieu d'un bosquet de fleurs la belle statue de Marie Immaculée couronnée de son diadème, parée de sa chape de velours bleu, ne priait-on pas d'instinct! Aussi tel étourdi, qui n'avait certes rien d'un mystique, avouait préférer une de ces solennités à toutes les distractions qu'on eût pu lui offrir. La fête ainsi passée laissait trace dans l'âme et pour l'y maintenir active et bienfaisante, le Père savait en raviver le souvenir dans ses exhortations. Après avoir prié pour se préparer, on priait encore pour remercier. Les fêtes, comme toutes les choses solennelles, étaient rares; cinq par an. Dans l'intervalle il fallait tenir les congréganistes en haleine. En tous temps d'abord les petites feuilles de sacrifices fidèlement distribuées, et non moins fidèlement exigées, excitaient la ferveur et piquaient l'émulation à la générosité. Détail puéril, discutable même, si on veut, mais qui produisait pourtant son effet: la décoration de l'autel variait suivant le nombre plus ou moins grand de sacrifices offerts.

Puis, dès le début de l'année, peu après la retraite, la Toussaint et la fête des Morts rappelaient le souvenir des congréganistes défunts et étaient l'occasion de quelque fraternelle cérémonie à leur intention. Bien vite on arrivait à la grande fête du 8 décembre. Ensuite c'était Noël. Ce jour-là, les congréganistes avaient leur crèche devant laquelle ils se réunissaient pour honorer en famille le divin Enfant. A ses pieds chacun déposait les offrandes qu'il destinait aux pauvres secourus par la congrégation ou aux vieux des Petites Sœurs. Car il fallait préparer les Rois. Pour cette fête, en effet, les congréganistes se transportaient avec armes et bagages dans le domaine de leurs

vénérables protégés. Cortège des mages, chansons, tours d'adresse, comédie, rien ne manquait au spectacle, interrompu par une distribution de douceurs et d'objets utiles et auquel succédait comme de juste un salut en musique. Bientôt venait le carême avec le chemin de croix de chaque semaine, accompli avec d'autant plus de piété que c'était un exercice libre. En même temps, le mois de saint Joseph, spécialement cher aux congréganistes et durant lequel de nombreuses lampes — parfois jusqu'à vingt à la fois — brûlaient devant la statue du grand Saint. Après Pâques, le mois de Marie avec le petit pèlerinage des congréganistes à quelque sanctuaire voisin ; puis le mois du Sacré-Cœur, souvent aussi marqué par une pieuse promenade à une chapelle située à l'extrémité des faubourgs et dédiée au Cœur divin. C'était aussi l'époque de la première communion et d'un redoublement de prières à l'intention des plus jeunes qui devaient y prendre part. Enfin, le mois de Juillet, avec les neuvaines pour les examens et les lampes multipliées aux pieds de saint Joseph pour le succès des aînés de la famille. Comme l'année avait passé vite et pieusement !

Au reste, le Père faisait feu de tout bois pour réchauffer la ferveur ; l'érection d'un chemin de croix, l'offrande de quelque relique insigne faite à la congrégation, la réception d'une bénédiction du Saint-Père étaient autant d'occasions de ranimer la vie surnaturelle parmi les congréganistes. Chaque année voyait s'ajouter quelque chose à l'ornementation de la chapelle : tableaux, statues y prenaient place tour à tour, offrant un nouvel aliment à la piété. Quelque censeur chagrin aurait peut-être pu trouver que le sanctuaire tournait au musée et crier à la multiplicité des dévotions. Le Père, lui, avait son idée, faire de sa chapelle un livre redisant sous toutes les formes possibles le nom et l'amour de Marie ; les enfants le comprenaient et leur âme en était consolée et aidée. C'est pour cela encore qu'il y fit placer ces cadres remplis de médailles provenant de divers sanctuaires consacrés à Marie, pour cela qu'il provoqua l'offrande de ces *ex-voto* de marbre qui, peu à peu, vinrent tapisser les parois du sanctuaire. Aussi les étrangers qui y pénétraient étaient-ils saisis d'une impression de ferveur et d'intensité de vie surnaturelle, peu commune. Aussi encore, les aînés, en quittant le cher sanctuaire, tenaient-ils à honneur d'y laisser un cadeau qui, en contribuant à l'embellir, perpétuât pour les générations futures le témoignage de leur reconnaissance et de leur amour envers Marie.

L'avenir ! le P. de Gouttepagnon y songeait non moins qu'au présent ! N'était-ce pas pour les congréganistes de l'avenir qu'il avait mis en ordre avec tant de soin les archives de la Congrégation ? pour eux qu'il avait commencé de rédiger le pieux ménologe contenant les vies édifiantes des congréganistes défunts ?

L'avenir! c'est encore lui, que le Père avait en vue lorsque, désireux de prévenir ses enfants contre les assauts toujours possibles des sectes impies acharnées à déchristianiser la France, et entrant en cela dans l'esprit de l'Encyclique que S. S. le Pape Léon XIII venait de publier, il eut l'idée de demander, et, fidèle à son principe, de faire demander par le préfet de la Congrégation au T. R. P. Vicaire, l'insertion, dans la formule de consécration des congréganistes de l'Immaculée Conception, d'un engagement de ne jamais faire partie des sociétés condamnées par l'Eglise. Les termes de l'engagement à insérer, rédigés par le Conseil de la congrégation sur la demande même de sa Paternité qui voulait lui en laisser l'honneur et la consolation, furent entièrement approuvés, et, le 18 mars 1880, le T. R. Père Anderledy daignait adresser au Préfet une lettre autographe félicitant les congréganistes, formulant son approbation et modifiant de sa main quelques mots pour aller plus complètement au but cherché (1).

Cette démarche et sa réussite restent assurément un des plus beaux titres du P. de Gouttepagnon à la reconnaissance de ses enfants et une preuve non équivoque de son dévouement à leurs âmes. Son zèle alla même plus loin. Encouragé par une approbation si haute et désireux d'en faire partager les fruits à ses frères, il se mit en rapport avec plusieurs Directeurs de Congrégation des autres provinces, leur communiqua la formule adoptée, et en devint ainsi, non sans succès, le propagateur à travers la France.

Sans bruit, son action savait s'étendre au loin.

Tel était le Père de Gouttepagnon dans la direction d'ensemble de sa congrégation; tel il restait proportion gardée dans son action sur les individus. Calme, prudent, méthodique en même temps que zélé, il l'était en particulier comme en public. Qui donc de ses anciens oublierait son accueil si paisiblement aimable, alors même qu'on le troublait dans son travail? Car elle était bien située pour lui faire pratiquer la patience, cette chambre touchant l'étude, avec sa double porte qui permettait d'entrer à tout instant et sans attirer l'attention. Aussi, commë l'on en usait, et que d'âmes d'enfants, de jeunes gens, ont dû à cette facilité d'accès près d'un homme toujours à leur disposition, leur conversion ou leur avancement dans la vertu!

Le Père Onésime était bon, mais d'une bonté qui n'avait rien d'affecté, d'une bonté surtout, qui ne sentait pas la popularité. Chez lui, point de ces familiarités paternelles, que certains croient utiles au succès de leur apostolat. Sa réserve surprenait d'abord, bien vite

1. Après les mots de la formule : « contra tuum honorem agatur », on ajouta : « insuper promitto me nunquam ulli occultæ societati ab Ecclesia damnatæ nomen daturum, catholicam vero fidem et Sacratissimi Cordis Jesu Filii tui cultum verbo et opere propagaturum. »

elle édifiait, sans jamais éloigner: son accueil si ouvert, sa façon de s'intéresser à tout ce qui touchait son visiteur, sa condescendance si simple à se mettre lui-même en scène, à raconter quelque trait personnel, quand il le jugeait utile à la gloire de Dieu, tout cela mettait à l'aise et gagnait vite le cœur. Rien d'inquisiteur dans sa manière de traiter, rien qui rappelât la « furia » du soldat de Dieu qui veut enlever d'assaut une place forte; c'était bien plutôt la « pénétration pacifique ». Homme d'expérience et de conseil sûr, les plus formés trouvaient en lui la lumière et le point d'appui solide, dont leur maturité avait besoin. Avec les natures plus jeunes, plus informes ou plus difficiles, ses souvenirs de jeunesse lui revenaient à point pour le faire patient et confiant quand même. Ne s'étonnant de rien, supportant les saillies de caractère, indulgent devant les rechutes prévues, il savait dire à propos le mot qui soutient, relève, encourage, ou fait réfléchir; attendant sans se décourager l'heure de Dieu. De sa part, une parole de surprise — factice — ou d'ironie bienveillante produisait plus d'effet qu'un long sermon. Discret en tout, s'il poussait fortement à la vertu et à la piété, il savait cependant proportionner son action à la capacité de chacun. Porté par une tendance naturelle, qui le faisait appeler parfois amicalement le Père la Méthode — à une régularité un peu trop mathématique, il ne fut cependant jamais un directeur étroit et despotique. On a dit qu'il avait des théories et des recettes pour tout; c'était un peu vrai. Mais, tout en gardant ses idées, il acceptait assez bien la plaisanterie sur ce point, et son bon sens et sa largeur de vue le défendirent toujours des excès qui eussent pu s'en suivre. Il offrait le secours de ses industries, sans les imposer, souverainement respectueux de la liberté de l'âme et de l'action du Saint-Esprit.

Ceux qui ont passé par les mains du P. de Gouttepagnon ont gardé de lui un souvenir, non peut-être enthousiaste, mais calme et profond comme son action. Sans parler de ceux de ses enfants qui entrèrent dans le clergé ou les ordres religieux, partout ils ont fait preuve de cette piété sérieuse et de ce dévouement apostolique qu'il leur avait lentement inculqués!

Oui, son rêve était bien, par cette œuvre patiente, de donner à l'Eglise et à la France des hommes d'action. C'est pour continuer en ce sens la formation commencée au collège, qu'à une époque où l'Association Catholique de la jeunesse française n'avait pas encore mis en honneur les œuvres de jeunes gens, il avait tenté d'organiser sous le titre de *Conférence Guéranger*, une réunion d'anciens élèves, sur le modèle de la *Conférence Olivaint* de Paris et de la *Conférence Saint-François de Sales* de Poitiers.

Le P. Onésime eut à diriger beaucoup de vocations sacerdotales ou religieuses. Docile à la prescription de saint Ignace, il laissait agir Dieu dans l'âme, se contentant de préparer le terrain au germe de la vocation en développant l'amour de Dieu et la générosité à son service. Lui faisait-on quelque ouverture, il l'accueillait sans enthousiasme, et n'y revenait presque jamais de lui-même. Il tâchait de seconder indirectement l'action de la grâce et c'était tout. On était vraiment surpris et déconcerté parfois de cette réserve. Mais comme on en était dédommagé à l'heure décisive. Le Père alors consulté formulait nettement un avis dont le poids et l'autorité grandissaient du long silence qui l'avait précédé, et l'âme se retirait forte d'une décision que la raison seule et les vues surnaturelles avaient indubitablement dictée.

Telle fut l'œuvre du P. O. de Gouttepagnon auprès des enfants et des jeunes gens. Il rêvait de s'y dévouer longtemps encore. Mais la Providence lui demanda le sacrifice de ce champ d'apostolat pour en ouvrir un autre à son zèle.

***

Dès 1880, la direction du P. de Gouttepagnon avait commencé à être appréciée dans les communautés et par les personnes du monde. Grâce à son tact exquis, il gagnait et gardait la confiance des âmes que la Providence lui amenait.

« Il avait une manière à la fois douce, calme et froide d'aborder l'âme qui venait à lui. Il ne se départait jamais de cette forme tempérée par la distinction, la suavité et la délicatesse de sa parole; il était facile de comprendre qu'elle résultait d'une volonté soigneuse de laisser à Notre-Seigneur sa place entière.

» Sa direction était ferme, sage, prudente, discrète, et révélait le calme d'une âme qui se possède toujours. Du reste, s'agissait-il de quelque décision à prendre, ses réponses précises, claires et profondes ne laissaient pas une hésitation à l'âme sur le meilleur parti à prendre. Que si l'on essayait de le faire revenir sur sa décision : — « Faites comme vous voudrez, disait-il, mais je ne changerai pas ma réponse. — Insistait-on encore, quelques mots d'une douce ironie tombaient des lèvres du Père à la façon d'une petite douche d'eau froide et terminaient l'entretien, laissant l'âme calme et reconnaissante. »

A une supérieure de communauté, qui le consultait sur la manière de gouverner, il répondait un jour : « Vous devez faire toujours respecter la part d'autorité que Dieu vous a donnée et ne rien passer sur ce point Quand, devant Dieu, vous avez vu que vous devez dire ou faire quelque chose, ne discutez plus : agissez, et si dans l'accomplissement de ce devoir vous avez fait de la peine et qu'on vous le

témoigne, posez de suite l'âme dans le surnaturel et rien de plus. »

« Poser l'âme dans le surnaturel », ce fut le constant effort du P. de Gouttepagnon; là est le secret de son influence.

Ce fut aussi sa force. Ministre six ans au Mans, trois ans supérieur à Bourges, directeur d'œuvres importantes à Nantes et à Poitiers, il eut souvent à commander et ce fut toujours pour lui une épreuve. Pris entre sa timidité réservée d'une part, et d'autre part sa délicatesse religieuse, son esprit de régularité et sa tenacité de caractère, il était impossible qu'il ne souffrît pas, impossible aussi qu'il ne heurtât parfois autour de lui. Son intention resta toujours si parfaitement pure et dégagée de tout désordre conscient qu'il avouait avoir pu se tromper, mais ne pas se souvenir d'avoir jamais eu rien à regretter devant Dieu.

***

Il travaillait toujours avec courage tout en se sentant vieillir. Il le constatait, disait-il, à un certain vide qui commençait à se faire autour de lui et de ses ministères. Puis, sa santé toujours précaire, malgré les apparences, était depuis un certain temps déjà sérieusement atteinte. A quelqu'un qui lui demandait, comment il était arrivé à une si grande possession de lui-même, il répondit simplement: « Demandez-le à mon foie. » Les multiples épreuves physiques et morales, conséquence de la vie de dispersion contribuèrent à aggraver son état. Successivement il fut pris d'infirmités diverses, et encore en pleine possession de lui-même, il eut ainsi à faire au bon Dieu le sacrifice de chacun de ses organes. Il regardait cela comme une grande grâce ainsi que de pouvoir mettre son repos forcé à profit pour vivre tout entier de la pensée de Dieu et de l'éternité.

Le lundi 27 octobre 1902, il fut pris subitement par la paralysie; le lendemain en pleine connaissance il reçut l'Extrême-Onction tenant dans ses mains jointes son Crucifix des Vœux et son chapelet: «Je meurs en paix, dit-il deux fois avec son calme ordinaire; sans doute j'aurai à faire un long purgatoire; mais j'ai confiance en la miséricorde de Notre-Seigneur et je compte sur vos prières. » Il parla des grâces nombreuses qu'il avait reçues, surtout de cette grâce, qui lui était donnée, de mourir dans la Compagnie, ajoutant avec insistance qu'une de ses consolations à cette heure était d'avoir toujours aimé l'obéissance.

Il demanda à son confesseur de bénir de l'eau de saint Ignace, voulant qu'on en mît quelques gouttes dans tout ce qu'il prenait. Aucune plainte ou signe d'impatience, aucune angoisse, tristesse ou inquiétude. Il priait sans cesse ou répétait doucement les invocations qu'on lui suggérait, jusqu'au moment où, vers deux heures du matin, il rendit paisiblement son âme à Dieu.

APPENDICE.

Notice sur les anciens Jésuites massacrés aux journées de Septembre (1).

(Suite)

RENÉ MARIE ANDRIEUX.

D'APRÈS les registres paroissiaux de l'église Saint-Sauveur de Rennes, René-Marie Andrieux, « fils du sieur René Andrieux, marchand, et de demoiselle Jeanne Poitrino, son épouse », né le 16 février 1742, fut baptisé le lendemain.

Un document conservé aux archives d'Ille et Vilaine, fonds de l'ancien collège, nous apprend qu'en 1759 René-Marie était élève de grammaire au collège des Jésuites de Rennes : c'est un programme d'exercices scolaires publics, donnés dans cet établissement, le 31 août et 1er septembre 1759, par les écoliers de grammaire, à l'occasion de la distribution des prix. Parmi les élèves choisis, qui devaient interpréter certains passages d'auteurs classiques, on trouve René-Marie Andrieux, de Rennes, congréganiste : *Renatus Maria Andrieux*, *sodalis*, *Rhedonæus.*

Après sa rhétorique il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Paris, le 27 septembre 1761, c'est-à-dire peu de temps avant la suppression de cet ordre en France.

Plus tard, d'après une note insérée dans l'*Histoire de la Persécution Révolutionnaire en Bretagne* de l'abbé Tresvaux, M. Andrieux s'attacha au Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet et devint membre de la Communauté des Nicolaïtes, qui dirigeaient ce Séminaire et celui de Laon. Nommé supérieur de cette dernière maison, raconte-t-on dans le même ouvrage, il faillit y périr victime d'un attentat. Parmi les clercs qu'il avait à gouverner il s'en trouvait un qui était sans mœurs, et voulait cependant obtenir un riche bénéfice qu'un de ses oncles, chanoine, avait l'intention de lui résigner. M. Andrieux crut devoir avertir ce chanoine de la mauvaise conduite de son neveu et le fit, par cet avis, changer de résolution. Poussé par un sentiment de vengeance, ce clerc profita un jour de ses fonctions pour jeter du poison dans les burettes dont le supérieur devait se servir à la messe. Le bruit de cet empoisonnement se répandit bientôt dans la ville. Les magistrats, instruits du crime, firent cerner le séminaire par un détachement de cavalerie. Mais M. Andrieux, bien qu'il fût dans un état alarmant, eut la générosité de favoriser l'évasion du coupable et même de lui donner de l'argent.

En 1786, dit encore la note où nous avons puisé ce qui précède, les prêtres de St-Nicolas du Chardonnet, pleins de respect pour sa vertu et son mérite, le choisirent comme supérieur général.

---

1. Nous omettrons la notice du P. Lanfant qui a paru en deux articles dans les *Études* (5 octobre et 20 octobre 1905).

Il occupait encore cette charge, quand se déchaîna la persécution révolutionnaire. Au témoignage de l'abbé Guillon, M. Andrieux avait soutenu la sainte renommée de cette congrégation des Nicolaïtes avec un tel succès, que les ennemis de la religion « ayant prévu dès 1791 l'obstacle qu'elle opposerait à leurs desseins, et cherchant dès lors un prétexte pour la persécuter, avaient commencé par demander à son général, qu'à cet effet ils considérèrent astucieusement comme un fonctionnaire public, le serment de la Constitution civile du clergé ([1]). » Le courageux supérieur refusa et il eut la consolation de voir ses prêtres, animés par son exemple, le suivre dans sa fidélité.

L'économe du séminaire Saint-Firmin, l'abbé Boulangier, raconte ainsi son arrestation et son emprisonnement : « Comme ces messieurs de la communauté Saint-Nicolas du Chardonnet étaient tous restés fidèles à l'Église, malgré les sollicitations qu'on leur avait faites, malgré les vexations qu'on leur avait fait essuyer, ce fut sur eux que se fixèrent surtout les regards des nouveaux tyrans. Dès le soir du 12 août, un commissaire, accompagné de fusiliers, se transporta au séminaire Saint-Nicolas, et y mit aux arrêts toutes les personnes qui s'y trouvèrent. Le lendemain, 13 août, une sentinelle fut mise à la porte du séminaire Saint-Firmin, avec la consigne de laisser entrer tout le monde et de ne laisser sortir personne. Sur les 8 heures du matin du même jour, on entendit des cris devant le séminaire. C'était M. Andrieux, supérieur de la communauté de Saint Nicolas, que l'on amenait en soutane, nue tête, au comité de la Section. Environ une heure après, le bruit redoubla par l'arrivée de tout ce que les soldats avaient trouvé de catholiques dans la maison de Saint-Nicolas. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'étaient assemblés devant le séminaire Saint-Firmin, et applaudissaient aux nouveaux outrages que l'on faisait essuyer à des prêtres qui les avaient comblés de bienfaits en tous genres... Un homme de troupe demanda qu'on lui livrât ces confesseurs de la foi afin, disait-il, de les expédier tout de suite avec sa hache ; les autres criaient « A la lanterne ! » Tous [les prisonniers] furent conduits au comité de la Section, et de là au comité militaire, où leur domestique leur apporta à dîner, et où ils demeurèrent en attendant que messieurs de St-Firmin leur eussent fait préparer des logements ([2]). »

René-Marie Andrieux reçut la mort le 3 septembre, ainsi que l'atteste l'*État du nombre des prêtres réfractaires détenus à St-Firmin et péris le 3 septembre* ([3]). Cette liste donne la date de son arrestation, ses prénoms et son âge. Crétineau-Joly, dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus* ([4]), le cite parmi les anciens Jésuites victimes des *Journées de septembre.*

1. Guillon, *Martyrs de la Foi*, II, p. 82.
2. Relation inédite. Archives de l'École Ste-Geneviève.
3. Publié dans Guillon, *Les martyrs de la Foi.*
4. Tome V, p. 362, édit. 1851.

VINCENT-JOSEPH LE ROUSSEAU.

Vincent-Joseph Le Rousseau ([1]) de Rosancoat naquit le 3 juillet 1726, à Châteauneuf-du-Faou, dans la partie du diocèse de Quimper qui formait alors la Haute-Cornouaille. Il fut baptisé le lendemain.

Suivant l'acte de baptême, conservé dans les registres paroissiaux, il était fils de « Messire Pierre-Marie Le Rousseau, écuyer, seigneur de Rosancoat, lieutenant civil et criminel des juridictions royales de Chateauneuf, Huelgoat, Landelo et Gourin, et de dame Anne-Paule de la Garde son épouse. »

D'après le nobiliaire de Bretagne, par M. de Courcy, la famille Le Rousseau de Rosancoat portait *d'azur à trois soleils d'or*, *un croissant de même en abyme*.

Vincent-Joseph dut faire ses études au collège des Jésuites de Quimper, car je trouve son nom sur le programme imprimé d'une séance littéraire à la date du 26 août 1742 ; il était alors élève de seconde et congréganiste de la Sainte Vierge.

« *Ænigmata proponent ac solvent :*

In Rhetorica

N. N. N. N.

In secunda

Vincentius Le Rousseau, *sodalis*, *a Castro novo* ([2]). *etc*......

A l'âge de 17 ans il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Paris, le 11 octobre 1743. Son noviciat terminé, il commence à Louis-le-Grand deux années de philosophie. Plus tard je le trouve au collège d'Arras professeur de Troisième puis de Rhétorique, ensuite à Quimper où il régente de nouveau la grammaire en Troisième. De là il revient à Louis-le-Grand pour y faire d'abord une troisième année de philosophie avec le titre de répétiteur, puis ses quatre années de théologie. Ordonné prêtre, et ses études terminées, il alla faire en 1758-59 sa troisième année de probation à Rouen. Les années suivantes de 1759 à 1761 il est au collège de Nevers, ministre, professeur de philosophie et directeur de la congrégation des élèves ([3]). En 1762, au moment de la suppression des Jésuites en France, il se trouvait au collège de Quimper, directeur de la maison de retraites des hommes.

Ensuite, impossible de rencontrer sa trace jusqu'en 1774. A cette époque, revenu dans son diocèse d'origine, il est directeur spirituel des Ursulines de Carhaix. Il garde cette fonction jusqu'en 1780. Entre ces deux dates sa signature se rencontre à plusieurs reprises dans les *Registres des Élections* ([4]) et dans ceux des *Vêtures et professions* de cette communauté ([5]).

1. Ou : Le Rouxeau.
2. Archives du Finistère. Série D.
3. Catalogues de la Compagnie de Jésus.
4. Archives des Ursulines de Carhaix.
5. Archives du Finistère. L'ancien jésuite signe Le Rousseau, prêtre, ou J. V. Le Rousseau

Monseigneur Conen de St-Luc, qui eut alors l'occasion de le connaître, sut l'apprécier, et laissa de lui une mention très honorable dans son *Memento des visites pastorales*, encore conservé à l'évêché de Quimper. Voici ce qu'on y lit, à la page 92 : « Le Rousseau — prêtre — a été jésuite, profès des quatre vœux — directeur des dames Ursulines en 177... (*sic*) — Sujet de distinction en tout genre... a quitté en 1780 [1]. »

Quand et à quel propos le P. Le Rousseau quitta-t-il son diocèse d'origine ? alla-t-il de là directement à Paris ? Je n'ai trouvé nul renseignement à ce sujet. Suivant l'abbé Guillon, il était directeur spirituel des Visitandines de la rue du Bac, quand éclata la Révolution. De fait, en 1790, d'après une déclaration qu'il fit le 12 février, il habitait rue du Bac et jouissait d'une pension de 450 livres comme ex-jésuite [2].

Si l'on en croit l'auteur des *Martyrs de la foi pendant la Révolution*, le P. Le Rousseau, bien qu'il n'eût point prêté le serment de la constitution civile du clergé, « ne s'était pas attiré particulièrement l'animadversion des « impies. Sa conduite paisible et modeste l'avait soustrait à leur attention, « et lorsque après la journée du 10 août 1792, on se mit à poursuivre les « prêtres pour les enfermer, l'on ne pensait même point à lui. Mais il fut « rencontré fortuitement par les satellites de la persécution, qui en cher- « chaient un autre. Le comité civil de la section, devant lequel on le « conduisit, reconnut bien la méprise, mais, comme Rousseau ne voulait « pas prêter le serment civique, il fut envoyé avec d'autres confesseurs de « la foi dans l'église des Carmes... et massacré le 2 septembre 1792. »

Un document de l'époque révolutionnaire, cité par Delarc dans son *Église de Paris, pendant la Révolution* [3], et que j'ai trouvé en entier aux Archives nationales, pourrait, si l'on n'y prend garde, faire douter de l'identité de cette victime des massacres ; nous allons voir au contraire qu'il en est un *confirmatur*.

C'est l'acte d'accusation, dressé par Fouquier-Tinville, contre sept Carmélites et une Visitandine, arrêtées rue Cassette le 1er décembre 1793, et qui comparurent devant le tribunal révolutionnaire le 9 février 1794, par conséquent plus d'un an après les massacres de septembre 1792. Un passage de cet acte d'accusation mentionne Le Rousseau de Rosancoat, et en de tels termes qu'on le supposerait encore vivant à l'époque où il fut prononcé. Voici le texte :

« Ces Religieuses, au lieu de vivre paisiblement au sein de la république, ont imaginé de se réunir dans une même maison, rue neuve Sainte-Geneviève et de faire de leur demeure le repaire des prêtres réfractaires... avec

1. Archives de l'Évêché de Quimper. Tournée de visites de la Haute Cornouaille — Paroisse de Carhaix, p. 92.
2. Archives nationales. D. XIX, 33.
3. Tome III, p. 117.

lesquels elles machinent contre la Révolution... Il paraît... d'après l'aveu de la nommée Chenet (la religieuse Visitandine) que l'un de ces conspirateurs est un nommé Rousseau de Rosenquet, ex-jésuite comme son collègue Dhervilly (*sic*) ([1]) que la loi a frappé de son glaive; qu'il était leur conseil;... même que ce corrupteur de toute morale, publique et privée, est l'auteur d'un écrit fanatique ([2]) et incendiaire trouvé chez les dites religieuses, par lequel cet empoisonneur de l'opinion ose déclarer que la liberté et l'égalité, ces filles du ciel, sont contraires à toute religion et que l'Église les a condamnées, ajoutant à cette exécrable imposture le conseil, ou plutôt l'ordre, à celles qui avaient prêté leur serment de le rétracter, et défenses pour celles qui ne l'avaient pas prêté de se soumettre à la loi, leur enjoignant en outre de renoncer à leur pension. »

Ce document n'infirme en rien la réalité du massacre de Le Rousseau au 2 septembre 1792, si l'on arrive à prouver que la sœur Chenet a fait exprès de nommer un mort pour ne pas compromettre un vivant. Or cette preuve se trouve dans le récit d'une des Carmélites emprisonnée avec notre Visitandine, la sœur Vitasse, qui écrivit à l'une de ses amies un compte rendu détaillé de tout ce qui était arrivé à elle et à ses compagnes, depuis leur arrestation jusqu'à leur condamnation à la déportation par le tribunal révolutionnaire. Elle raconte tout au long les interrogatoires subis par chacune d'elles au *greffe de la prison du Port-Libre*, rue de la Bourbe, où elles furent écrouées, interrogatoires sur lesquels, ce me semble, Fouquier-Tinville établit son acte d'accusation. Voici ce qu'elle dit de celui de la Sœur Chenet :

« Notre Visitandine passa après moi ; sa surdité fit qu'on ne la tint pas longtemps ; elle fut très ferme pour refuser le serment, et, comme elle se tenait très retirée dans sa chambre, il lui fut très aisé de se débarrasser des questions qu'ils lui firent. Ils lui demandèrent quel était son confesseur. — Elle dit qu'il était mort. — De quelle maladie, lui dirent-ils. — Vous l'avez *fait massacrer aux Carmes.* — Ils s'en défendirent et lui dirent qu'il n'était sûrement pas mort. — Elle leur répondit qu'elle aurait un grand plaisir de le revoir, et les pria de lui apprendre où il demeurait. — Ils s'aperçurent bien qu'elle se moquait d'eux. Ils lui demandèrent le nom de son confesseur ; *comme elle était très sûre de sa mort*, elle le leur nomma, et ils écrivirent que d'après son aveu c'était cet ecclésiastique qui était l'auteur de cet écrit trouvé chez ma Sœur Victorine, quoiqu'elle n'eût rien dit qui ressemblât à cela. »

1. Il s'agit du P. Dervillé (Julien), ancien jésuite, arrêté à Orléans, exécuté à Paris le 22 décembre 1793. On l'avait surpris sous un déguisement et portant sur lui des hosties.
2. C'est à cause de cet *écrit fanatique* trouvé chez elles que ces religieuses étaient accusées. Il avait pour titre : *Avis aux Religieuses, aux Vierges consacrées à Jésus-Christ.* Il était contre le serment. Les accusées ne voulurent jamais dire quel était l'auteur ; on croit que c'est le Vénérable Père de Clorivière.

Nous avons vu, dans le réquisitoire de Fouquier-Tinville, que l'ecclésiastique nommé par la sœur Chenet, et auquel il attribue l'ouvrage incriminé, est le Rousseau de Rosancoat.

J'aurais voulu lire, de mes yeux, la déclaration de la Visitandine, dans les procès-verbaux des interrogatoires subis au greffe ; je n'ai pu les retrouver. Mais ceux des interrogatoires subis au tribunal révolutionnaire sont conservés aux archives nationales, et voici ce que je lis dans celui de la Sœur Chenet :

« D. Persistez-vous dans votre premier interrogatoire ?

R. Oui, j'y persiste.

D. Pourquoi n'avez-vous pas prêté le serment de liberté et d'égalité, prescrit par la loy ?

R. Parce que ma conscience ne me le permet pas, et qu'il est contraire à mes vœux.

D. Quel était votre dernier confesseur ?

R. Rousseau de Rosenquet, ex-jésuite, directeur des Religieuses de la Visitation. »

Il est évident qu'en répondant ainsi la Visitandine a fait une petite restriction mentale en jouant sur le mot *dernier*, car entre le mois de septembre 1792 et la fin de novembre 1793, époque de son arrestation, elle avait dû se confesser à un autre. Mais il fallait absolument éviter de livrer ce prêtre à la guillotine, et notre religieuse s'en tira ingénieusement en nommant son ancien directeur. Ses compagnes Carmélites, qui n'avaient pas la même ressource, eurent cependant le courage d'imiter sa réserve. On le voit par leurs réponses dans les interrogatoires du greffe : « Y a-t-il longtemps que tu t'es confessée ? — Oh ! très longtemps. » Et une autre : « Quel était votre confesseur ? — Dieu sait ce qu'il est devenu. — Est-ce un tel ? — Non. »

Même tactique en face des juges du tribunal : « Quel est votre confesseur ? — Il y a plusieurs mois qu'il est parti. — Quoi ! Point de confesseur ? — Quand on n'en a pas, on s'en passe. »

Toutes ces religieuses, y compris la sœur Chenet, furent condamnées ; et l'accusateur public s'était fort bien rendu compte de la supercherie de la Visitandine, car, au moment de la sentence, raconte la Sœur Vitasse, il déclara : « que n'ayant pas voulu dire la demeure et le nom des prêtres réfractaires qui venaient chez nous, c'était comme si nous les eussions cachés et recélés ; que la loi punissait de la peine de la déportation tous les prêtres réfractaires et ceux qui les avaient cachés ou recélés que nous étions condamnées à la déportation... [1]. »

---

1. Voir archives nationales : F 7 4657. VV. 321, n. 491.

Dans les listes des victimes des Carmes, qui parurent après la Révolution, le nom du Père Vincent-Joseph Le Rousseau fut défiguré. C'est ainsi que Barruel et Guillon l'appellent simplement : Rousseau. Tout dernièrement Mgr R. de Teil, vice-postulateur de la cause, a découvert chez Me Greslé, notaire à Paris, une pièce authentique qui met fin à tous les doutes et nous certifie officiellement le massacre de l'ancien Jésuite. C'est l'original d'un acte de notoriété ainsi conçu :

« 23 frimaire, an III. Notoriété. Aujourd'hui sont comparus devant les notaires à Paris soussignés, Nicolas-Joseph Roussel demeurant à Paris rue du Bacq, section de la Fontaine-Grenelle, et Pierre Marin demeurant à Paris, susdites rue et section,

Lesquels ont par ces présentes certifié et attesté, pour vérité et notoriété publique, à tous qu'il appartiendra, avoir parfaitement connu Vincent-Joseph Le Rousseau, ex-prêtre et cy-devant aumônier des cy-devant religieuses de Marie à Paris, dans la maison desquels il demeurait à Paris rue du Bacq.

Savoir que c'est par erreur si dans tels actes, titres et pièces et contrats que ce soit, et notamment dans un contrat de 120 livres de rentes viagères de may 1787... il a été nommé de ses noms de baptême autrement que Vincent-Joseph, si les dits noms ont souffert quelque transposition, si enfin le nom de famille dudit citoyen a été figuré différemment que le porte l'extrait baptistaire dudit Le Rousseau délivré par Menthéour, le 28 septembre 1792, des registres de la ci-devant paroisse de Chateauneuf-du-Faou, par lequel il paraît qu'il est né le 3 juillet 1726 et qu'il a été baptisé le lendemain ;

Qu'il est décédé, le 2 septembre 1792, dans la maison des ci-devants Carmes, rue de Vaugirard section du Luxembourg, où il avait été mis en état d'arrestation, ainsi que le constate l'extrait mortuaire dudit citoyen tiré des registres des prisonniers décédés dans la maison des ci-devant Carmes et délivré par Trial père, dans lequel il a été nommé, aussi par erreur, Rousseau sans aucuns prénoms, étant bien la même personne que celle dont l'extrait baptistaire est ci-dessus datté et énoncé, ainsi qu'il est à la parfaite connaissance des comparants ;

Qu'après le décès dudit citoyen Vincent-Joseph Le Rousseau il n'a point été fait d'inventaire, et qu'il a laissé pour seuls et uniques héritiers Jean-Charles Le Rousseau domicilié à Chateauneuf-du-Faou, René-Marie Le Rousseau, président du Bureau de Conciliation près le tribunal du district de Quimperlé, ses frères germains.

A l'appui desquelles déclarations et attestations, les comparants ont représenté les copies collationnées des actes baptistaires et mortuaires, ci-dessus relatés, pour demeurer ci-joint, après avoir été par eux certifiés véritables, signé et paraphé en présence des dits notaires.

Fait et passé à Paris, en l'étude, le 23 frimaire de la 3[me] année républicaine, et ont signé les présentes.

Roussel P. Marin
Gabion [illisible]. »

Ne dirait-on pas que cet acte a été providentiellement dressé, conservé et retrouvé, pour que l'Église n'hésitât point à admettre cet ancien jésuite breton au nombre des martyrs, si un jour elle juge dignes de ce nom les prêtres victimes des massacres de septembre.

CLAUDE-FRANÇOIS GAGNIÈRES DES GRANGES (1).

Fils de « noble Claude Gagnières et de noble Jacqueline Berger, » il est né à Chambéry, le 23 mai 1722.

Après avoir couronné ses études par deux années de philosophie, il entra dans la Compagnie de Jésus, le 12 septembre 1740. Son noviciat terminé, il fut destiné à la carrière de l'enseignement. Au collège de Carcassonne, d'abord, il débuta par la Cinquième, et monta successivement dans toutes les classes jusqu'à la Rhétorique, dont il occupa la chaire dans cette ville puis à Perpignan. De là, en 1749, il vint à Paris pour y terminer sa philosophie, et y suivre pendant quatre ans les cours de théologie. Plus tard il enseigna la philosophie pendant six ans, à Aurillac, puis à Toulouse. Il fit profession des quatre vœux, à Aurillac le 2 février 1756.

Voici sur le P. Gagnières des Granges le témoignage de l'abbé Barruel (2) qui avait été son élève.

« Il fut longtemps mon maître ; il daignait m'appeler son fils. Quelle étendue et quelle variété de connaissances dans cet homme ! Mathématiques, histoire, physique, tout lui était familier. *C'est*, écrivaient des gens qui avaient appris à le connaître, *c'est un homme qui a tout lu et qui n'a rien oublié*... Avant que [la Révolution] commençât, M. Gagnières des Granges en avait prévu le terme. Dès le premier jour de janvier 1788, il m'avait envoyé un mémoire, dont les objets étaient la conduite du ministre Brienne et celle de Necker relativement à la religion, la faiblesse, la condescendance de Louis XVI pour ces deux fléaux de la France, les malheurs qui en résulteraient pour le roi et sa famille. C'était dans la marche de la Providence divine, c'était surtout dans l'histoire des trois derniers siècles qu'il avait cherché ces résultats. Ils étaient de nature à ne pouvoir faire du mémoire l'usage pour lequel M. Gagnières me l'envoyait : son intention était qu'il fût inséré dans le *Journal ecclésiastique*. Je lui représentai que Brienne, le tout-puissant du jour, ne manquerait pas de supprimer le journal, et d'arrêter par là tout le bien que j'avais dû me proposer de faire en me

1. Alias : Gagnères.
2. T. II, p. 97.

chargeant de ce travail : « *Tu ne crois donc pas*, me dit-il alors, *pouvoir y insérer ce mémoire ? Eh ! bien, il n'en sera ni plus ni moins, et les desseins de Dieu seront remplis.* » Puis il ajouta d'un air et d'un ton de prophète : « *Tu le vois cet enfant*, en parlant du premier fils du roi, alors bien portant, *tu le vois cet enfant, il mourra !... Tu le vois cet homme*, en parlant du roi, *il perdra sa couronne.* » La trop funeste conjecture était déjà vérifiée, quand M. Gagnières versa tout son sang, pour le maintien de cette religion dont les outrages devaient être vengés par tant de malheurs. »

Il s'était retiré à Issy dans l'hospice sacerdotal de St-François de Sales. Après le 10 août, il y fut arrêté avec deux autres ex-jésuites, Cayx-Dumas et Vareilhe-Duteil.

Nous avons trouvé, aux archives nationales (1), un document qui montre avec quel mépris de toute légalité se firent les arrestations de prêtres à Issy, ce jour-là. Nous en citerons une grande partie, bien que la fin seulement se rapporte aux vénérables prêtres de la maison S. François de Sales :

« *Extrait des minutes du greffe de la municipalité d'Issy.* L'an mil sept cent quatre vingt douze, l'an 4me de la liberté, le mercredi 15 août, quatre heures de relevée, nous, Jean-Baptiste Gogue, maire de la Commune d'Issy, sur l'avis qui nous a été donné, qu'un nombre d'environ cinquante personnes armées s'étaient introduites dans différentes communautés et maisons situées dans l'étendue de la Commune d'Issy, que cet attroupement s'était porté en la maison occupée par l'abbé du Bourg, nous nous sommes à l'instant transportés dans ladite maison, où étant introduits dans une salle par bas d'une maison dont M. Delamontagne est propriétaire, nous y avons trouvé une quantité d'hommes armés et avons remarqué dans ladite salle un grand nombre de prêtres et d'étudiants qui avaient été arrêtés par cette garde et conduits en ce lieu ; avons à l'instant requis l'officier commandant le détachement de nous exhiber de ses pouvoirs ; il s'est présenté à nous un particulier, vêtu d'un pantalon et veste bleus, décoré d'un hausse-col, lequel particulier, sans dire son nom et qualité, nous représente deux papiers, dont il a lu les premiers mots sans vouloir nous en laisser prendre plus ample communication ; après quoi nous lui avons demandé le motif qui avait pu le porter à faire cette démarche, sans au préalable s'être présenté à la municipalité ; sur quoi il nous a répondu qu'il n'avait pas besoin d'autre ordre, qu'il était venu avec ses frères d'armes et qu'il n'avait pas d'autres formalités à remplir, qu'il n'y avait plus de loi qui pût les arrêter, que la nation était souveraine et absolue, que si nous avions fait notre devoir il n'aurait pas fait cette démarche.

« [Considérant] que cependant la municipalité ne connaissait aucune loi qui ait autorisé les enlèvements par voies de fait, ce langage nous a paru très étrange, et même contraire au décret qui porte que, pour pou-

1. F. 1493¹.

voir faire l'exportation des prêtres, il faut qu'ils aient été dénoncés par vingt citoyens actifs, et que les formes qui sont à faire dans cette dénonciation aient été remplies... [toutefois] nous n'avons pas cru prudent, dans cette circonstance, d'opposer toute l'autorité de la loi à cette démarche, attendu que nous avons trouvé les esprits très échauffés et disposés à en venir aux mains avec la force armée de notre Commune. En conséquence... nous avons fait commencer par notre greffier l'intitulé d'un procès-verbal, pour prendre l'état des personnes et des effets enlevés... mais... aussitôt ledit particulier s'est opposé à la continuation de notre procès-verbal, et en a rédigé un de son côté, qu'il nous a fait signer...

Ledit procès-verbal cy-dessus énoncé étant clos, ledit particulier, toujours agissant de son autorité, a fait ranger les prêtres et étudiants, au nombre de trente et un, qu'il avait fait enlever de différentes maisons religieuses de cette paroisse, lesquels ont été pris, savoir : dans la maison de St-François de Sales, qui sont des vieillards octogénaires infirmes, et dans la maison de Saint-Sulpice, et les supérieurs des philosophes et de Saint-Sulpice.

« Après que ledit particulier a rassemblé sa troupe et s'est disposé à emmener les prêtres cy-dessus énoncés,... sur les vives sollicitations que nous lui avons faites, vu l'impossibilité qu'il avait de faire conduire les vieillards, nous avons seulement obtenu de lui d'en laisser trois qui sont MM. Dupouget-Duclos, supérieur de la maison de St-Sulpice, Gallic, ancien supérieur, et un abbé convalescent ; et de suite ledit particulier s'est mis en marche.

« Nous nous sommes transportés en ladite maison des philosophes [pour y mettre les scellés. [Cela fait,] de suite nous nous sommes transportés à la communauté de St-François de Sales, et étant conduits à l'appartement du Sr Menuret, supérieur, nous en avons fait fermer les fenêtres et portes... Ensuite nous avons été conduits aux portes des chambres des Srs Duteil (1), Collin, Dumas (2), Guillomot, Laugier, Desgranges (3), Verrier et Lebreton ; après nous avoir fait assurer de la fermeture de chacune des portes, nous y avons fait apposer aux extrémités d'une bande de papier le cachet de la municipalité... Signé Gogue... »

D'après le *Registre mortuaire de l'état civil* et les inscriptions de la crypte des Carmes, le P. Gagnières des Granges périt dans les massacres du 2 septembre.

---

1. Vareilhe-Duteil, ex-jésuite, cf. infra.
2. Cayx-Dumas, ex-jésuite, cf. infra.
3. Cagnières des Granges.

FRANÇOIS HYACINTHE LE LIVEC.

François Hyacinthe, né à Quimper, le 5 mai 1726, et baptisé le lendemain « dans l'église cathédrale et paroisse de St-Corentin », était fils de « noble homme Germain Le Livec, sieur de Trésurin, advocat au Parlement de Paris, et de Dame Marie Ursule Françoise Goüesnou [1]. » Il était l'aîné d'au moins quinze enfants, dont les actes de baptême ont été retrouvés sur les registres paroissiaux. Son père devint plus tard, conseiller du roi au présidial de Quimper, et une de ses sœurs, Marie Josèphe Corentine, fut religieuse cistercienne à l'Abbaye de Kerlot [2].

François Hyacinthe Le Livec entra au noviciat de la Compagnie de Jésus dans la province de Paris le 29 septembre 1741 [3]. Ce temps d'épreuve terminé, il fit deux ans de philosophie au collège Louis-le-Grand, puis débuta dans la carrière de l'enseignement comme professeur de Cinquième et ensuite de Quatrième au collège d'Amiens; deux ans plus tard il y était encore, occupant la chaire de Rhétorique. En 1751-52 on le retrouve au pensionnat du collège de Paris avec le titre de répétiteur, puis il y reste les quatre années suivantes, pour faire sa théologie. De là, il vient à Rouen accomplir sa troisième année de probation, dernière épreuve avant les grands vœux; il y remplissait en même temps les fonctions de *Directeur de la congrégation des Messieurs*, composée des hommes les plus distingués de cette grande ville.

Ensuite il revint en Bretagne, à Vannes d'abord où pendant deux ans il enseigne la philosophie et dirige la *congrégation des Artisans*. Vers la fin de 1759 il passe à la résidence de Nantes, avec la charge de *Directeur des retraites de femmes* [4], et d'après les catalogues de la Compagnie de Jésus il y avait encore les mêmes fonctions en l'année 1761-62, époque de la dispersion des Jésuites de France.

Ses supérieurs l'appréciaient fort; ils lui trouvaient un esprit excellent, un jugement solide, une très grande prudence, du talent pour tout, la philosophie, la théologie, la chaire et l'administration des choses temporelles.

Si l'on en croit l'abbé Guillon, le P. Le Livec, après la suppression de la Compagnie de Jésus, serait allé en Allemagne, où pendant plusieurs années il aurait enseigné les mathématiques. Dans ce pays, il se serait fait un grand nombre d'amis par son savoir et son aménité [5]. Revenu à Paris, il y devint aumônier des religieuses du Calvaire du Marais [6]. Il obtint aussi la

1. Archives communales de Quimper. Registres de la paroisse St-Julien desservie à la cathédrale.
2. Archives du Finistère. Registre des vêtures de l'abbaye de Kerlot.
3. Catalogues de la Compagnie de Jésus.
4. Il semble que c'est ainsi qu'il faut traduire l'expression abrégée des catalogues : *dir. in asc. fem.*
5. Guillon, *Les Martyrs de la Foi*, t. III, p. 526.
6. Tresvaux, *Histoire de la persécution en Bretagne.*

confiance de la princesse de Lamballe qui le fit directeur spirituel de sa maison (1). Nous savons, par un document des Archives nationales, qu'en février 1790 il habitait rue St-Louis au Marais, paroisse St-Gervais, et jouissait d'une pension de quatre cent cinquante livres sur les économats (2).

« Tous ceux de qui ce vertueux ecclésiastique fut connu, dit l'abbé Guillon, reçurent des preuves de son extrême obligeance, et plusieurs d'entre eux nous ont vanté son empressement à rendre service, en faisant concourir à l'accomplissement de leurs désirs les connaissances qu'il avait et le crédit que lui procuraient son savoir et ses vertus. Tous conservent un tendre souvenir de son extrême bonté et de la douceur de son commerce. »

Après la suppression du couvent des Filles du Calvaire, il continua d'habiter le quartier du Marais, ne cessant de donner, en particulier, les soins de sa charge d'aumônier à ces religieuses dispersées dans les environs (3).

La constitution civile du clergé ne pouvait le séduire ; il n'en prêta pas le serment, et fut compté au nombre des prêtres réfractaires. Arrêté comme tel, on le conduisit à la prison de la Force la plus voisine de sa demeure. « Lorsque, dans les premiers jours de septembre, les assassins y furent envoyés, raconte l'auteur *des Martyrs de la Foi*, pour mettre à mort les prêtres détenus qui ne voudraient pas prêter le serment de liberté et d'égalité prescrit par l'Assemblée Législative, le 14 août (4), le P. Le Livec, qui le regardait comme plus impie que le précédent, préféra la mort. Il fut massacré à la porte de la prison le 4 septembre 1792. »

L'abbé Aimé Guillon, auquel nous empruntons ces détails, ne nous dit point sur quel document il s'appuie pour indiquer cette date. Quant au massacre *à la porte de la prison*, il s'en réfère sans doute, d'une façon générale, au récit qui fut fait de cet horrible carnage :

« A la Force, écrit l'abbé Barruel, le prisonnier était d'abord saisi par quatre brigands. Celui qui présidait aux massacres le conduisait, criant et ordonnant au prisonnier de crier comme lui *Vive la nation !* Ils arrivaient ainsi jusqu'au guichet. Là étaient les bourreaux. Au nombre d'environ soixante cannibales, ils formaient une haie prolongée jusqu'à l'extrémité de la rue, fermée par un trophée de cadavres entassés les uns sur les autres.

« Si le prisonnier était condamné à mort, le mot du guet était : *à l'Ab-*

---

1. Guillon, *l. c.*
2. Archives nationales. D. XIX. 33.
3. Guillon, *l. c.*
4. Ce serment consistait spécialement en ces mots : *Je jure de maintenir la liberté, l'égalité, et de mourir pour les défendre.* Dans la situation où se trouvait la France, et surtout avec les intentions connues des législateurs, la question était épineuse de savoir si la prestation d'un pareil serment était permise en conscience. Les avis furent partagés : des hommes très vertueux le prêtèrent, d'autres aimèrent mieux mourir.

baye ! Dès qu'il avait passé le seuil de la porte, les bourreaux à coups de massue l'étourdissaient ; les sabres ou les piques l'achevaient. S'il n'était pas tombé sous les premiers coups, il ne pouvait fuir qu'en suivant cette route fatale, tracée par le double rang des bourreaux, et fermée par des cadavres.

« Quand le chef des bandits devait annoncer la grâce de quelqu'un, il paraissait le premier au guichet, tenant un sabre levé et son chapeau sur la pointe du sabre. Il répétait le cri de *Vive la nation* et ajoutait : *grâce au bon citoyen.* La double haie, la populace qui abondait à ce spectacle, dans la rue, aux croisées et jusque sur les toits, faisaient retentir le même cri jusqu'au moment où, toujours précédé du chef Marseillais, et tenu par ses quatre gardes, le prisonnier arrivait près des morts entassés en trophée. Là, il était lâché par ses gardes. Le Marseillais se postait devant lui ; la main étendue sur les cadavres, il prononçait le serment de la *liberté et de l'égalité.* Il se faisait un grand silence. Si le prisonnier répétait le serment, les derniers bourreaux lui ouvraient le passage et il était libre. S'il se taisait ou refusait de répéter, ceux mêmes qui l'avaient conduit l'immolaient à l'instant, et son corps couronnait le trophée (1). »

Nous n'osons affirmer que le P. Le Livec ait été massacré au moment où les exécuteurs de la Force procédaient de cette manière ; sa mort du moins ne fait pas le moindre doute.

Pour confirmer ce qu'en rapporte l'abbé Guillon, voici d'abord à la bibliothèque nationale une « liste alphabétique des personnes jugées à mort à la prison de la Force depuis le 2 septembre 1792 (2) ». Le nom de l'ancien jésuite s'y trouve, un peu défiguré, mais encore très reconnaissable : « Le Livet François-Hyacinthe. »

Il existe aussi, à l'Étude de Me Cottenet, notaire à Paris, un certificat mortuaire authentique, mais qui donne pour le décès une date différente de celle assignée par l'abbé Guillon. Il est conçu en ces termes : « Extrait de la liste des prisonniers détenus en l'Hôtel de la Force à Paris. Le deux septembre mil sept cent quatre vingt douze est mort François-Hyacinthe Lelivec. Collationné par moi commis en chef, garde des registres de l'État-civil. Signé A. Perraud. »

Nous ignorons pour quelles raisons l'auteur des *Martyrs de la Foi* est aussi affirmatif sur la date du quatre. C'est peut-être reculer un peu loin le massacre des prêtres enfermés à la Force. Mortimer-Ternaux (3) nous apprend que les sicaires du comité de Surveillance envahirent cette prison dans la soirée du 2 septembre, et d'après lui « les sanglantes exécutions ne

1. *Histoire du clergé pendant la Révolution française* (Londres 1801), t. II, p. 145.
2. Manuscrits français. vol. 6554. — Document semblable se trouve aux Archives nationales, D. XLII. 5.
3. *La Terreur*, t. III, p. 264.

commencèrent qu'à une heure du matin ; ce fut le lundi matin (3 septembre), vers dix heures, que comparut devant l'affreux tribunal Madame de Lamballe. » D'autre part, Maton de la Varenne [1] parle des prières dites en prison, le 3 septembre, par trois prêtres, MM. Bertrand, Bottex et de la Gardette. Il ne dit rien de Le Livec. Celui-ci a pu mourir dans les premières exécutions de la nuit. En faisant le relevé des morts, s'est-on occupé de noter l'heure exacte, et de préciser si c'était avant ou après minuit qu'un tel fut massacré ? Ce n'est pas probable.

Quoi qu'il en soit de la date, une chose nous suffit, la preuve authentique de la mort, puisque nous savons que François Hyacinthe Le Livec, incarcéré à la Force comme prêtre réfractaire, n'a pu y périr que pour refus du serment.

JEAN CHARTON DE MILLOU.

Il est né à Lyon le 17 octobre 1736, et était fils de Jean-François Charton « maître et marchand fabriquant » et de Renée Miloud. Il fut baptisé le même jour dans l'église St-Nizier [2].

Admis dans la Compagnie de Jésus, il entra au noviciat le 7 septembre 1751. Dans la suite, il enseigna la Grammaire, les Humanités et la Rhétorique. On le trouve en 1754 à Embrun, professeur de Grammaire ; en 1758 à Bourg-en-Bresse, professeur de Rhétorique ; en 1761 à Lyon, étudiant la théologie ; en 1762 à Roanne, professeur de Rhétorique ; en 1766 il est encore marqué sur les catalogues de la Province de Lyon avec la mention « *privatim habitat;* » à ce moment il avait reçu le sacerdoce.

En 1780 il obtint du roi, par un brevet du 2 avril, une pension de douze cents livres [3] sur une abbaye.

D'après l'abbé Guillon [4], Mgr Christophe de Beaumont le chargea de la direction du second couvent que les religieuses du St-Sacrement avaient dans la rue Cassette, où elles faisaient, indépendamment des trois vœux ordinaires, celui de l'*adoration perpétuelle.*

Le même auteur s'exprime avec éloge sur son talent oratoire. Après avoir rapporté que dans la chapelle de ce monastère était prêché, chaque jeudi, un sermon par les prédicateurs les plus estimés de la capitale, il ajoute : « Aucun de ces orateurs n'y attirait plus de monde que l'abbé Charton... car aucun ne pouvait se flatter de le surpasser en véritable éloquence évangélique. Un de ses contemporains a dit de lui avec raison : *il ne lui*

---

1. *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1792*, p. 399.
2. Archives communales de Lyon. Registres paroissiaux.
3. Archives nationales. D. XIX, 33 : En 1790 cette pension était réduite à huit cent quarante livres.
4. *Les martyrs de la foi* au mot *Charton*, t. II, p. 415.

manquait qu'une santé plus robuste pour être le Bourdaloue de son siècle. L'abbé Charton, d'une faible poitrine, avait un tel feu de composition et de diction, il prêchait avec tant d'âme, de conviction et de zèle, qu'il ne descendait jamais de chaire sans être souffrant [1]... Parmi ses sermons, il en était un surtout qui transportait son auditoire dans le sein même de la divinité : c'était son sermon sur *le ciel ;* il surpassait de beaucoup, par la grandeur des idées et par l'espèce d'inspiration qui paraissait l'avoir dicté, les discours analogues qu'on admirait davantage, c'est-à-dire ceux du P. Molinier de l'Oratoire et de l'abbé Poulle. On ne tenait plus à la terre quand on entendait le directeur des religieuses de l'*Adoration perpétuelle* parler de la patrie céleste avec l'enthousiasme de foi, d'espérance et de charité qui l'animait. Il ne paraissait pas moins bien inspiré dans un autre sermon, d'un mérite presque égal, sur la *dévotion à la Sainte Vierge.* On croyait entendre S. Bernard parler de la Mère de Dieu, pour laquelle il avait une si tendre dévotion. Celle de l'abbé Charton pour Marie était si vive qu'il s'attira quelques critiques pour l'extension que, dans ce sermon là-même, il donnait à un passage de S. Anselme de Cantorbéry [sur la puissance de la Ste-Vierge]. Mais ce reproche, en le supposant fondé, prouvait, comme toute la conduite de ce prédicateur, la ferveur de la piété qui animait ses discours comme ses actions. » L'abbé Guillon, que nous venons de citer, termine en disant : « Il était trop vertueux, trop édifiant, il avait porté trop d'âmes à Dieu, soit dans le ministère de la chaire, soit dans celui du tribunal de la pénitence, pour ne pas s'être attiré la haine et toutes les fureurs des ennemis de la Religion... L'église des Carmes fut la prison où on l'enferma. »

Il périt dans les massacres du 2 septembre, ainsi que l'attestent le Registre mortuaire de l'état civil et les inscriptions placées dans la crypte de l'église de la rue Vaugirard.

JEAN-ANTOINE SECONDS.

Il naquit à Rodez, le 3 septembre 1734, et fut baptisé le même jour dans l'église paroissiale de St-Amans.

Son père, Jean Seconds, avait épousé Marianne de Vilaret, « fille de Jean Raymond de Vilaret, conseiller du roy, lieutenant en la maîtrise des eaux et forêts de Rouergue et Quercy. » Dieu bénit visiblement cette union, car le martyr des septembriseurs fut leur septième enfant, et les naissances de trois autres, après lui, nous sont encore signalées par les registres paroissiaux malheureusement incomplets aux archives communales de Rodez. On y voit que le chef de cette nombreuse famille était docteur en médecine et, comme son beau-père, « lieutenant en la maîtrise des eaux et forêts [2]. »

1. Il put cependant donner le carême à St-Honoré en 1781. (Bibl. nat. Imprimés-réserve Lk7 6743. Prédicateurs d'Avent et de Carême à Paris.)
2. Archives communales de Rodez. GG. Registres paroissiaux.

Le respect de la vérité historique nous oblige à ne pas cacher que, si l'un des frères de notre jésuite fut prêtre (1), un autre, Jean-Louis Seconds (2), acquit une célébrité qui ne répondait point à l'honorabilité de son nom. Celui-ci, en effet, embrassa les principes de 1789. Il fut choisi le 20 décembre de cette année par la commune de Rodez (3) comme député à l'Assemblée nationale. Nommé membre de la Convention, il y vota la mort du roi sans appel ni sursis. Il imprima ensuite les motifs de son vote sous ce titre : *Mes opinions politiques*. Il ne fut pas réélu après la session. Appelé par le Directoire aux fonctions de *commissaire près l'administration* de son département, il revint, mais resta peu de temps à Rodez ; puis il se retira à Paris, où il mourut en 1819. Le gouvernement de la Restauration l'avait excepté de la loi qui bannissait de France les anciens régicides (4).

Tout autres furent la vie et la destinée de son aîné, Jean-Antoine, qui entra dans la Compagnie de Jésus, au noviciat de Toulouse, le 6 novembre 1750. Après ce temps d'épreuve, il enseigna quelque temps la grammaire au collège de Castres, puis vint à Rodez terminer sa philosophie, qu'il avait étudiée déjà pendant deux ans avant son entrée chez les Jésuites. Ensuite il fut de nouveau destiné à l'enseignement, et en 1757-58 on le trouve professeur de grammaire au collège de Montauban ; après quoi il commence l'étude de la théologie. Il y était appliqué pour la troisième année à Toulouse, en 1762, au moment de la suppression des Jésuites en France (5).

Plus tard il vint à Paris et fut un des prêtres desservant l'Hospice de Notre-Dame de la Pitié. En 1780, il y avait le titre de *sacristain*. Deux documents conservés aux archives nationales (6) montrent qu'il était encore employé dans cette maison en 1788 et en 1790. A cette dernière date, il jouit de deux pensions « dont l'une assignée sur l'évêché de Blois, de la somme de huit cents livres, lui a été accordée par brevet de sa Majesté en date du 4 août 1776, laquelle pension, au moyen de la retenue des décimes, se trouve réduite à cinq cent soixante livres ; l'autre sur l'abbaye d'Oigny (?), de la somme de mille livres, qui lui a été accordée par brevet

1. Affre, *Biographie Aveyronnaise* (Rodez, 1881).
2. Il serait né en 1742. Le registre paroissial de cette année manque aux archives de la ville.
3. Jean-Louis Seconds s'était déjà fait connaître par un ouvrage sur la direction des *Montgolfières* publié en 1784, sous le titre de *La Navigation aérienne*. (Rodez, in-8°.)
4. Tous ces détails sont tirés de M. Affre : *Biographie Aveyronnaise*.
5. Catalogues de la Compagnie de Jésus.
6. Archives nationales. H. 2757 et D. XIX. 34. — Le premier de ces documents est une quittance datée de la Pitié (1788) et signée *Second prédicateur ordinaire du roi*. Le deuxième est une déclaration de pension (1790) faite par « Jean Antoine Seconds, prêtre du diocèse de Rodez, demeurant à Paris, rue Copeau, à l'hôpital de la Pitié. » — D'où il suit que l'ancien jésuite, le prédicateur de Paris, le desservant de la Pitié et le martyr de St-Firmin ne font qu'une seule et même personne, ce que l'abbé Guillon, moins renseigné, hésitait à affirmer. (*Martyrs de la Foi*, tome IV, p. 601.)

de sa Majesté en date du 18 septembre 1785... réduite à la somme de sept cents livres. »

Comme desservant de Notre-Dame de la Pitié, Jean Antoine Seconds se fit remarquer par l'édification de sa conduite toute sacerdotale : « Suivant ce que nous ont attesté ceux qui le connurent, dit à ce propos l'abbé Guillon (1), il était un très vertueux ecclésiastique, dont le zèle, infatigable comme sa charité, rendait à l'Église des services importants, surtout dans cet hôpital. »

En même temps l'ancien jésuite exerçait le ministère de la prédication, avec certain succès, à Paris et dans les environs. A partir de 1778, où il prêche l'Avent à la Visitation (paroisse St-Jacques du Haut-Pas), on rencontre souvent son nom sur les listes des prédicateurs de stations (2). Il dut même prêcher devant la cour, en 1786 ou en 1787, puisque sur une liste de 1788 il porte le titre de *prédicateur ordinaire du roi*, qu'il n'avait pas auparavant.

En 1791, les autorités révolutionnaires « lui défendirent de continuer ses fonctions [à la Pitié], parce qu'il ne voulait pas compromettre sa foi par la prestation de serment. » Cependant, d'après l'abbé Guillon, « faute de pouvoir le remplacer, il continua d'y résider ; mais les novateurs en devenaient de plus en plus furieux contre lui. Il fut des premiers qu'ils firent emmener de vive force après le 10 août 1792. Le troisième jour qui suivit cette épouvantable journée, celui-là même où l'on constituait prisonniers dans leur propre demeure les prêtres du séminaire St-Firmin, Jean Antoine Seconds s'y vit amener et écrouer avec eux (3). »

Dans la relation inédite de l'abbé Boulangier, procureur de ce séminaire, on trouve un joli trait de la charité fraternelle de ces respectables détenus et spécialement de l'ex-jésuite Seconds : « Comme la section, y est-il dit, ne donnait absolument rien aux prisonniers, ceux d'entre eux qui étaient riches fournissaient des secours à ceux qui étaient pauvres ; et, pour leur éviter la peine de découvrir leur misère, ils avaient soin de les remettre au supérieur ou au procureur du séminaire pour les leur distribuer. MM. Seconds, L'homond, Ménot de Pancemont, Marmottan, curé de Compain, étaient de ce nombre. »

1. Guillon, *Martyrs de la foi, l. c.*

2. Le recueil de ces listes est incomplet (Bibl. nat. Imprimés, Réserve Lk7 6743). Voici ce que nous avons pu y trouver sur les prédications de Seconds : 1778. Avent à la Visitation (St-Jacques du Haut-Pas). — 1779. Avent à St-Pierre-aux-bœufs. — 1780. Carême au St-Esprit (« *Seconds, sacristain de la Pitié* »). Avent à N.-D. des Porcherons (hors la ville). — 1781. Carême au St-Sépulcre. — 1782. Avent à l'Enfant Jésus (Fg St-Germain). — 1783. Carême au Bon Pasteur (Fg St-Germain). Avent à St-Nicolas du Chardonnet. — 1784. Carême à St-Laurent (hors la ville). — 1785. Avent aux Quinze-Vingts. — 1786. Carême à Port-Royal (district de St-Jacques du Haut-Pas). — 1788. Carême à St-Germain-le-Vieux (*Seconds, prêtre, prédicateur ordinaire du roi*).

3. *Les martyrs de la Foi, l. c.*

Jean Antoine Seconds fut massacré à St-Firmin, le 3 septembre. Son nom figure sur le registre de l'*État civil*, qui n'est qu'une copie du *registre d'écrou* auquel sont ajoutées quelques remarques. L'âge et les prénoms de cet ancien jésuite y sont indiqués exactement; il est marqué comme ayant été arrêté le 13 août et demeurant à l'Hospice de la Pitié.

GUILLAUME DELFAUD

Fils de Jacques Delfaut (*sic*) et de Catherine Maurie, il est né à Daglan dans le diocèse de Sarlat, le 5 avril 1733 [1].

Il avait déjà étudié la théologie pendant un an, lorsqu'il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, dans la province de Toulouse, le 21 octobre 1752. On le trouve ensuite professeur de Grammaire, puis d'Humanités, au collège de Mauriac. De là il passe au collège de Montpellier, encore comme professeur d'Humanités. En 1760-61 il est professeur à Cahors, et l'année suivante il est étudiant en théologie au collège de Tournon [2].

D'après l'abbé Brugière dans son *livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat*, l'abbé Delfaud « ex-jésuite, archiprêtre de Daglan, prieur à Nantes, vicaire général de Sarlat, était charitable et s'intéressait beaucoup à la prospérité de la commune de Daglan, où il était né. Il fut le premier promoteur de la construction du pont en pierres de taille qui y facilite les communications. Ses hautes qualités et sa grande instruction, qui ne pouvaient rester cachées, le firent juger digne de représenter le clergé du diocèse de Sarlat aux États Généraux [3]. Élu député, il refusa énergiquement de prêter le serment schismastique de la constitution civile du clergé, le 4 janvier 1791, malgré les cris de mort qu'une vile populace faisait entendre aux portes du corps Législatif. »

« De Paris, dit l'abbé Guillon, il écrivait à ses paroissiens et aux curés de son archiprêtré pour les prémunir contre les dangers auxquels leur foi allait être exposée. »

Sa conduite politique à cette époque est consignée dans le compte-rendu qu'il adressa à ses commettants, de concert avec son collègue l'abbé Laporte, curé de St Martial de Hautefort. Cette pièce, imprimée en 1791 [4], a pour titre : *Compte-rendu à leurs commettans, avec quelques observations sur l'ordre public et sur la religion si nécessaire pour le rétablir, par M. Delfau, archiprêtre de Daglan, et M. Laporte, curé de St-Martial d'Hautefort.*

En voici quelques passages.

1. Archives communales de Daglan (Dordogne).
2. Catalogues de la Compagnie de Jésus.
3. Voir *Revue des questions historiques.* Juillet 1895. *La Révolution en Périgord* par de Lanzac de Laborie.
4. A Paris, imprimerie Caillot et Courcier, 1791.

« Messieurs, jaloux l'un et l'autre de justifier la confiance dont vous nous avez honorés, nous venons, à la fin de nos travaux, vous en rendre un compte fidèle ; et celui-ci peut suffire pour nous deux, ayant toujours marché à l'unisson et avec droiture dans le chemin que vous nous aviez vous-même tracé.

« Comme la distinction des Ordres avait servi de base aux anciens États-Généraux, et que votre cahier ne lui portait aucune atteinte, nous restâmes, jusqu'à la fin, dans la chambre du clergé, dont vous nous aviez recommandé, par un mandat particulier, de suivre, dans tout le cours de la session, *la majeure et la plus saine partie*. Or la majorité avait opiné contre la réunion dans notre délibération du 19 juin 1789, et dans cette majorité légale, mais éludée ensuite, se trouvaient quarante-sept évêques contre trois, ce qui était d'un grand poids pour nous, avec le respect que nous aurons toujours, à votre exemple, pour les premiers pasteurs... Nous ne fîmes que suivre vos principes... en nous tenant en garde contre les dangers d'une assemblée unique et si nombreuse, où la passion aurait tant de moyens d'égarer la justice, et celle-ci tant de peine à se faire entendre dans la bouche du clergé. Perdu une fois dans ce torrent, pouvait-il espérer de résister à sa violence, dans un temps et dans un pays où toutes les digues, qui auraient pu la ralentir, se trouvaient rompues ou ébranlées par l'esprit philosophique ?

« Cet esprit inquiet, turbulent, destructeur, connu déjà par tant d'écrits, nous le redoutions surtout pour la religion, contre laquelle il pourrait réunir, diriger tout ses efforts. Et quelle a été notre douleur profonde, voyant cette religion divine, qui jeta les fondements de la monarchie, oubliée dans sa Constitution, dépouillée pour la première fois de ses prérogatives, confondue avec toutes les sectes et moins libre qu'elles dans son propre empire ?

« C'est pour marquer notre opposition à un système, aussi irréligieux qu'impolitique, qu'à l'exemple de la majeure et de la plus saine partie du clergé nous avons signé, prêts à le faire de notre sang, la *Déclaration du 13 avril 1790* (1). C'est par les mêmes motifs que nous avons souscrit à

1. Il s'agit de la *Déclaration d'une partie de l'Assemblée nationale sur le décret rendu le 13 avril concernant la religion.*

C'était une protestation du côté droit contre ce décret qui avait été rendu : *qu'il n'y avait point lieu de délibérer sur une motion, tendant à déclarer la religion catholique religion de la nation, et son culte le seul culte public autorisé.*

L'Évêque d'Uzès, le 13 avril même, protesta aussitôt ; les députés défenseurs de la foi se levèrent et déclarèrent adhérer à cette protestation. Puis, un peu plus tard, pour manifester leurs sentiments et les faire connaître à leurs commettants, ils rédigèrent une déclaration qui devait être imprimée, et se termine par ces mots : « A Paris, ce dix-neuf avril mil sept cent quatre vingt dix. »

Voir Auribeau : *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française*, t. I, p. 361. Et aussi Jager : *L'église de France pendant la Révolution*, t. I, p. 407.

l'*Exposition des principes*, publiée la même année par les trente Evêques de l'Assemblée, adoptée par tous ceux du royaume et confirmée par le Saint-Siège. C'est par les mêmes motifs, appuyés de tant d'autorités, que nous avons refusé, le 4 janvier dernier, un serment que nos juges dans la foi, et notre propre conscience, repoussaient comme sacrilège.

« Vous n'exigez pas, sans doute, un compte détaillé relativement aux réformes à faire dans le clergé séculier et régulier. Ces conciles et ces synodes que vous vouliez rétablir ; ces maisons d'éducation pour les jeunes ecclésiastiques ; ces maisons de retraite pour les vieillards et les infirmes ; la conventualité dans les monastères par leur réunion *(sic)* ; la conservation de vos propriétés, que vous n'aviez pas même prévu qu'on pût attaquer ; la répartition plus juste des revenus ecclésiastiques ainsi que des décimes ; l'uniformité dans la perception de la dîme, tout cela, vous le savez, a changé de nature, de forme, d'objet, et même de nom, par une subversion totale qui a fait disparaître, en un instant, tout ce que l'antiquité avait édifié et révérait depuis douze siècles.

« Effrayés à la vue de tant de ruines, vous avez pu, dans la douleur qu'elles vous causent, inculper quelquefois vos commettants ; mais que pouvaient-ils faire pour empêcher le malheur qu'ils partagent avec vous ? Opiner selon leur conscience et honneur ? ils l'ont toujours fait, sans craindre aucun danger. — Parler, crier, se plaindre amèrement ? Les discours, les clameurs, les plaintes sont inutiles, ridicules même, contre la force et la haine... Le rôle que le clergé a joué était le seul qui lui convînt... Ce n'est pas même sa spoliation si violente qui l'a forcé au silence : il l'a soutenue avec plus de fermeté que les outrages faits à l'Église asservie, mutilée, déchirée sous nos yeux. Des ministres de Jésus-Christ peuvent, à son exemple, se passer de leurs biens et doivent même les abandonner quand on les leur arrache. Mais il n'en est pas de même d'un autre dépôt plus précieux, confié à leur garde, et dont ils ne peuvent jamais se dessaisir, parce qu'aucune puissance ne saurait la leur ravir au fond de leur conscience, où ils doivent l'enfermer et se retrancher eux-mêmes comme dans un fort inaccessible. C'est ce qu'ils ont fait, aidés de la grâce divine qui les a élevés au-dessus des faiblesses humaines. »

Ainsi, l'archiprêtre Delfaud resta toujours uni, de cœur et d'action, à ce grand nombre de prêtres fidèles qui montraient alors la fermeté des Athanase et des Chrysostome.

Emprisonné aux Carmes, il vit venir la mort avec sérénité. « Une demi-heure avant l'entrée de ses bourreaux, raconte l'abbé Barruel, il faisait répondre à des amis qui lui envoyaient de quoi se soutenir dans sa prison : *dites-leur que je n'ai jamais été mieux portant et si heureux.* »

Le nom *Delfaut* se trouve parmi les victimes du massacre sur le registre mortuaire de l'état-civil, et il est inscrit dans la crypte de l'église des Carmes.

CHARLES FRANÇOIS LE GUÉ.

Il naquit à Rennes, et fut baptisé dans l'église paroissiale de St-Germain, le 6 octobre 1724. D'après les registres de cette paroisse, il était fils « de maître Jean Le Gué, procureur au présidial de Rennes, et de Guillemette Girard. »

Sur sa vie dans la Compagnie de Jésus les catalogues donnent les renseignements qui suivent. Il entra au noviciat de Paris le 28 décembre 1741. De là il fut envoyé au collège de la Flèche où il suivit pendant deux ans les cours de philosophie, de 1743 à 1745. En 1745-46 il est au collège de Caen professeur de cinquième, et y reste l'année suivante comme professeur de quatrième. En 1749-50 il est à Rennes, professeur de troisième. Dans l'année scolaire 1751-52 il vient au collège de Paris, au pensionnat, pour compléter son cour s de philosophie tout en faisant fonction de répétiteur auprès des élèves. C'est encore à Louis-le-Grand que de 1752 à 1756 il fait ses quatre ans de théologie. Devenu prêtre, on le retrouve encore au même collège entre 1756 et 1762 avec une charge au pensionnat indiquée sur les catalogues par cette expression sans équivalent aujourd'hui : *praefectus feriat.* (1) *a scholis ;* vraisemblablement une surveillance quelconque comme l'indique le mot *praefectus.* Il occupait cette charge en 1762 quand l'enseignement fut interdit aux Jésuites (2).

Il avait fait profession des quatre vœux le 2 février 1759 (3).

D'un caractère vif et ardent, mais qu'il savait maîtriser par sa vertu, il possédait, au jugement de ses supérieurs, toutes les qualités requises pour réussir dans les diverses fonctions de l'Institut, spécialement dans le ministère de la prédication.

En 1790, il demeurait à Paris, rue Cassette, avait une pension de quatre cent cinquante livres comme ex-jésuite et une autre de quinze cents livres sur une abbaye, alors réduite à mille cinquante livres par la retenue des trois dixièmes (4).

L'abbé Guillon l'appelle « un des meilleurs prédicateurs de Paris. » Un recueil, à peu près complet, contenant les listes des prédicateurs d'avent et de carême à Paris de 1772 à 1788 (5) donne souvent le nom de Le Gué pour

---

1. Sans doute *feriatus.*
2. *Recueil des arrêts du parlement relatifs aux Jésuites.*
3. Ibidem.
4. Archives nationales D. XIX, 33. Déclarations de titres et pensions.
5. Voici la série des prédications de Le Gué à Paris : 1755, Carême à Saint-Honoré ; Avent à l'Ecole Militaire. — 1776, Avent à St-Louis du Louvre. — 1777, Carême à St-Nicolas des Champs. — 1778, Avent à Saint-Germain des Prés. — 1779, Avent aux Prémontrés Réformés. — 1780, Carême à Saint-Louis de Versailles; Avent au Petit Saint-Antoine. — 1781, Carême à la Madeleine de la Ville-l'Evêque. — 1782, Carême aux Quinze-Vingts ; Avent au Sépulcre. — 1783, Carême au Château de Versailles ; Avent à sainte Valère (faubourg saint Germain). — 1784, Carême à Saint-Côme; Avent à Saint-Germain-le-Vieux. — 1785, Carême à Saint-Nicolas des Champs; Avent à Saint-Barthélemy. — 1786, Carême à Saint-Paul. — 1788, Carême à Saint-Germain en Laye. ... (Bibliothèque nationale, Réserve Lk7 6743).

les principales églises. On y voit qu'en 1783 il prêcha le carême au château de Versailles et qu'il eut, depuis lors, le titre de *prédicateur ordinaire du roi.*

Il ne démentit point la foi qu'il avait prêchée, quand il fut mis à l'épreuve du serment de la constitution civile du clergé. « Très remarqué, dit l'abbé Guillon, parmi les prêtres fidèles », il fut saisi avec tous ceux qu'on put arrêter les jours qui suivirent le 10 août 1792. Le comité civil de la Section du Luxembourg ne parvint pas à faire plier sa constance. Enfermé aux Carmes, il y fut massacré le 2 septembre. Son nom est inscrit dans la crypte de l'église.

CLAUDE CAYX-DUMAS.

Né le 6 novembre 1724 à Martel, dans le diocèse de Cahors, il était fils de Joseph Cayx et de Jeanne de Melon.

Il avait déjà fait deux ans de philosophie quand il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Toulouse, le 8 octobre 1744.

En 1746-47 il est professeur de grammaire à Mauriac. En 1748-49 professeur de grammaire au Puy. En 1752-53 professeur de rhétorique à St-Flour. En 1753-54 professeur de rhétorique à Clermont.

De 1754 à 1758 il fait sa théologie au collège de Toulouse. En 1758-59 il est au *troisième an de probation* dans la même ville. En 1759-60 professeur de philosophie à Clermont, où il fait profession des quatre vœux (le 2 février 1760). Il quitte cette ville à la fin de 1761 pour aller à Carcassonne, professeur de philosophie et directeur de la congrégation des élèves.

Aux archives de Seine-et-Oise, dans une liasse contenant les listes des ecclésiastiques employés dans le district de Versailles en 1790, on trouve que Claude Cayx-Dumas, prêtre du diocèse de Cahors, âgé de 65 ans, actuellement directeur des religieuses Ursulines de Saint-Cloud, a travaillé dans le saint ministère pendant vingt-cinq ans, dont dix-huit dans le diocèse de Paris (1).

Il s'était retiré dans la maison des prêtres de St-François de Sales, à Issy. Il y fut arrêté le 15 août 1792 et enfermé à la prison des Carmes : on trouve, en effet, son nom, *Dumas*, sur le procès-verbal de la mise des scellés à la communauté de Saint-François de Sales, et dans un autre document, relatif à la même maison, il est dit que le Cayx-Dumas est un des prisonniers des Carmes qui ont signé une demande de différents objets à leur usage, adressée à la municipalité d'Issy (2).

Il fut massacré le 2 septembre 1792. Sa mort est attestée par le passage d'une lettre du 1er mars 1793, signée de Gogue, maire d'Issy (3), et écrite au sujet de la vente de la maison St-François de Sales ; on y lit en effet :

1. Archives de Seine-et-Oise. L. II. Versailles, 153.
2. Archives nationales. T. 1493.
3. Ibidem.

« il y a encore deux autres chambres où sont apposés aussy les scellés, l'une appartenant aux héritiers de feu M. Cayx-Dumas... »

Le *Tableau des prêtres et autres personnes détenues au couvent des Carmes* porte le nom de Dumas parmi ceux des victimes. De même la liste donnée dans Barruel, à la fin de l'édition de Londres 1801.

Guillon, dans la notice qu'il a consacrée à l'abbé Jean-Baptiste Cayx, frère de l'ancien jésuite, dit à propos de celui-ci : « On a écrit quelque part qu'un de ses frères, ex-jésuite, arrêté à Issy, avait été massacré aux Carmes. »

L'abbé Carron dans ses *Confesseurs de la foi* fait aussi allusion, en quelques mots, à cette victime des septembriseurs, au début de la notice qu'il a écrite sur l'abbé Jean-Baptiste : « Déjà cette respectable famille, y est-il dit, avait compté dans son sein des confesseurs de la foi. M. Claude Caix, natif de Martel, membre de la Compagnie de Jésus, arrêté à la maison d'Issy avec d'autres ecclésiastiques, fut conduit et égorgé dans la maison des Carmes à Paris, le 2 septembre 1792. »

Son nom est inscrit dans la crypte de l'église avec la mention *prêtre de S. François de Sales.*

FRANÇOIS BALMAIN.

Fils de Fhilippe Balmain et de Léonarde Lallement, François naquit à Luzy (Nièvre), alors dans le diocèse d'Autun, le 25 mai 1733. Après avoir fait ses études, y compris deux ans de philosophie, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus dans la province de Champagne, le 20 juillet 1753. Son noviciat terminé, et ses premiers vœux prononcés le 21 juillet 1755, il fut destiné à la carrière de l'enseignement et professa la grammaire, les humanités et la rhétorique. Je le trouve professeur de cinquième et de troisième à Reims ; — de troisième et de seconde à Autun ; — de seconde et de rhétorique à Chaumont.

En 1761-62 il commença sa théologie, dont il suivit les cours pendant quatre années au collège de Pont-à-Mousson [1]. Il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1864 [2]. On le trouve encore à Pont-à-Mousson en 1767-68, marqué sur les catalogues de la Compagnie de Jésus comme préfet des classes, et le 15 août de cette année 1768 il y fit ses derniers vœux. Quelques jours plus tard, les Jésuites de Lorraine étaient supprimés et dispersés. François Balmain eut une pension annuelle de 400 livres sur les biens de son Ordre dans ce pays. Les certificats de vie, qu'il devait fournir deux fois par an pour en recevoir le payement,sont conservés aux archives

1. Catalogue de la Compagnie et *Recueil des arrêts du Parlement de Paris concernant les Jésuites.*
2. Archives de Seine et Oise, L. II. Versailles 153. Lettre du curé de Rueil au district de Versailles.

de Meurthe et Moselle et nous prouvent que l'ancien Jésuite fut condamné d'abord à une vie assez errante. Revenu dans sa ville natale à Luzy, au mois d'obtobre 1768, il y reste domicilié pendant deux ans. Depuis le mois d'octobre 1770 jusqu'au mois de novembre 1771, il réside à Autun. Puis on le retrouve assez souvent à Paris, sous le titre de *prêtre du diocèse d'Autun*, mais à des adresses différentes : à l'hôtel Laval rue Coquillère, ensuite rue St-Denis, plus tard à Vincennes. Pendant ce temps il confessait et dirigeait différentes maisons religieuses (1). Enfin en 1788, il se fixa à Rueil où il devint, au mois de mars, confesseur des Filles de la Croix. Il occupait encore cette charge au mois d'octobre 1790 (2).

En plus de sa pension d'ancien jésuite, il avait obtenu du roi, en 1786, une rente de 300 livres sur un canonicat de St-Quentin (3).

Au mois d'août 1792 il fut arrêté dans la maison des Eudistes, où il s'était probablement retiré comme pensionnaire.

On l'enferma aux Carmes où il fut massacré, le 2 septembre, en haine de la foi. Son nom est inscrit dans la crypte de l'église.

CHARLES JÉRÉMIE BÉRAULD DU PÉROU.

D'après l'acte de baptême trouvé dans les registres de la paroisse Saint-Martin de Meursac (autrefois diocèse de Saintes) (4) Charles Jéremie, né le 17 novembre 1737 et baptisé le lendemain, était fils de « Joseph Bérauld, équier et seigneur du Pérou, et de dame Catherine Huon. »

On lui donna les prénoms de son parrain « Charles Jérémie Diongue, équier, seigneur de la Férière » La marraine était une demoiselle Marianne Bérauld.

M. Louis Audiat, dans son ouvrage sur les deux La Rochefoucauld, les évêques de Saintes et de Beauvais, nous apprend que le père de Charles Jérémie, le seigneur du Pérou, fut capitaine d'infanterie dans le régiment de Beauce, et qu'il mourut brigadier des armées du roi et chevalier de St-Louis.

Les Bérauld du Pérou portaient « d'azur à trois chevrons d'or, accompagnés de trois étoiles d'argent, deux en chef et une en pointe. »

Charles Jérémie Bérauld du Pérou entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Paris, le 19 septembre 1753 et prononça ses premiers vœux le 20 septembre 1755. Il passa ensuite deux années au collège Louis-le-Grand comme étudiant en philosophie. De là il fut envoyé au collège de la Flèche, où il resta cinq ans et enseigna la grammaire et les lettres humaines, depuis la sixième jusqu'à la seconde inclusivement.

1. Lettre du curé de Rueil citée plus haut.
2. Ibidem.
3. Archives nationales D. XIX, 35.
4. Bérauld du Pérou n'est donc pas du diocèse de Séez, comme l'ont prétendu quelques auteurs. —

Il y était professeur d'humanités au moment où les Jésuites furent chassés de leurs collèges dans le ressort du Parlement de Paris (1). Au mois d'octobre 1762 il entra au séminaire St-Firmin, à Paris, « clerc non tonsuré, » et en sortit « le 10 avril 1763, étant sous-diacre, pour aller chez lui. » Deux ans plus tard, en 1765-1766, nous le retrouvons dans une des maisons que la Compagnie de Jésus possédait encore en Lorraine, au collège de Pont-à-Mousson ; il y était étudiant en théologie pour la seconde année.

Depuis 1766 jusqu'à l'époque de la Révolution il nous a été impossible de renconter des traces certaines de lui.

Le *Tableau des prêtres et autres personnes détenues au couvent des Carmes*, publié par l'abbé Guillon dans les *Martyrs de la Foi*, porte le seul nom de famille un peu défiguré *Béraud Duperron.*

La liste des *Évêques et prêtres massacrés dans les diverses prisons de Paris les 2 et 3 septembre 1792*, insérée à la fin de l'édition de Barruel (2) de 1801, mentionne simplement : *Dupérou, prêtre aux Eudistes.* »

Beffroy de Reigny, dans son ouvrage intitulé *Dictionnaire des hommes et des choses, par le cousin Jacques*, parle d'un abbé Bérauld-Duperron *(sic)* avec cette mention : « Ecclésiastique vraiment recommandable par ses lumières, ses mœurs et sa philanthropie, fut massacré à la prison des Carmes à Paris le 2 septembre 1792 (4). »

Un érudit, M. Audiat, dans son livre *Deux victimes des Septembriseurs* donne des renseignements sur la famille Bérauld du Pérou, et après avoir parlé de Joseph Bérauld (ou Béraud), seigneur du Pérou, marié à Catherine Huon, il ajoute : « c'est de ce Joseph qu'était fils Charles Jérémie massacré aux Carmes. »

Cet abbé Bérauld du Pérou, certainement ancien Jésuite, était-il réellement Eudiste au moment de la Révolution ? L'abbé Guillon le donne comme tel, mais n'est-ce point parce qu'il fut arrêté dans leur maison, où il pouvait demeurer à simple titre de pensionnaire ? La façon dont le désigne Barruel, *prêtre aux Eudistes*, semble bien l'indiquer.

On a prétendu aussi que son nom se touvait par trois fois (en 1779, 1780 et 1782) sur un document du séminaire de Séez, alors dirigé par les Eudistes. Il m'a été impossible de retrouver ce document, mais j'ai vu la copie des passages dont il s'agit, et il n'y est nullement question d'un *Béraud*, mais d'un *Braut* ou *Brault* sans aucun prénom. Cette seule similitude n'est vraiment pas suffisante pour fonder une identité.

1. Catalogues de la Compagnie de Jésus.
2. Archives nationales MM. 494. Registre de St-Firmin.
3. *Histoire du clergé pendant la Révolution.*
4. Le texte porte 1793, mais la faute est évidente.

*

LOUP THOMAS-BONNOTTE.

Il est né dans l'ancien diocèse d'Auxerre, à Entrains (Nièvre), le 13 septembre 1719, et était fils de Pierre Thomas, cordier, et de Perrette Bonot [1].

Il entra au noviciat des Jésuites, le 7 septembre 1734. Après ses premiers vœux il fut destiné, pour longtemps, au ministère de l'enseignement. Les catalogues de la Compagnie de Jésus permettent de le suivre, presque pas à pas, dans cette carrière.

De 1736 à 1739 il est professeur de grammaire, deux ans à Langres et un an à Dijon ; puis il vient faire deux années de philosophie à Strasbourg. De là il retourne à Dijon comme professeur de grammaire en 1741-42. En 1743-44, il est à Pont-à-Mousson professeur de rhétorique. Ce fut dans ce même collège qu'il étudia la théologie de 1745 à 1748. Il est alors envoyé de nouveau à Dijon, où pendant quatre ans il enseigne les mathématiques, et dans les trois dernières années cumule cette fonction avec celle de directeur de la congrégation des élèves.

En 1752, toujours à Dijon, il laisse l'enseignement des mathématiques et occupe la chaire de rhétorique plusieurs années. Il l'abandonne en 1759 pour la chaire d'Écriture Sainte qu'il garde trois ans.

De la fin de 1762 à 1766, et encore en 1767-68 il est inscrit, sur les catalogues, au noviciat de Nancy, sans aucune indication de fonctions. Il avait fait profession des quatre vœux, le 2 février 1753.

C'était, au jugement de ses supérieurs, un homme de talent et de grande intelligence, porté surtout aux sciences spéculatives, mais capable de réussir dans tous les ministères de la Compagnie.

Il est l'auteur de plusieurs poèmes, entre autre du *Barometrum* publié dans les *Poemata didascalica* du P. Oudin ; d'une *Ode sur l'heureuse conservation des jours du roi*, qui parut dans les *Lettres sur les ouvrages de piété* (1757); — et d'une pièce de vers français, intitulée *Vœux*, composée à l'occasion des réjouissances données à Dijon pour la naissance du duc de Bourgogne (1751).

Après la suppression de la Compagnie de Jésus en Lorraine, Loup Thomas dut se retirer dans son pays natal et se faire incorporer au diocèse d'Auxerre. En effet, sur les certificats de vie, qu'il présentait pour recevoir le paiement de sa pension annuelle d'ancien jésuite, on le voit, de 1768 à 1772, domicilié à Entrains. Mais ceux de ces certificats, datés de cette époque, que nous avons retrouvés, lui sont délivrés à Paris, où il est de « passage » [2]. Ainsi le 4 décembre 1772, quoique toujours domicilié à

1. Registres paroissiaux.

2. Archives de Meurthe et Moselle. H. 2258, 2266, 2274, 2276, 2278, 2285, 2289, 2294, 2301, 2302, etc.

Entrains, il est pour le moment « à la maison des Ursulines, paroisse « St-Jacques. » A partir de juin 1773 il demeure à Paris, rue et faubourg St-Jacques, du Haut-Pas, » et continue à garder le titre de « prêtre du diocèse d'Auxerre. » Parfois, à la mention de *Rue St-Jacques*, on voit ajouté *cour des Ursulines* ou *couvent des Ursulines* (1).

L'abbé Guillon (2) nous apprend qu'il était directeur spirituel de ces religieuses au moment de la Révolution.

On trouve, aux archives nationales, la déclaration de pension qu'il fit le 24 février 1790 : « M. Loup Thomas, prêtre du diocèse d'Auxerre, demeurant à Paris, aux Ursulines, rue faubourg et paroisse St-Jacques du Haut-Pas...... Déclare mondit sieur abbé Thomas qu'il jouit d'une pension de quatre cent livres, qui lui a été accordée par le roi comme ancien jésuite de Lorraine, affectée sur les biens qui leur appartiennent ; qu'il a depuis cette année une augmentation de cent livres à cause de l'âge de soixante-dix ans. Déclare en outre qu'il ne possède aucun autre bénéfice ni pension (3). »

« Il était connu, dit l'abbé Guillon, pour un prêtre dont rien n'avait pu ébranler la foi ni altérer l'esprit vraiment sacerdotal. »

On ne voit que son seul nom *Thomas* sur le registre mortuaire des Carmes. Une liste des prêtres massacrés le 2 et 3 septembre, insérée à la fin de l'*Histoire du Clergé* par Barruel (édition de Londres 1801), porte : *Thomas Bonnotte*, *jésuite*, *directeur des Ursulines*.

Le nom de cette victime des journées de septembre est inscrit dans la crypte de l'église des Carmes.

JEAN FRANÇOIS MARIE BENOIT-VOURLAT.

Jean François Marie Benoît-Vourlat, né à Lyon le 26 mars 1731, était fils de François Benoît, « marchand fabriquant, » et de Pierrette Charton. Il fut baptisé le jour même de sa naissance, dans l'église Saint-Nizier (4).

Entré dans la Compagnie de Jésus le 7 septembre 1746, il y fit trois ans de philosophie et quatre ans de théologie ; il y enseigna la grammaire, les humanités, la rhétorique et la philosophie. Sur les catalogues on le trouve mentionné en 1751-52 au collège de la Trinité à Lyon, professeur de grammaire ; — en 1758, professeur à Marseille ; — en 1761-62 au collège de la Trinité, à Lyon, déjà prêtre, étudiant de théologie de quatrième année et en même temps surveillant au pensionnat ; — en 1765 au collège de Besançon, professeur de logique ; — en 1766-67 au noviciat d'Avignon avec la charge de ministre (5).

---

1. Ainsi en 1780, 1781, 1786, 1787, 1788, 1789, 1790.
2. *Martyrs de la Foi*, t. IV, p. 641.
3. Archives nationales, D. XIX, 34.
4. Archives communales de Lyon. Registres paroissiaux.
5. Catalogues de la Compagnie de Jésus.

D'après un *État des Jésuites du collège de Besançon*, dressé en 1765 par les conseillers commissaires de la cour, il aurait fait profession des quatre vœux en 1764.

Il était très estimé de ses supérieurs qui lui trouvaient beaucoup de talent et de prudence, et une grande aptitude pour les différents ministères de la Compagnie.

Dans son zèle pour la gloire de l'Église, dit l'abbé Guillon, il s'était spécialement appliqué à l'étude des matières ecclésiastiques ; il possédait les connaissances les plus étendues dans les sciences propres à son état. Cependant, le charme que ces occupations avaient pour lui ne le détourna jamais de l'exercice du saint ministère. Il excellait dans la direction des âmes au tribunal de la pénitence (1).

Il avait choisi pour retraite la maison des Eudistes et c'est là qu'il fut arrêté le 30 août 1792. Il méritait d'être mis au rang des prêtres qui ne compromettraient jamais leur foi par une adhésion à la Constitution civile du clergé. Conduit au comité civil de la Section des Sans Culottes, il y refusa le coupable serment. Enfermé au Séminaire St-Firmin il y fut massacré le 3 septembre (2).

FRANÇOIS VAREILHE-DUTEIL.

Fils de François Vareilhe, marchand, et de Michelle Thier, il est né à Felletin, diocèse de Limoges, le 15 juin 1734. Il fut baptisé le jour suivant dans l'église Notre-Dame du Château (3).

Il avait déjà fait un an de philosophie lorsqu'il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, le 22 novembre 1751. Il prononça ses premiers vœux le 23 novembre 1753 au collège de Fontenay. — En 1755 il est au collège de Bordeaux continuant sa philosophie ; en 1757-58 professeur de grammaire à Poitiers ; en 1760-61 au même collège comme professeur d'humanités ; l'année suivante il y reste encore, étudiant en théologie (4).

Nous n'avons rien trouvé sur sa vie après la suppression de la Compagnie.

D'après l'inscription de la crypte des Carmes, l'ancien jésuite devint chanoine de St-Merry (5).

Il s'était retiré dans la maison des prêtres de St-François de Sales, à Issy, et y fut arrêté, le 15 août 1792, avec d'autres prêtres infirmes ou âgés qui l'habitaient.

Aux archives nationales (6) plusieurs documents, relatifs à cette arresta-

1. Guillon, *Les martyrs de la foi*, t. IV, p. 736, au mot *Vourlat*.

2. Ibid. Voir dans le même ouvrage : *État du nombre des prêtres réfractaires détenus à St-Firmin et péris le 3 septembre*. Il y est marqué sous le nom de Vourlat avec ses trois prénoms et son âge, 62 ans.

3. Registres paroissiaux.

4. Catalogues de la Compagnie de Jésus.

5. « *Antiquus canonicus Sancti Mederici, vulgo de Linas.* »

6. Archives nationales, I, 1493.

tion, mentionnent son nom, et l'un d'entre eux son double nom. Nous citerons ce document qui contient, en outre, une preuve de sa mort :

« Municipalité d'Issy. — Le 1er mars 1793, l'an deuxième de la République.

Citoyen,

« J'ay reçu les affiches de l'adjudication définitive de la maison de S. François de Salles et du Séminaire de S. Sulpice. Comme celle de S. François de Salles doit être vendue définitivement, mardy prochain, je vous fais savoir qu'il y a encore quatre scellés apposés sur les portes des nommés Vareil Duteil, Laugier Delamanou (1), Le Breton, qui sont tous reconnus par différentes personnes qui sont chargées de procuration ; et qu'il y a encore deux autres chambres où sont apposés aussi les scellés, l'une appartenant aux héritiers de feu M. Kayx-Dumas (2), et l'autre aux héritiers de feu M. Verrier que nous ne pouvons découvrir aucun héritier *(sic)*...... Signé Gogue, maire. »

Le nom *Vareille-Duteille* figure parmi les victimes sur le registre mortuaire des Carmes, qui porte ce singulier titre : *Tableau des prêtres et autres personnes détenues au couvent des Carmes le 2 septembre 1792, indicatif de ceux qui ont péri et de ceux qui ont été soustraits à la la sévérité du peuple.*

ÉLOI HERQUE DU ROULE.

D'après les registres paroissiaux il est né à Lyon, le 31 mai 1741. Il était fils « de Michel Herque, maître boutonnier, et de Hélène Donet. » Il fut baptisé le lendemain de sa naissance dans l'église Saint-Nizier.

Il entra dans la Compagnie de Jésus le 7 septembre 1758.

Plus tard on le trouve professeur de grammaire à Marseille en 1761-62, à Dôle en 1765 ; — étudiant de théologie à Avignon en 1766. Il y était encore en 1768 ; après quoi, nous perdons sa trace.

Au moment de la Révolution il desservait l'hospice des Enfants-Trouvés, dit Notre-Dame de la Pitié. Il avait atteint l'âge de 52 ans dans ces humbles fonctions, qu'il exerçait, dit l'auteur des *Martyrs de la foi*, avec toute la charité et tout le zèle que peut inspirer la religion (3).

Dans l'*Histoire du Serment à Paris*, par l'abbé Brossard (4), on trouve le nom de *Roule* sur la liste des prêtres, employés aux hospices de Paris, qui n'ont pas prêté le serment.

Odieux aux persécuteurs à cause de son attachement à l'Église, il fut arrêté des premiers, après le fatal 10 août 1792.

1. Langier de Lamanou est le double nom d'un même individu ; il y avait donc seulement trois portes scellées.
2. Ancien Jésuite. Cf. supra...
3. Tome IV, p. 525 au mot : *Roule*.
4. Bibl. nat. Imprimés La3 163.

Il est inscrit sur l'*État du nombre des prêtres réfractaires détenus à S. Firmin et péris le 3 semptembre 1792*, avec la mention suivante : « Herque du Roule, Éloi, cinquante-deux ans, demeurant Hospice de la Pitié, arrêté le 13 août. »

MATHURIN NICOLAS LE BONS DE VILLENEUVE DE LA VILLE-CROHAIN.

Pendant que les notices précédentes étaient en préparation, un hasard heureux a permis d'identifier un martyr de la prison des Carmes, sur lequel les plus actives recherches étaient jusqu'ici restées infructueuses. Cette découverte porte à vingt-trois le nombre des *anciens jésuites* massacrés dans les prisons de Paris, en septembre 1792.

L'abbé Aimé Guillon dans ses *Martyrs de la foi* (1) parle bien d'un *Villecrochin* ou *Villecroin* ex-jésuite. Plus exact, Crétineau-Joly, dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus* (2), nomme *Nicolas de la Villecroin*, parmi les religieux de cet Ordre qui périrent sous les coups des septembriseurs. Malheureusement, ce nom ne se trouve nulle part dans les catalogues de la Compagnie. Une hypothèse très naturelle s'imposait, à savoir que ce jésuite, à l'exemple de quelques autres de ses confrères ayant plusieurs noms, avait pris tantôt l'un et tantôt l'autre, et avait jugé bon, après la suppression de la Compagnie, de se présenter sous un nom qu'il n'avait pas porté comme Jésuite.

Mais, jusqu'à ces derniers temps, aucun document n'ayant offert le nom de la Ville-Crohain accolé à quelque autre, on avait complètement renoncé à identifier ce personnage et à le comprendre dans le procès de Béatification.

Un jour enfin, Mgr de Teil, infatigable chercheur quand il s'agit de ses martyrs, fut mis sur la piste de cet insaisissable Protée par un gros registre, ou journal de recettes et paiements, conservé aux Archives de la Seine : il y trouva qu'un Mathurin Bons ou Le Bons ou Le Bons de la Ville-Crohain recevait, en 1791, deux rentes viagères constituées à son profit, l'une par l'Abbaye-aux-Bois et l'autre par la Visitation de la rue du Bac. Poursuivant ses investigations aux Archives nationales, il finit par établir sur des pièces authentiques qu'il s'agissait de rentes dues à *Mathurin Nicolas Le Bons de Villeneuve de la Ville-Crohain*, prêtre, né à Rennes le 19 décembre 1731 (3).

Or, les catalogues de la Compagnie de Jésus nous donnent un Mathurin Nicolas de Villeneuve né exactement à la même date.

1. Tome I, p. 195, et Tome IV, p. 724.
2. Édition de 1851. Tome V, p. 362.
3. Ces détails font voir avec quel soin consciencieux sont menés les travaux préparatoires à la cause de ces martyrs : rien n'est affirmé que sur des preuves certaines et d'après des documents authentiques.

L'acte de baptême de ce martyr nous apprend qu'il était le sixième enfant de « Gilles René Le Bons, sieur de Villeneuve, advocat au Parlement et de demoiselle Jeanne Perrine Juston. » Il fut baptisé le lendemain de sa naissance, 20 décembre, en l'église de Toussaint. Il est fort probable qu'il fit ses études au collège des Jésuites de Rennes. Ce qui est certain, c'est qu'il entra au noviciat de leur province de Paris, le 27 septembre 1751. Deux ans après, le 10 octobre 1753, il prononçait ses premiers vœux. Il fut, en 1754, professeur de grammaire à Moulins. On le retrouve dans ce même collège, en 1757, comme professeur de rhétorique. Au moment de la suppression de la Compagnie, il était à la Flèche, étudiant de théologie.

Suivant l'abbé Guillon, l'Archevêque de Paris lui avait confié la direction spirituelle des religieuses du monastère de Belle-Chasse. « Eminemment versé dans la science de la conduite des âmes, dit le même auteur, il avait, en outre, la confiance de beaucoup de personnes du monde qui se distinguaient par leur piété. La franchise de la sienne et la bonté de son caractère lui gagnaient l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Sa conduite, paisible et modeste depuis la dispersion de ces religieuses, ne permit pas d'abord aux persécuteurs de songer à lui dans le premier jour de leur irruption contre les prêtres fidèles, à la suite du fatal 10 août 1792. Cependant quelques-uns de leurs satellites le rencontrèrent dans la rue lorsqu'il revenait de féliciter un ami qui avait échappé à leurs recherches ; et l'ayant reconnu ils le traînèrent aussitôt au *comité civil* de la *Section du Luxembourg*. Le président de ce comité lui proposa de prêter le serment de la constitution civile du clergé (1). » Un homme aussi éclairé dans les voies du salut ne devait pas le prononcer. Il fut en conséquence traîné de suite à la prison des Carmes, et partagea le sort de tant d'autres confesseurs de Jésus-Christ qu'on y avait déjà enfermés. « Sa présence au milieu de ces saints captifs, ajoute l'abbé Guillon, leur parut être celle d'un nouveau garant de la victoire céleste qu'ils devaient conquérir par le sacrifice de leur vie. S'ils avaient eu besoin d'un modèle pour marcher à la mort avec le courage de la foi et la sérénité de la vertu, ils l'auraient trouvé dans le respectable Villecrohin *(sic)* lorsqu'il lui fut ordonné d'aller se présenter aux assassins et qu'il tomba sous leurs coups le 2 septembre 1792. »

H. Fouqueray.

1. Guillon, *op. cit.*, tome IV, p. 724.

